

DanMarie

Une si belle Maman !



« Évangile de Marie »
d'après les écrits de Maria Valtorta

Fascicule 4

La Vierge Marie, Disciple en chemin
Seconde année de la Vie Publique de Jésus

« Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

Fascicule 1

De la naissance de Marie à son mariage
avec Joseph et son arrivée à Nazareth

Fascicule 2

De l'Annonciation à la mort de Joseph

Fascicule 3

La Vierge Marie, Disciple dans l'ombre et le silence
Première Année de la Vie Publique de Jésus

Fascicule 4

La Vierge Marie, Disciple en chemin
Seconde Année de la Vie Publique de Jésus

La configuration et la mise en pages des fascicules est réalisée par ma petite sœur Marie.

« Évangile de Marie »

d'après les écrits de Maria Valtorta

Les dix volumes ou tomes de

« L'Évangile tel qu'il m'a été révélé » (4849 pages)

Publié en Italie « Il poema dell' Uomo-Dio »
par Emilio Pisani, éditeur
traduit par Félix Sauvage de 1971 à 1976
publié au Centro Editoriale Valtortiano (1985)
reimprimé en Italie en 2012

et ceux traduits par Yves d'Horrer (5353 p.)
2ème édition

Centro Editoriale Valtortiano srl.
Isola del Liri

Imprimé en Italie, décembre 2016

Les Cahiers de 1943 (630 p.)

traduits par Bianca Zagolin

Les Cahiers de 1944 (654 p.)

et de 1945 à 1950 (636 p.)

traduits par Yves d'Horrer
préparés et publiés par Emilio Pisani
Centro Editoriale Valtortiano
réimpr. en Italie en 2012

Les Carnets de Maria Valtorta

traduits par Yves d'Horrer (298 p.)
préparés et publiés par Emilio Pisani
Centro Editoriale Valtortiano
impr. en Italie en 2018

Leçons sur l'Épître de Saint-Paul

aux Romains (303 p.)

traduites par Giovani Liani
amplement revues par le
Centro Editoriale Valtortiano
réimpr. en Italie en 2012

EN ALLANT VERS ARIMATHIE¹

La seconde année de la Vie Publique de Jésus se situerait en Janvier 28

²« J'ai hâte de rejoindre la Galilée³ dit Jésus aux disciples. Il y a là une Mère qui souffre. Parce que, rappelez-vous, il y a quelqu'un qui se donne pour tâche de l'affliger. Je veux la rassurer ».

À SYCHAR "... DE MARIE DE LA RACE DE DAVID" (Jn 4, 39-43)

Voilà que viennent en groupe vers Jésus, des notables samaritains conduits par Fotinaï⁴. « Dieu soit avec Toi, Rabbi. La femme nous a dit que tu es un prophète et que tu ne dédaignes pas de parler avec nous. Nous te prions de rester avec nous et de ne pas nous refuser ta parole car, s'il est vrai que nous sommes séparés de Juda, il n'est pas dit que seul Juda soit saint et que tout le péché soit en Samarie. Même parmi nous il y a des justes.

-Moi aussi j'ai exprimé cette idée à la femme. Je ne m'impose pas, mais je ne me refuse pas si quelqu'un me cherche.

-Tu es juste. La femme nous a dit que tu es le Christ. Est-il-vrai ? Réponds-nous, au nom de Dieu.

-Je le suis. Le temps messianique est venu. Israël est rassemblé par son Roi. Et pas seulement Israël.

-Mais tu seras pour ceux qui... qui ne sont pas dans l'erreur comme nous, observe un vieillard imposant.

-Homme, je vois en toi le chef de tous ceux-ci et je vois aussi une recherche honnête de la Vérité. Maintenant, écoute, toi qui es instruit dans les saintes lectures. Il m'a été dit ce que l'Esprit a dit à Ézéchiël (Ez 2, 3-8) quand il lui annonça une mission prophétique : "Fils de l'homme, Je t'envoie aux fils d'Israël, aux peuples rebelles qui se sont éloignés de Moi... Ce sont des fils à la tête dure et au cœur indomptable... Il peut se faire qu'ils t'écoutent, puis ne tiennent pas compte de tes paroles qui sont mes Paroles, parce que c'est une maison rebelle mais, au moins, ils sauront qu'au milieu d'eux il y a un Prophète. Toi, n'aie donc pas peur d'eux, que leurs discours ne t'épouvantent

1 NOTE : Reprise d'une partie de la Préface du Premier Fascicule p. 6 et ajout concernant la traduction de 2016.

Un essai de l'Évangile de Marie. Comment ?

L'Œuvre de Maria Valtorta comprend essentiellement les 14 livres indiqués page 3 (ancienne ou nouvelle traduction).

Ils comportent plus de 6700 pages. Je ne peux qu'inviter le lecteur à lire l'ensemble de ces livres.

En les lisant avec le cœur, c'est une telle lumière pour l'âme !

J'ai particulièrement été touchée par tout ce qui concerne Marie, Mère de Jésus.

Aussi ai-je ressenti le besoin de regrouper tout ce qui concernait cette « Maman si belle »...

Dans un immense respect pour cette Œuvre, j'ai repris les écrits tels quels en m'aidant de la nouvelle traduction de Yves d'Horror.

La provenance de ces textes est indiquée de la façon suivante, dans la colonne de droite :

Le premier chiffre correspond soit à l'un des 10 livres de « l'Évangile tel qu'il m'a été révélé »(édition 2012), soit à l'année de l'écrit pour « Les Cahiers de 1943 à 1950 ».

Lorsque le chiffre est précédé d'un P, il s'agit des « Leçons sur l'Épître de Saint Paul aux Romains ».

Le second chiffre après le tiret correspond à la page du début du texte.

Exemples : 3-18 : Livre 3 édition 2012, page 18.

1947-337 : Cahier de 1945 à 1950, page 337

P-150 : Leçons sur l'Épître de Saint Paul aux Romains, page 150.

Dessous : T2-467 renvoie au tome de la nouvelle traduction de 2016 et à la page correspondante : Tome 2, page 467

2 D'après le Calendrier de la Vie de Jésus reconstitué selon l'Œuvre de Maria Valtorta.

Site : www.maria-valtorta.org et les travaux de Jean Aulagnier.

3 Voir Annexe 1 : Carte 5 de Carlos Martinez : 2ème Année de la Vie Publique. 1ère période de 4 mois. Réf. Éd.2012

4 Fotinaï, la samaritaine qui rencontre Jésus autour d'un puits à Sychar, près de Sichem. (Jn 4, 4-38)

pas parce qu'ils sont incrédules et révoltés... Rapporte-leur mes Paroles, qu'ils te prêtent l'oreille ou non. Toi, fais ce que je te dis. Écoute ce que je te dis pour n'être pas rebelle comme eux. Par conséquent, mange toute nourriture que je te présenterai". Et moi, Je suis venu. Je ne m'illusionne pas et je ne prétends pas être reçu en triomphateur. Mais, puisque la volonté de Dieu est mon miel, voici que je l'accomplis et, si vous voulez, je vous répète les paroles que l'Esprit a mises en moi.

-Comment l'Éternel peut-il avoir pensé à nous?

-Parce qu'il est Amour, mon fils.

-Ce n'est pas ce que disent les rabbis de Juda.

-Mais c'est ce que vous dit le Messie du Seigneur.

-Il est dit que le Messie naîtrait d'une vierge de Juda (Is 7,13-14 et Mi 5, 1-2).

Toi, de qui et comment es-tu né?

-À Bethléem Ephrata, de Marie de la race de David par une conception spirituelle. Veuillez le croire. La belle voix de Jésus est une sonnerie de joyeux triomphe lors qu'il proclame la virginité de sa Mère.

-Ton visage resplendit d'une grande lumière. Non, tu ne peux mentir. Les fils des ténèbres ont un visage ténébreux et l'œil trouble. Tu es lumineux, ton regard est limpide comme un matin d'avril est et ta parole est bonne. Entre dans Sychar, je t'en prie, et instruis les fils de ce peuple. Puis, tu t'en iras... et nous nous souviendrons de l'Étoile qui a traversé notre ciel...»

JÉSUS REND VISITE À JEAN- BAPTISTE PRÈS D'ENNON

Le clair de lune est si net qu'il révèle les moindres détails du terrain ; les champs de blé en herbe ressemblent à des tapis de peluche vert-argenté traversés par les rubans sombres des sentiers et gardés par les arbres tout éclairés du côté de la lune, tout noirs à l'opposé.

Jésus chemine, tranquille et seul. Il suit très rapidement son chemin jusqu'à ce qu'il trouve un cours d'eau qui descend en bouillonnant vers la plaine en direction nord-est. Il le remonte jusqu'à un endroit solitaire près d'une pente boisée. Il tourne encore, grimpe un sentier et arrive à un abri naturel au flanc de la colline.

Il entre et se penche sur un être couché qu'on distingue à peine sous la clarté de la lune qui éclaire le sentier, mais ne pénètre pas dans la grotte. Il l'appelle : "Jean !"

L'homme se réveille et s'assoit, encore pris par le sommeil. Mais vite, il comprend quel est celui qui l'appelle et se lève vivement, pour ensuite se prosterner à terre en disant :

-Comment se fait-il que mon Seigneur soit venu jusqu'à moi?

-Pour réjouir ton cœur et le mien. Tu as désiré me voir, Jean. Me voici.

Lève-toi. Sortons au clair de lune et asseyons-nous, pour parler, sur ce rocher près de la grotte.

Jean obéit, se lève et sort. Mais, une fois Jésus assis, il s'agenouille en face du Christ, dans sa peau de brebis qui couvre mal son corps amaigri, renvoie en arrière ses cheveux longs et en désordre, qui lui retombent sur les yeux, pour mieux voir le Fils de Dieu.

Cela fait un très grand contraste : d'un côté Jésus, pâle et blond, aux cheveux soyeux et bien peignés, avec une barbe courte au bas du visage. De l'autre, Jean n'est qu'un buisson de poils très noirs d'où émergent seulement deux yeux enfoncés, je dirais fiévreux, tant ils brillent de leur couleur noir de jais.

-Je suis venu te dire "merci". Tu as accompli et tu accomplis, avec toute la perfection de la grâce qui est en toi, ta mission d'être mon Précurseur. Quand l'heure viendra, tu entreras au Ciel à mes côtés, car tu auras tout mérité de Dieu. Mais, en attendant, tu seras déjà dans la paix du Seigneur, mon ami bien aimé.

-J'entrerai dans la paix très bientôt. Mon Maître et mon Dieu, bénis ton serviteur pour le fortifier dans sa dernière épreuve. Je n'ignore pas qu'elle est désormais très proche et que je dois encore donner un témoignage : celui du sang. Tu sais encore mieux que moi que mon heure va arriver. Ta venue, c'est la miséricordieuse bonté de ton cœur de Dieu qui l'a voulue pour fortifier le dernier martyr d'Israël et le premier martyr des temps nouveaux. Mais dis-moi seulement : devrai-je attendre longtemps ta venue?

-Non, Jean, pas beaucoup plus qu'il ne s'est écoulé de temps de ta naissance à la mienne.

-Que le Très-Haut en soit béni. Jésus... Puis-je t'appeler ainsi?

-Tu le peux, en raison des liens du sang et de ta sainteté. Ce nom, que prononcent même les pécheurs, peut être dit par le saint d'Israël. Pour eux c'est le salut, pour toi il se fait douceur. Que veux-tu de Jésus, ton Maître et ton cousin?

-Je vais mourir. Mais comme un père se préoccupe de ses enfants, je me préoccupe de mes disciples. Mes disciples... Tu es Maître et tu sais combien vif est en nous l'amour pour eux. L'unique peine de ma mort, c'est la crainte qu'ils se perdent comme des brebis sans berger. Recueille-les.

Je te rends les trois⁵ qui sont à toi et qui furent pour moi de parfaits disciples, en t'attendant, Toi. La Sagesse est réellement présente en eux en particulier chez Mathias. J'en ai d'autres et ils viendront à toi. Mais ceux-ci, permets que je te les confie personnellement. Ce sont les trois qui me sont les plus chers.

-Ils me sont chers, à moi aussi. Pars tranquille, Jean. Ils ne périront pas. Ni ceux-ci, ni les autres qui sont tes vrais disciples. Je recueille ton héritage et je veillerai sur lui comme sur le trésor le plus cher qui me vient de mon parfait ami et du serviteur du Seigneur.

Jean se prosterne jusqu'à terre et, chose qui paraît impossible chez un personnage si austère, il pleure secoué par de forts sanglots de joie spirituelle.

Jésus lui pose la main sur la tête :

-Tes pleurs, qui sont joie et humilité, font écho à un chant lointain au son duquel ton petit cœur a tressailli de joie. Ce chant et ces pleurs forment le même hymne de louange à l'Éternel qui "a fait de grandes choses, Lui qui est puissant chez les esprits humbles". Ma Mère aussi, va de nouveau entonner le cantique qu'elle a chanté alors. Mais ensuite, elle aussi obtiendra la plus grande gloire, comme pour toi, après le martyre. Je t'apporte aussi son salut, ses souhaits les meilleurs et son réconfort. Tu les mérites. Ici ce n'est que la main du Fils de l'Homme qui se tient sur ta tête, mais du Ciel ouvert descendent la Lumière et l'Amour pour te bénir, Jean.

-Je ne mérite pas tant. Je suis ton serviteur.

5 Jean et Siméon sont des bergers de la Nativité devenus bergers au Liban après avoir été chassés de Bethléem. Ils feront partie des soixante-douze disciples. Mathias (Tobie qui reprend le nom de son père à son décès) est aussi compté parmi les soixante-douze disciples avant d'être élu apôtre en remplacement de Judas. Cf. Les Bergers de la Nativité, Fascicule 3, Annexe 6 et voir Annexe 2 : les soixante-douze Disciples. Laurentin (René), Debrouse (François-Michel) et Lavère (Jean-François).- Dictionnaire des Personnages de l'Évangile selon MariaValtorta.- Ed. Salvator, 2012, 445 pages.
Les informations de bas de page du fascicule concernant les personnages, sont tirés en grande partie de ce Dictionnaire.

-Tu es mon Jean. Ce jour-là, au Jourdain, j'étais le Messie qui se manifestait ; ici, maintenant, c'est le cousin et le Dieu qui veut te donner le viatique de son Amour de Dieu et de parent. Lève-toi, Jean. Donnons-nous le baiser d'adieu.

-Je ne mérite pas tant... Je l'ai toujours désiré, pendant toute ma vie, mais je n'ose faire cet acte sur toi. Tu es mon Dieu.

-Je suis ton Jésus. Adieu. Mon âme sera proche de la tienne, jusqu'à la paix. Pour ce qui est de tes disciples, vis et meurs en paix. Je ne puis te donner que cela, à présent. Mais au Ciel, je te donnerai le centuple, car tu as trouvé toute grâce aux yeux de Dieu.

Jésus l'a relevé, l'a étreint et ils se sont embrassés sur les joues. Puis Jean s'agenouille encore et Jésus lui impose les mains sur la tête et prie en tournant les yeux vers le Ciel. On dirait qu'il le consacre. Il est imposant. Le silence se prolonge ainsi pendant quelque temps après quoi, Jésus prend congé avec son doux salut :

-Que ma paix soit toujours avec toi. » Puis il prend le chemin du retour.

"FILS, JE VIENDRAI AVEC TOI"

3-39
T2-490

Jésus est seul. Il marche rapidement sur la grand-route proche de Nazareth et il entre dans la ville en se dirigeant vers la maison. Quand il en est proche, il voit sa Mère qui s'y rend de son côté accompagnée de son neveu Simon chargé de bois sec.

Il l'appelle : "Maman !"

Marie se retourne en s'écriant : -Oh ! Mon Fils bien-aimé !

Ils courent l'un vers l'autre pendant que Simon⁶, après avoir jeté son bois par terre, imite Marie, et s'approche de son cousin qu'il salue cordialement.

-Oui, tellement, mon Fils ! Mais... si c'est seulement à ma prière que tu l'as fait, je te dis qu'il ne m'est pas permis, ni à toi, de suivre le sang plutôt que la mission .

-Non, Maman. Je suis venu aussi pour d'autres raisons.

-C'est donc bien vrai, mon Fils ? Je croyais, je voulais croire que c'étaient des paroles mensongères et que tu n'étais pas haï à ce point...

Il y a des larmes dans la voix et les yeux de Marie.

-Ne pleure pas, Maman. Ne me fais pas souffrir. J'ai besoin de ton sourire.

-Oui, Fils, oui. C'est vrai. Tu vois tant de visages durs et hostiles que tu as besoin de beaucoup d'amour et de sourire. Mais ici, vois-tu, quelqu'un t'aime pour tous... Marie, qui s'appuie légèrement sur son Fils qui la tient par les épaules, marche lentement vers la maison et elle essaie de sourire pour effacer toute peine du cœur de Jésus. Simon a repris son fardeau et marche à côté de Jésus.

-Tu es pâle, Maman. On t'a fait beaucoup de peine ? As-tu été malade ? Es-tu trop fatiguée?

-Non, mon Fils, non.ma seule peine est de Te voir au loin et pas aimé. Mais ici, avec moi, ils sont très bons. Je ne parle même pas de Marie et d'Alphée : tu sais ce qu'ils sont. Mais même Simon, Tu vois comme il est bon ? C'est toujours ainsi. Il m'a rendu service, ces mois-ci. Maintenant, il m'approvisionne en bois. Il est si bon. Et même Joseph, sais-tu ? Tant de pensées délicates pour leur Marie.

-Que Dieu te bénisse, Simon, et qu'il bénisse aussi Joseph. Que vous ne m'aimiez pas encore comme Messie, je vous le pardonne. Oh ! à l'Amour du Christ que je suis, vous y viendrez, mais comment pourrais-je vous pardonner de ne pas l'aimer, elle?

6 Simon est le second fils de Marie de Cléophas et d'Alphée, le frère de Saint Joseph. Il est marié à Salomé dont il a plusieurs enfants dont Alphée, âgé de 8 ans qui sera guéri par Jésus. Cf. Jésus et sa famille, Fasc. 3, Annexe 2.

-Aimer Marie, c'est juste et c'est la paix, Jésus. Mais toi aussi, tu es aimé... seulement, voilà, nous avons trop de craintes pour toi.

-Oui, vous m'aimez humainement. Vous viendrez à l'autre amour.

-Mais, toi aussi, mon Fils, tu es pâle et amaigri .

-Oui, tu parais vieilli. Je le vois moi aussi, observe Simon.

Ils entrent dans la maison et Simon, après avoir rangé son bois , se retire discrètement.

-Mon Fils, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi toute la vérité. Pourquoi t'ont-ils chassé?

Marie parle, les mains sur les épaules de son Jésus et elle fixe son visage émacié.

Jésus a un sourire doux et las :

-Parce que je cherchais à amener l'homme à l'honnêteté, à la justice, à la vraie religion. -Mais qui t'accuse ? Le peuple?

-Non, Mère. Les pharisiens et les scribes, à l'exception de quelques justes qui se trouvent parmi eux.

-Mais, qu'as-tu fait pour t'attirer leurs accusations?

-J'ai dit la vérité. Ne sais-tu pas que c'est la plus grande faute pour les hommes?

-Et qu'est-ce qu'ils ont pu dire pour justifier leurs accusations?

-Des mensonges. Ceux que tu connais et d'autres encore.

-Dis-les à ta Maman. Remets toute ta douleur dans mon sein. Un sein de mère est habitué à la douleur et il est heureux de la consumer pour l'enlever du cœur de son fils. Donne-moi ta douleur, Jésus. Mets-toi ici comme quand tu étais tout petit, et dépose toute ton amertume.

Jésus s'assied sur un petit banc aux pieds de sa Mère et raconte tous ces mois de Judée, sans rancœur, mais sans voile. Marie lui caresse les cheveux avec sur les lèvres un héroïque sourire qui contraste avec la larme qui scintille dans son œil azuré. Jésus souligne aussi la nécessité d'approcher des femmes pour les racheter et la peine qu'il a de ne pouvoir le faire à cause de la malignité des hommes.

Marie approuve, puis décide : -Fils, tu ne dois pas me refuser ce que je veux. Dorénavant, je viendrai avec toi quand tu t'éloigneras. Par n'importe quel temps, en n'importe quelle saison, en n'importe quel endroit. Je te défendrai contre la calomnie.

Ma seule présence fera tomber la boue. Et Marie d'Alphée viendra avec moi. Elle le désire tant. C'est cela qu'il faut près du Saint contre le démon et le monde : le cœur des mamans ».

JÉSUS DEMANDE SUZANNE COMME DISCIPLE

« Oh ! Mon Seigneur, toi qui as changé l'eau en vin à mes noces (Jn 2, 1-11), change mes pleurs en sourire. Guéris Suzanne, supplie l'époux de Suzanne dans sa maison de Cana.

-Que me donneras-tu en échange?

-La somme que tu veux.

-Je ne souille pas ce qui est saint avec le sang de Mammon. Je demande à ton esprit ce qu'il me donnera.

-Moi-même, si tu veux.

-Et si je demandais, sans discussion, un grand sacrifice?

-Mon Seigneur, je te demande la santé de mon épouse et notre sanctification à tous. Je crois que pour l'obtenir je ne pourrais retenir aucun sacrifice trop grand...

-Tu souffres pour ta femme. Mais si moi je la ramenaï à la vie, en la conquérant pour toujours comme disciple, que dirais-tu?

-Que... que tu en as le droit... et que... et que j'imiterai Abraham dans la promptitude du sacrifice. (Gn 22, 3-10)

-Tu as bien parlé. Écoutez tous : le temps de mon sacrifice s'approche. Comme l'eau, il court rapide et sans arrêt vers l'embouchure. Il me faut accomplir tout ce que je dois. Et la dureté des hommes me ferme un si large champ de mission. Ma Mère et Marie d'Alphée viendront avec moi quand je m'éloignerai pour aller au milieu des populations qui ne m'aiment pas encore, ou ne m'aimeront jamais. Ma sagesse sait que les femmes pourront aider le Maître dans ce domaine interdit. Je suis venu aussi pour racheter la femme, et, dans le siècle à venir, dans *mon* ère, on verra les femmes semblables à des prêtresses servir le Seigneur et les serviteurs de Dieu. J'ai choisi mes disciples. Mais pour choisir les femmes qui ne sont pas libres, je dois les demander à leurs pères et à leurs époux. Acceptes-tu?

-Seigneur... J'aime Suzanne et jusqu'à présent je l'ai aimée plus comme chair que comme âme. Mais, grâce à ton enseignement, quelque chose déjà est changé en moi et je vois en ma femme une âme aussi, en plus d'un corps. L'âme appartient à Dieu, et tu es le Messie, Fils de Dieu. Je ne puis te disputer le droit sur ce qui appartient à Dieu. Si Suzanne veut te suivre, je n'y serai pas hostile. Seulement, je t'en prie, opère le miracle de la guérir dans sa chair et moi dans mes sens...

-Suzanne est guérie. Elle viendra dans quelques heures te dire sa joie. Laisse son âme suivre son impulsion sans parler de ce que je t'ai dit. Tu verras que son esprit viendra vers moi avec la spontanéité de la flamme qui tend vers le haut. Et cela ne fera pas mourir son amour d'épouse pour autant, au contraire il s'élèvera à son plus haut degré : aimer avec ce qu'il y a de meilleur en nous : l'âme.

-Suzanne t'appartient, Seigneur. Elle devait mourir lentement, avec de grandes souffrances. Et une fois morte, je l'aurais vraiment perdue sur la terre. Les choses étant comme tu dis, je l'aurai encore à mes côtés pour me conduire sur tes chemins. Dieu me l'a donnée et Dieu me l'enlève. Que le Très-Haut soit béni pour le don qu'il m'a fait et celui qu'il me demande ».

JÉSUS ET SALOMÉ⁷

« Que veux-tu, femme?

-Maître, tu as décidé de faire venir avec toi ta Mère et la mère de Jacques et Jude et aussi Suzanne. Certainement la grande Jeanne de Chouza viendra aussi. Toutes les femmes qui te vénèrent viendront, s'il en vient une seule. Je voudrais en être moi aussi. Prends-moi, Jésus. Je te servirai avec amour.

-Tu as Zébédée dont tu dois t'occuper. Est-ce que tu ne l'aimes plus?

-Oh ! si, je l'aime ! Mais je t'aime davantage, toi. Oh ! je ne veux pas dire que je t'aime en tant qu'homme. J'ai soixante ans, voici quarante ans que je suis son épouse et je n'ai jamais vu d'autre homme que le mien. Je ne deviens pas folle, maintenant que je suis vieille. Et la vieillesse ne fait pas mourir l'amour que j'ai pour mon Zébédée. Mais toi... Je ne sais pas m'exprimer. Je suis une pauvre femme. Je parle comme je peux. Voici : Zébédée, je l'aime avec tout ce que j'étais jusqu'alors. Toi, je t'aime avec tout ce que tu as su faire venir en moi par tes paroles et par celles que m'ont trans-

⁷ Marie Salomé est une Galiléenne de Bethsaïda. Elle est mariée à Zébédée. Ils sont parents de plusieurs enfants dont les apôtres Jean et Jacques le majeur. Zébédée est un patron pêcheur relativement aisé : il commercialise entre autres les poissons séchés du lac Tibériade. Ce commerce justifie que ses fils aient des relations d'affaires avec le Grand-Prêtre Caïphe.

mises Jacques et Jean. C'est quelque chose de tout à fait différent... mais tellement beau.

-Ce ne sera jamais aussi beau que l'amour d'un excellent époux.

-Oh ! non, c'est bien plus !... Ne le prends pas mal, Zébédée ! Je t'aime encore de tout mon être. Mais lui, je l'aime avec quelque chose qui est encore Marie, mais qui n'est plus Marie, la pauvre Marie, ton épouse... qui est bien plus... Ah ! Je ne sais pas comment le dire !

Jésus sourit à la femme qui ne veut pas blesser son mari mais qui ne peut taire son grand, son nouvel amour. Même Zébédée sourit gravement en s'approchant de son épouse qui, toujours à genoux, fait un tour sur elle-même pour se tourner alternative-ment vers son époux et vers Jésus.

-Mais sais-tu, Marie, que tu devras quitter ta maison ? Tu y es tellement attachée ! Tes colombes... tes fleurs... cette vigne qui donne ce doux raisin dont tu es si fière... et tes ruches, les plus célèbres du pays... et aussi ce métier sur lequel tu as tissé tant de lin et tant de laine pour tes bien-aimés... Et tes petits-enfants ? Comment feras-tu pour vivre sans ces petits ?

-Oh ! mais, mon Seigneur ! Que veux-tu que ce soit pour moi, les murs, les colombes, les fleurs, la vigne, les ruches, le métier, toutes choses bonnes et chères, mais si mesquines par rapport à toi, à l'amour pour toi ? Les petits... Oh ! oui ! ce sera une peine de ne plus pouvoir les endormir sur mon sein et de ne plus les entendre m'appeler... Mais toi, tu es bien plus, bien plus que tout ce que tu me cites ! Et si tout cela pris ensemble m'était - à cause de ma faiblesse - plus cher que de te servir et te suivre, moi, en pleurant, je les jetterais de côté en pleurant comme une femme, pour te suivre d'une âme joyeuse. Prends-moi, Maître. Dites-le-lui, vous, Jean, Jacques... et toi, mon époux. Soyez bons. Venez à mon aide, tous.

-C'est bien. Tu viendras aussi avec les autres. J'ai voulu te faire bien réfléchir sur le passé et sur le présent, sur ce que tu laisses, sur ce que tu prends. Mais viens, Salomé. Tu es mûre pour entrer dans ma famille.

-Mûre ! Je le suis moins qu'un tout petit. Mais tu pardonneras mes erreurs et me tiendras par la main. Toi... parce que, grossière comme je suis, je rougirai beaucoup devant ta Mère et devant Jeanne. Devant tous j'aurai honte, mais pas devant toi parce que tu es la bonté même et que tu comprends tout, excuses tout, pardonnes tout ».

LES FEMMES DISCIPLES⁸

Jésus dit :

« Les femmes fidèles qui ne se sentent pas appelées à quitter leur maison pour me suivre me servent également en restant chez elles. Si toutes avaient voulu venir avec moi, j'aurais dû commander à certaines de rester. Maintenant que les femmes s'uniront à nous, je dois aussi penser à elles. Il ne serait ni convenable ni prudent que des femmes se trouvent sans demeure allant ici et là. Nous, nous pouvons dormir n'importe où. La femme a d'autres besoins et il lui faut un abri. Nous, nous pouvons coucher sur une même litière. Elles ne peuvent rester au milieu de nous par respect et par prudence pour leur constitution plus délicate. On ne doit jamais tenter la Providence ni s'affranchir de la nature au-delà de certaines limites. Maintenant je ferai de toute maison amie où habite une de vos femmes, un abri pour les autres. De la tienne Pierre, de la tienne Philippe, de la tienne Barthélémy et de la tienne Judas. Nous ne pourrons

8 Voir Annexe 3 : Les Femmes Disciples

imposer aux femmes les marches continues que nous ferons. Mais elles nous attendront au lieu fixé pour le départ chaque matin et le retour chaque soir.

Nous leur donnerons des instructions pendant les heures de repos et le monde ne pourra plus jaser si d'autres malheureuses créatures viennent vers moi et il ne me sera pas interdit de pouvoir les entendre. Les mères et les épouses qui nous suivront serviront de défense à leurs sœurs et à moi contre les calomnies du monde. Vous voyez que je suis en train de faire un rapide voyage pour saluer là où ils se trouvent, les amis que j'ai déjà et ceux que je pourrai avoir. Toutefois ce n'est pas pour moi, mais pour les plus faibles des disciples dont la faiblesse soutiendra notre force et la rendra utile auprès de tant, de tant de personnes ».

-Mais, maintenant, nous allons à Césarée, as-tu dit. Qui est-ce qu'il y a là-bas?

-Il y a partout des personnes qui aspirent au vrai Dieu. Le printemps s'annonce déjà dans cette blancheur rose des amandiers en fleurs. Les jours de gel sont finis. Dans quelques jours, j'aurai fixé les endroits où les femmes disciples se dirigeront et trouveront un abri ; nous reprendrons alors nos pérégrinations en semant la parole de Dieu sans avoir à nous préoccuper pour nos sœurs, sans craindre la calomnie. Leur patience, leur douceur seront pour vous une leçon. Pour la femme aussi, l'heure va arriver où sonnera sa réhabilitation. Mon Église connaîtra une grande floraison de vierges, d'épouses et de mères saintes ».

*Après avoir parlé aux galériens de Césarée, Jésus rencontre Claudia Procula,
la femme de Ponce Pilate qui le tient pour un grand philosophe...
Jésus revient à Nazareth*

LE VŒU D'ANNALIA⁹

Jésus, accompagné de Pierre, André et Jean, frappe à la porte de sa maison de Nazareth. Sa Mère ouvre aussitôt et son visage s'éclaire d'un lumineux sourire à la vue de son Jésus.

« Tu arrives à propos, mon Fils ! Depuis hier, j'ai avec moi une pure colombe qui t'attend. Elle vient de loin et la personne qui l'accompagnait ne pouvait rester plus longtemps. Comme elle demandait conseil, je lui ai dit ce que je pouvais. Mai toi seul, mon Fils, tu es la Sagesse. Bienvenue à vous aussi. Venez tout de suite vous restaurer ».

-Oui, restez ici. Moi, je vais de suite voir cette créature qui m'attend [...]

-Mon Fils, viens dans ma chambre. Je vais te l'amener. Elle s'est réfugiée là-bas au fond quand elle a entendu tant de voix.

Jésus entre dans la petite chambre maternelle, la chaste, la très chaste petite chambre qui a entendu les paroles du dialogue avec l'ange et qui exhale plus encore que le jardin, la nature virginale, angélique, sainte de celle qui l'habite depuis des années et de l'archange qui en elle a vénéré sa Reine. S'est-il écoulé plus de trente ans ou bien cette rencontre date-t-elle de la veille ? (...)

Le rideau se soulève lentement sous la main de Marie. Jésus debout qui tournait le dos à la porte et contemplait ce nid de pureté, se retourne.

-Voici, mon Fils, je te l'amène. Une agnelle et tu es son Berger » et Marie qui est entrée tenant par la main une toute jeune brunette élancée qui rougit vivement en apparaissant devant Jésus, se retire doucement en laissant tomber le rideau.

-Que la paix soit à toi, jeune fille.

9 Annalia est une judéenne de Jérusalem. Alors qu'elle est fiancée à Samuel, Jésus la guérit de la phtisie.

-La paix... Seigneur... La jeune fille très émue, reste sans voix, mais elle s'agenouille, la tête penchée vers le sol.

-Lève-toi, que veux-tu de moi ? N'aie pas peur...

-Ce n'est pas la peur... mais... maintenant que je suis devant toi... après l'avoir tant désiré... tout ce qu'il me paraissait facile, nécessaire de te dire... je ne le trouve plus... il ne me vient plus ce... Je suis sotté... pardonne-moi, mon Seigneur...

-Tu demandes grâce pour la terre ? Tu as besoin de miracle ? Tu as des âmes à convertir ? Non ? Et alors ? Allons, parle ! Tu as eu tant de courage et maintenant il te manque ? Ne sais-tu pas que je suis celui qui fortifie ? Oui ? Tu le sais ? Et alors parle comme si j'étais un père pour toi. Tu es jeune. Quel âge as-tu ?

-Seize ans, mon Seigneur. -D'où viens-tu? -De Jérusalem.

-Quel est ton nom? -Annalia..

-Le cher nom de ma grand-mère et de tant d'autres saintes femmes d'Israël (1S 1, 2) et avec lui, celui de la bonne, douce, fidèle, affectueuse épouse de Jacob (Gn 29, 16-35). Il te portera bonheur. Tu seras une épouse et une mère exemplaire. Non ? Tu secoues la tête ? Tu pleures ? Tu as peut-être été repoussée ? Non plus ? L'homme que tu devais épouser est mort ? Personne ne t'a encore demandée en mariage ?

La jeune fille secoue toujours la tête. Jésus fait un pas, la caresse, la force à lever la tête et à le regarder... Le sourire de Jésus triomphe du trouble de la jeune fille. Elle s'enhardit :

-Seigneur, je serais épouse et heureuse grâce à toi. Tu ne me reconnais pas, mon Seigneur ? Je suis la phtisique, la fiancée mourante que tu as guérie sur la prière de ton Jean... Depuis Ta grâce, je... j'ai eu un autre corps - sain celui-là - à la place de celui que j'avais auparavant, mourante ; et j'ai eu une autre âme... Je ne sais pas. Il me semblait que je n'étais plus moi... La joie d'être guérie, donc la certitude de pouvoir me marier — c'était mon regret en mourant de ne pas arriver à être épouse — cela n'a duré que pendant les premières heures. Et puis...

La jeune fille s'enhardit toujours plus ; elle retrouve les mots et les idées qu'elle avait perdus dans son trouble d'être seule avec le Maître... «... Et puis j'ai compris que je ne devais pas être égoïste, ni penser seulement : "Maintenant, je vais être heureuse", mais que je devais penser à quelque chose de plus pour toi et pour Dieu, ton Père et le mien. Une petite chose, mais qui te manifeste ma reconnaissante. J'ai beaucoup réfléchi et quand, le sabbat suivant, j'ai vu l'époux, je lui ai dit : "Écoute, Samuel. Sans le miracle, je serais morte en quelques mois et tu m'aurais perdue pour toujours. Maintenant, je voudrais faire à Dieu un sacrifice, et toi avec moi, pour dire à Dieu que je le loue et que je le remercie". Et Samuel a dit tout de suite, car il m'aime : "Allons au Temple ensemble pour immoler la victime". Mais moi, ce n'était pas ce que je voulais. Je suis pauvre et fille du peuple, mon Seigneur. Je suis ignorante et j'ai peu de moyens. Mais par l'intermédiaire de ta main posée sur ma poitrine malade, quelque chose était entré non seulement dans mes poumons rongés, mais aussi à l'intérieur de mon cœur. Dans les poumons la santé, dans le cœur la sagesse. Et j'ai compris que le sacrifice d'un agneau n'était pas le sacrifice voulu par mon âme qui t'aimait...

La jeune fille se tait rougissante après sa déclaration d'amour.

-Continue, sans crainte. Que désirait ton âme ?

-Te sacrifier quelque chose qui soit digne de toi, Fils de Dieu ! Et alors... et alors j'ai pensé que ce devait être quelque chose de spirituel, comme ce qui vient de Dieu, c'est-à-dire le sacrifice de suspendre mes noces pour l'amour de toi, mon Sauveur. Le mariage c'est une grande joie, tu sais... Quand on s'aime, c'est une grande chose ! On le désire, on en a hâte !... Mais je n'étais plus celle de quelques jours auparavant. Je

ne le désirais plus comme ce qu'il y avait de plus beau... Je l'ai dit à Samuel... et il m'a comprise. Lui aussi a voulu se faire nazir¹⁰ pour un an à dater du jour qui aurait dû être celui des noces, c'est-à-dire le lendemain des calendes d'Adar¹¹. En attendant il est allé à ta recherche pour aimer celui qui lui avait rendu l'épouse, l'aimer et le connaître : toi. Et il t'a trouvé après plusieurs mois à "La Belle Eau". Moi aussi je suis venue... et ta parole a fini de changer mon cœur. Maintenant le vœu d'avant ne me suffit plus. Comme cet amandier là-dehors, qui sous le soleil toujours plus chaud est revenu à la vie après être resté mort pendant des mois et s'est garni de fleurs, et puis viendront les feuilles et les fruits, ainsi j'ai toujours progressé dans la sagesse de ce qui est meilleur. La dernière fois, désormais sûre de moi et de ce que je voulais — pendant tous ces mois-ci, j'y ai réfléchi — la dernière fois que je suis venue à "La Belle Eau", tu n'y étais plus... Ils t'avaient chassé. J'ai tant pleuré et tant prié le Très-Haut qu'il m'a exaucée, persuadant ma mère de m'envoyer ici avec un parent qui allait à Tibériade pour parler aux courtisans du Tétrarque. Le régisseur m'avait dit que je t'aurais trouvé ici. J'ai trouvé ta Mère... et ses paroles. Rien que de l'entendre et de rester à côté d'elle pendant ces deux jours, a fini de mûrir le fruit de ta grâce. La jeune fille s'est agenouillée comme devant un autel avec les bras croisés sur sa poitrine.

-C'est bien. Mais, que veux-tu de précis ? Que puis-Je faire pour toi?

-Seigneur, je voudrais... je voudrais une grande chose. Et toi seul, Maître de la vie et de la santé, tu peux me la donner. Car je pense que ce que tu peux donner, tu peux aussi l'enlever... Je voudrais que la vie que tu m'as donnée, tu me l'enlèves au cours de l'année de mon vœu, avant qu'elle ne se termine...

-Mais pourquoi ? N'es-tu pas reconnaissante à Dieu pour la santé que tu as recouvrée?

-Tellement ! Sans mesure ! Mais, pour une seule chose : car en vivant de sa grâce et de ton miracle, j'ai compris ce qui était le meilleur. -Qu'est-ce ?

-C'est vivre comme les anges. Comme ta Mère, mon Seigneur... comme tu vis... comme vit ton Jean... Les trois lys, les trois flammes blanches, les trois béatitudes de la terre, Seigneur. Oui, parce que je pense que c'est une béatitude de posséder Dieu et que Dieu est en possession des purs. Celui qui est pur, c'est un Ciel avec Dieu au centre, et tout autour les anges... Oh ! mon Seigneur ! C'est cela que je voudrais !... Je t'ai peu entendu, j'ai peu entendu ta Mère, et ton disciple et Isaac. Je n'ai pas fréquenté d'autres personnes qui m'aient rapporté tes paroles. Mais il me semble que mon âme t'entend toujours et que tu es pour lui son Maître... J'ai fini, mon Seigneur...

-Annalia, tu demandes beaucoup, et tu donnes beaucoup... Ma fille, tu as compris Dieu et la perfection à laquelle la créature peut s'élever pour ressembler au Très Pur et pour Lui plaire. Jésus a pris entre ses mains la tête brune de la jeune fille agenouillée et lui parle en se penchant sur elle.

-Ma fille, celui qui est né d'une Vierge — car il ne pouvait faire son nid que sur un bouquet de lys — est écoeuré par la triple convoitise du monde, et il serait écrasé par un cet écoeurément si le Père, qui sait de quoi vit son Fils, n'intervenait pas par des aides d'amour pour soutenir mon âme angoissée. Les purs font ma joie. Tu me rends ce que le monde m'enlève par son inépuisable bassesse. Que le Père en soit béni, et toi aussi, jeune fille. Va tranquille. Il se produira quelque chose pour rendre ton vœu éternel. Sois l'un des lys répandus sur le chemin sanglant du Christ.

-Oh ! mon Seigneur... je voudrais encore une chose... -Laquelle?

-Ne pas assister à ta mort... Je ne pourrais voir mourir celui qui est ma Vie.

10 Nazir : vœu spécial de consécration à Dieu.

11 Début du mois d'Adar :13 Février au 13 Mars

Jésus sourit doucement et de sa main, il essuie deux ruisseaux de larmes qui descendent le long du visage mat.

-Ne pleure pas. Les lys ne sont jamais en deuil. Tu riras avec toutes les perles de ta couronne angélique, quand tu verras le Roi couronné entrer dans son Royaume. Va. Que l'Esprit du Seigneur t'instruise entre l'une et l'autre de mes venues. Je te bénis par les flammes de l'Amour éternel. Jésus sort dans le jardin et appelle :

-Mère ! Voici une petite fille toute entière pour toi. Maintenant, elle est heureuse. Mais toi, immerge-la dans ta blancheur, maintenant et chaque fois que nous irons à la Cité sainte, pour qu'elle soit une neige de pétales célestes répandus sur le trône de l'Agneau. Puis Jésus revient vers les siens, pendant que Marie caresse la jeune fille en restant avec elle. Pierre, André et Jean le regardent, interrogateurs, et le visage resplendissant de Jésus leur dit qu'il est heureux [...]

... Vous, attendez- moi dans la maison de Jacques et Jude. Ma Mère a besoin qu'on la laisse seule, tout ce jour.

Ils vont ainsi, les uns d'un côté, les autres de l'autre, et le secret entoure la joie de la première qui, pour l'amour du Christ, s'est vouée à la virginité.

ENSEIGNEMENTS POUR LES FEMMES DISCIPLES¹² "Ô REINE DU GENRE HUMAIN... CONDUIS-NOUS À TON FILS..."

Jésus est encore à Nazareth, dans sa maison, ou plutôt dans son ancien atelier de charpentier. Avec Lui se trouvent les douze apôtres plus Marie, Marie Salomé mère de Jacques et Jude, Salomé (épouse de Simon), Suzanne et, chose nouvelle, Marthe. Une Marthe bien affligée, avec sous les yeux des marques évidentes de larmes. Une Marthe dépaysée, intimidée d'être ainsi seule, auprès d'autres personnes et surtout auprès de la Mère du Seigneur. Marie cherche à lui faire prendre contact avec les autres et à faire disparaître cette impression de malaise dont elle voit qu'elle souffre. Mais ses caresses semblent plutôt gonfler le cœur de la pauvre Marthe. Rougeurs et grosses larmes alternent sous le voile qu'elle tient abaissé sur sa douleur et son malaise.

Jean entre avec Jacques d'Alphée. « Elle n'est pas là. Seigneur. Elle est allée avec son mari en visite chez une amie. C'est ce qu'ont dit les serviteurs » dit Jean.

« Elle va sûrement bien le regretter. Mais elle pourra toujours te voir et recevoir tes enseignements » termine Jacques.

« C'est bien. Ce n'est pas le groupe des femmes disciples que je pensais. Mais, vous le voyez : à la place de Jeanne absente se trouve présente Marthe, fille de Théophile, sœur de Lazare. Les disciples savent qui est Marthe. Ma Mère aussi, toi aussi, Marie, et peut-être toi aussi Salomé, vous savez déjà par vos fils qui est Marthe, moins comme femme selon le monde que comme créature aux yeux de Dieu. Toi, Marthe, de ton côté, tu sais qui sont celles qui te considèrent comme une sœur ou une fille et qui vont tant t'aimer. C'est ce dont tu as tant besoin, ma bonne Marthe, pour trouver aussi le réconfort humain d'affections honnêtes que Dieu ne condamne pas mais qu'il a donné à l'homme pour le soutenir dans les difficultés de l'existence.

Et Dieu t'a amenée ici, justement à l'heure que j'ai choisie pour donner les bases, autrement dit le canevas sur lequel vous broderez votre perfection de disciples.

Être disciple signifie suivre la discipline du Maître et de son enseignement. Pour cette raison, au sens large on qualifiera de disciples tous ceux qui maintenant et dans les siècles à venir suivront ma doctrine. Et pour éviter une multiplicité d'appellations telles que "disciples de Jésus selon l'enseignement de Pierre ou d'André, de Jacques

12 Voir Annexe 3 : Les Femmes Disciples.

ou de Jean, de Simon ou de Philippe, de Jude ou de Barthélémy ou de Thomas et Matthieu”, on dira un seul nom qui les réunira sous un signe unique : “chrétiens” (Ac 11, 26). Mais dans la grande foule de ceux qui suivront mon enseignement, j’ai déjà choisis les premiers puis les seconds ; et ainsi fera-t-on au cours des siècles en mémoire de moi. Au Temple, et avant encore, avec Moïse, il y eut le grand-prêtre, les prêtres, les lévites, ceux qui étaient préposés aux divers services, offices et charges, les chanteurs et ainsi de suite ; de la même façon, dans mon nouveau Temple, grand comme la terre entière et destiné à durer autant qu’elle, il y aura des grands et des petits, tous utiles, tous aimés de moi. Il y aura même des femmes, cette nouvelle catégorie qu’Israël a toujours méprisée en les confinant dans le Temple aux cantiques des vierges ou à l’instruction des vierges, et rien de plus.

Ne discutez pas si c’était juste ou non. Dans la religion fermée d’Israël et au temps du courroux, c’était juste. Toute la honte retombait sur la femme, origine du péché. Mais dans la religion universelle du Christ et au temps du pardon, tout cela change. Toute la grâce s’est concentrée dans une Femme et elle l’a enfantée au monde pour qu’il soit racheté. La femme n’est donc plus marquée par le dédain de Dieu, elle est devenue son aide. Et par cette Femme, la bien-aimée du Seigneur, toutes les femmes pourront devenir disciples du Seigneur, non seulement comme la masse du peuple, mais en tant que prêtresses d’ordre inférieur, coadjutrices des prêtres qu’elles peuvent tant aider, pour eux-mêmes, pour les fidèles et ceux qui ne le sont pas, enfin pour ceux qu’amènera à Dieu non pas tant le rugissement de la parole sainte que le sourire saint de l’une de mes disciples.

Vous avez demandé à venir à ma suite comme les hommes. Mais, se contenter de venir, d’écouter, de mettre mon enseignement en application, c’est trop peu pour moi en ce qui vous concerne. Ce serait votre sanctification, grande chose, mais elle ne me suffit pas. Je suis le Fils de l’Absolu et je demande l’absolu à mes bien-aimés. Je veux tout, car j’ai tout donné.

En outre, il n’y a pas que moi, mais il y a aussi le monde et il est redoutable. Il devrait être redoutable en sainteté : une sainteté illimitée, en nombre et en puissance de la multitude des enfants de Dieu. Au contraire, le monde est redoutable par sa perversité. Sa grande perversité est réellement illimitée dans le nombre de ses manifestations et la puissance du vice. Tous les péchés se trouvent dans le monde qui n’est plus la multitude des fils de Dieu mais la multitude des fils de Satan, et bien vivant est le péché qui porte le signe le plus clair de sa paternité : la haine. Le monde hait. Celui qui hait voit et veut faire voir même à ceux qui ne le voient pas, le mal dans les choses les plus saintes. Si vous demandiez au monde pourquoi je suis venu, il ne vous répondrait pas : “Pour faire du bien et racheter”, mais : “Pour corrompre et dominer.” Si vous demandiez au monde ce qu’il pense de vous qui me suivez, il ne dirait pas : “Vous le suivez pour vous sanctifier et pour reconforter le Maître par la sainteté et la pureté”, mais : “Vous suivez cet homme parce qu’il vous séduit.”

Le monde, c’est comme ça. Je vous parle de cela pour que vous mesuriez tout avant de vous présenter au monde comme des disciples choisies, les chefs de file des futures disciples, coopératrices des serviteurs du Seigneur. Prenez bien votre cœur en mains, votre cœur sensible de femmes et annoncez-lui que vous serez ridiculisées, calomniées, qu’on vous crachera au visage, que le monde vous piétinera par son mépris, ses mensonges, sa cruauté. Demandez-lui s’il se sent capable de recevoir toutes les blessures sans crier d’indignation, sans maudire ceux qui le blessent. Demandez-lui s’il se sent capable d’affronter le martyr moral de la calomnie sans en venir à haïr les calomniateurs et la Cause pour laquelle on le calomnierait. Demandez-lui si, abreuvé

et recouvert par la rancœur du monde, il saura toujours exhaler l'amour, et si empoisonné par l'absinthe, il saura présenter le miel, ou encore si, en souffrant toutes espèces de tortures par incompréhension, mépris, dénigrement, il saura continuer à sourire en montrant du doigt le Ciel. Car c'est bien le but auquel vous voulez amener les autres et cela par tendresse féminine, maternelle même chez les jeunes filles, maternelle même si elle s'adresse à des personnes âgées qui pourraient être vos grands-parents mais qui, du point de vue spirituel, viennent seulement de naître et sont incapables de comprendre et de se diriger sur leur route, dans la vie, dans la vérité, dans la sagesse que je suis venu apporter en me donnant moi-même : Chemin, Vie, Vérité, Sagesse divine (Jn 14, 6). Je vous aimerai tout autant même si vous me dites : "Je n'ai pas la force, Seigneur, de défier le monde entier pour toi."

Hier, une jeune fille m'a demandé que je l'immole avant que ne sonne pour elle l'heure des noces, car elle sent qu'elle m'aime, comme on aime Dieu, c'est-à-dire avec tout son être, avec la perfection absolue du don de soi. Et je le ferai. Je lui ai caché l'heure afin que son âme ne tremble pas de peur et sa chair plus encore. Sa mort sera semblable à celle d'une fleur qui un soir ferme sa corolle en croyant l'ouvrir encore le lendemain mais ne l'ouvre plus parce que le baiser de la nuit a aspiré sa vie. Et je le ferai, selon son désir en anticipant de quelques jours son sommeil de mort du mien. Ainsi cette vierge, ma première vierge, n'aura pas attendre aux limbes et je la trouverai tout de suite en expirant...

Ne pleurez pas ! Je suis le Rédempteur... mais cette sainte jeune fille ne s'est pas bornée à la louange aussitôt après le miracle, elle a su exploiter le miracle, comme de l'argent prêté à intérêt. Elle est passée de la reconnaissance humaine à une reconnaissance surnaturelle, d'un désir terrestre à un désir surnaturel. Elle a montré une maturité d'esprit supérieure à celle de presque tout le monde. Je dis "presque" parce que parmi vous qui m'écoutez, il y a des perfections égales sinon même supérieures. Elle ne m'a pas demandé de me suivre. Au contraire elle a manifesté le désir d'accomplir son évolution pour de jeune fille devenir ange, dans le secret de sa demeure. Et pourtant, je l'aime tant qu'aux heures de dégoût pour ce qu'est le monde, j'évoquerai le souvenir de cette douce créature, en bénissant le Père qui essuie mes larmes et mes sueurs de Maître d'un monde qui ne veut pas de moi, avec ces fleurs d'amour et de pureté.

Mais, si vous voulez, si vous avez le courage de rester les femmes disciples choisies, je vais vous indiquer le travail que vous devez faire pour justifier votre présence et votre élection auprès de moi et auprès des saints du Seigneur. Vous pouvez jouer un rôle important auprès de vos semblables et à l'égard des ministres du Seigneur.

Je l'ai indiqué à Marie d'Alphée, il y a maintenant plusieurs mois. Comme la femme est nécessaire auprès de l'autel du Christ ! Les misères infinies du monde peuvent être soignées par une femme beaucoup mieux que par un homme et puis être amenées à l'homme pour leur guérison complète. Beaucoup de cœurs, en particulier des cœurs de femmes, s'ouvriront à vous, femmes disciples. Vous devez les accueillir, comme si c'était des enfants aimés mais dévoyés qui reviennent à la maison de leur père mais qui n'osent pas l'affronter. Vous serez celles qui reconfortent le coupable et amadouent le juge. Beaucoup de ceux qui cherchent Dieu viendront à vous . Vous les accueillerez comme des pèlerins fatigués en leur disant : "C'est ici la maison du Seigneur. Il va venir tout de suite" et, en attendant, vous l'entourerez de votre amour. Si ce n'est pas moi, ce sera un de mes prêtres qui viendra.

La femme sait aimer. Elle est faite pour aimer. Elle a avili l'amour en en faisant une convoitise des sens mais, au fond de sa chair, le véritable amour, le joyau de son âme est toujours prisonnier : l'amour dépouillé de l'âcreté fangeuse des sens, doté d'ailes et

de parfums angéliques, fait de flamme pure et de souvenirs de Dieu, de son origine divine, de sa création faite par Dieu. La femme est le chef-d'œuvre de la bonté auprès du chef-d'œuvre de la création qu'est l'homme : "Et maintenant, que l'on donne à Adam sa compagne pour qu'il ne se sente pas seul" (Gn 2,18), elle ne doit donc pas abandonner les "Adam". Prenez donc cette capacité d'amour et qu'elle serve à l'amour du Christ et par le Christ à celui du prochain. Soyez toute charité auprès des coupables repentis. Dites-leur de ne pas avoir peur de Dieu. Comment ne sauriez-vous pas remplir cet office, vous qui êtes mères ou sœurs ? Combien de fois vos petits ou vos frères n'ont-ils pas été malades et n'ont-ils pas eu besoin du médecin ! Et ils avaient peur. Mais vous, avec des caresses et des paroles d'amour, leur avez enlevé cette peur et avec leur petite main dans la vôtre, ils se sont laissés soigner n'éprouvant plus leur terreur première. Les coupables sont vos frères et vos enfants malades et ils craignent la main du médecin, son jugement... Non. Ce n'est pas ainsi. Dites-le vous, qui savez combien Dieu est bon, que Dieu est bon et qu'il ne faut pas Le craindre. Même si Il dit franchement : "Tu ne feras plus jamais cela", Il ne chassera pas celui qui l'a déjà fait et qui s'est rendu malade. Mais Il le soignera pour le guérir.

Soyez des mères et des sœurs auprès des saints. Eux aussi ont besoin d'amour. Ils se fatigueront et s'épuiseront dans l'évangélisation. Ils ne pourront arriver à faire tout ce qu'il y a à faire. Votre rôle sera de les aider discrètement et activement. La femme sait travailler. À la maison, aux tables et aux lits, aux métiers à tisser et à tout ce qui est nécessaire à la vie quotidienne. L'avenir de l'Église amènera un flot continu de pèlerins aux lieux choisis par Dieu. Il vous revient d'en être les hôtes : chargez-vous des détails du plus humble travail pour laisser aux ministres de Dieu la liberté de continuer le Maître.

Puis viendront les temps difficiles, sanglants, cruels. Les chrétiens, et même les saints, auront des heures de terreur, de faiblesse. L'homme n'est jamais très fort dans la souffrance. La femme, au contraire, a sur l'homme cette supériorité royale de savoir souffrir. Enseignez-la à l'homme en le soutenant dans ces heures de peur, de découragement, de larmes, de fatigues, de sang. Dans notre histoire, nous avons les exemples de femmes merveilleuses qui surent accomplir des actes audacieux et libérateurs. Nous avons Judith (Jdt 8, 1-8), Yaël (Jg 4, 17-22). Mais croyez qu'il n'y en a pas de plus grande jusqu'à présent que la mère huit fois martyre : sept fois en ses fils et une fois pour elle, au temps des Macchabées (2 M 7, 1-41). Puis, il y en aura une autre... Mais après cela, les femmes héroïnes de la douleur et dans la douleur se multiplieront, tout comme les femmes réconfort des martyrs et martyres elles aussi, les femmes anges des persécutés, les femmes, prêtresses silencieuses qui prêcheront Dieu par leur manière de vivre et qui sans autre consécration que celle que leur a donnée le Dieu-Amour seront consacrées et dignes de l'être.

Voilà, très schématisés, vos principaux devoirs. Je n'aurai pas beaucoup de temps à vous consacrer, à vous en particulier. Mais vous vous formerez en m'écoutant. Et vous vous formerez davantage sous la conduite parfaite de ma Mère.

Hier, cette main maternelle (et Jésus prend dans la sienne la main de Marie) m'a amené la jeune fille dont je vous ai parlé ; or celle-ci m'a dit que le simple fait de l'entendre et de rester à ses côtés pendant quelques heures, lui avait servi à mûrir le fruit de la grâce qu'elle avait reçue, en l'amenant à sa perfection. Ce n'est pas la première fois que ma Mère travaille pour le Christ son Fils. Vous deux, mes disciples, mais aussi mes cousins, vous savez ce qu'est Marie pour former les âmes à Dieu. Vous pouvez le dire à ceux et à celles qui auront la crainte de n'avoir pas été préparés par moi à la mission ou de l'être encore insuffisamment quand je ne serai plus parmi vous. Elle, ma

Mère, sera avec vous maintenant, quand je ne serai pas présent, et plus tard quand je ne serai plus au milieu de vous. Elle vous reste, et avec elle la Sagesse en toutes ses vertus. Suivez dorénavant tous ses conseils.

Hier soir, nous avons parlé, elle et moi, de la jeune fille partie aux premières heures de l'après-midi emportant en son cœur virginal, son secret saint tel un soleil plus radieux que celui du ciel. Quand nous sommes restés seuls et que j'étais assis à côté d'elle comme lorsque j'étais petit, la tête sur son épaule si douce et si courageuse, ma Mère m'a dit : "Comme il est doux d'être la Mère du Rédempteur" !

Oui, comme c'est doux, quand la créature qui vient au Rédempteur est déjà une créature de Dieu en laquelle il ne subsiste que le péché originel qui ne peut être lavé par un autre que moi. Toutes les autres petites taches des imperfections humaines, l'Amour les a lavées. Mais, ma douce Mère, toi la très pure Guide des âmes vers ton Fils, Étoile sainte qui les oriente, suave Maîtresse des saints, tendre Nourrice des plus petits, Soins salutaires des malades, ce ne seront pas toujours des personnes qui ne refusent pas la sainteté qui viendront à toi... Mais des lèpres, des horreurs, la puanteur, un grouillement de serpents autour de choses immondes viendront ramper jusqu'à tes pieds, ô Reine du genre humain, pour te crier : "Pitié ! Viens à notre secours ! Conduis-nous à ton Fils" ! Et tu devras poser ta main, cette main pure, sur les plaies, incliner ton regard de colombe du paradis sur des laideurs infernales, respirer la puanteur du péché, et ne pas fuir. Il te faudra au contraire serrer sur ton cœur ceux que Satan a mutilés, ces avortons, ces pourritures, les laver dans les larmes puis me les amener... Et alors tu diras : "Comme il est dur d'être la Mère du Rédempteur" ! Mais tu le feras parce que tu es la Mère... Je baise et je bénis tes mains, ces mains par lesquelles viendront à moi tant de créatures dont chacune sera l'une de mes gloires. Mais, avant de l'être pour moi, *elle sera une de tes gloires*, Mère sainte.

Quant à vous, chères femmes disciples, suivez l'exemple de celle qui fut ma Maîtresse, celle de Jacques et de Jude et de tous ceux qui veulent se former dans la grâce et la sagesse. Suivez sa parole. C'est la mienne qui s'est faite plus douce. Il n'y a rien à y ajouter, car c'est la parole de la Mère de la Sagesse.

Et vous, mes amis, sachez avoir l'humilité et la constance des femmes, rabaissez votre orgueil masculin et ne méprisez pas les femmes disciples, mais modérez votre force, et je pourrais dire votre dureté et votre intransigeance au contact de la douceur des femmes. Et, par dessus tout, apprenez d'elles à aimer, à croire et à souffrir pour le Seigneur, parce qu'en vérité je vous dis qu'elles, les faibles, deviendront les plus fortes dans la foi, dans l'amour, dans l'audace, dans le sacrifice pour leur Maître, qu'elles aiment de tout leur être, sans rien demander, sans prétendre à rien, payées seulement d'amour, pour me donner réconfort et joie.

Allez maintenant dans vos maisons ou dans celles qui vous donnent l'hospitalité. Je reste avec ma Mère. Que Dieu soit avec vous ». Toutes partent sauf Marthe.

-Toi, Marthe, reste. J'ai déjà parlé à ton serviteur. Aujourd'hui ce n'est pas Béthanie qui donne l'hospitalité, mais la petite maison de Jésus. Viens. Tu mangeras à côté de Marie et tu dormiras dans la petite chambre auprès de la sienne. L'esprit de Joseph, notre réconfort, te reconfortera pendant que tu reposeras. Et demain, tu retourneras à Béthanie plus forte et plus assurée, pour préparer là aussi des femmes disciples, en attendant celle qui nous est la plus chère à toi comme à moi. Ne doute pas, Marthe, je ne promets jamais en vain. Mais, pour transformer un désert rempli de vipères en bosquet du paradis, cela demande du temps... Le premier travail ne se voit pas. On a l'impression que rien ne se fait. Mais la semence est déjà déposée. Les semences. Toutes.

Ensuite viendront les larmes, et ce sera la pluie qui les fait éclore... Et les bons arbres fleuriront... Viens !... Ne pleure plus » !

“PERMETS-MOI DE M’UNIR À MA MÈRE ET À LA TIENNE”

Jésus s’approche sans bruit, souriant, parce qu’il entend sa Mère dire :

-Ma demeure, c’est mon Fils. Et je n’éprouve aucune douleur d’être loin de Nazareth sauf lorsqu’il est loin. Mais sil est auprès de moi... ah, plus rien ne me manque. Et puis, je ne crains rien pour ma maison. Vous y êtes, vous...

-Oh ! regarde, voilà Jésus » ! crie Alphée de Sara¹³ qui, ayant le visage tourné vers la porte, est le premier à y voir apparaître

-Je suis là, oui. La paix avec vous tous. Maman !

Il embrasse sa Mère sur le front et reçoit son baiser. Puis il se tourne vers ces hôtes inattendus que sont le cousin Simon, Alphée de Sara, le berger Isaac¹⁴ et ce Joseph que Jésus avait recueilli à Emmaüs après le verdict du Sanhédrin.

[...] Le cousin Simon, qui est resté pensif, dit : « Jésus, je voudrais... je voudrais te suivre. Pas comme eux, mais au moins comme les femmes. Permits-moi de m’unir à ma mère et à la tienne. Tous viennent... moi, moi, parent... Je ne prétends pas avoir une place parmi eux. Mais au moins comme cela, comme un bon ami...

-Dieu te bénisse, mon fils ! Comme j’attendais de toi cette parole ! crie Marie d’Alphée.

-Viens. Je ne repousse personne et je ne force personne. Je n’exige pas non plus *tout* de tous. Je prends ce que vous pouvez me donner. Pour les femmes, il est bien qu’elles ne soient pas toujours seules quand nous irons dans des régions qui leur sont inconnues. Merci, mon frère.

-Je vais le dire à Marie, dit la mère de Simon et elle ajoute : -Elle est déjà en bas, dans sa petite chambre et elle prie. Elle en sera très heureuse » [...]

VERS LA RETRAITE SUR LA MONTAGNE, AVANT L’ÉLECTION DES DOUZE APÔTRES

Les barques de Pierre et de Jean voguent sur le lac tranquille, suivies de toutes les embarcations qui sont sur les rives de Tibériade...

Jésus a pris dans sa barque Marie ainsi que la mère de Jacques et de Jude. Dans l’autre barque se trouvent Marie de Salomé, son fils Jean et Suzanne. Jésus promet, répond et bénit inlassablement. « Je reviendrai, oui. je vous le promets. Soyez bons. Souvenez-vous de mes paroles pour les unir à celles que je vous dirai plus tard. La séparation sera brève. Ne soyez pas égoïstes. Je suis venu aussi pour les autres. Du calme ! Vous allez vous faire du mal. Oui, je prierai pour vous. Je vous serai toujours proche. Que le Seigneur soit avec vous. Bien sûr, je me souviendrai de tes larmes et tu seras consolé. Espère, aie foi » !

Et c’est ainsi que, avec les bénédictions et les promesses, la barque aborde à l’autre rive. Ce n’est pas Tibériade, mais un tout petit hameau, à peine un groupe de maisons, pauvres, presque abandonnées.

[...] Jésus quitte le village dont les rares habitants, en haillons, restent indifférents. Jésus leur fait distribuer des aumônes et rejoint la grand-route. Il s’arrête.

13 Alphée de Sara est Galiléen de Nazareth et le cousin de Jésus par alliance. Sa mère Sara est la belle-sœur de Marie de Cléophas (appelée aussi Marie d’Alphée), la tante de Jésus. C’est à lui que Marie confie les clés de sa maison.

14 Isaac de Jutta est un berger de la Nativité qui, devenu infirme, a été guéri par Jésus. Il devient la référence des disciples. Cf. Les Bergers de la Nativité, Fascicule 3, Annexe 6 et voir : Annexe 2, Les soixante-douze Disciples.

« Maintenant séparons-nous, dit-il.

-Mère, avec Marie et Salomé, allez à Nazareth. Suzanne peut rentrer à Cana. Je reviendrai bientôt. Vous savez ce qu'il faut faire. Que Dieu soit avec vous !

Mais, il salue sa Mère avec un grand sourire, et lorsque Marie, donnant l'exemple aux autres, s'agenouille pour être bénie, Jésus sourit avec une extrême douceur. Les femmes, avec lesquelles se trouvent Alphée de Sara et Simon, regagnent leur ville.

Jésus se tourne vers ceux qui restent : « Je vous quitte mais je ne vous renvoie pas [...] Je me retire pour prier parce que je suis à la veille de grandes choses. Que ceux qui aiment la cause du Père prient, en s'unissant à moi, en esprit. Que la paix soit avec vous, mes enfants. Isaac, tu sais ce que tu dois faire. Je te bénis, mon petit berger ».

AGLAÉ VIENT À NAZARETH S'ABANDONNER CHEZ MARIE "MARIE, C'EST LA MER QUI LAVE..."

3-13
T3-65

Marie travaille paisiblement sur une toile. C'est le soir. Toutes les portes sont fermées, une lampe à trois becs éclaire la petite pièce de Nazareth et surtout la table près de laquelle la Vierge est assise. La toile, peut-être un drap, retombe du coffre et de ses genoux jusqu'à terre et Marie, vêtue de bleu foncé, semble émerger d'un tas de neige. Elle est seule. Elle coud avec agilité, la tête penchée sur son travail et la lampe éclaire le haut de sa tête en y produisant des reflets d'or pâle. Le reste du visage est dans la pénombre.

Dans la pièce bien rangée règne le plus grand silence. Il ne vient même aucun bruit de la rue, déserte pendant la nuit, et pas plus du jardin. La lourde porte qui, de la pièce où Marie travaille, est fermée. Elle empêche même le bruit de la fontaine dont l'eau se déverse dans le bassin. C'est vraiment le silence le plus profond...

On frappe discrètement à la porte qui donne sur la rue. Marie lève la tête, écoute... Le coup a été si léger que Marie doit penser qu'il est le fait de quelque animal nocturne ou d'un peu de vent qui a secoué la porte. Elle penche de nouveau la tête sur son travail. Mais le coup se fait entendre plus distinctement. Marie se lève et va vers la porte. Avant d'ouvrir, elle demande : « Qui frappe ?

Une faible voix répond : -Une femme. Au nom de Jésus, ouvre-moi.

Marie ouvre tout de suite en soulevant la lampe pour voir qui est cette pèlerine. Elle voit un amas d'étoffe, un enchevêtrement dont rien ne transparait. Un pauvre enchevêtrement qui s'incline profondément en disant :

-Salut, Maîtresse! et elle répète encore : -Au nom de Jésus, aie pitié de moi.

-Entre et dis-moi ce que tu veux. Je ne te connais pas.

-Personne ne me connaît et beaucoup me connaissent, Maîtresse. Le vice me connaît. La Sainteté elle aussi me connaît. Mais j'ai besoin que la miséricorde m'ouvre les bras. Or la miséricorde, c'est toi... et elle pleure.

-Mais, entre donc... Et dis-moi... Tu m'en as assez dit pour que je comprenne que tu es une malheureuse... Mais, qui tu es, je ne le sais toujours pas. Quel est ton nom, ma sœur...

-Ah ! non ! pas "ma sœur" ! Je ne puis être ta sœur... Tu es la Mère du Bien... moi... moi, je suis le mal... et elle redouble de larmes sous son manteau qui la cache entièrement. Marie pose la lampe sur un siège, prend la main de l'inconnue agenouillée sur le seuil et l'oblige à se lever. Marie ne la connaît pas (...)

Elle se lève, humiliée, tremblante, secouée de sanglots mais hésite encore à entrer en disant : -Je suis païenne, Maîtresse. Pour vous les juifs autant dire une ordure, même si j'étais sainte. Mais une ordure à double titre car je suis une prostituée.

-Si tu viens à moi, si tu cherches mon Fils à travers moi, tu ne peux être qu'un cœur qui se repent. Cette maison accueille tout ce qui s'appelle douleur.

Et elle l'attire à l'intérieur en fermant la porte, remet la lampe sur la table, lui offre un siège en disant : -Parle.

Mais la femme voilée ne veut pas s'asseoir. Un peu penchée, elle continue à pleurer. Marie douce et majestueuse, se tient devant elle.

Elle attend, en priant, que son chagrin s'apaise. Je la vois qui prie à toute son attitude bien que rien en elle ne révèle qu'elle prie : ni les mains qui tiennent toujours la petite main de la femme voilée, ni ses lèvres closes.

Enfin les larmes s'arrêtent. La femme s'essuie le visage avec son voile et dit :

-Et pourtant, je ne suis pas venue de si loin pour rester inconnue. C'est l'heure de ma rédemption et je dois me révéler pour... pour te montrer de combien de plaies mon cœur est couvert... Or... tu es une mère... sa Mère... Tu auras donc pitié de moi.

-Oui, ma fille.

-Oh, oui ! appelle-moi "ma fille" !... J'avais une mère... mais je l'ai abandonnée... On m'a dit depuis qu'elle était morte de chagrin... J'avais un père... il m'a maudite... et il disait aux gens de la ville : "Je n'ai plus de fille"»... (Une violente crise de larmes la saisit. Marie est peinée à en pâler. Mais elle lui met la main sur la tête pour la reconforter.) La femme reprend : -Je n'aurai plus personne qui m'appelle : "ma fille" !... Oui, ainsi, caresse-moi comme ça, comme le faisait maman... quand j'étais pure et bonne... Laisse-moi t'embrasser la main et m'en servir pour essuyer mes larmes. Elles seules ne me lavent pas. Comme j'ai pleuré depuis que j'ai compris !... Certes, j'avais aussi pleuré auparavant, car c'est horrible de n'être qu'une chair vendue, insultée par l'homme. Mais ce n'étaient que les plaintes d'un animal brutalisé qui hait et se révolte contre celui qui le torture et le souille toujours plus... Je changeais de maître, mais c'était toujours la même bestialité... Je pleure depuis huit mois... parce que j'ai compris... J'ai compris ma misère, ma pourriture. J'en suis couverte et j'en ai la nausée... Mais mes larmes ont beau être toujours plus conscientes, elles ne me lavent pas. Elles se mêlent à ma pourriture mais ne l'enlèvent pas. Oh ! Mère, essuie-moi de ces larmes et je serai purifiée, je pourrai m'approcher de mon Sauveur!

-Oui, ma fille, oui. Assieds-toi là, avec moi et parle en paix. Abandonne tout ce poids ici, sur mes genoux de Mère. Marie s'assied.

Mais la femme glisse à ses pieds et veut parler ainsi. Elle commence doucement : -Je suis de Syracuse... J'ai vingt-six ans... J'étais la fille d'un intendant diriez-vous, nous nous disons du procureur d'un grand seigneur romain. J'étais fille unique. Je vivais heureuse. Nous habitions près de la plage dans une très belle villa dont mon père était l'intendant. De temps à autre, le maître de maison venait, ou bien sa femme et ses enfants... Ils nous traitaient bien et se montraient gentils avec moi. Les petites filles jouaient avec moi... Ma mère était heureuse... elle était fière de moi. J'étais belle... J'étais intelligente... tout me réussissait facilement... Mais je préférais les choses frivoles que les bonnes... La femme voilée parle, se souvient, revoit le passé et pleure. Les sanglots ponctuent ses paroles.

-Un jour - c'était en mai - Syracuse était tout en fleurs. Les festivités étaient terminées depuis peu et j'étais restée enthousiaste par une danse exécutée au théâtre... Mes maîtres m'y avaient conduite avec leurs filles. J'avais quatorze ans... Dans cette danse, les mimes devaient représenter les nymphes du printemps accourant pour adorer Cérès. Elles dansaient couronnées de roses, revêtues de roses... Seulement de roses car leur vêtement était un voile des plus légers, un filet de fil d'araignée sur lequel les roses étaient éparées... Elles ressemblaient à des Hébés ailées, tant elles

dansaient avec légèreté. Leur corps splendide transparaisait à travers les écharpes de voile fleuri qui, dénouées, formaient des ailes derrière elles... J'ai étudié cette danse... et un jour... un jour...» La femme voilée pleure encore plus fort... Puis elle se reprend : -J'étais belle. Je le suis encore. Regarde. Elle se dresse debout, rejetant rapidement son voile en arrière et laissant retomber son manteau...

Elle se remet à genoux devant Marie : Pour mon malheur j'étais belle et j'étais folle. Ce jour-là, je me revêtis de voiles.

Les filles de mon maître m'aidèrent. Elles aimaient me voir danser... Je m'habillai dans un coin de la plage blonde, face à la mer bleue. Sur la plage, déserte en ce lieu, il y avait des fleurs sauvages, blanches et jaunes au parfum pénétrant d'amandier, de vanille, de chair à peine pure. Les agrumes... et les roses de Syracuse embaumaient de même que la mer et le sable ; le soleil faisait émaner des odeurs de toutes choses... Un vague sentiment de panique me montait à la tête. Je me sentais nymphe, moi aussi, et j'adorais... quoi ? La Terre fertile ? Le Soleil qui la féconde ? Je ne sais. Païenne parmi les païens, je crois que j'adorais la sensualité, cette reine despotique, que je ne pensais pas avoir en moi, mais qui était plus puissante qu'un dieu... Je me couronnai de roses prises dans le jardin... et j'ai dansé, dansé.. J'étais ivre de lumière, de parfums, ivre du plaisir d'être jeune, agile et belle. Je dansais... et on m'a vue. Je vis qu'on me regardait. Mais je n'ai pas eu honte de me montrer aux yeux avides d'un homme. Au contraire, je me complaisais à parfaire mes sauts... Le plaisir d'être admirée me donnait vraiment des ailes... Et ce fut ma ruine. Trois jours plus tard, je restai seule car les maîtres étaient partis pour regagner leur demeure patricienne de Rome. Mais, je ne suis pas restée à la maison... Ces deux yeux admirateurs m'avaient révélé autre chose que la danse... Ils m'avaient révélé la sensualité et le sexe.

Marie a un geste involontaire de dégoût qu'Aglaé remarque.

- Oh ! mais tu es pure et je dois te paraître répugnante...

-Parle, parle, ma fille. Il vaut mieux que ce soit à Marie qu'à Lui. Marie, c'est la mer qui lave...

-Oui, il vaut mieux que ce soit à toi, c'est ce que je me suis dit aussi quand j'ai su qu'il avait une Mère... Car, au premier abord, en le voyant si différent de tout autre homme, le seul à être tout esprit - maintenant je sais que l'esprit existe et ce que c'est - je n'aurais pu dire de quoi était fait ton Fils pour être ainsi pur de toute sensualité tout en étant homme, et je m'imaginai qu'il n'avait pas de mère, mais qu'il était descendu comme cela sur terre pour sauver les horribles misères dont je suis la plus grande...

Je revenais tous les jours en cet endroit espérant revoir cet homme, jeune, brun, beau... Et après quelque temps, je le revis... Il me parla. Il me dit : "Viens à Rome avec moi. Je t'amènerai à la cour impériale, tu seras la perle de Rome". Je dis : "Oui, je serai ta fidèle épouse. Viens chez mon père". Il se mit à rire d'un air moqueur, et me donna un baiser. Il précisa : "Pas mon épouse, mais ma déesse. Je serai ton prêtre, je te dévoilerai les secrets de la vie et du plaisir". J'étais folle, j'étais jeune. Malgré tout, je n'ignorais pas les réalités de la vie... J'étais rusée (...)

Oh, Mère !... Le soir même, je me suis enfuie avec ce patricien dégoûtant... Et je fus une vraie loque piétinée par sa bestialité... Non pas déesse : boue. Non pas perle : mais fumier. Il ne me révéla pas la vie, mais l'ordure de la vie, l'infamie, le dégoût, la souffrance, la honte, l'infinie misère de ne même plus m'appartenir... Et puis...ce fut la chute totale. Après six mois d'orgie, fatigué de moi, il est passé à de nouvelles amours et je fus dans la rue. J'utilisai alors mes talents de danseuse... Je savais désormais que ma mère était morte de chagrin. Je n'avais plus de maison, plus de père... Un maître de danse m'accueillit dans son gymnase. Il me perfectionna... il m'exploita... et

me lança comme une fleur au courant de tous les arts sensuels au milieu du patriciat corrompu de Rome. Déjà souillée, la fleur tomba dans un égout. Ce furent dix années de descente dans l'abîme, toujours plus bas. Puis on m'amena ici pour charmer les loisirs d'Hérode et je fus prise par un nouveau maître. Ah ! il n'est pas de chien enchaîné qui le soit plus que nous ! Et il n'y a pas de dresseur de chiens qui soit plus brutal que l'homme qui possède une femme ! Mère... tu trembles ! Je te fais horreur » !

Marie a porté la main à son cœur comme si elle avait reçu un coup.

Mais elle répond : - Non, pas toi. Ce qui me fait horreur, c'est le Mal qui domine tellement la terre. Continue, ma pauvre enfant » !

-Il m'a amenée à Hébron... Étais-je libre ? Étais-je riche ? Oui, puisque je n'étais pas en prison et que j'étais couverte de bijoux. Non, car je ne pouvais voir que ceux qu'il voulait, lui, et je n'avais plus aucun droit sur moi-même.

Un jour, un homme vint à Hébron : l'Homme, ton Fils. Cette maison lui était chère¹⁵. Je le savais et je l'invitai à entrer. Sciammai n'était pas là... par la fenêtre j'avais déjà entendu ses paroles et vu une personne qui m'avait bouleversée. Mais, je te le jure, Mère, ce n'est pas la chair qui m'a poussée vers ton Jésus. C'est ce qu'il m'a révélé qui m'a guidée sur le seuil de la porte, au mépris des plaisanteries des gens pour Lui dire : "Entre". Ce fut mon âme dont j'eus alors la révélation. Il me dit : "Mon nom signifie Sauveur. Je sauve ceux qui ont un réel désir d'être sauvés. Je sauve en enseignant à être pur, à vouloir rechercher l'honneur, le bien à tout prix quitte à en souffrir. Je suis celui qui vient chercher ceux qui sont perdus, celui qui donne la vie. Je suis Pureté et Vérité". Il m'a encore appris que j'avais moi aussi une âme et que je l'avais tuée par ma manière de vivre. Mais il ne m'a pas maudite, il ne s'est pas moqué de moi. Pas une fois il ne m'a regardée ! C'est le premier homme à ne pas m'avoir dévisagée d'un regard avide, car j'ai la terrible malédiction d'attirer les hommes... Il m'a dit que qui le cherche le trouve parce qu'il se trouve là où l'on a besoin de médecin et de remèdes. Puis il est parti. Mais ses paroles sont restées en moi et elles n'en un homme sont plus sorties. Il m'a dit que son nom voulait dire Sauveur comme pour commencer à me guérir. Ses paroles m'étaient restées ainsi que ses amis les bergers. Et je fis mon premier pas pour leur apporter mon l'obole et prière... Après quoi, je me suis enfuie...

Ah, quelle sainte fugue ! J'ai fui le péché, à la recherche du Sauveur. Je suis allée le chercher, certaine de le trouver puisqu'il me l'avait promis. On m'a envoyée auprès d'un homme du nom de Jean (Jean le Baptiste), en me disant que c'était lui. Mais ce n'était pas lui. Un juif me dirigea vers "La Belle Eau". Je vivais en vendant l'or que j'avais en grande quantité. Pendant les mois où j'étais à sa recherche, j'avais dû me couvrir le visage pour n'être pas reprise et parce que, réellement, Aglaé était ensevelie sous ce voile. L'ancienne Aglaé était morte. Il y avait sous ce voile sa pauvre âme blessée et exsangue qui cherchait son médecin. Bien des fois, j'ai dû fuir l'homme qui me poursuivait bien qu'ainsi camouflée dans mon vêtement. Même un des amis de ton Fils... À "La Belle Eau" je vivais comme une bête : pauvre mais heureuse. Les averses et le fleuve me purifièrent moins que ses paroles. Ah, je n'ai perdu aucune. Une fois, il pardonna à un assassin. J'entendis et je fus sur le point de lui dire : "Pardonne-moi, à moi aussi". Une autre fois il parla de l'innocence perdue... Ah, quels pleurs de remord ! Ou encore il a guéri un lépreux... et je fus sur le point de crier : "Purifie-moi de mon péché..." Il a guéri aussi un fou et c'était un Romain... J'ai pleuré... et il me fit dire que les patries passent mais que le Ciel reste. Un soir de tempête, il m'accueillit dans la maison... et puis il me fit trouver un logement par le régisseur... et il me fit dire par un enfant : "Ne pleure pas"... Oh ! sa bonté ! Oh ! ma misère ! Si grandes toutes les deux

15 Hébron : Lieu et maison où habitaient Élizabéth, Zacharie et Jean-Baptiste.

que je n'osais pas porter ma misère à ses pieds... bien que l'un des siens (André) m'ait instruit, la nuit, sur l'infinie miséricorde de ton Fils. Par la suite, il fut exposé aux pièges de gens qui voyaient un péché dans le désir qu' avait une âme de renaître. Mon Sauveur est parti... et moi je l'ai attendu... Mais l'attendait aussi la vengeance de gens plus indignes que moi de le regarder. Car moi, j'ai péché en tant que païenne contre moi-même, alors qu'eux ont péché, contre le Fils de Dieu bien que connaissant Dieu. Ils m'ont frappée et leur accusation m'a blessée plus que leurs pierres, mon âme poussée au désespoir a été blessée plus que mon corps.

Ah ! Quelle terrible lutte avec moi-même ! Déchirée, en sang, blessée, fiévreuse, privée de mon Médecin, sans toit ni pain, j'ai regardé en arrière, devant moi... Le passé me disait : "Reviens", le présent me soufflait : "Tue-toi", le futur m'exhortait : "Espère". J'ai espéré... Je ne me suis pas suicidée. Je le ferais si, lui me chassait car je ne veux plus être celle que j'étais. Je me suis traînée jusqu'à un village à la recherche d'un abri... Mais j'y ai été reconnue. Comme une bête, j'ai dû fuir ça et là, toujours poursuivie, toujours méprisée, toujours maudite parce que je voulais être honnête et parce que j'avais déçu ceux qui voulaient frapper ton Fils par mon intermédiaire. En suivant le fleuve je suis remontée jusqu'en Galilée et suis venue ici... Mais tu étais absente. Je suis allée alors à Capharnaüm. Tu venais d'en partir. Mais un vieil homme m'a vue. Un de ses ennemis, et il m'a fait un texte d'accusation contre lui, ton Fils. Et comme je pleurais sans réagir, il m'a dit... il m'a dit... "Tout pourrait changer pour toi si tu voulais être ma maîtresse et ma complice pour accuser le Rabbi de Nazareth. Il suffit que tu dises, devant mes amis, qu'il était ton amant..." Je me suis enfuie comme si j'avais vu grouiller un nœud de vipères sous un buisson de fleurs.

J'ai compris, de cette façon, que je ne pouvais aller à ses pieds... si bien que je viens aux tiens. Piétine-moi donc, je ne suis que boue. Chasse-moi, je suis la pécheresse. Donne-moi mon nom : prostituée. J'accepterai tout de toi, mais aie pitié de moi, Mère. Prends ma pauvre âme souillée et porte-la lui. C'est un péché que de remettre entre tes mains ma luxure. Mais il n'y a que là qu'elle sera protégée du monde qui la réclame et qu'elle deviendra pénitence. Dis-moi comment faire. Dis-moi ce que je dois faire. Dis-moi quels moyens je dois mettre en œuvre pour n'être plus Aglaé. Que dois-je mutiler en moi ? Qu'est-ce que je dois m'arracher pour n'être plus péché, plus séduction, pour n'avoir plus rien à craindre de moi-même et de l'homme ? Dois-je m'arracher les yeux ? Dois-je me brûler les lèvres ? Dois-je me couper la langue ? Mes yeux, mes lèvres, ma langue m'ont servi à faire le mal. Je ne veux plus du mal et je suis disposée à me punir et à les punir en les sacrifiant. Ou bien veux-tu que je m'arrache ces reins avides qui m'ont poussée à des amours dépravées ? Ces entrailles insatiables dont je crains toujours le réveil ? Dis-moi, dis-moi comment on s'y prend pour oublier qu'on est femme et pour faire oublier qu'on est femme » !

Marie est bouleversée. Elle pleure, elle souffre, mais les seuls signes de sa douleur ce sont les larmes qui tombent sur la repentie.

-Je veux mourir pardonnée. Je veux mourir sans autre souvenir que mon Sauveur. Je veux mourir avec sa sagesse pour amie... et je ne peux plus l'approcher car le monde nous guette lui et moi pour nous accuser... Tombée à terre comme une vraie loque, Aglaé pleure. Marie se lève en murmurant toute angoissée :

-Comme il est difficile d'être rédempteurs !

Aglaé, qui entend ce murmure et voit sa réaction, gémit : -Tu le vois ! Tu vois qu'à toi aussi j'inspire le dégoût ? Maintenant je m'en vais. C'est fini pour moi !

-Non, ma fille. Non, ce n'est pas fini. Pour toi maintenant, tout commence. Écoute, pauvre âme. Ce n'est pas pour toi que je gémiss, mais pour le monde cruel. Non

seulement, je ne te laisse pas partir, mais je te recueille, pauvre hirondelle que la bourrasque a abattue contre mes murs. Je t'amènerai à Jésus, et lui t'indiquera le chemin de la rédemption...

-Je n'ai plus d'espoir... Le monde a raison. Je ne peux être pardonnée.

-Par le monde, non. Mais par Dieu, oui. Laisse-moi te parler au nom du suprême Amour qui m'a donné un Fils pour que je le donne au monde. Il m'a sortie de la bienheureuse ignorance de ma virginité consacrée pour que le monde ait le pardon. Il a pris mon sang non de l'enfantement, mais de mon cœur en me révélant que mon Fils est la grande victime. Regarde-moi, ma fille. Il y a dans ce cœur une grande blessure. Elle gémit depuis trente ans et plus. Elle ne cesse de s'élargir et me consume. Sais-tu quel nom, elle a ? « Douleur ».

-Non. Amour. Et c'est cet Amour qui me saigne pour que le Fils ne soit pas seul à opérer le salut. C'est l'Amour qui met en moi un feu pour que je purifie ceux qui n'osent pas aller vers mon Fils. C'est l'Amour qui suscite en moi les larmes pour que je lave les pécheurs. Tu voulais mes caresses. Je te donne mes larmes qui déjà te purifient pour que tu puisses regarder mon Seigneur. Ne pleure pas ainsi. Tu n'es pas la seule pécheresse qui vient au Seigneur et repart rachetée. Il y en a eu d'autres et il y en aura d'autres.

Doutes-tu qu'il puisse te pardonner ? Mais ne vois-tu pas en tout ce qui t'est arrivé une mystérieuse volonté de la Bonté Divine ? Qui t'a amenée en Judée ? Qui t'a conduite dans la maison de Jean ? Qui t'a mise à la fenêtre ce matin-là ? Qui a allumé une lumière pour éclairer ses paroles ? Qui t'a donné la capacité de comprendre que la charité, unie à la prière de celui qui reçoit un bienfait, obtient l'aide de Dieu ? Qui t'a donné la force de t'enfuir de la maison de Sciammai ? Qui t'a donné la force de persévérer les premiers jours jusqu'à son arrivée ? Qui t'a conduite sur sa route ? Qui t'a rendue capable de vivre en pénitente pour purifier toujours plus ton âme ? Qui t'a rendu l'âme d'une martyre, l'âme d'une croyante, une âme persévérante, une âme pure ?.. Oui. Ne secoue pas la tête. Crois-tu qu'il n'y a de pur que celui qui n'a pas connu la sensualité ? Crois-tu que l'âme ne puisse plus jamais redevenir vierge et belle ? Oh, ma fille ! Mais entre ma pureté qui est toute entière grâce du Seigneur et ton héroïque ascèse pour retourner vers le sommet de ta pureté perdue, sois sûre que c'est la tienne qui est la plus grande. C'est toi qui la construis : contre la sensualité, le besoin et l'habitude. Pour moi, c'est un don naturel comme la respiration. Toi, tu dois briser au vif dans ta pensée, tes affections, la chair, pour ne pas te souvenir, pour ne pas désirer, pour ne pas favoriser. Moi... Est-ce qu'une petite enfant de quelques heures peut désirer la chair ? Et a-t-elle le mérite de ne pas le faire ? C'est ce qu'il en est pour moi. J'ignore ce qu'est cette tragique faim qui a fait de l'humanité une victime. Je ne connais que la très sainte faim de Dieu. Mais, toi, tu ne la connaissais pas, et c'est par toi-même que tu l'as apprise. Et l'autre faim, tragique et horrible, tu l'as domptée pour l'amour de Dieu, ton unique amour maintenant. Souris, fille de la miséricorde divine ! Mon Fils fait en toi ce qu'Il t'a dit à Hébron. Il l'a déjà fait. Tu es déjà sauvée car tu as eu la volonté sincère de te sauver, parce que tu as appris la pureté, la douleur, le bien. Ton âme est revenue à la vie. Oui. Il te faut sa parole pour te dire au nom de Dieu : "Tu es pardonnée". Moi, je ne peux la dire, mais je te donne mon baiser comme une promesse, comme un commencement de pardon...

Ô Esprit Éternel, un peu de toi est toujours en ta Marie ! Permits qu'elle te répande, Esprit Sanctificateur, sur la créature qui pleure et espère. Au nom de notre Fils, ô Dieu d'Amour, sauve celle qui attend de Dieu son salut. Que la Grâce, dont l'Ange m'a dit que Dieu m'a comblée, se pose miraculeusement sur cette femme et la sou-

tienne, jusqu'à ce que Jésus, le Sauveur béni, le Prêtre suprême l'absolve au nom du Père, du Fils et de L'Esprit...

Il fait nuit, ma fille. Tu es fatiguée et brisée. Viens te reposer. Tu repartiras demain... Je t'enverrai dans une famille de gens honnêtes, car il vient désormais trop de monde ici. Et je te donnerai un vêtement semblable au mien. On te prendra pour une juive. Je dois revoir mon Fils en Judée, car la Pâque approche et à la nouvelle lune d'avril, nous serons à Béthanie. Je lui parlerai alors de toi. Viens chez Simon le Zélote. Tu m'y trouveras et je te conduirai à lui.

Aglaé pleure encore, mais paisiblement. Elle s'est assise par terre. Marie aussi s'est assise de nouveau. Aglaé pose sa tête sur les genoux de Marie et baise sa main... Puis, elle gémit : -On va me reconnaître...

-Oh non ! ne crains pas. Ton vêtement était désormais trop connu. Mais je te préparerai pour ce voyage que tu entreprends vers le Pardon. Et tu seras comme la vierge qui va à ses noces : différente et inconnue à travers la foule ignorante du rite. Viens. J'ai une petite chambre près de la mienne. Elle a abrité des saints et des pèlerins désireux d'aller vers Dieu. Elle t'abritera toi aussi.

Aglaé veut reprendre son manteau et son voile.

-Laisse-les. Ce sont les habits de la pauvre Aglaé perdue. Elle n'existe plus... et d'elle il ne doit même pas rester ce vêtement. Il a reçu trop de haine... et la haine fait mal autant que le péché.

Elles sortent dans le jardin obscur, elles entrent dans la petite chambre de Joseph. Marie allume la lampe qui est sur une petite table, caresse encore la femme repentie, ferme la porte et avec sa triple flamme s'éclaire pour voir où elle peut porter le manteau déchiré d'Aglaé pour qu'aucun visiteur ne le voie le lendemain.

*C'est le Cycle du Sermon sur la Montagne avec entre autres :
les Béatitudes (Mt, 5,6,7 et L, 6, 20-49).
Puis Jésus se rend à Capharnaüm chez Pierre.*

JEAN-BAPTISTE A ÉTÉ FAIT PRISONNIER (Mt 4, 12 et Mc 1, 14)

On a frappé violemment à la porte.

« Mais qui peut être là à cette heure? dit Pierre en se levant pour aller ouvrir.

C'est Jean qui se présente, bouleversé, couvert de poussière avec des marques visibles de pleurs sur le visage. -Toi, ici? s'écrient-ils tous.- Mais qu'est-il arrivé ?

Jésus qui s'est levé dit seulement : -Où est ma Mère? Jean, s'avance, va s'agenouiller aux pieds de son Maître tendant les bras comme pour avoir du secours et dit :

-Ta Mère se porte bien, mais elle est en larmes comme moi, comme tant de gens et elle te prie de ne pas venir en longeant le Jourdain de notre côté. C'est pour cela qu'elle m'a renvoyé à toi parce que... parce que Jean, ton cousin a été fait prisonnier... Et Jean pleure alors qu'un grand émoi saisit ceux qui sont présents.

Jésus devient très pâle mais ne se trouble pas.

Il se contente de dire seulement : -Relève-toi et raconte.

«-allais vers le sud avec ta Mère et les femmes. Isaac et Timon étaient aussi avec nous. Trois femmes et trois hommes. J'ai obéi à ton ordre de conduire Marie auprès de Jean... Ah ! Tu savais bien que c'était le dernier adieu !... Que ce devait être le dernier adieu. Les orages des jours derniers nous ont obligés à nous arrêter quelques

heures, mais cela a suffi pour que Jean ne puisse plus revoir Marie... Nous sommes arrivés à la sixième heure et il avait été pris au chant du coq.

-Mais où ? Mais comment ? Par qui ? Dans sa grotte?

Tout -Il a été trahi. On s'est servi de ton Nom pour le trahir !

- Quelle horreur ! Mais qui était-ce ? crient-ils tous.

Frissonnant, Jean, répond tout bas cette horreur que l'air lui-même ne devrait pas entendre : -Par l'un de ses disciples...

L'émoi est à son comble. Les uns maudissent, d'autres pleurent, d'autres abasourdis restent immobiles comme des statues.

Jean s'agrippe au cou de Jésus et s'écrie: -J'ai peur pour toi ! Oui, pour toi, pour toi ! Les saints sont trahis par des traîtres qui se vendent pour de l'or, pour de l'or et par peur des grands, par l'appât d'une récompense, par... par soumission à Satan. Pour des milliers de raisons ! Oh, Jésus, Jésus, Jésus ! Quelle douleur ! Mon premier maître ! Mon Jean qui m'a donné à toi !

-Du calme ! Il ne m'arrivera rien pour le moment .

-Mais plus tard, plus tard ? Je me regarde... je les regarde eux... j'ai peur de tous, même de moi. Celui qui te trahira sera l'un de nous...

-Mais tu es fou ? Et tu crois que nous ne le mettrons pas en pièces? crie Pierre.

Et Judas : -Il est vraiment fou ! Moi, je ne trahirai jamais. Mais, si je me sentais affaibli au point de le faire, je me tuerais. Cela vaut mieux que d'être le meurtrier de Dieu

Jésus se dégage de l'étreinte de Jean et secoue rudement Judas en lui disant :

-Ne blasphème pas ! Rien ne pourra t'affaiblir *si tu ne le veux pas*. Et si cela arrivait, il faudrait pleurer et ne pas commettre un crime qui s'ajoute au déicide. Devient faible celui qui rompt le lien vivant avec Dieu.

Puis Il se tourne vers Jean qui pleure, la tête appuyée sur la table :

-Parle avec ordre. Je souffre moi aussi. C'était mon sang et mon Précurseur »[...]

LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM (Lc 7, 11-17)

Jésus se rend à Naïm, par une grand-route qui unit la région du lac à l'Hermon. Derrière lui marchent de nombreux habitants d'Endor [...]

Un cortège funèbre sort des murs. À côté une femme voilée, soutenue par des parents ou des amies, marche en pleurant. « C'est la mère, dit Pierre tout ému [...]

Jésus a un regard d'une douceur intolérable, tant elle est profonde. Il se dirige vers la litière.

La mère sanglote plus fort car le cortège tourne en direction du tombeau déjà ouvert. Voyant que Jésus va toucher la litière, elle l'écarte violemment. Qui sait ce qu'elle peut craindre dans son délire ? Elle hurle : -Il est à moi ! et elle regarde Jésus avec des yeux hagards. -Je le sais, mère. Il est à toi.

-C'est mon fils unique ! Pourquoi la mort pour lui, pour lui qui était bon et qui m'était si cher, qui faisait ma joie de veuve ? Pourquoi?

La foule des pleureuses fait retentir plus haut ses cris funèbres et rétribués pour faire écho à la mère qui continue :

-Pourquoi lui et pas moi ? Ce n'est pas juste que celle qui a engendré voit périr son fruit. Le fruit doit vivre, sinon, sinon à quoi servent ces entrailles qui se déchirent pour mettre au monde un homme? et elle se frappe le ventre, féroce et désespérée.

-Ne fais pas cela ! Ne pleure pas, mère. Jésus lui prend les mains dans une étreinte puissante et les retient de sa main gauche pendant qu'avec la droite il touche la litière en disant aux porteurs : -Arrêtez-vous et posez-la à terre.

Les porteurs obéissent et descendent le brancard qui reste soutenu par ses quatre pieds. Jésus saisit le drap qui couvre le mort et le rejette en arrière, découvrant la dépouille. La mère crie sa douleur en appelant le nom de son fils : -Daniel !

Jésus, qui tient toujours les mains de la mère dans la sienne, se redresse, imposant par l'éclat de son regard, avec son visage des miracles les plus puissants et, abaissant sa main droite, il ordonne avec toute la puissance de sa voix :

-Jeune homme ! Je te le dis : lève-toi !

Le mort se lève, comme il est, avec ses bandelettes, pour s'asseoir sur la litière et appelle : -Maman !

Il l'appelle avec la voix balbutiante et effrayée d'un enfant terrorisé.

-Il est à toi, femme. Je te le rends au nom de Dieu. Aide-le à se débarrasser du suaire. Et soyez heureux. Et Jésus est sur le point de se retirer.

Mais, oui ! La foule le bloque à côté de la litière sur laquelle la mère s'est penchée et où elle s'embrouille au milieu des bandelettes pour faire vite, vite, vite, pendant que les lamentations de l'enfant ne cessent d'implorer :- Maman ! Maman !

Le suaire est enlevé, les bandelettes déliées, la mère et le fils peuvent s'embrasser et ils le font sans tenir compte des baumes poisseux et que la mère essuie ensuite du cher visage, des chères mains, avec les bandelettes elles-mêmes. Puis, n'ayant rien pour l'habiller, la mère quitte son manteau et l'en revêt, et tout sert pour le caresser.

Jésus la regarde... Il regarde ce groupe affectueux serré contre les bords de la litière qui maintenant n'est plus funèbre et il pleure. Judas voit ces larmes et demande : -Pourquoi pleures-tu, Seigneur?

Jésus tourne vers lui son visage et lui répond : -Je pense à ma Mère...

*Jésus a entamé son second voyage pascal et de Naïm ,
il se rend à Estrelon où il rencontrera les paysans, puis à Béthel.*

"VIENS MON AMI ET FILS DE MARIE"

« Jabé,¹⁶ appelle Jésus, viens ici. Tu vois ce point brillant comme l'or ? C'est la Maison du Seigneur. C'est là que tu jureras d'obéir à la Loi. Mais la connais-tu bien ?

- Maman m'en parlait et mon père m'enseignait les commandements. Je sais lire et... et je crois savoir ce qu'ils m'ont dit avant de mourir... L'enfant, accouru avec un sourire à l'appel de Jésus, pleure maintenant, tête basse, sa main tremblante dans la main de Jésus.

-Ne pleure pas. Écoute. Sais-tu où nous sommes ? À Béthel, où le saint Jacob fit son songe angélique (Gn 28, 10-19). Le connais-tu ? T'en souviens-tu ?

-Oui, Seigneur. Il a vu une échelle qui allait de la terre au Ciel par où les anges montaient et descendaient. Maman me disait qu'à l'heure de la mort, si on avait été toujours bon, on voyait la même chose et qu'on allait par cette échelle à la Maison de Dieu. Maman me disait tant de choses ! Mais maintenant elle ne me les dira plus... Je les ai toutes ici et c'est tout ce que je possède d'elle...

Ses larmes coulent sur son petit visage, si triste.

16 Jabé est le petit-fils d'un paysan de Doras, un maître cruel. Ses parents (Jean et Marie) et ses frères sont morts dans un éboulement. Son grand-père le recueille et le cache dans les bois puis le confie à Jésus. Marie lui donnera le nom de Margziam et il deviendra Saint Martial après avoir évangélisé les Gaules (Limoges, Toulouse et Bordeaux).

- Mais, ne pleure pas ainsi ! Écoute, Jabé. J'ai moi aussi une Maman qui s'appelle Marie, qui est sainte et bonne et qui sait dire beaucoup de choses. Elle est plus sage qu'un maître, meilleure et plus belle qu'un ange. Nous allons maintenant la trouver. Elle t'aimera tant et t'apprendra tout ce qui est bon. Et puis, avec elle se trouve la mère de Jean, elle aussi très bonne ; elle s'appelle Marie. Et encore la mère de mon frère Jude, elle aussi douce comme un rayon de miel et qui, elle aussi, porte le nom de Marie. Elles t'aimeront beaucoup car tu es un bon garçon, et par amour pour moi qui t'aime tant. Tu grandiras avec elles et, une fois grand, tu deviendras un saint de Dieu. Tu prêcheras comme un docteur, la parole de Jésus, lui qui t'a rendu une mère ici, et qui ouvrira les portes du Ciel à ta mère morte, à ton père, et qui aussi à toi, quand ce sera ton heure. Tu n'auras même pas besoin de gravir la longue échelle des Cieux à l'heure de ta mort. Tu l'auras déjà montée durant ta vie en étant un bon disciple et tu te trouveras là, sur le seuil ouvert du Paradis ; moi, j'y serai et je te dirai :

“Viens, mon ami, fils de Marie” et nous serons ensemble.

Le sourire lumineux de Jésus qui marche, un peu penché pour être plus près du petit visage de l'enfant qui marche à côté de lui, sa petite main dans la sienne, et le récit merveilleux sèchent ses larmes et font épanouir un sourire sur les lèvres de Jabé...

“PARLE-NOUS ENCORE DE TA MÈRE”

La matinée du sabbat à Gethsemani a été occupée en majeure partie à reposer les corps fatigués et à remettre en état les vêtements empoussiérés et froissés par le voyage [...]

3-322
T3-279

« Toi seul, petit, dit Pierre, tu ne peux te changer. Mais demain... En effet l'enfant a un petit vêtement propre qu'il a tiré de son petit sac, un sac qui pourrait suffire à une poupée tant il est petit. Mais le petit vêtement est encore plus délavé et plus déchiré que l'autre et Pierre le regarde avec appréhension en murmurant :

-Comment vais-je faire pour le conduire à la ville ? Plié en deux, mon manteau ferait à peu près l'affaire, car, avec un manteau... il serait couvert tout entier.

Jésus, qui entend ce soliloque paternel, lui dit :

-Il vaut mieux le faire reposer maintenant. Ce soir nous irons à Béthanie...

-Mais je veux lui acheter un vêtement. Je le lui ai promis...

-Certainement tu le feras, mais il vaut mieux prendre conseil de ma Mère. Tu sais... les femmes... elles sont plus capables que nous pour les achats... et elle sera heureuse de s'occuper d'un enfant. Vous irez ensemble !

La pensée d'aller avec Marie faire les achats transporte l'apôtre au septième ciel [...]

Jésus se promène en observant Jabé qui joue joyeusement avec Jean et les plus jeunes. Judas lui-même, une fois passé son dépit d'hier, est joyeux et s'amuse. Les plus âgés les regardent et sourient.

-Que dira ta Mère, de cet enfant ? demande Barthélémy.

- Moi, je crois qu'elle dira : “Il est bien chétif”» déclare Thomas.

-Oh non ! Elle dira : “Pauvre enfant” ! répond Pierre.

-Elle te dira, au contraire : “Je suis contente que tu l'aimes”» objecte Philippe.

-La Mère n'en aurait jamais douté. Mais je crois qu'elle ne parlera pas. Elle le serrera sur son cœur dit le Zélate. -Et, à ton avis, Maître, que dira-t-elle?

-Elle fera ce que vous dites. Mais beaucoup de choses, toutes même, elle les pensera et les dira en son cœur et, dans un baiser, elle lui dira seulement : “Que tu sois béni” ! Et elle le soignera comme si c'était un oiseau tombé du nid.

Écoutez-moi : un jour, elle me racontait un fait de sa petite enfance. Elle n'avait pas encore trois ans car elle n'était pas encore au Temple, et son cœur se brisait d'amour en donnant, comme des fleurs et des olives écrasées et pressurées sous le pressoir, toute son huile et tous ses parfums. Dans son délire d'amour, elle disait à sa mère qu'elle voulait être vierge pour plaire davantage au Sauveur, mais qu'elle aurait voulu être une pécheresse pour pouvoir être sauvée¹⁷. Et elle pleurait presque, parce que sa mère ne la comprenait pas et ne savait lui dire comment on peut faire pour être en même temps la "pure" et la "pécheresse". Son père lui donna la paix, en lui apportant un petit moineau qu'il avait sauvé alors qu'il était en danger sur le bord de la fontaine. Il lui raconta la parabole du petit oiseau en expliquant que Dieu l'avait sauvée d'avance et que, pour ce motif, elle devait le bénir deux fois. Et la petite vierge de Dieu, la très grande Vierge Marie, exerça sa première maternité spirituelle envers cet oisillon qu'elle libéra quand il fut capable de voler. Mais il ne quitta jamais le jardin de Nazareth, consolant par ses vols et ses pépiements la triste maison et les tristes cœurs d'Anne et de Joachim après le départ de Marie au Temple. Il mourut peu de temps avant qu'Anne rendit le dernier soupir... Il avait terminé sa mission... Ma Mère s'était vouée à la virginité par amour. Mais, étant une créature parfaite, elle avait la maternité dans le sang et dans l'esprit. Car la femme est faite pour être mère...

-Parle-nous encore de ta Mère. Son enfance est si lumineuse ! Elle nous rend l'âme vierge par simple reflet ; or moi dit Mathieu, pécheur, j'en ai bien besoin !

-Que dois-je dire ? Il y a tant d'épisodes, tous plus doux l'un que l'autre...

-C'est elle qui te les a racontés ?

-Quelques-uns oui, mais Joseph beaucoup plus. C'est lui qui m'a fait les plus beaux récits quand j'étais petit. Et aussi Alphée de Sara qui était de six ans plus âgé que ma Mère et fut son ami pendant les quelques années où elle vécut à Nazareth.

-Oh, raconte... demande instamment Jean. Il sont tous en cercle, assis à l'ombre des oliviers avec au milieu Jabé qui regarde fixement Jésus, comme s'il écoutait un conte paradisiaque.

-Je vais vous raconter la leçon de chasteté que ma Mère a donné, quelques jours avant son entrée au Temple, à son petit ami et à beaucoup d'autres.

Ce jour-là une jeune fille de Nazareth parente de Sara, s'était mariée. Joachim et Anne avaient été invités eux aussi aux noces ainsi que la petite Marie qui, avec d'autres enfants, était chargée de jeter des pétales effeuillés sur le chemin de l'épouse. On dit qu'elle était très belle depuis sa plus tendre enfance, et tout le monde se la disputait, après la joyeuse entrée de l'épouse. Il était très difficile de voir Marie parce qu'elle vivait beaucoup à la maison, affectionnant plus que tout autre lieu, une petite grotte qu'elle appelle toujours la grotte "de ses fiançailles". Aussi, quand on la voyait blonde, rose, gracieuse, on l'accablait de caresses. On l'appelait : "Fleur de Nazareth" ou bien : "Perle de la Galilée" ou encore : "Paix de Dieu" en souvenir d'un énorme arc-en-ciel¹⁸ qui était survenu à l'improviste pour son premier vagissement. Elle était et elle est en effet tout cela et plus encore. C'est la Fleur du Ciel et de la création, c'est la Perle du Paradis et la Paix de Dieu... Oui, la Paix. Je suis le Pacifique car je suis le Fils du Père et le fils de Marie : la paix infinie et la paix douce.

Ce jour-là, tous voulaient lui donner des baisers et la prendre sur leurs genoux. Or elle, écartant les baisers et les contacts, disait avec une gracieuse gravité : "Je vous en prie, ne me froissez pas". Ils crurent qu'elle parlait de son habit de lin ceint à la taille d'une bande bleue et aussi à ses petits poignets et autour de son cou... ou de la petite

17 Cf. Fascicule 1, p. 27.

18 Cf. Fascicule 1, p. 15.

guirlande de fleurs bleues dont Anne l'avait couronnée pour tenir en place les boucles de ses cheveux. Ils l'assurèrent qu'ils ne froisseraient ni son vêtement ni sa guirlande. Mais elle, avec assurance, comme une petite femme de trois ans debout au milieu d'un cercle de grandes personnes, dit avec sérieux : "Je ne pense pas à ce qui se répare. Je parle de mon âme. Elle appartient à Dieu et je veux que Dieu seul y touche". On lui objecta : "Mais c'est à toi que nous donnons des baisers, pas à ton âme". E rétorqua : "Mon corps est le temple de mon âme et l'Esprit en est le prêtre. On n'admet pas le peuple dans l'enceinte des prêtres. Je vous en prie, n'entrez pas dans l'enceinte de Dieu".

Alphée qui avait alors plus de huit ans et qui l'aimait beaucoup, fut frappé par cette réponse. Le lendemain, en la trouvant près de sa petite grotte occupée à cueillir des fleurs, il lui demanda : "Marie, quand tu seras grande, me voudrais-tu pour époux" ? Il était encore animé par l'effervescence de la fête nuptiale à laquelle il avait assisté. Mais elle lui répondit : "Je t'aime bien, mais je ne te vois pas comme homme. Je te dis un secret ; je vois seulement l'âme des vivants. Elle, je l'aime beaucoup, de tout mon cœur, mais je ne vois personne d'autre que Dieu comme 'Vrai Vivant' à qui je pourrai me donner moi-même". Voilà un épisode.

- "Vrai Vivant" ! Mais tu sais que c'est une parole profonde ! s'exclame Barthélémy.

Souriant, Jésus répond humblement : - Elle était la Mère de la Sagesse.

- Elle était ?... Mais elle n'avait pas trois ans ?

- Elle l'était. Je vivais déjà en elle car j'étais Dieu en elle, dès sa conception dans son Unité et sa très parfaite Trinité.

- Mais, excuse-moi, si j'ose parler moi qui suis coupable, mais Joachim et Anne savaient-ils qu'elle était la Vierge élue ? demande Judas. - Non, ils l'ignoraient.

- Dans ce cas, comment Joachim pouvait-il dire que Dieu l'avait sauvée d'avance ? Cela ne fait-il pas allusion à son privilège par rapport à la faute ?

- C'est une allusion. Mais, comme pour tous les prophètes, c'est Dieu qui parlait par la bouche de Joachim. Lui non plus, n'a pas compris pas la sublime vérité surnaturelle que l'Esprit mettait sur ses lèvres, car c'était un juste, Joachim, au point de mériter cette paternité, et c'était un humble - puisqu'il n'y a pas de justice là où règne l'orgueil - Lui était juste et humble. Il consola sa fille par son amour de père. Il l'instruisit par sa science de prêtre, car il l'était en tant que tuteur de l'Arche de Dieu. Il la consacra comme pontife par le titre le plus doux : "La femme sans tache". Un jour viendra où un autre Pontife¹⁹ aux cheveux blancs dira au monde : "Elle est la Femme conçue immaculée" ; il donnera aux croyants cette vérité, comme un article de foi incontestable, pour que, dans le monde d'alors, en train de s'enfoncer toujours plus dans une grisaille nébuleuse d'hérésies et de vices, resplendisse ouvertement la Toute-Belle de Dieu, couronnée d'étoiles, vêtue des rayons de la lune moins purs qu'elle, et appuyée sur les astres, la Reine du créé et de l'incréé ; car, dans son Royaume, Dieu-Roi a pour Reine Marie » (Ap 12, 1). - Alors Joachim était prophète ?

- C'était un juste. Son âme répétait comme un écho ce que Dieu disait à son âme aimée de Dieu ».

- Quand allons-nous voir cette Maman, Seigneur ? demande Jabé dont les yeux traouissent le désir. - Ce soir. Que lui diras-tu, en la voyant ?

- "Je te salue, Mère du Sauveur". Cela va bien comme ça ?

- Très bien, confirme Jésus en le caressant...

19 Pie IX a proclamé le Dogme de l'Immaculée Conception le 8 Décembre 1854.

À BÉTHANIE, JÉSUS RETROUVE SA MÈRE

3-335
T3-294

Par la route ombragée qui relit le mont des Oliviers à Béthanie, Jésus et ses disciples, marchent rapidement jusqu'à la ville de Lazare. Il n'y est pas encore entré, qu'on le reconnaît et que des messagers volontaires se répandent dans tous les sens pour annoncer sa venue. Grâce à cela, Lazare²⁰ et Maximin accourent d'un côté, Isaac avec Timon²¹ et Joseph²² de l'autre, et en troisième lieu arrive Marthe avec Marcelle²³ qui relève son voile afin de se baisser pour baiser le vêtement de Jésus ; tout de suite après accourent Marie d'Alphée et Marie Salomé qui vénèrent le Maître, puis embrassent leurs fils. Pendant ce temps, le petit Jabé - que Jésus tient toujours par la main - ballotté au milieu de tous ces gens qui arrivent, regarde avec stupéfaction ; de son côté, Jean d'Endor²⁴, se sentant étranger, se retire à part au fond du groupe. Et voici que s'avance, sur le sentier qui mène à la maison de Simon, la Mère de Jésus.

Jésus laisse tomber la main de Jabé et repousse doucement ses amis pour se hâter vers elle. Les mots bien connus déchirent l'air, se détachant comme un solo d'amour au-dessus du bourdonnement de la foule : -Mon Fils ! -Maman !

Ils s'embrassent ; on sent dans le baiser de Marie, l'angoisse de celle qui a craint pendant si longtemps et qui, maintenant, dans la délivrance de la terreur qui l'a possédée, ressent la fatigue de l'effort qu'elle a fait à la mesure du danger qu'il a couru...

Jésus qui le comprend, lui fait une caresse et dit : -En plus de mon ange gardien, j'avais le tien, Mère, pour veiller sur moi. Il ne pouvait rien m'arriver rien de mal.

-Loué soit le Seigneur. Mais j'ai tant souffert !

-Je voulais venir plus rapidement, mais j'ai dû emprunter une autre route pour t'obéir. Et cela a été un bien, parce que ton ordre, ma Mère, comme toujours a produit de belles fleurs. -Ton obéissance, mon Fils !

-Ton sage commandement, Mère... Ils se sourient comme deux amoureux.

Mais est-il possible que cette femme soit la mère de cet homme ?

Où sont les seize années de différence²⁵ ? La fraîcheur et la grâce du visage et du corps virginal font de Marie la sœur de son Fils qui est, lui, dans la plénitude de son splendide développement humain.

-Tu ne me demandes pas la raison de cette belle floraison ? demande Jésus toujours souriant. -Je sais que mon Jésus ne me cache rien.

-Chère Maman ! Il lui donne encore un baiser...

Les gens qui se sont tenus à quelques mètres paraissent ne pas observer la scène. Mais je parie qu'il n'y en a pas un de tous ces yeux, qui semblent regarder ailleurs, qui ne se porte un instant sur cette douce scène.

20 Lazare de Béthanie est le fils de Théophile, qui a été gouverneur local de la Province et d'Euchérie, une judéenne de lignée royale. Il bénéficie donc de la protection des autorités romaines. Marthe et Marie-Magdeleine sont ses deux sœurs. C'est Simon le Zélote qui a présenté à Jésus, Lazare, son voisin.. Mais Lazare a de gros ennuis de santé aggravés par la mauvaise conduite de Marie-Magdeleine. Maximin est son régisseur.

21 Timon d'Aëra est le jeune chef de la synagogue de la « Belle Eau ». En Novembre 27, Jésus y commence la vie commune avec ses Apôtres (Jn 3, 22). Des pharisiens et scribes demandent à Timon de faire lapider Aglaé. Timon refuse et est démis de ses fonctions. Jésus l'appelle à sa suite, il est confié à Isaac de Jutta et fait équipe avec Joseph d'Emmaüs. Il fait partie des soixante-douze Disciples et deviendra un des sept diacres (Ac 6, 5). Voir Annexe 2.

22 Joseph d'Emmaüs est propriétaire d'un commerce à Joppé. Il y épouse une femme qui se révèle être sa demi-sœur. Il divorce mais est accusé d'inceste. Il devient disciple de Jésus après avoir tout vendu. Voir Annexe 2.

23 Marcelle est la servante de Marthe et sa confidente. Elle devient une Femme Disciple. Voir Annexe 3.

24 Jean d'Endor est un ancien galérien, condamné aux travaux forcés pour avoir tué l'amant romain de sa femme. Au bout de 20 ans, il réussit à s'enfuir et vit à Endor en élevant des poulets. Il se convertit lors de sa rencontre avec Jésus qui lui demande de quitter son nom de Félix pour celui de Jean. Il a la soixantaine et est très cultivé. Il note les discours de Jésus qu'il va confier à Margziam. Il sera dénoncé au Temple par Judas. Voir Annexe 2.

25 Marie a donc 46 ou 47 ans.

Celui qui regarde plus que tout autre, c'est Jabé. Jésus l'a abandonné quand il a couru embrasser sa Mère et le pauvre enfant est resté seul car, dans l'empressement des questions et des réponses, on n'a plus prêté attention à lui... Il regarde, regarde, puis incline la tête, lutte contre le chagrin... mais à la fin il n'y tient plus et fond en larmes en gémissant : -Maman ! Maman !

Tous, et Jésus et Marie les premiers, se retournent, tous tentent d'y remédier ou se demandent quel est cet enfant. Marie d'Alphée accourt ainsi que Pierre - ils étaient ensemble - en demandant tous deux : -Pourquoi pleures-tu?

Mais avant que Jabé dans son grand chagrin, puisse retrouver son souffle pour parler, Marie accourt et le prend dans ses bras en disant : -Oui, mon petit enfant, la Maman ! Ne pleure plus et excuse-moi si je ne t'ai pas vu plus tôt. Voici, mes amis, mon petit enfant... On se rend compte que Jésus, tout en faisant quelques mètres, lui a dit : -C'est un petit orphelin que j'ai pris avec moi. Le reste, Marie l'a deviné.

L'enfant pleure encore, mais avec moins de peine et comme Marie le tient dans ses bras et l'embrasse, il finit par sourire, son visage encore tout baigné de larmes.

-Viens que je t'essuie toutes ces larmes. Tu ne dois plus pleurer ! Embrasse-moi...

Jabé... ne demandait que cela et après tant de caresses d'hommes barbus, il est heureux d'embrasser la joue si douce de Marie.

Pendant ce temps, Jésus a cherché et trouvé Jean d'Endor et il va le prendre dans son coin, à l'écart. Tandis que les apôtres saluent Marie, Jésus vient à elle tenant par la main Jean d'Endor, et il dit :

-Mère, voici l'autre disciple. Ces deux fils c'est ton ordre qui les a obtenus.

-Ton obéissance, mon Fils, répète Marie, et elle salue l'homme en disant :

-La Paix est avec toi.

L'homme, cet l'homme rude, inquiet qui avait déjà bien changé depuis ce matin où le caprice de Judas avait amené Jésus à Endor, finit de se dépouiller de son passé alors qu'il s'incline devant Marie. Je crois qu'il en est ainsi tant le visage qui se redresse après la profonde inclination paraît serein, réellement « pacifié ».

Tout le monde se dirige vers la maison de Simon : Marie avec Jabé dans ses bras, Jésus tenant par la main Jean d'Endor et puis, autour et derrière, Lazare et Marthe, les apôtres avec Maximin, Isaac, Joseph, Timon.

Ils entrent dans la maison sur le seuil de laquelle le vieux serviteur de Simon vénère Jésus et son maître.

-Paix à toi, Joseph²⁶, et à cette maison, dit Jésus en levant la main pour bénir après l'avoir posée sur la tête blanche du vieux serviteur.

Après la première impression joyeuse, Lazare et Marthe, se montrent un peu tristes, et Jésus les interroge :-Pourquoi donc, mes amis ?

-Parce que tu n'es pas avec nous, et parce que tout le monde vient à toi excepté l'âme dont nous voudrions qu'elle soit tienne.

-Affermissez votre patience, votre espérance, votre prière. Et puis, je suis avec vous. Cette maison !... Cette maison ce n'est que le nid d'où le Fils de l'homme volera chaque jour vers de chers amis, si voisins dans l'espace mais, à considérer les choses surnaturellement, infiniment plus proches dans l'amour. Vous êtes dans mon cœur et je suis dans le vôtre. Peut-on être plus proches que cela ? Mais ce soir nous serons ensemble. Veuillez vous asseoir à ma table.

26 Joseph de Béthanie est le vieux serviteur de Simon le zélote, apôtre. Simon fait acheter sa propriété par Lazare, son voisin. Une partie de la somme sera remise à Joseph pour ses besoins à venir. Cette maison servira de refuge pour le groupe apostolique, malvenu à Jérusalem.

-Ah ! pauvre de moi ! et moi qui reste à flâner ici ! Viens, Salomé, nous avons du travail ! Le cri de Marie d'Alphée fait sourire tout le monde alors que la bonne parente de Jésus se lève rapidement pour vaquer à ses occupations.

Mais Marthe la rejoint : - Marie, ne te fais pas de soucis pour la nourriture. Je vais donner des ordres. Prépare seulement les tables. Je t'enverrai les sièges qui seront nécessaires. Viens, Marcelle. Je reviens tout de suite, Maître.

-J'ai vu Joseph d'Arimathie²⁷, Lazare. Il vient lundi ici avec des amis.

-Oh ! Alors, ce jour-là tu m'appartiens !

-Oui. Il vient pour que nous soyons ensemble et aussi pour organiser une cérémonie qui concerne Jabé. Jean, conduis l'enfant sur la terrasse. Il s'amusera.

Jean, toujours obéissant, se lève aussitôt de sa place et peu après on entend le babil de l'enfant et le bruit de ses petits pieds sur la terrasse qui entoure la maison.

-Cet enfant, explique Jésus à sa Mère, à ses amis, aux femmes, parmi lesquelles se trouve Marthe qui s'est empressée pour ne pas perdre une minute de joie auprès du Maître, c'est le petit-fils d'un paysan de Doras. Je suis passé par Esdreton...

-Est-il vrai que les champs sont désolés et qu'il veut les vendre ?

-Pour être, désolés, ils le sont. Pour la vente, je ne sais pas. Un paysan de Giocana m'en a parlé mais je ne sais pas si c'est sûr.

-S'il vendait... je les achèterais volontiers pour te procurer un asile même au milieu de ce nid de serpents.

-Je ne crois pas que tu y parviennes. Giocana est décidé à les acquérir.

-Nous verrons... Mais continue ton récit. Qui sont ces paysans ? Il a dispersé tous ceux qui s'y trouvaient.

-Oui. Ceux-ci viennent de ses terres de Judée, au moins le vieillard qui est le parent de l'enfant. Il le gardait dans le bois comme un animal sauvage pour que Doras ne l'aperçoive pas... et il y était depuis l'hiver...

-Oh ! Le pauvre enfant ! Mais pourquoi ? Les femmes sont toutes bouleversées.

-Parce que son père et sa mère ont été ensevelis sous l'éboulement aux environs d'Emmaüs. Tous : père, mère, frères. Lui a échappé à la mort parce qu'il n'était pas à la maison. On l'a conduit chez le vieux père. Mais que pouvait faire un paysan de Doras ? Toi, Isaac, tu as parlé de moi comme d'un sauveur, même pour ce cas.

-Ai-je mal fait, Seigneur ? demande humblement Isaac.

-Tu as bien fait. Dieu le voulait. Le vieillard m'a donné l'enfant qui doit aussi devenir majeur ces jours-ci.

-Oh ! Le pauvre ! Si petit à douze ans ! Mon Jude mesurait le double à cet âge... Et Jésus ? Quelle fleur ! dit Marie d'Alphée.

Et Salomé : -Même mes fils étaient bien plus forts !

Marthe murmure : -Vraiment, il est petit ! Je croyais qu'il n'avait pas encore dix ans.

-Hé ! La faim c'est effroyable ! Et il a souffert la faim depuis qu'il est au monde. Et maintenant... Que pouvait bien lui donner le vieil homme si là-bas tout le monde meurt de faim ? dit Pierre.

-Oui, il a beaucoup souffert. Mais il est très bon et intelligent. Je l'ai pris pour consoler le vieillard et l'enfant. -Tu l'adoptes ? demande Lazare.

-Non. Je ne peux pas. -Dans ce cas, c'est moi qui le prends.

Pierre voit se dissiper son espoir et pousse un vrai gémissement et puis il dit :

-Seigneur ! Tout pour lui ?

27 Joseph d'Arimathie est membre du Sanhédrin. Il est ami de Gamaliel et de Nicodème. C'est un homme d'âge mûr, généreux et croyant. Malgré l'hostilité naissante du Sanhédrin, il n'hésite pas à prendre position en faveur de Jésus. Il va parrainer le jeune Jabé-Margziam lors de sa réception comme fils de la Loi.

Jésus sourit : -Lazare, tu as déjà beaucoup fait et je t'en suis reconnaissant. Mais cet enfant, je ne peux te le confier. C'est "notre" enfant à *nous tous*. Il fait la joie des apôtres et du Maître. De plus, il grandirait ici dans le faste. Je veux lui faire don de mon manteau royal : "l'honnête pauvreté". Celle que le Fils de l'homme veut pour lui-même, pour pouvoir approcher les plus grandes misères sans humilier personne. Tu as eu encore récemment un cadeau de moi...

-Ah ! oui ! Le vieux patriarche et sa fille. Très active la femme, et le vieil homme est très bon.

-Où sont-ils maintenant ? Je veux dire : à quel endroit ?

-Mais ici, à Béthanie. Crois-tu que j'aurais voulu éloigner la bénédiction que tu m'envoyais ? La femme travaille au lin. Ce travail demande des mains légères et expertes. Le vieillard, étant donné qu'il voulait absolument travailler, je l'ai mis aux ruches. Hier — n'est-ce pas, ma sœur ? — sa longue barbe était toute dorée : les abeilles, en essaimant, s'y étaient toutes attachées, et il leur parlait comme à ses filles. Il est heureux. -Je le crois ! Sois béni ! dit Jésus.

-Merci, Maître. Mais cet enfant occasionnera des frais ! Me permettrais-tu au moins... -C'est moi qui m'occupe de son vêtement de fête, s'écrie Pierre.

Tout le monde rit de son impulsivité.

-Très bien, mais il aura besoin d'autres vêtements. Simon, sois gentil. Moi aussi, je suis sans enfants. Permets que Marthe et moi, nous nous consolions en lui faisant faire des petits habits.

Pierre, ainsi sollicité, s'émeut tout de suite : -Les habits... oui... mais le vêtement de mercredi, c'est moi qui m'en charge. Le Maître me l'a promis, et il a dit que j'irai avec sa Mère pour l'acheter demain.

Pierre débite tout cela, craignant quelque changement à son détriment.

Jésus sourit et dit : -Oui, Mère. Je te prie d'aller demain avec Simon. Autrement cet homme va mourir d'angoisse. Tu le conseilleras pour le choix.

-Moi, j'ai dit : vêtement rouge, ceinture verte. Cela ira très bien. mieux que cette couleur qu'il porte maintenant.

-Le rouge ira très bien, dit doucement Marie. Jésus aussi avait un vêtement rouge. Mais je dirais que sur le rouge il vaudrait mieux une ceinture rouge, ou du moins avec une broderie rouge.

-Moi, je faisais cette proposition parce que je vois que Judas, qui est brun, est très bien avec ces bandes vertes sur l'habit rouge.

-Mais elles ne sont pas vertes, ami ! dit en riant Judas.

-Non ? Et quelle couleur est-ce alors ?

-On nomme cette couleur "veine d'agate" ». -Et que veux-tu que j'en sache ?! Elle me paraissait verte. Je l'ai vue aussi sur les feuilles...» Marie Très Sainte intervient avec bienveillance :

-Simon a raison. C'est exactement la couleur que prennent les feuilles aux premières pluies de Tisri²⁸...

-Voilà ! Comme les feuilles sont vertes, je disais que la ceinture était verte, conclut Pierre, satisfait. Marie a mis la paix et la joie jusque dans ce petit détail.

-Appelez l'enfant ? demande Marie. Il arrive aussitôt avec Jean.

-Comment t'appelles-tu ? demande Marie en le caressant.

-Je m'appelle... je m'appelais Jabé. Mais maintenant j'attends un nom...

-Tu en attends un ?

28 Tisri : 18 Septembre au 17 Octobre.

-Oui, Jabé veut un nom qui signifie que je l'ai sauvé. Tu le chercheras, Mère. Un nom d'amour et de salut.

Marie réfléchit... puis elle dit : - Marjiam²⁹ (Maarhgziam). Tu es la petite goutte dans la mer de ceux qui sont sauvés par Jésus. Il te plaît ? Ce nom, outre le salut, rappelle aussi mon souvenir.

-Il est très beau, dit l'enfant tout content.

-Mais, n'est-ce pas un nom de femme ? demande Barthélémy.

-Avec un "l" au lieu d'un "m", quand cette petite goutte d'humanité sera adulte, vous pourrez changer son nom en nom d'homme. Maintenant il porte le nom que lui a donné la Mère. N'est-ce pas ? L'enfant approuve et Marie le caresse [...]

Le souper est prêt et chacun gagne sa place...

...La nuit est tombée quand Jésus peut parler en paix avec sa Mère. Ils sont montés sur la terrasse et, assis l'un près de l'autre sur un siège, main dans la main, ils se parlent et s'écoutent. C'est d'abord Jésus qui raconte tout ce qui s'est passé. Puis c'est Marie qui dit : -Mon Fils, après ton départ, tout de suite après, une femme est venue chez moi... Elle te cherchait. Une *grande* misère. Et une *grande* rédemption. Mais cette créature a besoin de ton pardon pour bien persévérer dans sa résolution. Je l'ai confiée à Suzanne en lui disant que c'était une femme que tu avais guérie. C'est vrai. J'aurais pu la garder avec moi si notre maison n'était pas désormais une mer où tous font voile... et beaucoup avec des intentions malveillantes. Et la femme éprouve du dégoût pour le monde, désormais. Veux-tu savoir qui c'est ?

-Une âme. Mais dis-moi son nom pour que je puisse l'accueillir sans faire d'erreur.

-C'est Aglaé. La romaine, mime et pécheresse que tu as commencé à sauver à Hébron, qui t'a cherché et trouvé à "La Belle Eau", qui a déjà souffert de son honnêteté reconquise. Combien !.. Elle m'a tout dit... Quelle horreur !..

-Son péché ?

-Lui, et... je dirais plus encore : quelle horreur est le monde. Oh ! mon Fils ! Méfie-toi des pharisiens de Capharnaüm ! Ils ont voulu se servir de cette malheureuse pour te nuire. *Même* d'elle...

-Je le sais, Mère... Où est Aglaé ?

-Elle arrivera avec Suzanne avant la Pâque.

-C'est bien. Je lui parlerai. Je serai ici chaque soir, et sauf la soirée de Pâque que je consacrerai à la famille, je l'attendrai. Tu n'as qu'à la retenir, si elle vient. C'est une grande rédemption, tu l'as dit. Et si spontanée ! En vérité, je te dis qu'en peu de cœurs ma semence prend racine avec la force qu'elle l'a fait sur ce terrain malheureux. Et depuis André en a aidé sa croissance jusqu'à sa complète formation.

-Elle me l'a dit.

-Mère, qu'as-tu éprouvé au voisinage de cette ruine ?

-Du dégoût et de la joie. Il me semblait être sur le bord d'un abîme infernal, mais, en même temps, je me sentais transportée dans l'azur. Comme tu es Dieu, mon Jésus, quand tu accomplis ces miracles !

Ils restent muets sous l'éclatante lumière des étoiles et dans la blancheur d'un quartier de lune qui approche de sa plénitude. Silencieux, aimants et prenant leur repos l'un dans l'amour de l'autre.

29 Margziam, le nom de Marie probablement dans l'ancienne langue chaldéenne.

La splendide matinée invite vraiment à la promenade. On quitte les lits et les maisons, et les habitants de la maison du Zélate, comme autant d'abeilles au premier soleil, se lèvent en vitesse et sortent respirer l'air pur dans le verger de Lazare qui entoure le petit logis hospitalier. Ceux qui sont logés chez Lazare les ont vite rejoints, à savoir : Philippe, Barthélémy, Mathieu, Thomas, André et Jacques de Zébédée. Le soleil pénètre joyeux par toutes les fenêtres et les portes grandes ouvertes ; les pièces, simples et propres, se revêtent d'une teinte dorée qui avive les couleurs des vêtements et fait briller les cheveux et les pupilles.

Marie d'Alphée et Salomé sont occupées à servir ces hommes au vigoureux appétit. Marie, de son côté, surveille un serviteur de Lazare qui peigne les cheveux de Margziam avec plus de savoir faire que son premier barbier : « Pour le moment, ainsi , dit le serviteur. Puis, quand tu auras offert à Dieu tes cheveux d'enfant, je te les raccourcirai bien. La chaleur arrive et tu seras mieux sans cheveux dans le cou. Et ils reprendront de la force. Ils sont secs et cassants, négligés. Tu le vois, Marie ? Ils ont besoin de soins. Maintenant j'y mets de l'huile pour les tenir en place. Tu sens, mon enfant, quelle bonne odeur ? C'est l'huile qui sert à Marthe. Amande, palme et moëlle avec les essences les plus fines et les plus rares. Cela fait très bien. Ma maîtresse m'a dit de conserver ce petit vase pour l'enfant. Oh ! Voilà ! Maintenant tu sembles le fils du roi, et le serviteur, qui est peut-être le barbier de la maison de Lazare, donne une tape à la joue de Margziam, salue Marie et s'en va satisfait.

-Viens que je t'habille, dit Marie à l'enfant qui pour l'instant n'a qu'une petite tunique à manches courtes. Je crois que c'est la chemise ou ce qui en ce temps-là en tenait lieu. À cause de la finesse du lin, je comprends qu'elle faisait partie du trousseau de Lazare enfant. Marie enlève le linge de bain où Margziam était enveloppé et lui passe le sous-vêtement froncé au cou et aux poignets, et le vêtement de dessus rouge, de laine, au large décolleté et aux larges manches. Le lin brillant ressort très blanc au cou et aux manches de l'étoffe rouge et mate. La main de Marie a pourvu, pendant la nuit, à mettre aux mesures la longueur du vêtement et des manches, et maintenant tout va bien surtout quand Marie lui ceint la taille avec la soyeuse bande de la ceinture qui se termine avec un pompon de laine blanche et rouge. L'enfant ne semble plus le pauvre petit qu'il était il y a quelques jours.

-Maintenant va jouer sans te salir pendant que je me prépare, dit Marie en le caressant. Et il sort, en sautant content, pour chercher ses grands amis.

Le premier qui le voit, c'est Thomas : -Mais comme tu es beau ! Comme pour les noces ! Tu m'éclipses, dit le toujours jovial Thomas, grassouillet, tranquille. Et il le prend par la main en disant : -Viens, nous allons chez les femmes. Elles te cherchent pour te donner la becquée.

Ils entrent dans la cuisine et Thomas fait sursauter les deux Marie penchées sur les fourneaux en criant de sa grosse voix : -Voici un jeune homme qui vous demande et, en riant, il présente l'enfant qui s'était caché derrière sa robuste personne.

-Oh ! chéri ! Mais viens que je t'embrasse ! Regarde, Salomé, comme il est bien ! s'exclame Marie d'Alphée.

-C'est vrai ! Maintenant il n'a plus qu'à devenir plus robuste. Mais moi, j'y penserai. Viens que je t'embrasse, moi aussi, répond Salomé.

-Mais Jésus le confie aux bergers... objecte Thomas.

-Jamais de la vie ! En cela mon Jésus se trompe. Que voulez-vous et que savez-vous faire, vous, les hommes ? Vous disputer — car soit dit en passant, vous êtes plu-

tôt querelleurs... comme les chevreux qui s'aiment, mais qui se donnent des coups de cornes — manger, parler, avoir mille besoins et prétendre que le Maître ne pense qu'à vous... autrement, vous boudez... Les enfants ont besoin des mères. N'est-ce pas. comment t'appelles-tu » ? -Margziam.

-Ah ! Bon ! Mais ma Marie bénie pouvait te donner un nom plus facile !

-C'est presque le sien ! s'exclame Salomé.

-Oui, mais le sien est plus simple. Il n'y a pas ces trois consonnes au milieu... Trois, cela fait trop... Judas est entré et dit :

-Elle a pris le nom exact pour ce qu'il veut dire, conforme à l'ancienne langue.

-C'est bien. Mais c'est difficile, et moi j'en enlève une et je dis Marziam. C'est plus facile et cela n'amènera pas la fin du monde. N'est-ce pas Simon ?

Pierre, qui passe devant la fenêtre et qui parle avec Jean d'Endor, s'avance et dit :

-Que veux-tu ?

-Je disais que l'enfant, moi je l'appelle Marziam, c'est plus facile.

-Tu as raison, femme. Si la Mère me le permet je l'appelle ainsi, moi aussi. Mais comme tu es bien ! Et, moi aussi. Hé ! Regardez !

En effet, il est bien brossé, les joues rasées, les cheveux et la barbe bien peignés, pommadés, le vêtement sans faux plis, des sandales qui semblent neuves tant elles sont propres et astiquées avec je ne sais quoi. Les femmes l'admirent et lui rit, content.

L'enfant a fini son repas et sort pour aller trouver son grand ami, qu'il appelle toujours : « Père ». Voici Jésus qui arrive de la maison de Lazare, avec Lazare lui-même, et il dit à l'enfant qui accourt à sa rencontre :

-La paix entre nous, Margziam. Donnons-nous le baiser de paix.

Lazare, salué par l'enfant, le caresse et lui donne une douceur.

Tous se réunissent autour de Jésus, et aussi Marie, habillée d'un vêtement de laine de couleur turquoise sur lequel est drapé un manteau plus foncé, vient en souriant vers son Fils. -Alors, nous pouvons aller, dit Jésus. -Toi, Simon, avec la Mère et l'enfant, si tu tiens à faire l'achat même maintenant que Lazare y a pourvu.

-Mais certainement ! Et puis... je pourrai dire que pour une fois, j'ai pu accompagner ta Mère. Grand honneur.

-Et alors, vas-y. Toi, Simon, tu vas m'accompagner chez tes amis les lépreux...

[...] -Et maintenant, allons trouver la Mère, dit Jésus aux apôtres.

-Mais où est-elle ? demandent plusieurs. -Dans une maison que Jean connaît. Dans la maison de la jeune fille guérie l'an dernier.

Ils entrent dans la ville, parcourent une bonne partie du faubourg peuplé d'Ofel jusqu'à une petite maison blanche. Jésus entre avec son doux salut dans la maison dont la porte est entrouverte. Il en sort la douce voix de Marie et la voix argentine d'Annalia et celle plus rude de sa mère. La jeune fille se prosterne en adorant, la mère s'agenouille, Marie se lève.

Elles voudraient retenir le Maître avec sa Mère. Mais Jésus, en promettant de revenir un autre jour, les bénit et prend congé. Pierre s'en va heureux avec Marie. Ils tiennent tous les deux l'enfant par la main et ressemblent à une famille heureuse. Beaucoup de gens se retournent pour les regarder. Jésus observe leur démarche avec un sourire. -Simon est heureux! s'exclame le Zélote.

-Pourquoi souris-tu, Maître ? demande Jacques de Zébédée.

-Parce que je vois dans ce groupe une grande promesse.

-Quelle promesse, Frère ? Que vois-tu ? demande le Thaddée.

-Voici ce que je vois : je pourrai m'en aller tranquille quand ce sera l'heure. Je ne dois pas craindre pour mon Église. Alors elle sera petite et chétive comme Margziam.

Mais il y aura ma Mère, pour la tenir comme cela par la main et lui servir de Mère ; et il y aura Pierre pour lui servir de père. Dans sa main honnête et calleuse, je puis, sans me préoccuper, mettre la main de mon Église naissante. Pierre lui donnera la force de sa protection, ma Mère la force de son amour. Et l'Église grandira... comme Margziam... C'est vraiment l'enfant-symbole ! Que Dieu bénisse ma Mère, mon Pierre et leur enfant, notre enfant ! Allons maintenant chez Jeanne... »

...Et nous voilà de nouveau, le soir venu, dans la petite maison de Béthanie. Plusieurs, fatigués, se sont déjà retirés. Mais Pierre fait les cent pas dans le sentier, levant très souvent la tête vers la terrasse où sont assis, parlant ensemble, Jésus et Marie. Jean d'Endor, de son côté, parle avec Simon le Zélote assis avec lui sous un grenadier tout en fleurs.

Marie a déjà beaucoup parlé, car j'entends Jésus lui dire : -Tout ce que tu m'as dit est très juste et j'en garderai la justesse à l'esprit. Au sujet d' Annalia aussi, ton conseil est juste. Que l'homme l'ait accueilli avec tant de promptitude, c'est bon signe. Vraiment la haute société de Jérusalem est fermée et rancunière, je pourrais même dire remplie d'ordure. Mais dans son petit peuple, il y a des perles dont on ignore le prix. Je suis content qu'Annalia soit heureuse... C'est une femme qui appartient davantage au Ciel qu'à la terre, et peut-être l'homme, maintenant qu'il juge selon l'esprit, s'en rend-il compte et en a un respect révérenciel. Son idée d'aller ailleurs pour ne pas troubler par un sentiment humain, le vœu pur de sa fiancée, le prouve.

-Oui, mon Fils. L'homme perçoit le parfum virginal... Je me souviens de Joseph. Je ne savais de quels mots me servir. Lui ne connaissait pas mon secret... Et pourtant il m'a aidé à le dire parce que sa sainteté le lui avait fait percevoir. Il avait perçu le parfum de mon âme... Vois aussi Jean ?... Quelle paix !... Et tout le monde le recherche... Judas de Kériot, lui-même, bien que... Non, Fils, Judas n'a pas changé. Je le sais et tu le sais. Nous n'en parlons pas pour ne pas commencer la guerre. Mais sans en parler, nous savons... et même si nous n'en parlons pas, les autres en ont l'intuition... Oh ! mon Jésus ! Les jeunes m'ont raconté aujourd'hui, à Gethsémani, l'épisode de Magdala et celui de la matinée du sabbat... L'innocence parle... parce qu'elle voit par les yeux de son ange. Mais les plus âgés aussi se rendent compte... Ils n'ont pas tort. C'est un être fuyant... Tout en lui est fuyant... et j'ai peur de lui. J'ai sur les lèvres les mêmes paroles que Benjamin à Magdala et que Margziam à Gethsémani, car j'ai pour Judas la même répulsion que les enfants. -Ils ne peuvent tous être comme Jean !...

-Mais, je ne le prétends pas ! Ce serait le paradis sur terre, alors. Mais vois, tu m'as parlé de l'autre Jean... Un homme qui a tué... mais il me fait seulement pitié. Judas me fait peur. -Aime-le, Mère ! Aime-le par amour pour moi !

-Oui, Fils. Mais mon amour ne servira pas non plus. Il sera seulement une souffrance pour moi, et pour lui une faute. Ah ! Pourquoi est-il entré ? Il trouble tout le monde, offense Pierre qui est digne de respect.

-Oui, Pierre est très bon. Pour lui, je ferais n'importe quoi parce qu'il le mérite.

-S'il t'entendait, il dirait avec son bon sourire franc : Ah ! Seigneur, ce n'est pas vrai ! Et il aurait raison.

-Pourquoi, Mère ? mais Jésus sourit déjà car il a compris.

-Parce que tu ne lui fais pas plaisir en lui donnant un fils. Il m'a dit toutes ses espérances, tous ses désirs... et tous tes refus.

-Et il ne t'a pas dit la raison qui les justifie ?

-Si. Il me l'a dite, et il a ajouté : "C'est vrai... mais je suis un homme, un pauvre homme. Jésus s'obstine à voir en moi un grand homme. Mais je sais que je suis très mesquin et, à cause de cela.. Il pourrait me donner un fils. Je me suis marié pour

cela... je vais mourir sans en avoir. Pierre me montrait l'enfant qui, heureux du beau vêtement que Pierre lui avait acheté, l'avait embrassé en disant : "Père aimé" et il m'a dit : "Tu vois, quand ce petit être, qu'il y a dix jours je ne connaissais pas encore, me parle ainsi, je me sens devenir plus tendre que le beurre et plus doux que le miel et je pleure, car... chaque jour qui passe éloigne de moi cet enfant..."

Marie se tait, observant Jésus, étudiant sa physionomie, attendant une parole... Mais Jésus a mis son coude sur son genou, sa tête appuyée sur sa main et il regarde l'étendue verte du verger.

Marie Lui prend la main, la caresse et dit : - Simon a ce grand désir... Pendant que j'allais avec lui, il n'a pas arrêté de m'en parler, et avec des raisons si justes que... je n'ai rien pu dire pour le faire taire. C'étaient les mêmes raisons que nous pensons nous toutes, femmes et mères. L'enfant n'est pas robuste. S'il avait été comme toi... Oh ! Alors il aurait pu aller sans peur à la rencontre de la vie de disciple. Mais, comme il est chétif !... Très intelligent, très bon... mais rien de plus. Quand un tourtereau est délicat, il ne peut prendre son vol tout de suite, comme font ceux qui sont forts. Les bergers sont bons... mais ce sont toujours des hommes. Les enfants ont besoin des femmes. Pourquoi ne le laisses-tu pas à Simon ? Tant que tu lui refuses un enfant vraiment né de lui, je comprends le motif. Un petit, pour nous, c'est comme une ancre. Et Simon, destiné à un si grand rôle, ne peut avoir d'ancre qui le retiennent. Mais pourtant Tu dois convenir que lui doit être le "père" de tous les enfants que tu lui laisseras. Comment peut-il être père s'il n'a pas été à l'école d'un petit ? Un père doit être doux. Simon est bon, mais pas doux. C'est un impulsif et un intransigeant. Il n'y a qu'un enfant qui puisse lui enseigner l'art subtil de la compassion pour les faibles... Considère le sort de Simon... C'est bien ton successeur ! Oh ! Je dois pourtant la dire, ce mot atroce ! Mais pour toute la souffrance qu'il m'en coûte pour la dire, écoute-moi. Jamais je ne te conseillerais une chose qui ne serait pas bonne. Margziam... Tu veux en faire un parfait disciple... mais, c'est encore un enfant. Toi... tu t'en iras avant que lui ne soit homme. À qui alors le donner plutôt qu'à Simon pour compléter sa formation ? Enfin, le pauvre Simon, tu sais quelles tribulations il a subies, même à cause de Toi de la part de sa belle-mère ; et pourtant il n'a pas repris la plus petite parcelle de son passé, de sa liberté depuis un an, pour que le laisse en paix sa belle-mère que même Toi n'as pu changer. Et sa pauvre épouse ? Oh ! Elle a un tel désir d'aimer et d'être aimée. Sa mère... Ah !... Son mari ? Un cher autoritaire... Jamais une affection qui lui soit donnée sans trop exiger... Pauvre femme !... Laisse-lui l'enfant. Écoute, mon Fils. Pour le moment, nous l'emmenons avec nous. Je viendrai, moi aussi en Judée. Tu m'y conduiras avec toi chez une de mes compagnes du Temple et presque une parente parce qu'elle descend de David. Elle réside à Bétsur. Je la reverrai volontiers si elle vit encore. Ensuite, au retour en Galilée, nous le donnerons à Porphyrée³⁰. Quand nous serons dans les environs de Bethsaïde, Pierre le prendra. Quand nous viendrons ici, au loin, l'enfant restera avec elle. Ah ! Mais tu souris maintenant ! Alors Tu vas faire plaisir à ta Maman. Merci, mon Jésus. -Oui, qu'il soit fait comme tu le désires.

Jésus se lève et appelle d'une voix forte: -Simon de Jonas, viens ici.

Pierre sursaute et monte en vitesse l'escalier : -Que veux-tu, Maître?

-Viens ici, usurpateur et corrupteur ! -Moi ? Pourquoi ? Qu'ai-je fait Seigneur ?

-Tu as corrompu ma Mère. C'est pour cela que tu voulais être seul. Qu'est-ce que je dois te faire? Mais Jésus sourit et Pierre se rassure.

30 Porphyrée est l'épouse de Simon-Pierre. Elle est galiléenne de Capharnaüm. Le couple s'installe chez sa mère. Mais le caractère difficile de cette belle-mère rend la cohabitation impossible et ils retourneront à Bethsaïde.

-Oh ! Dit-il, tu m'as réellement fait peur ! Mais maintenant tu ris... Que veux-tu de moi, Maître ? Ma vie ? Je n'ai plus qu'elle puisque tu m'as tout pris... mais, si tu la veux, je te la donne.

-Je ne veux pas t'enlever, mais te donner. Cependant n'abuse pas de ta victoire et ne donne pas le secret à d'autres, homme rempli de fourberie qui triomphe du Maître avec l'arme de la parole maternelle. Tu auras l'enfant mais...

Jésus ne peut plus parler car Pierre qui était à genoux se redresse vivement et baise Jésus avec une telle impétuosité qu'il lui coupe la parole.

-Remercie-la, elle, pas moi. Mais cependant rappelle-toi que cela doit t'aider et ne pas être pour toi un obstacle...

-Seigneur, tu n'auras pas à regretter ton don... Oh ! Marie ! Que tu sois toujours bénie, sainte et bonne...

Et Pierre, qui est retombé à genoux, pleure réellement en baisant la main de Marie...

MARIE CONDUIT AGLAÉ À JÉSUS

Jésus rentre seul dans la maison du Zélote. Le soir va descendre, tranquille et serein après tant de soleil. Jésus se montre à la porte de la cuisine, salue et puis monte méditer dans la pièce à l'étage supérieur déjà préparée pour le souper. Il ne paraît pas gai, le Seigneur. Il soupire souvent et va et vient dans la pièce. Il jette de temps à autre un regard sur la campagne environnante que l'on voit par les nombreuses portes de cette grande pièce qui forme un cube au-dessus du rez-de-chaussée. Il sort aussi se promener sur la terrasse en faisant le tour de la maison et s'arrête sur le côté arrière Salomé toute affairée. Il regarde, secoue la tête, soupire.

La puissance de son regard attire Jean qui se retourne pour regarder et qui demande : « Maître, tu as besoin de moi ?

-Non, Je t'observais seulement. -Il est bon, Jean. Il m'aide, dit Salomé.

-De cette aide aussi Dieu le récompensera.

Jésus, après ces paroles, rentre dans la pièce et s'assied. Il est tellement absorbé qu'il ne remarque pas le bourdonnement de plusieurs voix et le bruit de nombreux pas à l'intérieur du corridor d'entrée, et puis deux pieds légers qui montent l'escalier extérieur et s'approchent de la pièce. C'est seulement quand Marie l'appelle qu'il lève la tête. -Fils, Suzanne est arrivée à Jérusalem avec sa famille et m'a tout de suite amené Aglaé. Veux-tu l'entendre pendant que nous sommes seuls ?

-Oui, Mère, tout de suite et que personne ne monte jusqu'à ce que tout soit fini. J'espère avoir tout terminé avant le retour des autres. Mais je te prie de veiller pour qu'il n'y ait pas de curiosités indiscrètes... chez personne... et spécialement chez Judas de Simon. -J'y veillerai soigneusement...

Marie sort pour revenir peu après tenant Aglaé par la main, non plus emmitouflée dans son manteau gris et dans son voile qui lui retombait sur le visage, non plus avec les sandales hautes et compliquées de boucles et de courroies qu'elle avait auparavant, mais toute semblable à une femme du pays avec ses sandales plates et basses, très simples comme celles de Marie, son vêtement bleu sombre sur lequel se drape le manteau, son voile blanc qu'elle porte comme les israélites du peuple c'est-à-dire posé simplement sur la tête avec un coin retombant sur les épaules, de sorte que le visage est voilé mais pas complètement. Le vêtement commun à une infinité d'autres femmes et le fait d'être dans un groupe de galiléens, ont épargné à Aglaé d'être reconnue.

Elle entre, la tête inclinée, rougissant comme la pourpre à chaque pas qu'elle fait, et je crois que, si Marie ne l'avait pas poussée doucement vers Jésus, elle se serait agenouillée sur le seuil.

-Voici, Fils, celle qui te cherche depuis si longtemps. Écoute-la, dit Marie quand elle est près de Jésus. Elle abaisse les rideaux sur les portes ouvertes et ferme celle qui est la plus proche de l'escalier.

Aglagé quitte le petit sac qu'elle avait sur les épaules et puis s'agenouille aux pieds de Jésus et fond en larmes. Elle glisse jusqu'à terre et pleure, la tête appuyée sur ses bras croisés contre le sol.

-Ne pleure pas comme cela. Ce n'est plus le moment. Il te fallait pleurer lorsque tu étais en haine pour Dieu. Pas maintenant que tu l'aimes et que tu en es aimée.

Mais Aglaé continue de pleurer... -Tu ne crois pas qu'il en est ainsi ?

Sa voix se fraye un chemin à travers les sanglots : -Je l'aime, c'est vrai, comme je sais, comme je peux... mais, bien que je le sache et que je crois que Dieu est bonté, je ne puis oser espérer qu'il me donne son amour. J'ai trop péché... Je l'aurai, peut-être, un jour... mais je dois encore tant pleurer... Pour l'instant, je suis seule dans mon amour. Je suis seule... Ce n'est pas la solitude désespérée des années passées. C'est une solitude pleine du désir de Dieu et qui n'est donc plus désespérée... mais si triste, si triste...

-Aglagé, comme tu connais mal encore le Seigneur ! Ce désir que tu as de lui est pour toi une preuve que Dieu répond à ton amour, qu'il est pour toi un ami, qu'il t'appelle, qu'il t'invite, qu'il te veut. Dieu est incapable de rester inerte devant le désir de la créature, car ce désir, c'est lui qui l'a allumé dans ce cœur, lui, Créateur et Seigneur de toute créature. Il l'a allumé, lui, car il a aimé d'un amour privilégié l'âme qui maintenant le désire. *Le désir de Dieu précède toujours celui de la créature* car lui est le Très-Parfait et son amour est bien plus actif et brûlant que l'amour de la créature.

-Mais comment, comment Dieu peut-il aimer la boue ?

-Ne cherche pas à comprendre avec ton intelligence. C'est un abîme de miséricorde incompréhensible pour l'esprit humain Mais là où l'intelligence de l'homme ne peut comprendre, comprend au contraire l'intelligence de l'amour, l'amour de l'esprit. Cet amour comprend et entre avec assurance dans le mystère qui est Dieu et dans le mystère des rapports de l'âme avec Dieu. Entre, c'est moi qui te le dis. Entre parce que Dieu le veut.

-Oh ! mon Sauveur ! Mais alors, suis-je bien pardonnée ? Suis-je vraiment aimée ? Dois-je le croire ? - T'ai-je jamais menti ?

- Oh ! non, Seigneur ! Tout ce que tu m'as dit à Hébron s'est vérifié. Tu m'as sauvée, comme tu me l'as dit par ton nom. Tu m'as cherchée, moi, pauvre âme perdue. Tu m'as donné la vie de cette âme que je portais morte en moi. Tu m'as dit que si je te cherchais, je te trouverais, et c'est vrai. Tout, tout ce que tu as dit à la pauvre Aglaé, depuis ces paroles du matin de juin jusqu'à celles de "La Belle Eau"...

-Par conséquent, tu dois croire aussi à celles-ci.

-Oui, je crois, je crois ! Mais dis-moi toi : "Je te pardonne" !

-Je te pardonne au nom de Dieu et de Jésus.

-Je te remercie... Mais maintenant... Maintenant que dois-je faire ? Dis-moi, mon Sauveur ce que je dois faire pour avoir la vie éternelle ? L'homme se corrompt, rien qu'à me regarder... Je ne peux vivre dans la crainte continuelle d'être découverte et entourée... Durant ce voyage, je tremblais devant chaque regard d'homme... Je ne veux plus pécher ni faire pécher. Indique-moi le chemin à suivre. Quel qu'il soit, je le suivrai. Tu vois que je suis encore forte même avec les privations... Et même si par

trop de privations je rencontrais la mort, je n'en ai pas peur. Je l'appellerai "mon amie" car elle me soustrairait aux dangers de la terre, et pour toujours. Parle, mon Sauveur ».

-Va dans un lieu désert. -Où, Seigneur ?

-Où tu veux. Où te conduira ton esprit.

-En sera-t-il capable mon esprit à peine formé ?

-Oui, parce que Dieu te conduit. -Et qui me parlera désormais de Dieu ?

-Ton âme ressuscitée, pour le moment... -Je ne te verrai jamais plus ?

-Jamais plus sur la terre. Mais d'ici peu, je t'aurai totalement rachetée et alors je viendrai vers ton esprit pour te préparer à monter vers Dieu.

-Comment viendra ma complète rédemption, si je ne te vois plus ? Comment me la donneras-tu ?

-En mourant pour tous les pécheurs. -Oh ! Non ! Toi, mourir ? Non !

-Pour vous donner la Vie, je dois me donner la mort. C'est pour cela que je suis venu en qualité d'homme. Ne pleure pas... Tu me rejoindras sans tarder là où je serai après mon sacrifice et le tien. -Mon Seigneur ! Moi aussi, je mourrai pour toi ?

-Oui, mais d'une autre manière. Ta chair mourra d'heure en heure, et par la décision de ta volonté. Cela fait presque un an qu'elle est en train de mourir. Quand elle sera morte toute entière, je t'appellerai.

-Aurai-je la force de détruire ma chair coupable ?

-Dans la solitude où tu seras et où Satan t'assaillira avec une haineuse violence au fur et à mesure que tu appartiendras davantage au Ciel, tu trouveras un de mes apôtres autrefois pécheur, puis racheté (Mathieu?).

-Alors ce n'est pas l'apôtre béni qui me parlait de toi ? Il est trop honnête pour avoir été pécheur (André).

- Pas celui-là, un autre. Il te rejoindra à l'heure juste. Il te dira ce que encore tu ne peux savoir. Va en paix. Que la bénédiction de Dieu soit sur toi.

Aglaé, qui est toujours restée à genoux, se penche pour baiser les pieds du Seigneur. Elle n'ose faire plus. Puis elle prend son sac et le retourne. Il en tombe des vêtements simples, un petit sac qui résonne et une amphore d'un délicat albâtre rose.

Aglaé remet les vêtements dans le sac et saisit le sachet : -Voici pour tes pauvres. C'est le reste de mes bijoux. Je n'ai gardé que l'argent de ma nourriture durant le voyage... car, même si tu ne me l'avais pas dit, je serais allée dans un lieu éloigné. Maintenant, ceci c'est pour toi. Moins suave que le parfum de ta sainteté, mais c'est tout ce que la terre peut donner de meilleur. Et je m'en servais pour faire le pire... Le voilà. Que Dieu m'accorde d'exhaler un parfum *au moins* égal à celui-là, en ta présence au Ciel. Sur ce, elle enlève à l'amphore son bouchon précieux et renverse le contenu sur le sol. Une odeur pénétrante de rose s'élève à flots des carreaux imprégnés par l'essence précieuse. Aglaé ramasse l'amphore vide : -En souvenir de cette heure, dit-elle et ensuite elle se penche encore pour baiser les pieds de Jésus, se relève, se retire à reculons, sort, ferme la porte...

On entend son pas qui s'éloigne vers l'escalier, sa voix qui échange quelques mots avec Marie et puis le bruit des sandales sur les marches de l'escalier, et puis plus rien.

D'Aglaé il ne reste que le sachet aux pieds de Jésus et l'arôme pénétrant répandu dans la pièce. Jésus se lève... ramasse le sachet et le met sur son sein, Il va vers une ouverture qui donne sur le chemin, sourit en voyant la femme qui, seule, s'éloigne avec son manteau d'israélite en direction de Bethléem. Il fait un geste de bénédiction et puis s'en va sur la terrasse et appelle : - Maman.

Marie monte vivement l'escalier : -Tu l'as rendue heureuse, mon Fils. Elle est partie, courageuse et paisible.

-Oui, Mère. Quand André reviendra envoie-le-moi avant les autres.

Quelque temps se passe, puis on entend les voix des apôtres qui reviennent... André accourt : -Maître, tu me demandes ?

-Oui, viens ici. Que personne ne le sache, mais à toi, il est juste que je te le dise. André, merci au nom du Seigneur et d'une âme. -Merci ? De quoi ?

-Ne sens-tu pas ce parfum ? C'est le souvenir de la femme voilée. Elle est venue. Elle est sauvée.

André rougit comme une fraise, tombe à genoux et ne trouve plus une parole... À la fin il dit :- Maintenant je suis content. Que le Seigneur soit béni !

-Oui, lève-toi. Ne dis pas aux autres qu'elle est venue.

-Je me tairai, Seigneur. -Va. Écoute : Judas de Simon est-il encore là ?

-Oui il a voulu nous accompagner... en disant... tant de mensonges. Pourquoi agit-il ainsi, Seigneur ?

-Parce que c'est un garçon gâté. Dis-moi la vérité : vous vous êtes disputés ?

-Non. Mon frère était trop heureux avec son enfant pour en avoir le désir, et les autres... tu sais... sont plus prudents. Mais certainement, dans notre cœur, nous sommes tous dégoûtés. Mais après le souper il s'en va... D'autres amis... dit-il. Ah ! et il méprise les prostituées !...

-Sois bon, André. Toi aussi, tu dois être heureux ce soir...

-Oui, Maître. Moi aussi, j'ai mon invisible mais douce paternité. Je m'en vais.

Margziam a été présenté au Temple par Joseph d'Arimatee et Simon-Pierre, son père adoptif, pour devenir un Fils de la Loi. Tous fêtent cet événement sauf Judas. Jésus lui en fait le reproche.

“ ... JOUISSEZ EN PAIX DE VOTRE PÂQUE ”

[...] « Tu n'as pas la charité, mais respecte au moins les convenances. Imite, puisqu'ils te plaisent, les pharisiens hypocrites qui me trahissent, qui nous trahissent en se montrant polis. Ton devoir était de te réserver pour nous hier, pour ne pas offenser Pierre et j'exige qu'il soit respecté *de tous*. Tu devais au moins prévenir ».

« Je me suis trompé, mais maintenant je suis venu exprès à ta recherche pour te dire que, toujours pour la même raison, je ne puis venir demain. Tu sais... J'ai des amis de mon père et je... » « Assez. Va donc les rejoindre. Adieu ».

« Maître... Tu es en colère contre moi ? Tu m'as dit que tu me servais de père... Je suis un étourdi, mais un père pardonne... »

« Je te pardonne, oui. Mais va-t-en. Ne fais pas attendre plus longtemps les amis de ton père, comme moi je ne fais pas attendre davantage les amis du saint Jonas ».

« Quand quitteras-tu Béthanie » ? « À la fin des Azymes. Adieu ».

Jésus lui tourne le dos et va vers les paysans qui sont en extase devant Margziam si différent. Il fait quelques pas et puis s'arrête à cause de la réflexion de Thomas :

« Par Jéhovah ! Il voulait te voir dans ta violence royale ! Tu l'as servi !... »

« Je vous prie d'oublier tous l'incident, comme je m'efforce de le faire moi-même.

Et je vous ordonne le silence avec Simon de Jonas, Jean d'Endor et le petit. Pour des motifs que votre intelligence est en mesure de comprendre, il convient de ne pas les contrister ni les scandaliser. Et, silence à Béthanie, avec les femmes. Il y a ma

Mère. Souvenez-vous-en ». « Sois tranquille, Maître ». « Nous ferons tout pour réparer ... « Et pour te consoler, oui » disent tous ceux qui sont là.

« Merci... Oh ! La paix à vous tous. Isaac vous a trouvés. J'en suis heureux. Jouissez en paix de votre Pâque. Mes bergers seront autant de bons frères avec vous. Isaac, avant qu'ils ne partent, amène-les-moi. Je veux les bénir encore. Avez-vous vu l'enfant » ?

« Oh ! Maître, comme il est bien ! Sa santé est déjà plus florissante ! Oh ! Nous le dirons au vieux père. Comme il en sera heureux ! Ce juste nous a dit que maintenant Jabé est son fils... C'est providentiel ! Nous dirons tout, tout ».

« Et aussi que je suis fils de la Loi. Et que j'en suis heureux. Et que je pense toujours à lui. Qu'il ne pleure pas pour moi ni pour maman. Elle m'est toute proche et elle est un ange pour lui également et qu'on l'aura aussi à l'heure de la mort. Quand Jésus aura ouvert les portes des Cieux, voici alors que maman, plus belle qu'un ange, viendra à la rencontre du vieux père et le conduira à Jésus. Il l'a dit, li. Vous le lui direz ? Saurez-vous bien le dire » ? « Oui, Jabé ».

« Non, maintenant je m'appelle Margziam. Ce nom c'est la Mère du Seigneur qui me l'a donné. C'est comme si on disait son nom. Elle m'aime tant. Elle me met au lit tous les soirs et me fait dire les prières qu'elle faisait dire à son Enfant. Et puis, elle m'éveille par un baiser, elle m'habille, et m'enseigne tant de choses. Et lui aussi. Mais elles pénètrent si doucement à l'intérieur qu'on apprend sans peine. Mon Maître » !!! L'enfant se serre contre Jésus dans un tel mouvement d'adoration que son expression vous émeut.

« Oui, vous direz tout cela et aussi que le vieil homme ne perde pas l'espoir. Cet ange prie pour lui, et moi, je le bénis. Vous aussi, je vous bénis. Allez. La paix soit avec vous ». Les groupes se séparent, chacun allant de son côté.

*« C'est ma seconde Pâque au milieu de vous dit Jésus. L'an dernier nous avons seulement rompu le pain et partagé l'agneau. Cette année, Je vous donne la Prière (Le Pater Noster : " une vraie conversation avec le Père" (p. 370)
En présence de nombreux disciples et des femmes dont Marie Très Sainte, Jésus enseigne plusieurs paraboles avant de terminer son séjour à Béthanie.
Au milieu des enseignements, Judas arrive.*

MARIE RÉINTRODUIT JUDAS

[...] Les apôtres, avec la Mère et les femmes, vont vers la maison, précédés de Margziam qui saute en courant devant. Mais il revient vite, prend Marie par la main, et lui dit : -Viens avec moi. Je dois te dire une chose en particulier. Et Marie le contente. Ils reviennent vers le puits qui est dans un angle de la petite cour, tout caché par une tonnelle touffue qui de la terre monte vers la terrasse en faisant un arc. Là-dérrière se trouve l'Isariote.

-Judas, que veux-tu ? Va-t-en Margziam... Parle, que veux-tu ?

-Je suis en faute... Je n'ose aller vers le Maître, ni affronter les compagnons... Aide-moi...

-Je t'aiderai. Mais ne penses-tu pas à la douleur que tu causes. Mon Fils a pleuré à cause de toi, et les compagnons en ont souffert. Mais viens. Personne ne te dira rien.

Et, si tu le peux, ne retombe plus dans ces fautes. C'est indigne d'un homme et un sacrilège à l'égard du Verbe de Dieu. -Et toi, Mère, tu me pardonnes.

-Moi ? Moi, je ne compte pas auprès de toi qui t'estimes si grand. Je suis la plus petite des servantes du Seigneur. Comment peux-tu te préoccuper de moi, si tu n'as pas pitié de mon Fils ?

-C'est que moi aussi j'ai une mère, et si j'ai ton pardon, il me semble avoir le sien

-Elle n'est pas au courant de cette faute.

-Mais elle m'avait fait jurer d'être bon avec le Maître. Je suis parjure. Je sens le reproche de l'âme de ma mère.

-Tu le sens ? Et le chagrin et le reproche du Père et du Verbe, tu ne le sens pas ? Tu es un malheureux, Judas ! Tu sèmes la douleur en toi et en ceux qui t'aiment.

Marie est très sérieuse et affligée. Elle parle sans amertume mais avec beaucoup de sérieux. Judas pleure.

-Ne pleure pas, mais deviens meilleur. Viens et elle le prend par la main et entre ainsi dans la cuisine. C'est pour tous la plus vive stupeur. Mais Marie prévient toute sortie peu charitable. Elle dit : -Judas est revenu. Faites comme l'aîné après le discours du père. Jean, va prévenir Jésus.

Jean de Zébédée part en vitesse. Un silence pèse dans la cuisine...

Puis Judas dit : -Pardonnez-moi, et toi Simon pour commencer. Tu as un cœur si paternel. Je suis un orphelin, moi aussi.

-Oui, oui, je te pardonne. Je t'en prie n'en parle plus. Nous sommes frères... et ces hauts et bas de pardons implorés et de rechutes ne me plaisent pas. C'est de l'abaissement pour qui les reçoit et pour qui les accorde. Voici Jésus, va le trouver et cela suffit. Judas y va pendant que Pierre, ne pouvant rien faire d'autre, se met avec ardeur à casser du bois sec.

"SUR LA TERRE DE BETHLÉEM, C'EST TOI LA REINE"

Après avoir quitté Béthanie au premier sourire de l'aurore, Jésus va vers Bethléem avec sa Mère, Marie d'Alphée et Marie Salomé, suivi des apôtres et précédé de l'enfant qui trouve un motif de joie dans tout ce qu'il voit : les papillons qui s'éveillent, les oiseaux qui chantent ou becquettent sur le sentier, les fleurs que font resplendir les diamants de la rosée, l'apparition d'un troupeau avec quantité d'agnelets bêlants. Après avoir passé le torrent qui est au sud de Béthanie, tout écumeux et riant au milieu des roches, la troupe se dirige vers Bethléem entre deux rangées de collines, toutes vertes d'oliviers et de vignes, avec de petits champs de moissons dorées qui arrivent à maturation. La vallée est fraîche et la route assez commode.

Simon de Jonas s'avance pour rejoindre le groupe de Jésus et demande :

-On y va d'ici à Bethléem ? Jean dit que l'autre fois il avait suivi un autre chemin.

-C'est vrai, répond Jésus. Mais c'était parce que nous venions de Jérusalem. D'ici, c'est plus court. Au tombeau de Rachel que les Femmes veulent voir, nous nous séparerons comme vous avez décidé il y a un moment. Nous nous retrouverons ensuite à Bétsur où ma Mère désire séjourner.

-Oui, nous l'avons dit... mais ce serait si beau d'y être tous... la Mère spécialement... car, enfin, la reine de Bethléem et de la Grotte, c'est elle et elle sait parfaitement tout... Entendu de sa bouche... ce serait différent, voilà.

Jésus sourit en regardant Simon qui insinue doucement son désir.

-Quelle grotte, père ? demande Margziam. -La grotte où est né Jésus.

-Oh ! c'est beau ! J'y viens moi aussi !...

-Ce serait vraiment beau ! disent Marie d'Alphée et Salomé.

-Très beau !... Ce serait revenir en arrière... à l'époque où le monde t'ignorait, c'est vrai, mais ne te haïssait pas encore... Ce serait retrouver l'amour des simples qui ne surent que croire et aimer, avec humilité et foi... Ce serait déposer ce fardeau d'amertume qui me pèse sur le cœur depuis que je te sais ainsi haï, le déposer là dans ta crèche... Elle doit avoir gardé la douceur de ton regard, de ta respiration, de ton sourire incertain... et tout cela me caresserait le cœur. Il est rempli de tant d'amertume !... Marie parle doucement, exhalant son désir et sa tristesse.

-Alors nous y allons, Maman. À toi de nous conduire. Aujourd'hui tu es la Maîtresse et moi l'enfant qui apprend. -Oh ! mon Fils, non ! Tu es toujours le Maître... -Non, Maman. Simon de Jonas a bien parlé. Sur la terre de Bethléem, c'est toi qui es la Reine. Ce fut ton premier château. Marie, descendante de David, conduis ce petit peuple dans ta demeure.³¹

Judas va parler, mais il se tait. Jésus, qui remarque son attitude et l'interprète, dit : -Si quelqu'un, à cause de la fatigue, ou pour une autre raison ne veut pas venir, qu'il poursuive librement sa route pour Bétsur. Mais tous gardent le silence.

Ils continuent leur route par la fraîche vallée orientée d'est en ouest, puis ils tournent légèrement vers le nord, côtoient une colline qui se dresse là et rejoignent ainsi la route qui de Jérusalem conduit à Bethléem, justement à côté du cube surmonté d'une coupole ronde du tombeau de Rachel (Gn 35, 16-20). Tous s'approchent pour prier avec respect.

-Ici, nous nous sommes arrêtés, Joseph et moi... Tout est comme alors. Il n'y a que la saison qui diffère. C'était alors une froide journée de Casleu³². Il avait plu et les routes étaient devenues boueuses, puis il s'était levé un vent glacial et peut-être que pendant la nuit il avait gelé. Les chemins s'étaient durcis mais, tous sillonnés par des chars et par la foule, ils étaient comme une mer couverte de barques et mon petit âne fatiguait beaucoup... -Pas toi Mère ?

-Oh ! moi, je t'avais, toi !... et son regard exprime une telle béatitude qu'il est émouvant. Puis elle se remet à parler : -La nuit tombait et Joseph était très préoccupé... Un vent cinglant se levait toujours plus fort... Les gens se hâtaient vers Bethléem s'entrechoquant et plusieurs prenaient à parti mon petit âne qui avançait si doucement, cherchant où il devait mettre les sabots... Il semblait savoir que tu étais là... et que tu faisais ton dernier somme dans le berceau de mon sein. Il faisait froid... mais moi, je brûlais. Je te sentais arriver... Arriver ? Tu pourrais dire : "Depuis neuf mois, j' étai là, Maman". Oui, mais alors, c'était comme si tu venais des Cieux. Les Cieux s'abaissaient, s'abaissaient sur moi et moi, j'en voyais les splendeurs... Je voyais la Divinité qui brûlait dans la joie de ta toute proche naissance, et ces feux me pénétraient, m'incendiaient, m'abstrayaient... de tout... Froid... vent... foule... tout cela n'était rien ! Je voyais Dieu... De temps à autre, avec effort, je réussissais à ramener mon esprit sur la terre et je souriais à Joseph qui avait peur pour moi du froid et de la fatigue, et qui conduisait le petit âne par crainte d'un faux pas et qui m'enveloppait dans une couverture de peur que je ne prenne froid... Mais il ne pouvait rien arriver. Les secousses, je ne les sentais pas. Il me semblait avancer sur un chemin d'étoiles, au milieu de nuées éclatantes que soutenaient les anges... Et je souriais... D'abord à toi... Je te regardais à travers les barrières de la chair, dormir avec tes petits poings fermés dans un petit lit de roses vivantes, mon bouton de lis... Puis je souriais à l'époux si affligé, si affligé, pour l'encourager... et aussi aux gens qui ne savaient pas que déjà ils respiraient dans

31 Cf. Fascicule 2, p. 55.

32 Casleu : 16 Novembre- 15 Décembre.

l'aura du Sauveur... Nous nous arrê tâmes près du tombeau de Rachel pour faire reposer le petit âne et pour manger un peu de pain et d'olives, nos provisions de pauvres. Mais moi, je n'avais pas faim. Je ne pouvais pas avoir faim... Ma joie me nourrissait... Nous reprîmes le chemin... Venez que je vous montre où nous avons rencontré le berger... Ne craignez pas que je me trompe. Je revis cette heure et je retrouve chaque endroit car je vois tout à travers une grande lumière angélique. Peut-être les multitudes des anges sont de nouveau ici, invisibles pour les corps, mais visibles pour les âmes, ils ne peuvent se tromper et ils me conduisent... pour ma joie et votre joie. Voici : c'est de ce champ-ci à celui-là que vint Élie³³ avec ses brebis et Joseph lui demanda du lait pour moi. Et, c'est ici, dans ce pré que nous nous sommes arrêtés pendant qu'il trayait le lait chaud et nourrissant et qu'il donnait ses conseils à Joseph.

Venez, venez... Voici, voici le sentier du dernier vallon avant Bethléem. Nous l'avons pris parce que la route principale aux abords de Bethléem était encombrée de gens et de monture. Voici Bethléem ! Oh ! chère ! chère terre de mes pères qui m'as donné le premier baiser de mon Fils ! Tu es ouverte, bonne et odorante comme le pain dont tu portes le nom, pour donner le vrai Pain du monde qui meurt de faim³⁴ ! Tu m'as embrassée, toi en qui demeure l'amour maternel de Rachel, comme une mère, terre sainte de la Bethléem de David, premier temple élevé au Sauveur, à l'Étoile du matin née de Jacob pour enseigner la route des Cieux à toute l'Humanité ! Regardez comme la ville est belle en ce printemps ! Mais alors aussi, bien que les champs et les vignes fussent dépouillés, elle était belle ! Un léger voile de givre faisait resplendir les branches nues et elles se couvraient d'une poussière de diamants comme si elles étaient enveloppés dans un impalpable voile de paradis. En chaque maison la cheminée fumait pour le souper tout proche et la fumée, montant d'échelon en échelon jusqu'à ce sommet, montrait la ville elle-même toute voilée... Tout était chaste, recueilli, dans l'attente... De toi, de toi, mon Fils ! La terre te sentait venir... Et ils t'auraient senti aussi les Bethléemites, car ils ne sont pas méchants, bien que vous ne le croyiez pas. Ils ne pouvaient nous abriter... Dans les maisons honnêtes et bonnes, de Bethléem s'entassaient, arrogants comme toujours, sourds et orgueilleux ceux qui maintenant encore le sont, et eux ne pouvaient te sentir toi... Combien de pharisiens, de sadducéens, d'hérodiens, de scribes, d'esséniens il y avait ! Oh ! Leurs cœurs, *maintenant* fermés est la suite de leur dureté de cœur *d'alors*. Ce soir là, ils ont fermé leurs cœurs à l'amour envers leur pauvre sœur... et ils sont restés et ils *restent* dans les ténèbres. Ils ont repoussé Dieu dès cet instant, en repoussant loin d'eux l'amour du prochain.

Venez. Allons à la Grotte. Il est inutile d'entrer dans la ville. Les plus grands amis de mon Enfant n'y sont plus. La nature, cette amie nous suffit avec ses pierres, sa petite rivière, son bois pour faire du feu. La nature qui a senti venir son Seigneur... Voilà, venez, en sûreté. On tourne ici... Voici les ruines de la Tour de David (Ct 4,4). Ah ! Elles me sont plus chères qu'un palais de roi ! Ruines bénies ! Ruisseau béni ! Arbre béni que, comme par miracle, le vent a dépouillé de tant de branches pour que nous trouvions du bois et puissions faire du feu » !

Marie descend rapidement vers la Grotte, franchit le ruisseau sur une planche qui sert de pont, court sur l'emplacement qui se trouve devant les ruines et tombe à genoux sur le seuil de la Grotte. Elle se penche et en baise le sol. Tous les autres la suivent. Ils sont émus... L'enfant, qui ne la quitte pas un instant, semble écouter une merveilleuse histoire et ses yeux noirs boivent les paroles et les gestes de Marie sans en perdre un seul. Marie se relève et entre en disant : « Tout, tout comme alors !...

33 Cf. fascicule 2, p. 64. Voir Annexe 2 : les soixante-douze Disciples.

34 Bethléem signifie : « Maison du pain ».

Mais alors il faisait nuit... Joseph fit de la lumière à mon entrée. Alors, alors seulement, en descendant de l'âne, je sentis à quel point j'étais fatiguée et gelée... Un bœuf nous salua, j'allai à lui pour sentir un peu de chaleur, pour m'appuyer contre le foin... Joseph, ici, où je suis, étendit du foin pour me faire un lit et le sécha pour moi comme pour toi, mon Fils, à la flamme allumée dans ce coin... car, dans son amour d'ange-époux, il était bon comme un père ... Et nous tenant par la main, comme deux frères perdus dans l'obscurité de la nuit, nous avons mangé du pain et du fromage, puis il alla là-bas pour alimenter le feu et ôta son manteau pour boucher l'ouverture... En réalité, il fit tomber un voile devant la gloire de Dieu qui descendait des Cieux, toi, mon Jésus... et je restai sur le foin, dans la tiédeur des deux animaux, enveloppée dans mon manteau et dans une couverture de laine... Mon cher époux !... En cette heure d'anxiété où j'étais seule devant le mystère de la première maternité, toujours pleine d'inconnu pour une femme et, pour moi, dans mon unique maternité, remplie aussi du mystère qu'allait être la vision du Fils de Dieu émergeant d'une chair mortelle lui, Joseph, fut pour moi une mère, il fut un ange... mon réconfort... à cette époque comme toujours...

Ensuite, le silence et le sommeil enveloppèrent le Juste... pour qu'il ne voie pas ce qui était pour moi, le baiser quotidien de Dieu... Alors, après cet intermède des nécessités humaines, survinrent pour moi les flots sans mesure de l'extase arrivant de la mer paradisiaque, qui me soulevaient de nouveau sur des crêtes lumineuses toujours plus élevées, me portant en haut, en haut, avec eux, dans un océan de lumière, de lumière, de joie, de paix, d'amour jusqu'à ce que je me trouve perdue dans la mer de Dieu, du sein de Dieu... J'entendis encore une voix de la terre : "Tu dors, Marie" ? Mais si lointaine !... Un écho, un souvenir de la terre !... Si faible que l'âme n'en est pas touchée... Je ne sais quelle réponse j'y fis pendant que je ne cessais de m'élever dans cet abîme de feu, de béatitude infinie, d'avant-goût de Dieu... jusqu'à lui, jusqu'à lui... Oh ! Mais, est-ce toi qui es né, ou est-ce moi qui suis née de la splendeur Trinitaire, cette nuit-là ? Est-ce moi qui t'ai donné ou toi qui m'as aspirée pour me donner ? Je ne sais pas...

Puis vint la descente, de cœur en cœur, d'astre en astre, de nuage en nuage, douce, lente, bienheureuse, tranquille comme celle d'une fleur qu'un aigle a portée dans les hauteurs et qu'il a laissée tomber, et qui redescend lentement sur les ailes de l'air, embellie par une pluie de pierres précieuses, par un morceau d'arc-en-ciel dérobé au ciel et qui se retrouve sur la terre natale... Mon diadème, c'est toi ! Toi sur mon cœur...

M'étant assise ici, après t'avoir adoré à genoux, je t'ai aimé. Enfin, j'ai pu t'aimer sans la barrière de la chair. Je me suis levée pour te porter à l'amour de celui qui comme moi était digne de t'aimer dans les premiers. Et ici, entre ces deux rustiques colonnes, je t'ai offert au Père. Et, ici, tu as reposé pour la première fois sur le cœur de Joseph... Je t'ai ensuite emmaillotté et, ensemble, nous t'avons déposé ici... Je te berçais pendant que Joseph séchait le foin à la flamme et le tenait au chaud en le mettant sur sa poitrine. À cet endroit, nous t'adorions tous deux, penchés sur toi comme moi maintenant, pour boire ta respiration, pour voir à quel anéantissement peut conduire l'amour, pour verser les larmes que l'on verse sûrement au Ciel, sous l'effet de la joie inépuisable de voir Dieu ».

Marie est allée et venue pendant cette évocation, indiquant les endroits, haletante d'amour, une larme scintillant dans ses yeux bleus et un sourire de joie sur les lèvres, elle se penche réellement sur son Jésus qui s'est assis sur une grosse pierre pendant cette évocation, et elle baise ses cheveux en pleurant et adorant comme alors...

-Et puis les bergers... à l'intérieur, ici, pour adorer de toute leur âme bonne, accompagnés du grand soupire de la terre qui entrait avec eux et de leur odeur d'hommes, de

troupeaux, de foin ; et au-dehors partout il y avait des anges pour t'adorer par leur amour, par leurs chants qu'aucune créature humaine ne saurait répéter, et par l'amour des Cieux, par l'atmosphère des Cieux qui entraînait avec eux qu'ils apportaient avec leur éclat... Ta naissance, béni !...

Marie s'est agenouillée à côté de son Fils ; elle pleure d'émotion, la tête appuyée sur ses genoux. Pendant quelques instants, personne n'ose parler. Plus ou moins émues, les personnes présentes regardent autour d'elles comme si, au milieu des araignées et des cailloux rugueux, elles espéraient voir le spectacle de la scène décrite...

Marie se ressaisit et dit : -Voilà, je vous ai raconté la naissance de mon Fils dans son infinie simplicité et son infinie grandeur, avec mon cœur de femme, pas avec la sagesse d'un maître. Il n'y a rien d'autre, car ce fut la chose la plus grande de la terre, cachée sous les apparences les plus communes .

-Mais le lendemain ? Et ensuite ? demandent plusieurs, parmi lesquels les deux Marie.

-Le lendemain ? C'est très simple : j'étais la mère qui allaite son bébé, le lave et l'emballote comme le font toutes les mères. Je chauffais l'eau puisée au ruisseau sur le feu allumé là-dehors, là, pour que la fumée ne fasse pas pleurer ses deux yeux bleus ; puis dans le coin le plus abrité, dans un vieux baquet, je lavais mon enfant et je lui mettais des langes frais. J'allais à la rivière laver ses langes et je les étendais au soleil... et puis, joie entre les joies, je lui donnais le sein, et il tétait, prenait des couleurs, était heureux... Le premier jour, à l'heure la plus chaude, je suis allée m'asseoir là-dehors pour bien le voir. Ici, le jour filtre sans entrer et la lumière et la flamme donnaient un aspect étrange aux choses. Je suis sortie au soleil... et j'ai regardé Le Verbe Incarné. La Mère a alors connu son Fils et la servante de Dieu son Seigneur. Et je fus femme et adoratrice... Puis la maison d'Anne... les journées passées auprès du berceau, ses premiers pas, ses premiers mots... Mais cela vint plus tard, en son temps... Et rien, rien ne fut semblable à l'heure de ta naissance... Ce n'est qu'en revenant à Dieu que je retrouverai cette plénitude...

-Pourtant... partir ainsi, au dernier moment ! Quelle imprudence ! Pourquoi ne pas avoir attendu ? Le décret prévoyait un délai pour des cas exceptionnels comme une naissance ou une maladie. C'est ce qu'Alphée a dit... intervient Marie d'Alphée.

-Attendre ? Oh ! non ! Ce soir-là, quand Joseph m'apporta la nouvelle, toi et moi , mon Fils, nous avons tressailli de joie. C'était l'appel... Car c'était ici, et ici seulement que tu devais naître comme les Prophètes l'avaient annoncé (Mi 5,1). Et ce décret imprévu fut comme un acte de pitié du Ciel pour effacer chez Joseph jusqu'au souvenir de son soupçon. C'était celui que j'attendais, pour toi, pour lui, pour le monde juif comme pour le monde à venir, jusqu'à la fin des siècles. C'était annoncé. Et cela se produisit conformément à ce qui était annoncé. Attendre ! Est-ce que l'épouse peut retarder son rêve nuptial ? Pourquoi attendre ?

-Mais... à cause de tout ce qui pouvait arriver... dit encore Marie d'Alphée.

-Je n'avais aucune crainte. Je me reposais en Dieu.

-Mais, savais-tu que tout se serait passé ainsi ?

-Personne ne me l'avait dit, et moi je n'y pensais pas du tout, au point que pour rassurer Joseph je l'ai laissé penser_ et vous aussi_ qu'il y avait encore du temps avant la naissance. Mais moi je savais que ce serait pendant la fête des Lumières³⁵ que la Lumière du monde naîtrait.

35 La Fête des Lumières commence le 25 Kislev. Elle commémorait la Purification du temple par Judas Maccabée en 164 avant J.C. Les Encénies : les huit jours de la fête d' Hanoukka.

-Et toi, mère, pourquoi n'as-tu pas plutôt accompagné Marie ? Et le père, pourquoi n'y a-t-il pas pensé ? Vous deviez venir ici vous aussi. Pourquoi ne sommes-nous pas tous venus ? demande sévèrement Jude Thaddée.

-Ton père avait décidé de venir après les Encénies et il l'a dit à son frère, mais Joseph ne voulut pas attendre.

-Mais toi, au moins... insiste encore Jude.

-Ne lui fais pas de reproches, Jude. C'est d'un commun accord que nous avons trouvé juste de laisser tomber un voile sur le mystère de cette naissance.

-Mais, avec ces signes, Joseph savait-il qu'elle allait survenir ? Si toi, tu l'ignorais, pouvait-il le savoir, lui ?

-Nous ne savions rien, sauf qu'il devait naître. -Et alors ?

-Et alors, ce fut la Sagesse divine qui nous conduisit ainsi, comme c'était juste. La naissance de Jésus, sa présence dans le monde, devait apparaître privée de tout aspect étonnant qui aurait excité Satan... Et vous voyez que l'animosité actuelle de Beth-léem à l'égard du Messie est une conséquence de la première manifestation du Christ. La haine du démon utilisa cette révélation pour faire répandre le sang et par le sang répandu, répandre la haine. Es-tu content, Simon-Pierre ? Tu ne dis rien et tu sembles retenir ta respiration ?

-Tellement content... tellement, qu'il me semble être hors du monde, dans un lieu encore plus saint que si j'étais au-delà du Velarium du Temple... Tellement content que... que maintenant que je t'ai vue dans ce lieu, et avec la lumière d'alors, je crains de t'avoir traitée, avec respect, certes, comme une grande femme, mais toujours comme une femme. Désormais.. désormais, je n'oserai plus te dire comme avant : "Marie". Tu étais auparavant pour moi la Mère de mon Maître. Maintenant, maintenant je t'ai vue au sommet de ces flots célestes, je t'ai vue comme une Reine et moi, misérable, voici ce que je fais de cet esclave que je suis, et il se jette à terre, en baisant les pieds de Marie. Jésus parle, maintenant : -Simon, lève-toi, viens ici, tout près de moi. Pierre va à la gauche de Jésus car Marie est à sa droite.

-Que sommes-nous, maintenant ? demande Jésus.

-Nous ? Mais nous sommes Jésus, Marie et Simon.

-C'est bien, mais combien sommes-nous ? -Trois, Maître.

-Une trinité, donc. Un jour, au Ciel, il vint une pensée à la divine Trinité : "Il est temps que le Verbe aille sur la terre", et dans un frémissement d'amour, le Verbe vint sur la terre. Il se sépara donc du Père et de l'Esprit Saint. Il vint travailler sur la terre. Au Ciel, les deux Personnes divines qui étaient restées contemplèrent les œuvres du Verbe et restaient plus unies que jamais pour répandre la Pensée et l'Amour afin d'aider la Parole qui œuvrait sur la terre. Un jour viendra où cet ordre viendra du Ciel : "C'est le moment de revenir, car tout est accompli", alors le Verbe retournera au Ciel, ainsi... (et Jésus fait un pas en arrière en laissant Marie et Pierre à leur place) et du haut des Cieux, il contempera les œuvres des deux restés sur la terre. Ceux-ci, dans un mouvement saint, s'uniront plus que jamais pour associer le pouvoir à l'amour et en faire le moyen d'accomplir le désir du Verbe : "La rédemption du monde par l'enseignement continu de son Église". Et le Père, le Fils et l'Esprit Saint feront de leur rayonnement une chaîne pour resserrer toujours plus les deux qui seront restés sur la terre : ma Mère, l'amour ; toi, le pouvoir. Tu devras donc bien traiter Marie en reine, oui, mais sans être toi un esclave. Es-tu d'accord ? -Je suis d'accord avec tout ce que tu veux. Je suis anéanti ! Moi, le pouvoir ? Ah ! si je dois être le pouvoir, alors, oui, je dois, m'appuyer sur elle ! Oh ! Mère de mon Seigneur, ne m'abandonne jamais, jamais, jamais...

-N'aie pas peur. Je te tiendrai toujours par la main, ainsi, comme je le faisais à mon bébé jusqu'à ce qu'il soit capable de marcher seul. -Et après ?

-Après, je te soutiendrai par la prière. Allons, Simon, ne doute jamais de la puissance de Dieu. Je n'en ai pas douté, moi, ni Joseph. Toi non plus, tu ne dois pas douter. Dieu nous donne son secours, heure après heure, si nous restons humbles et fidèles... Maintenant venez dehors près du ruisseau à l'ombre de ce bon arbre. Si l'été était plus avancé, il vous donnerait ses pommes en plus de son ombre. Venez. Nous allons manger avant de partir... pour aller où, mon Fils ?

-À Jala. c'est tout près. Et demain nous irons à Bétsur.

Ils s'asseyent à l'ombre du pommier et Marie s'appuie contre son tronc robuste. Barthélémy la regarde fixement _ elle qui est si jeune et encore animée d'une manière céleste par tout ce qu'elle vient d'évoquer _ recevoir de son Fils la nourriture qu'Il a bénite et lui sourit d'un regard plein d'amour, et il murmure :

-“À son ombre je me suis assise et son fruit est doux à mon palais” (Ct 2,3).

Jude lui répond : -C'est vrai. Elle meurt d'amour, mais on ne peut certainement pas dire que c'est sous un pommier qu'elle a été réveillée (Ct 2,5).

-Et pourquoi pas mon frère ? Que savons-nous des secrets du Roi (Tb 12,7) ? répond Jacques, fils d'Alphée.

Jésus intervient en souriant : -La nouvelle Ève a été conçue par la Pensée au pied du pommier du Paradis pour que son sourire et ses larmes mettent en fuite le serpent et désintoxiquent le fruit empoisonné. Elle est devenue l'arbre du fruit rédempteur (Allusion à Gn 3, 1-24). Venez, amis, et mangez-en car se nourrir de sa douceur, c'est se nourrir du miel de Dieu.

-Maître, réponds à un désir de savoir que j'ai depuis longtemps. Le Cantique que nous citons annonce-t-il Marie ? demande doucement Barthélémy pendant que Marie s'occupe de l'enfant et parle avec ses compagnes. Jésus se tourne vers les femmes.

-On parle d'elle (Ct 1) dès le commencement du Livre, et on en parlera dans les livres à venir jusqu'à ce que la parole de l'homme devienne l'éternel hosanna de l'éternelle Cité de Dieu.

-On voit bien qu'il descend de David ! Quelle sagesse, quelle poésie ! dit Simon le Zélote à ses compagnons.

Judas qui, encore sous l'impression de la veille, parle peu tout en cherchant à retrouver la liberté qu'il avait auparavant, l'interrompt : -Voilà, je voudrais comprendre pourquoi l'Incarnation devait absolument avoir lieu. Dieu seul peut parler de façon à vaincre Satan. Dieu seul peut avoir le pouvoir de racheter et je n'en doute pas. Cependant, voilà, il me semble que le Verbe pouvait s'humilier moins qu'il ne l'a fait en naissant comme tous les hommes, en s'assujettissant aux misères de l'enfance et au reste. N'aurait-il pas pu apparaître sous une forme humaine, déjà adulte, sous les apparences d'un adulte ? Ou, s'il voulait vraiment avoir une mère, en choisir une, mais adoptive comme il l'a fait pour son père ? Il me semble qu'une fois, je le lui ai demandé mais il ne m'a pas répondu longuement, ou bien je ne m'en souviens pas.

-Demande-le-lui ! Puisque nous sommes dans le sujet... dit Thomas. -Pas moi. Je l'ai fâché et je ne me sens pas encore pardonné. Demandez-le-lui pour moi. «-ardon ! Nous acceptons tout sans tant d'explications et ce serait à nous de poser des questions ? Ce n'est pas pensable ! riposte Jacques, fils de Zébédée.

-Qu'est-ce qui n'est pas pensable ? demande Jésus.

Après un moment de silence, Simon le Zélote se fait l'interprète de tous et répète les questions de Judas et les réponses des autres.

-Moi, Je ne garde pas rancune. C'est la première chose que je dois dire. Je fais les observations que je dois faire, je souffre et je pardonne. Ceci dit pour celui qui a peur, peur qui est encore le fruit de son trouble. En ce qui concerne mon Incarnation *réelle*, je réponds : "Il est juste qu'il en ait été ainsi". Dans l'avenir, beaucoup tomberont dans toutes sortes d'erreurs au sujet de mon Incarnation. Ils me prêteront précisément les formes que Judas aurait voulu que je prenne : un homme dont le corps est en apparence formé de matière, mais en réalité fluide, comme un jeu de lumière, grâce auquel je serais et ne serais pas une chair. Et la maternité de Marie existerait sans vraiment exister. En vérité, je suis une chair, et Marie est la Mère du Verbe fait Chair. Si l'heure de ma naissance ne fut qu'extase, c'est parce qu'elle est la nouvelle Ève qui ne porte pas le poids de la faute ni l'héritage du châtement. Mais cela n'a pas été pour moi une dégradation de reposer en elle. Est-ce que par hasard la manne était avilie du fait qu'elle était dans le Tabernacle ? Non, elle était au contraire honorée de se trouver en ce lieu.

D'autres affirmeront que, n'étant pas une chair réelle, je n'ai pas enduré la souffrance ni la mort durant mon séjour sur la terre. Oui, comme on ne pourra nier mon existence, on niera la réalité de mon Incarnation ou la vérité de ma divinité. Non, en vérité, je suis *éternellement* Un avec le Père et je suis uni à Dieu en tant que Chair car l'Amour peut avoir rejoint ce qui ne peut être rejoint dans sa Perfection en se revêtant de chair pour sauver la chair. À toutes ces erreurs répond ma vie entière, elle qui ma naissance jusqu'à ma mort et qui s'est assujettie à tout ce qu'elle partage avec l'homme, à l'exception du péché. Oui, je suis né de Marie et cela pour votre bien. Vous ne savez pas à quel point la Justice s'adoucit à partir du moment où elle a la Femme comme collaboratrice. Es-tu satisfait, Judas ?

-Oui, Maître. -Fais-en sorte que toi aussi tu me satisfasses.

Judas baisse la tête de confusion ; peut-être est-il réellement touché par tant de bonté.

La halte se prolonge sous l'ombre fraîche du pommier. Certains dorment, d'autres sommeillent. Mais Marie se lève et retourne dans la grotte et Jésus la suit...

EN ALLANT CHEZ ÉLISE À BETSUR

La route est fraîche et belle à travers les montagnes couvertes de verdure, bois et prés. On rencontre des troupeaux qui, dans la lumière blonde de l'aurore, s'en vont vers les pâturages. À chaque bruit de sonnaille, Jésus cesse de parler et regarde, puis il demande aux bergers si Élie, le berger bethléemite, se trouve dans les parages. Je saisis que désormais Élie est surnommé « le bethléemite ». Même si d'autres bergers sont de Bethléem, ce surnom lui appartient de droit ou traduit aussi le mépris. Mais personne n'est au courant. Ils répondent en arrêtant le troupeau et en cessant de jouer de leurs flûtes champêtres. Les jeunes ont, presque tous, ces flûtes primitives de roseau, ce qui fait extasier Margziam, jusqu'à ce qu'un bon vieux berger lui donne la flûte de son petit-fils en disant : « Lui s'en fera une autre » et Margziam s'en va heureux avec son instrument en bandoulière car, pour le moment, il ne sait pas s'en servir.

-J'aimerais tant les rencontrer ! s'exclame Marie.

-Nous les trouverons certainement. À cette saison, ils sont toujours vers Hébron.

L'enfant s'intéresse à ces bergers qui ont vu Jésus enfant et pose mille questions à Marie qui répond avec patience et bonté.

-Mais pourquoi les ont-ils punis ? Ils n'avaient fait que du bien ! demande l'enfant après le récit de leurs malheurs.

-Parce que fréquemment l'homme commet des erreurs en accusant des innocents du mal qu'en réalité un autre a fait, mais comme eux sont restés bons et ont su pardonner, Jésus les aime tant. Il faut toujours savoir pardonner.

-Mais tous ces enfants qui ont été tués, comment ont-ils fait pour pardonner à Hérode ? -Ce sont de petits martyrs, Margziam, et les martyrs sont saints. Eux non seulement pardonnent à leur bourreau mais ils l'aiment, car il leur a ouvert le Ciel.

-Mais, sont-ils au Ciel ?

-Non, pas pour le moment. Ils sont aux Limbes où ils font la joie des Patriarches et des justes. -Pourquoi ?

-Parce qu'ils ont dit, en arrivant avec leur âme empourprée de sang : -Nous voici. Nous sommes les hérauts du Christ Sauveur. Réjouissez-vous, vous qui attendez, car il est déjà sur la terre". Et tous les aiment parce qu'ils apportent cette bonne nouvelle.

-La bonne nouvelle, m'a dit mon père, c'est aussi la Parole de Jésus. Alors, quand mon père s'en ira aux Limbes après l'avoir dite sur la terre, et que moi aussi j'irai, ils nous aimeront nous aussi ?

-Toi, tu n'iras pas aux Limbes, mon petit. -Pourquoi ?

-Parce que Jésus sera déjà revenu aux Cieux et les aura ouverts, et tous les bons à leur mort, iront tout de suite aux Cieux.

-Je serai bon, je le promets. Et Simon-Pierre ? Lui aussi, hein ? Car je ne veux pas devenir orphelin une seconde fois.

-Lui aussi, sois-en certain. Mais au Ciel, il n'y a pas d'orphelins. Nous avons Dieu, et Dieu est tout. Nous ne le sommes même pas ici-bas, car le Père est toujours avec nous.

-Mais, dans cette belle prière que toi tu dis pendant le jour et ma maman la nuit et que vous m'avez enseignée, Jésus dit : "Notre Père qui es aux Cieux". Nous ne sommes pas encore au Ciel, comment donc sommes-nous avec Lui ?

-Parce que Dieu est partout, mon fils. Il veille sur l'enfant qui naît et sur le vieillard qui meurt. L'enfant qui naît en ce moment, dans l'endroit le plus reculé de la terre, a sur lui le regard et l'Amour de Dieu et l'aura jusqu'à sa mort.

-Même s'il est méchant comme Doras ? -Oui.

-Mais Dieu qui est bon, peut-il l'aimer ce Doras qui est si méchant et fait pleurer mon vieux père ?

-Il le regarde avec indignation et douleur, mais s'il se repentait, il lui dirait ce que dit le père de la parabole à son fils repentant. Tu devrais prier pour qu'il se repente et...

-Oh ! non, Mère ! Je prierai pour qu'il meure ! dit l'enfant avec fougue.

Bien que sa sortie soit peu... angélique, son impétuosité est telle et si sincère, maîtresse : -Non, mon chéri, cela tu ne dois pas le faire envers un pécheur. Dieu ne t'écouterait pas et te regarderait même avec sévérité. Nous devons souhaiter du bien au prochain, même s'il est très méchant, le plus grand bien possible. La vie est un bien, car elle donne à l'homme la possibilité d'acquérir des mérites aux yeux de Dieu.

-Mais, si quelqu'un est méchant, il n'acquiert que des péchés.

-On prie pour qu'il devienne bon.

L'enfant réfléchit... mais cette instruction sublime ne lui va guère et il conclut : -Doras ne deviendra pas bon, même si je prie. Il est trop méchant. Même si tous les enfants martyrs de Bethléem priaient avec moi, il le resterait. Tu ne sais pas que... tu ne sais pas que... qu'un jour il a frappé avec une verge de fer mon vieux père parce qu'il l'a trouvé assis à l'heure du travail ? Il ne pouvait se lever car il se sentait mal et lui... l'a frappé en le laissant pour mort et puis il lui a donné un coup de pied au visage... Moi, je voyais, car j'étais caché derrière une haie... J'étais allé jusque là parce que de-

puis deux jours, personne ne m'avait apporté de pain, et je mourais de faim... J'ai dû m'échapper pour qu'on ne m'entende pas, car je pleurais de voir mon père en cet état, avec du sang sur la barbe, allongé par terre, comme mort... Je suis allé en pleurant mendier un pain... mais ce pain, je l'ai toujours ici... et il a le goût du sang et des larmes de mon père, des miennes et de celles de tous ceux qui sont torturés, et qui ne peuvent aimer celui qui les torture. Moi, Doras, je voudrais le frapper pour qu'il sache ce que c'est que les coups, je voudrais le laisser sans pain, pour qu'il sache ce que c'est que la faim, je voudrais le faire travailler sous le soleil, dans la boue, sous la menace des surveillants et sans manger, pour qu'il sache ce qu'il inflige aux pauvres... Je ne puis l'aimer car... il tue, mon père sain, et moi, si je ne vous avais pas trouvés, à qui serais-je maintenant » ? L'enfant se tord de douleur, il crie et pleure, tremblant, bouleversé, frappant l'air de ses petits poings fermés, ne pouvant frapper celui qu'il maudit.

Les femmes sont stupéfaites, vivement émues et elles cherchent à le calmer. Mais il est vraiment dans une crise de douleur et n'entend rien. Il crie : -Je ne puis, je ne puis l'aimer et lui pardonner. Je le hais, pour tous, je le hais, je le hais, je le hais !...

Il fait peine, il fait peur. C'est la réaction de la créature qui a trop souffert. Et Jésus le dit : -C'est le plus grand crime de Doras : pousser un innocent à la haine...

Mais aussitôt, il prend l'enfant dans ses bras et lui parle :

-Écoute, Margziam. Veux-tu rejoindre un jour ta maman, ton père, tes frères, le vieux père ? -Oui...

-Dans ce cas, tu ne dois haïr personne. Celui qui hait n'entre pas au Ciel. Tu ne peux pas, maintenant, prier pour Doras ? Eh bien ne prie pas, mais ne hais pas. Sais-tu ce que tu dois faire ? Tu ne dois jamais te retourner en arrière pour penser au passé... -Mais mon père qui souffre, ce n'est pas du passé...

-C'est vrai, Margziam, mais essaie de faire cette simple prière : "Notre Père, qui es aux Cieux, pense toi-même à ce que je désire...". Tu verras que le Père t'écoute de la meilleure des manières. Si même tu tuais Doras, qu'obtiendrais-tu ? Tu perdrais l'amour de Dieu, le Ciel, l'union avec tes parents, et tu n'enlèverais pas ses souffrances au vieillard que tu aimes. Tu es trop petit pour pouvoir le faire. Mais Dieu le peut. Parles-en à lui. Dis-lui : "Tu sais à quel point j'aime mon vieux père et tous les malheureux. Occupe-toi d'eux, toi qui peux tout". Comment ? Ne veux-tu pas annoncer la Bonne Nouvelle ? Mais elle parle d'amour et de pardon ! Comment peux-tu dire à un autre : "Ne hais pas. Pardonne" si tu ne sais pas aimer et pardonner ? Laisse faire le bon Dieu et tu verras comment il règle bien toutes choses. Le feras-tu ?

-Oui, parce que je t'aime. Jésus baise l'enfant et le met par terre. L'affaire est réglée et on arrive au bout de la route [...]

Le crépuscule arrive quand apparaît Bétsur sur sa colline et, tout de suite sur le chemin secondaire qu'ils ont pris, voici les troupeaux des bergers, et avec eux les bergers qui accourent. Mais quand Élie voit que Marie est là, elle aussi, il lève les bras de surprise, et reste sans bouger, n'osant pas en croire ses yeux.

-Paix à toi, Élie. C'est bien moi. On te l'avait promis et, à Jérusalem, il n'a pas été possible de nous voir... Mais, n'y pensons plus. Maintenant nous nous voyons, dit doucement Marie.

-Oh ! Mère, Mère !... Élie ne sait que dire. Finalement il trouve :

-Voilà, ma Pâque, je la fais maintenant. C'est la même chose, et mieux encore.

-Mais oui, Élie. Nous avons fait une bonne vente ; nous pouvons tuer un agneau. Soyez les hôtes de notre pauvre table... disent Lévi et Joseph.

-Ce soir nous sommes fatigués. Ce sera pour demain. Écoutez. Connaissez-vous une certaine Élise, épouse d'Abraham fils de Samuel ?

-Oui, elle est dans sa maison de Bétsur, mais Abraham est mort et l'an passé ses fils également : un malaise subit pour le premier et on n'a jamais compris de quoi il était mort. Le second a décliné lentement et rien n'arrêtait le mal. Nous lui donnions du lait d'une jeune chèvre car les médecins disaient que c'était bon pour le malade. Il en buvait des quantités qui venaient de tous les bergers car la pauvre mère en envoyait chercher auprès de quiconque avait une chèvre de premier lait dans son troupeau. Mais cela n'a servi à rien. Quand nous sommes revenus à la plaine, il ne se nourrissait plus. Et à notre retour au mois d'Adar, il était mort depuis deux lunes.

-Ma pauvre amie ! Elle m'aimait bien au Temple... nous avons des ancêtres communs... Elle était bonne... Elle a quitté le Temple pour épouser Abraham auquel elle était promise depuis son enfance, deux ans avant moi, et je me souviens de sa venue au Temple pour l'offrande de son premier-né au Seigneur. Elle me fit appeler, pas uniquement moi, mais elle voulut me voir seule plus longtemps... Et maintenant, elle est seule... Ah ! Il faut que je me hâte d'aller la consoler ! Quant à vous, restez. J'y vais avec Élie et j'entrerai seule. La douleur veut qu'on la respecte...

-Pas même Moi, Mère ? -Toi, toujours. Mais les autres... Pas même toi, mon petit. Ce serait pour elle une souffrance. Viens, viens Jésus !

-Attendez-nous sur la place du village. Cherchez un abri pour la nuit. Adieu, ordonne Jésus à tout le monde.

Avec Élie, Jésus et sa Mère se dirigent donc vers une grande maison toute fermée et silencieuse à laquelle le berger frappe avec son bâton. Une servante passe la tête par la fenêtre en demandant qui est là. Marie s'avance en disant :

-Marie fille de Joachim et son Fils de Nazareth. Dis-le à ta maîtresse.

-C'est inutile. Elle ne veut voir personne. Elle se laisse mourir en pleurant.

-Essaie. -Non, je sais comment elle me chasse si je cherche à la distraire. Elle ne veut voir personne ni parler à personne. Elle ne parle qu'au souvenir de ses fils.

-Va, femme, je te l'ordonne. Dis-lui : "C'est la petite Marie de Nazareth, celle qui était ta fille au Temple..." Tu verras qu'elle voudra me recevoir.

La femme s'en va en secouant la tête. Marie explique à son Fils et au berger :

-Élise était beaucoup plus âgée que moi. Elle attendait au Temple le retour de son époux, parti en Égypte pour une affaire d'héritage, et elle y resta jusqu'à un âge inhabituel. Elle a environ dix années de plus. Les maîtresses avaient l'habitude de donner aux plus jeunes des élèves plus grandes pour les conduire... et elle fut ma compagne-maîtresse. Elle était bonne et... Voici la femme.

En effet la servante accourt, stupéfaite, et elle ouvre toute grande la porte principale : -Entre, entre ! dit-elle. Et puis à voix basse : -Bénie sois-tu, toi qui la fais sortir de cette pièce. Élie se retire et Marie entre avec son Fils.

-Mais, cet homme, vraiment... par pitié ! Il a l'âge de Lévi...

-Laisse-le entrer. C'est mon Fils, et il la consolera mieux que moi.

La femme hausse les épaules et les précède à travers un long vestibule d'une maison belle mais bien triste. Tout est propre, mais tout semble mort...

Une femme grande, mais toute courbée dans ses vêtements de deuil, s'avance dans le couloir, dans la pénombre.

-Élise ! Chère Élise ! C'est moi, Marie ! dit Marie en courant à sa rencontre et en l'embrassant.

-Marie ? Toi... Je te croyais morte, toi aussi. On m'avait raconté... quand ? Je ne sais plus. J'ai la tête vide... On m'avait dit que tu étais morte, comme beaucoup de mères, après la venue des Mages. Mais qui m'a dit que tu étais la Mère du Sauveur ?

-Les bergers, peut-être...

-Ah ! les bergers ! Elle éclate en sanglots. -Ne prononce pas ce mot. Il me rappelle l'ultime espérance pour la vie de Lévi... Et pourtant... oui... un berger m'a parlé du Sauveur et j'ai tué mon fils en l'amenant à l'endroit où on disait qu'était le Messie, près du Jourdain. Mais il n'y avait personne... et mon fils est revenu pour mourir... La fatigue, le froid... je l'ai tué... mais je n'ai pas voulu être meurtrière. Je me disais que Lui, le Messie, guérissait les maladies... et je l'ai fait pour cette raison... Maintenant mon fils m'accuse de l'avoir tué...

-Non, Élise. C'est de l'imagination. Écoute. Je crois que ton fils, au contraire, m'a prise par la main en me disant : "Va trouver ma chère maman. Conduis-lui le Sauveur. Je suis mieux ici que sur la terre. Mais elle n'écoute que son chagrin et ne peut entendre les paroles que je lui dis tout bas parmi mes baisers, pauvre maman qui est comme possédée par un démon qui la pousse au désespoir parce qu'il veut nous séparer. Alors que, si elle se résigne et croit que Dieu fait tout pour le bien, nous serons unis pour toujours, avec mon père et mon frère. Jésus peut le faire". Je suis donc venue avec Lui... Ne veux-tu pas le voir ?... Marie a parlé en gardant dans ses bras la malheureuse, en lui donnant des baisers sur ses cheveux gris, avec une douceur qu'elle seule peut avoir.

-Oh ! si c'était vrai ! Mais pourquoi, pourquoi alors Daniel n'est pas venu te trouver pour te dire de venir plus tôt ?... Mais, qui m'a dit autrefois que tu étais morte ? Je ne me souviens pas... C'est même pour cela que j'ai attendu peut être trop pour venir trouver le Messie. Mais on m'avait dit qu'il était mort, lui comme toi, et tous à Bethléem...

-Ne cherche pas qui te l'a dit. Viens, regarde, voici mon Fils. Viens à lui. Fais plaisir à tes enfants et à ta Marie. Sais-tu que nous souffrons de te voir ainsi ? Et elle la conduit vers Jésus qui s'est placé dans un coin sombre et qui maintenant seulement s'avance sous une lampe que la femme de service a mise sur un coffre élevé.

La pauvre mère lève la tête... et je vois alors que c'est Élise qui était aussi sur le Calvaire avec les pieuses femmes. Jésus lui tend les mains en un geste d'invitation qui n'est qu'amour. La malheureuse lutte un peu, puis lui donne les siennes et enfin de compte s'abandonne sur la poitrine de Jésus en gémissant : -Dis-moi, dis-moi que je ne suis pas coupable de la mort de Lévi ! Dis-moi qu'ils ne sont pas perdus pour toujours ! Dis-moi que bientôt je les rejoindrai !...

-Oui, oui. Écoute. Ils sont dans la jubilation maintenant que tu es dans mes bras. Je ne tarderai pas à les rejoindre, et que dois-je leur dire, alors ? Que tu ne t'en remets pas au Seigneur ? Est-ce cela que je dois dire ? Les femmes d'Israël, les femmes de David si courageuses, si sages, dois-tu leur apporter un démenti ? Non. Tu souffres, mais parce que tu as souffert seule. Ta douleur et toi. Toi et ta douleur. Alors tu ne peux en porter le poids. Tu n'as plus présentes à ton esprit les paroles d'espoir au sujet de ceux que la mort nous a pris ? "Je vous sortirai de vos tombeaux et je vous amènerai dans la terre d'Israël. Et vous saurez que je suis le Seigneur quand j'aurai ouvert vos tombes et vous aurai tiré de vos tombeaux. Quand j'aurai versé en vous mon esprit vous aurez la vie" (Ez 37, 12-14). La terre d'Israël, pour les justes endormis dans le Seigneur, c'est le Royaume de Dieu. Je l'ouvrirai et le donnerai à ceux qui attendent.

-Même à mon Daniel ? Même à mon Lévi ?... Il avait une si grande répulsion pour la mort !... Il ne pouvait s'imaginer être éloigné de sa maman. C'est pour cela que je voulais mourir et aller à côté de lui au tombeau...

-Mais ce n'est pas là que se trouve la partie vivante d'eux-mêmes. Là il n'y a que de la matière morte qui ne peut t'entendre. Eux, ils sont dans le lieu de l'attente...

-Mais est-ce vraiment cela ? Ah ! ne te scandalise pas à mon sujet. Ma mémoire s'est envolée avec mon chagrin ! J'ai la tête remplie du bruit des larmes et du rôle de

mes fils. Quel rôle ! Quel rôle !... Cela m'a dissous le cerveau. Je n'ai que ce rôle, en moi...

-Et moi, je t'y mettrai les paroles de la vie. Je sèmerai la Vie, car je suis Vie là où est la rupture de la mort. Rappelle-toi le grand Judas Macchabée qui voulut faire un sacrifice pour les morts avec la pensée juste qu'ils sont destinés à ressusciter et qu'il faut hâter pour eux l'heure de la paix par des sacrifices opportuns. Si Judas Macchabée n'avait pas été certain de la résurrection, aurait-il prié et fait prier pour les morts ? Lui, au contraire, comme il est écrit, pensa qu'une grande récompense était réservée à ceux qui meurent pieusement (2 M 12, 43-45), comme certainement tes fils sont morts... Tu vois que tu dis oui ?

Ne désespère donc plus. Mais prie saintement pour tes morts pour que leurs péchés soient effacés avant que je ne vienne à eux. Alors, sans attendre un instant, ils viendront avec moi au Ciel. Car Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie : je conduis, je dis la vérité et Je donne la vie à celui qui croit à ma vérité et me suit. Dis-moi : tes fils croyaient-ils à la venue du Messie ?

-Bien sûr, Seigneur. Ils avaient appris de moi cette croyance.

-Et Lévi croyait-il possible sa guérison toi mais... cela ne lui a pas servi... et il est mort découragé après avoir tant espéré... Les pleurs de la femme reprennent plus calmes, mais plus désolés dans ce calme que dans leur furie précédente.

-Ne dis pas que cela n'a pas servi. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra éternellement... La nuit descend, femme. Je rejoins mes apôtres. Je te laisse, Mère...

-Ah ! reste, toi aussi !... J'ai peur, si tu t'éloignes, d'être reprise par ce tourment... La tempête commence à peine, à peine à se calmer en t'écoutant...

-Ne crains pas ! Tu as Marie avec toi. Demain, je reviendrai. J'ai quelque chose à dire aux bergers. Puis-je leur demander de venir près de ta maison ?...

-Oh ! oui. Ils y venaient aussi l'an passé pour mon fils... Derrière la maison, il y a un jardin et puis une cour rustique. Ils peuvent y venir comme ils faisaient alors pour rassembler les troupeaux...

-C'est bien. Je viendrai. Sois bonne. Rappelle-toi que, au Temple, Marie t'avait été confiée. À mon tour, je te la confie cette nuit.

-Oui, sois tranquille. J'en prendrai soin, je la... Je devrai penser à son souper, à son repos... Il y a combien de temps que je ne pense plus à ces choses ! Marie, veux-tu dormir dans ma chambre comme le faisait Lévi durant sa maladie ? Moi, dans le lit de mon fils, toi dans le mien. Et il me semblera entendre sa respiration légère... Il me tenait toujours par la main..

-Oui, Élise. Et auparavant nous parlerons de *tant* de choses .

-Non, tu es fatiguée. Tu dois dormir. -Toi aussi...

-Oh ! Moi ! Je ne dors plus depuis des mois... Je pleure... Je pleure... Je ne sais pas faire autre chose... -Ce soir, au contraire, nous prierons et puis nous irons au lit et tu dormiras... Nous dormirons la main dans la main, nous deux aussi. Tu peux aller, mon Fils, et prie pour nous...

-Je vous bénis. Que la paix soit avec vous et à cette maison!

Et Jésus s'en va avec la servante qui reste interdite et ne fait que répéter :

-Quel miracle, Seigneur ! Quel miracle ! Après tant de mois, elle a parlé, elle a pensé... Oh ! Quelle affaire !... On disait qu'elle mourait folle... Et j'en étais peinée car elle est bonne.

-Oui, elle est bonne, c'est pourquoi Dieu lui viendra en aide. Adieu femme. Paix aussi à toi. Jésus sort dans la rue à moitié sombre et tout prend fin.

MARIE ÉVEILLE LA PENSÉE D'ÉLISE

3-429
T3-399

La nouvelle qu'Élise s'est enfin décidée à sortir de sa tragique mélancolie s'est répandue dans le pays. C'est au point que, quand Jésus suivi des apôtres et des disciples va vers la maison en traversant le pays, beaucoup de gens l'observent attentivement et même interrogent tel et tel berger à son sujet, sur sa venue, sur ceux qui sont avec lui, et qui est l'enfant, et qui sont les femmes, et quel remède il a donné à Élise pour la tirer de la nuit de la folie, si vite, dès qu'il est apparu, et ce qu'il fera, et ce qu'il dira... C'est à qui a le plus envie de poser des questions..

En dernier lieu ils demandent : -Ne pourrions-nous pas venir, nous aussi ? Ce à quoi les bergers répondent : -Nous ne le savons pas. Il faut le demander au Maître. Allez-y. -Et, s'il nous reçoit mal ?

-Il ne reçoit jamais mal, pas même les pécheurs. Allez, allez. Il en sera content.

Un groupe de personnes : femmes et hommes, la plupart assez âgés comme Élise, s'interrogent et puis s'avancent, s'approchent de Jésus qui parle avec Pierre et Barthélémy et l'appellent, pas très sûrs d'eux : -Maître...

-Que voulez-vous ? demande Barthélémy. -Parler avec le Maître, pour demander...

-La paix vienne à vous. Quelles questions voulez-vous me poser ?

Les gens s'enhardissent en le voyant sourire et disent : -Nous sommes tous des amis d'Élise, de sa maison. Nous avons entendu dire qu'elle est guérie. Nous voudrions la voir et t'entendre. Pouvons-nous venir ?

-Pour m'entendre, certainement. Pour la voir, non, mes amis. Mortifiez votre amitié et aussi votre curiosité, car il y a de cela aussi. Respectez une grande douleur qu'il ne faut pas troubler. -Mais, n'est-elle pas guérie ?

-Elle revient à la lumière. Mais lorsque cesse la nuit, est-ce que le plein midi arrive tout d'un coup ? Et quand on rallume un feu éteint, la flamme est-elle vive tout de suite ? C'est la même chose pour Élise. Et si un vent intempestif souffle sur la petite flamme qui surgit, ne l'éteint-il pas ? Soyez donc prudents. La femme n'est qu'une plaie. Même l'amitié pourrait l'exaspérer, car elle a besoin de repos, de silence, de solitude non plus tragique comme était celle d'hier, mais d'une solitude résignée pour se retrouver elle-même... -Alors quand donc la verrons-nous ?

-Plus tôt que vous ne pensez. Car elle se trouve désormais dans le sillage du salut. Mais si vous saviez ce que c'est que de sortir de ces ténèbres-là ! Elles sont pires que la mort. Et qui en sort, au fond, a honte d'y avoir été et que le monde le sache.

-Tu es médecin ? -Je suis le Maître .

Ils sont arrivés devant la maison. Jésus se tourne vers les bergers : -Allez dans la cour. Que vienne avec vous qui veut. Mais que personne ne fasse de bruit et n'aille plus loin que la cour. Veillez-y, vous aussi, dit-il aux apôtres, pour que tout se passe bien. Et vous (il parle à Salomé et à Marie d'Alphée) faites attention que l'enfant ne fasse pas de tapage. Adieu. Il frappe à la porte, pendant que les autres prennent un sentier et s'en vont à l'endroit convenu. La servante ouvre. Jésus entre au milieu des courbettes répétées de la servante. -Où est ta maîtresse ?

-Avec ta Mère... et, imagine donc ! Elle est descendue au jardin ! Quelle affaire ! Quelle affaire ! Et hier soir, elle est venue dans la salle à manger... Elle pleurait, mais elle est venue. J'aurais voulu qu'elle prenne aussi de la nourriture, au lieu de la goutte de lait habituelle, mais je n'y suis pas arrivée !

-Elle en prendra. N'insiste pas. Sois patiente aussi dans ton amour pour ta maîtresse. -Oui, Sauveur, je ferai tout ce que tu dis...

[...] Dans le fond du jardin seulement, où la servante a fait pousser des salades et des légumes, il y a un peu d'ordre. Marie est avec Élise sous une tonnelle toute ébouriffée de sarments et de vrilles qui descendent jusqu'à terre. Jésus s'arrête et regarde sa jeune Mère qui avec beaucoup de finesse, éveille la pensée d'Élise et la dirige vers des objets bien différents de ceux qui accaparaient les pensées de la femme désolée.

La servante va trouver sa maîtresse et lui dit : -Le Sauveur est arrivé.

Les femmes se retournent et vont à lui, l'une avec son doux sourire, l'autre avec son visage fatigué et égaré. -Paix à vous. Quel beau jardin...

-Il était beau... dit Élise. La terre est fertile, regarde quels beaux fruits se préparent à mûrir ! Et que de fleurs sur ces rosiers ! Et là ? Ce sont des lys ?

-Oui, autour du bassin où mes enfants se sont tant amusés. Mais alors il était en bon état... Maintenant, ici, tout est en ruines. Il ne me semble plus que ce soit le jardin de mes fils.

-Quelques jours suffiront pour qu'il redevienne comme auparavant. Moi je t'aiderai. N'est-ce pas, Jésus ? Tu vas me laisser ici quelques jours avec Élise. Nous avons tant à faire...

-Tout ce que tu veux, Je le veux. Élise le regarde et murmure : -Merci .

Jésus caresse sa tête blanchie puis prend congé pour aller rejoindre les bergers. Les femmes restent au jardin mais, peu après, quand elle entend la voix de Jésus, saluant les personnes présentes, résonner dans l'air tranquille, Élise, comme attirée par une force irrésistible, s'approche lentement d'une haie qui sépare le jardin de la cour. Jésus parle d'abord aux trois bergers. Il se trouve tout près de la haie, avec, en face de lui, les apôtres et les habitants de Bétsur qui l'ont suivi. Les Marie, avec l'enfant, sont assises dans un coin. Jésus interroge les bergers : -Mais, êtes-vous liés par contrat ou bien pouvez-vous quitter votre emploi n'importe quand ?

-Voilà, en réalité nous sommes des serviteurs libres, mais quitter tout d'un coup, maintenant que les troupeaux réclament tant de soins et qu'il est difficile de trouver des bergers, cela ne nous paraît pas convenable.

-Non, ce ne serait pas beau, mais il n'est pas nécessaire que ce soit tout de suite. Je vous le dis à l'avance pour que vous prépariez un juste arrangement. Je vous veux libres pour vous unir aux disciples et m'apporter votre aide...

-Oh ! Maître !... Les trois sont dans une extase de joie.

-Mais, en serons-nous capables ? disent-ils ensuite.

-Je n'en doute pas. Alors, c'est entendu. Dès que possible, vous vous unissez à Isaac. -Oui, Maître. -Allez, vous aussi, rejoindre les autres. Je parlerai aux gens.

Une fois les bergers congédiés, Jésus se tourne vers la foule.

-Que la paix soit avec vous. Hier, J'ai écouté parler deux grands malheureux. L'un à l'aurore de la vie, l'autre à son crépuscule : deux âmes que faisait pleurer leur désolation. Et J'ai pleuré en mon cœur avec eux en voyant combien de souffrances il y a sur la terre et comment Dieu seul peut les soulager. Dieu ! La connaissance exacte de Dieu, de sa grande, de son infinie bonté, de sa présence continuelle, de ses promesses. J'ai vu comment l'homme peut être torturé par l'homme et comment il peut être entraîné par la mort en des désolations sur lesquelles travaille Satan pour augmenter la douleur et pour créer des ruines. Je me suis dit alors : "Les enfants de Dieu ne doivent pas souffrir de cette torture dans leurs tortures. Donnons la connaissance de Dieu à celui qui l'ignore, rendons-la à celui qui l'a oubliée sous les bourrasques de la douleur". Mais J'ai vu aussi que moi seul, je ne suffis plus aux besoins infinis des frères. Et j'ai décidé d'en appeler beaucoup, un nombre toujours plus grand pour que tous ceux qui ont besoin du réconfort de la connaissance de Dieu puissent l'obtenir.

Ces douze sont les premiers³⁶. En m'aidant, ils sont capables d'amener à moi, et par conséquent au réconfort, tous ceux qu'accable le poids trop grand de la douleur. En vérité, je vous le dis : venez à moi, vous tous qui êtes affligés, dégoûtés, qui avez le cœur blessé, qui êtes fatigués, et je partagerai votre douleur et vous donnerai la paix (Mt 11, 28-29). Venez, par l'intermédiaire de mes apôtres, de mes disciples, hommes et femmes, dont le nombre s'accroît chaque jour de nouveaux volontaires. Vous trouverez le réconfort dans vos douleurs, une compagnie dans vos solitudes, l'amour des frères, pour vous faire oublier la haine du monde. Vous trouverez, élevé au-dessus de tous, l'amour de Dieu comme suprême consolateur et compagnon parfait. Vous ne douterez plus de rien. Vous ne direz jamais plus : "Tout est fini pour moi" ! mais : "Tout commence pour moi dans un monde spirituel qui abolit les distances et supprime les séparations", un monde où les orphelins seront unis à leurs parents montés jusqu'au sein d'Abraham, où les pères et mères retrouveront les enfants qu'ils ont perdus, où les épouses et les veufs retrouveront leur conjoint. C'est en cette terre de Judée, proche encore de la Bethléem de Noémi, que je vous rappelle comment l'amour soulage la douleur et rend la joie. Regardez, vous qui pleurez, la désolation de Noémi (Rt 1,1-14) une fois sa maison restée sans hommes. Écoutez ses paroles d'adieu découragé à Orpha et Ruth : "Retournez à la maison de votre mère, que le Seigneur use de miséricorde envers vous comme vous avez usé de miséricorde avec ceux qui sont morts et avec moi..." Écoutez ses paroles lasses et insistantes. Elle n'espérait plus rien de la vie, elle qui autrefois était la belle Noémi et qui maintenant était la Noémi tragique, brisée par la douleur. Elle pensait seulement à retourner, pour y mourir, aux lieux où elle avait été heureuse au temps de sa jeunesse entre l'amour de son mari et les baisers de ses fils. Elle disait : "Allez, allez. Inutile de venir avec moi... Je suis comme une morte... Ma vie n'est plus ici, mais là-bas dans la vie de l'au-delà où eux se trouvent. Ne sacrifiez plus votre jeunesse à côté d'une chose qui meurt, car réellement je ne suis plus qu'une 'chose'. Tout m'est indifférent. Dieu m'a tout pris... Je suis une angoisse. Et je ferais votre angoisse... et elle me pèserait sur le cœur. Et le Seigneur m'en demanderait réparation, lui qui m'a déjà tant frappée, car vous retenir vous qui êtes vivantes près de moi qui suis morte serait de l'égoïsme. Retournez chez vos mères..." (Rt 1, 3-17).

Mais Ruth resta pour soulager cette douloureuse vieillesse. Ruth avait compris qu'il y a des douleurs plus grandes que celles qu'on a à supporter et que sa douleur de jeune veuve était moins lourde que la douleur de celle qui, en plus de son mari, avait perdu ses deux fils. Comme la douleur de l'orphelin, réduit à vivre de mendicité sans jamais plus de caresses, sans jamais plus de bons conseils, est bien plus grande que celle de la mère qui a perdu ses enfants. Comme la douleur de celui qui, par un ensemble de motifs, arrive à haïr le genre humain et voit en tout homme un ennemi dont il a à se défendre et qu'il doit craindre, est encore plus grande que les autres douleurs parce qu'elle affecte non seulement la chair, le sang, la mentalité, mais l'esprit avec ses devoirs et ses droits surnaturels et l'amène à sa perte. Combien, dans le monde, il y a de mères sans enfants et d'enfants sans mères ! Combien il y a de veuves sans enfants qui pourraient assister les vieillesse solitaires ! Combien il y en a qui, privés d'amour parce que ce sont tous des malheureux, pourraient employer leur besoin d'aimer et combattre la haine en donnant, donnant, donnant de l'amour à l'humanité malheureuse qui souffre toujours plus parce qu'elle hait toujours plus !

La douleur est une croix, mais elle est aussi une aile. Le deuil nous dépouille, mais pour nous revêtir. Debout, vous qui pleurez ! Ouvrez vos yeux, sortez des cauchemars,

36 Cf. Fascicule 3, Annexe 3 : les Apôtres.

des ténèbres, des égoïsme ! Regardez... Le monde est une lande où l'on pleure et où l'on meurt. Et le monde crie : "Au secours" ! par la bouche des orphelins, des malades, des solitaires, de ceux qui doutent, par la bouche de ceux qu'une trahison ou une cruauté font prisonniers de la rancune. Allez vers ceux qui crient ! Oubliez-vous au milieu de ceux qui sont oubliés ! Guérissez-vous au milieu des malades ! Espérez au milieu des désespérés ! Le monde est ouvert à toutes les bonnes volontés qui veulent servir Dieu dans le prochain et conquérir le Ciel : s'unir à Dieu et s'associer à ceux qui pleurent. Ici c'est, l'entraînement fécond, là c'est le triomphe. Venez. Imiter Ruth auprès de toutes les douleurs. Dites vous aussi : "Je serai avec vous jusqu'à la mort". Même si ces infortunés qui se croient incurables vous répondent : "Ne m'appellez plus Noémi, mais appelez-moi Mara car Dieu m'a remplie d'amertume", persistez. Et moi, je vous dis qu'en vérité un jour, grâce à votre insistance, ces malheureux s'exclameront : "Béni soit le Seigneur qui m'a sorti de l'amertume, de la désolation, de la solitude par les soins d'une créature qui a su faire fructifier sa douleur en bonté. Que Dieu la bénisse éternellement car elle a été pour moi le salut".

La bonté de Ruth, à l'égard de Noémi, pensez-y, a donné au monde le Messie parce que le Messie descend de David qui vient de Jessé descendant d'Obed, lui même descendant de Booz et de Ruth. Booz de Salmon, Salmon de Nahasson, Nahasson de Aminadab, Aminadab de Aram, Aram d'Esron, Esron de Pharès (Rt 4, 13 ; 18-22). Ce furent eux qui vinrent peupler les campagnes de Bethléem et préparer les ancêtres du Seigneur. Tout acte de bonté est l'origine de grandes choses auxquelles vous ne pensez pas et l'effort que fait quelqu'un contre son propre égoïsme peut provoquer une telle marée d'amour qu'elle est capable d'élever, d'élever en gardant dans sa limpidité celui qui l'a provoqué, jusqu'à le porter au pied de l'autel, jusqu'au cœur de Dieu. Dieu vous donne la paix ». Et Jésus, sans retourner dans le jardin par le portillon ouvert dans la haie, veille à ce que personne ne s'approche de la haie à travers laquelle vient une longue plainte... C'est seulement quand tous les gens de Bétsur s'en sont allés qu'il s'éloigne avec les siens sans troubler ces pleurs salutaires...

MARIE CHEZ LA MÈRE DE JUDAS À KERIOT³⁷

« Voici la Mère, la Mère avec Simon » ! s'écrie l'enfant qui voit Marie et Simon monter l'escalier qui mène à la terrasse sur laquelle est la pièce.

3-462
T3-437

Tous se lèvent et vont à la rencontre des deux qui arrivent. Bruits d'exclamations, de salutations, de sièges qu'on remue. Mais rien ne détourne Marie de saluer d'abord Jésus et puis la mère de Judas qui s'est profondément inclinée et que Marie au contraire redresse et embrasse comme si c'était une chère amie retrouvée après une longue absence. Ils rentrent dans la pièce, et Marie de Judas commande à la servante de nouveaux aliments pour ceux qui viennent d'arriver.

-Voici, Fils, le salut d'Élise, dit Marie et elle donne à Jésus un petit rouleau qu'il ouvre et lit. Il dit ensuite : -Je le savais, j'en étais certain. Merci, Maman, pour moi et pour Élise. Tu es vraiment la santé des infirmes !

-Moi ? Toi, mon Fils, pas moi.

-Toi, et tu es ma plus grande aide. Puis il se tourne vers les apôtres et vers les femmes disciples et il dit : -Élise écrit : "Reviens, ma Paix. Je veux non seulement t'aimer mais te servir³⁸". Et ainsi nous avons relevé de l'angoisse, de la mélancolie, une créature et nous avons gagné un disciple. Nous reviendrons, oui .

37 Voir Annexe 4 : Carte 6 de Carlos Martinez : 2ème Année de la Vie Publique. 2ème période de 4 mois. Éd. 2012

38 Voir Annexe 3 : Les Femmes Disciples.

-Elle veut connaître aussi les Femmes Disciples. Elle revient lentement, mais sans arrêt. Pauvre chérie ! Elle a encore des moments de défaillance et de peur. N'est-ce pas, Simon ? Un jour elle a voulu essayer de sortir avec moi, mais elle a vu un ami de son Daniel... et nous avons eu beaucoup de mal à calmer son chagrin. Mais Simon est si brave ! Il m'a suggéré, puisqu'elle éprouve le désir de rentrer dans le monde mais que le monde de Bétsur est trop plein de souvenirs pour elle, d'appeler Jeanne. Et il est allé l'appeler. Après les fêtes, elle était revenue à Béther auprès de ses splendides roseraies de Judée. Simon dit qu'il lui semblait rêver en traversant ces collines couvertes de rosiers, il croyait être au Paradis. Elle est venue tout de suite. Elle a pu comprendre et comprendre une mère qui pleure ses fils ! Élise s'est beaucoup attachée à elle et moi je suis venue. Jeanne veut la persuader de sortir de Bétsur et d'aller dans son château. Et elle y réussira car elle est douce comme une colombe mais ferme comme du granit quand elle le veut.

-Nous irons à Bétsur au retour, et puis nous nous séparerons. Vous, les Femmes Disciples, vous resterez quelque temps avec Élise et Jeanne. Nous, nous parcourrons la Judée et nous nous retrouverons à Jérusalem pour la Pentecôte...

Marie la très sainte et Marie mère de Judas sont ensemble. Non pas dans la maison de ville mais dans celle de la campagne. Elles sont seules. Jésus et les apôtres sont dehors. Les femmes disciples et l'enfant sont dans la splendide pommeraie et on entend leurs voix qui se mêlent au bruit du linge que l'on bat au lavoir. Peut-être qu'elles font la lessive pendant que l'enfant joue.

La mère de Judas est assise dans une pièce dans la pénombre à côté de Marie et elle lui parle : -Ces jours paisibles resteront en moi comme un doux rêve. Trop courts ! Trop ! Je comprends qu'on ne doit pas être égoïste et qu'il est juste que vous alliez chez cette pauvre femme et vers tant d'autres malheureux. Mais si je pouvais ! Si je pouvais arrêter le temps, ou venir avec vous !... Mais je ne peux pas. Je n'ai pas de parents en dehors de mon fils et je dois m'occuper des biens de la maison...

-Je comprends... C'est une douleur de te séparer de ton fils. Nous mères, nous voudrions être toujours avec nos enfants. Mais nous les donnons pour une bien grande cause et nous ne les perdons pas. La mort même ne nous enlève pas nos enfants, s'ils sont eux, et si nous sommes nous, dans la grâce aux yeux de Dieu. Mais nous les avons encore sur la terre, même si la volonté de Dieu les arrache à notre sein pour les donner au monde, pour le bien de ce monde. Nous pouvons toujours les rejoindre et même l'écho de leurs œuvres nous donne comme une caresse au cœur, car leurs œuvres sont le parfum de leurs âmes.

-Qu'est-il ton Fils, pour toi, Femme ? demande doucement Marie de Judas.

Et la très sainte Marie répond avec assurance : -C'est ma joie.

-Ta joie !... et puis la mère de Judas fond en larmes en se courbant sur elle-même, comme pour cacher son chagrin. Son front touche pour ainsi dire ses genoux, tant elle est repliée sur elle-même.

-Pourquoi pleures-tu, ma pauvre amie ? Pourquoi ? Dis-le-moi. Je suis heureuse dans ma maternité, mais je sais comprendre aussi les mères qui ne le sont pas...

-Oui, les mères qui ne sont pas heureuses ! J'en suis une. Ton Fils est ta joie... Le mien est ma douleur. Il l'était, du moins. Maintenant, depuis qu'il est avec ton Fils, il m'afflige moins. Ah ! Parmi tous ceux qui prient pour ton saint Fils, pour son bien et son triomphe, il n'y en a pas une, après toi, bienheureuse, qui prie autant que cette malheureuse qui te parle... Dis-moi la vérité : que penses-tu de mon fils ? Nous sommes deux mères, l'une en face de l'autre. Entre nous, il y a Dieu. Et nous parlons de nos fils. Tu ne peux que trouver facile de parler du tien. Moi... moi, je dois me faire violence

pour parler du mien. Mais pourtant, quel bien ou quelle douleur peut me venir de cette conversation ! Et même si c'est de la douleur, ce sera toujours un soulagement d'en avoir parlé...

Cette femme de Bétsur a été presque folle de la mort de ses fils, n'est-ce pas ? Mais je te jure que parfois j'ai pensé et que je pense en regardant mon Judas, beau, en pleine santé mais qui n'est pas bon, pas vertueux, qui n'a pas l'âme droite, dont les sentiments ne sont pas sains, que je préférerais le pleurer mort plutôt que de le savoir... de le savoir très mal vu de Dieu. Toi, dis-moi, que penses-tu de mon fils ? Sois franche. Cela fait plus d'un an que cette question me brûle le cœur. Mais à qui le demander ? Aux habitants ! Eux ne savaient pas encore qu'il y avait le Messie et que Judas voulait aller avec lui. Moi, je le savais. Il me l'avait dit en venant ici, après la Pâque, exalté, violent, comme toujours quand il a un caprice et comme toujours plein de mépris pour les conseils de sa mère. À ses amis de Jérusalem ? Une sainte prudence et une pieuse espérance me retenaient de le faire. Je ne voulais pas leur dire à eux, que je ne peux pas aimer parce qu'ils ont tout sauf la sainteté : "Judas suit le Messie". Et j'espérais que son caprice tomberait comme tant d'autres, comme tous, me causant bien sûr des larmes et des déplaisirs comme à plus d'une jeune fille ici et ailleurs qu'il a énamourée et puis n'a jamais épousée.

Tu ne sais pas qu'il y a des endroits où il ne va plus parce qu'il pourrait s'y trouver justement châtié ? Même son engagement au Temple fut un caprice. Il ne sait pas ce qu'il veut. Jamais. Son père, que Dieu lui pardonne, l'a gâté. Les deux hommes de la maison ne m'ont jamais écoutée. Je n'ai eu qu'à pleurer et réparer des humiliations de toutes sortes... Quand Joanne est morte — et bien que personne ne l'eût dit, je sais qu'elle mourut de chagrin quand, après avoir attendu pendant toute sa jeunesse, Judas lui déclara qu'il ne voulait pas se marier, alors qu'il était connu qu'à Jérusalem il avait envoyé des amis pour demander sa fille à une femme riche et qui possédait des comptoirs jusqu'à Chypre — j'ai dû pleurer beaucoup, beaucoup à cause des reproches que me fit la mère de la jeune morte, comme si j'avais été complice de mon fils. Non. Je ne le suis pas, mais je ne suis rien auprès de lui.

L'an passé, quand le Maître fut ici, je me rendis compte que lui avait compris... et je fus sur le point de parler. Mais il est douloureux pour une mère de devoir dire : "Crains mon fils. Il est avide, il a le cœur dur, c'est un vicieux, un orgueilleux, un instable". Et cela, il l'est. Moi... moi je prie pour que ton Fils qui fait tant de miracles, en fasse un pour mon Judas... Mais toi, toi, dis-moi : que penses-tu de lui ?

Marie, qui est restée silencieuse avec une expression de douloureuse pitié devant ces lamentations maternelles auxquelles son âme droite ne peut donner un démenti, dit doucement : -Pauvre mère !... Qu'est-ce que je pense ? Oui ton fils n'est pas l'âme limpide de Jean, ni le doux André, il n'a pas la fermeté de Mathieu qui a voulu se convertir et qui l'a fait. C'est... un instable, oui, c'est cela. Mais nous prions tant pour lui, toi et moi. Ne pleure pas. Peut-être que dans ton amour de mère qui voudrait pouvoir être fière du fils, tu le vois pire qu'il ne l'est...

-Non ! Non ! Je vois juste et j'ai tellement peur.

La pièce est pleine des plaintes de la mère de Judas et, dans la pénombre, la blancheur du visage de Marie ressort : elle est devenue plus pâle après ces aveux maternels qui avivent tous les soupçons de la Mère du Seigneur. Mais elle se maîtrise. Elle attire à elle la mère malheureuse et la caresse, alors que celle-ci, une fois rompues les digues qui la retenaient, raconte confusément, fiévreusement toutes les duretés, les exigences, les violences de Judas avant d'achever : -Je rougis pour lui quand je me vois l'objet des attentions affectueuses de ton Fils ! Je ne le lui demande pas. Mais je

suis sûre qu'au-delà de la bonté qu'elles expriment, Il agit ainsi pour signifier par ses actes, à Judas : "Souviens-toi que c'est ainsi qu'on doit traiter une mère". Maintenant, maintenant il me paraît être toute bonté... Ah ! si c'était vrai ! Aide-moi, aide-moi par ta prière, toi qui es sainte, pour que mon fils ne soit pas indigne de la grande grâce que Dieu lui a accordée ! S'il ne veut pas m'aimer, s'il ne veut pas être reconnaissant envers moi, qui l'ai enfanté et élevé, cela n'est rien. Mais qu'il sache aimer réellement Jésus, qu'il sache le servir avec fidélité et reconnaissance. Si cela ne devait pas être, alors... alors que Dieu lui ôte la vie. Je préfère l'avoir au tombeau... Je l'*aurais* finalement car, depuis qu'il a eu la raison, il m'a bien peu appartenu. Mort plutôt que mauvais apôtre. Puis-je faire cette prière ? Qu'en dis-tu ?

-Prie le Seigneur d'agir pour le mieux. Ne pleure plus. J'ai vu des prostituées et des gentils aux païens aux pieds de mon Fils et, avec eux, des publicains et des pécheurs. Tous étaient devenus des agneaux par sa Grâce. Espère, Marie, espère. Les peines des mères sauvent les enfants, ne le sais-tu pas ... ?

Et tout s'achève sur cette question pleine de pitié.

JÉSUS RETROUVE SA MÈRE ET ACCUEILLE ÉLISE CHEZ JEANNE³⁹

-La pente du chemin est plus raide, mais cela vaut la peine de le suivre car de là on domine tout ce paradis, dit le Zélote. Et nous serons vite arrivés au château de Béther. Jeanne y vit librement, au milieu de ses paysans qui gardent seuls toute cette richesse. Mais ils aiment tant leur maîtresse, qui fait de ces vallées un éden de beauté et de paix, qu'ils valent mieux que tous les gardes d'Hérode. Voici, regarde, Maître. Regardez, mes amis, et de la main, il montre un hémicycle de collines envahies par les roses... Tous les disciples restent éberlués par tant de beauté.

-Mais que fait-elle de tout cela ? demande Philippe.

-Elle en profite, répond Thomas.

-Non. Elle en extrait aussi l'essence, donnant du travail à des centaines de serviteurs fleuristes et aux habitués à l'extraction des essences. Les Romains en sont avides. Jonathas⁴⁰ me le disait en me montrant les comptes de la dernière récolte. Mais voilà là-bas Marie, femme d'Alphée avec l'enfant. Ils nous ont vu et ils appellent les autres...» En effet, voici Jeanne et les deux Marie que précède Margziam qui descend en courant, les bras déjà prêts à embrasser. Elles se dirigent rapidement vers Jésus et Pierre, et se prosternent devant Jésus.

-La paix à vous toutes. Où se trouve ma Mère ?

-Au milieu des rosiers, Maître, avec Élise. Ah ! Elle est bien guérie ! Elle peut affronter le monde et te suivre. Merci de t'être servi de moi pour cela.

-Merci à toi, Jeanne. Tu vois qu'il était utile de venir en Judée ? Margziam, voici des cadeaux pour toi. Ce beau pantin et ces belles brebis. Cela te plaît ?

De joie, l'enfant en perd son souffle. Il va vers Jésus qui s'est penché pour lui donner la figurine et il est resté ainsi pour le regarder en face. Et l'enfant se jette à son cou, et l'embrasse le plus fort qu'il peut.

-Comme ça, tu vas te faire doux comme les brebis et tu deviendras plus tard un bon berger pour ceux qui croient en Jésus. N'est-ce pas ?

Margziam dit oui, oui, oui, tout essoufflé, les yeux illuminés par la joie.

-Maintenant va voir Pierre ; moi, je vais trouver ma Mère. J'aperçois là-bas un pan de son voile qui voltige le long d'une haie de rosiers.

39 Jeanne de Chouza a été guérie par Jésus (Cf. Fascicule 3, p. 88) et devient Femme Disciple. Voir Annexe 3.

40 Jonathas de Bethléem est un des bergers de la Nativité. Il devient régisseur de Chouza qui est l'époux de Jeanne et l'intendant d'Hérode Antipas.

Il court vers Marie et la reçoit sur son cœur au détour du sentier. Marie, après le premier baiser, explique encore toute essoufflée : -Élise arrive derrière moi... J'ai couru pour t'embrasser... car je n'aurais pas pu m'en priver, mon Fils... et je ne voulais pas le faire devant elle... Elle est bien changée... Mais son cœur souffre toujours devant les joies des autres, qui lui sont pour toujours refusées. La voilà qui arrive.

Élise fait vivement les derniers pas et s'agenouille pour baiser le vêtement de Jésus. Ce n'est plus la femme tragique de Bétsur, mais une vieille femme, austère, marquée par la souffrance et par la trace qu'elle a laissée sur son visage et dans son regard. -Béni sois-tu, Maître, maintenant et toujours, pour m'avoir rendu la sérénité que j'avais perdu. -Toujours plus de paix pour toi, Élise. Je suis content de te trouver ici. Lève-toi. -Moi aussi, je suis contente. J'ai tant de choses à te dire et à te demander, Seigneur. Nous en aurons tout le temps car je vais rester ici quelques jours. Viens que je te fasse connaître tes condisciples.

-Oh ! Tu as donc déjà compris ce que je voulais te dire ? Que je veux renaître à une vie nouvelle : la tienne ; me refaire une famille : la tienne ; retrouver des fils : les tiens. Comme tu l'as dit en parlant de Noémi dans ma maison, à Bétsur. Moi, je suis une nouvelle Noémi, par ta grâce, mon Seigneur. Que tu en sois béni. Je ne suis plus amère et stérile. Je serai encore mère. Et, si Marie le permet, encore un peu ta mère et en plus la mère des fils de ta doctrine. -Oui, tu le seras. Marie n'en sera pas jalouse, et moi, je t'aimerai de façon à ne pas te faire regretter d'être venue. Allons maintenant vers ceux qui veulent te dire qu'ils t'aiment comme des frères. Et Jésus la prend par la main pour la conduire vers sa nouvelle famille. Le voyage, dans l'attente de la Pentecôte, est terminé.

Jésus est à Jérusalem mi-Mai pour la Fête des Moissons (Shavouot ou Pentecôte) et guérit le paralytique à la piscine de Bethesda (Jn 5, 1-47). Puis Jésus remonte en Galilée. Un des grands événements du Livre 4 de l'Évangile tel qu'il m'a été révélé, est la conversion de Marie-Magdeleine. Jésus est à Capharnaüm et reçoit sa sœur Marthe.

“TA SŒUR EST CHEZ MA MÈRE”

Jésus monte sur la terrasse. Voilà Marthe qui monte, elle aussi.

-La paix à toi, Marthe. Un sanglot lui répond.

-Tu pleures encore ? Mais n'es-tu pas heureuse ? De la tête, Marthe fait signe que non. -Mais pourquoi donc... ?

Une longue pause, pleine de sanglots. Enfin, dans un gémissement :

-Depuis plusieurs soirs, Marie n'est plus revenue...

Jésus la regarde et dit lentement, avec assurance, d'un air *dominateur* :

-Ne pleure pas. Marie est venue à moi il y a trois soirs. Elle m'a parfumé les pieds, elle a mis à mes pieds tous ses bijoux⁴¹(Lc 7, 36-50). Elle s'est consacrée ainsi, et pour toujours, en prenant place parmi mes disciples. Ne la dénigre pas en ton cœur. Elle t'a surpassée. -Mais où est donc ma sœur » ? crie Marthe en relevant son visage bouleversé. Pourquoi n'est-elle pas rentrée à la maison ?...

-Ta sœur est allée savourer sa joie, en s'entourant d'une solitude sainte, parce qu'elle a cette pudeur très sensible des rachetés. Je te l'avais dit à l'avance. Elle ne

41 Chez Simon le Pharisien de Capharnaüm. Il fait partie du Sanhédrin, dans le Collège des Anciens. Il est réservé sans être hostile à Jésus.

peut supporter le regard doux, mais inquisiteur de sa famille sur son nouveau vêtement d'épouse de la grâce. Et ce que je te dis est toujours vrai. Tu dois me croire.

[...] Ne sais-tu pas que rien n'est isolé de tout ce qui arrive et existe dans la création, mais que tout suit une loi éternelle de dépendances et de conséquences qui fait que l'acte d'une personne a des répercussions naturelles et surnaturelles très étendues ? Toi, tu pleures ici, tu connais ici ce doute atroce et tu restes fidèle à ton Christ même en cette heure de ténèbres. Là-bas, dans un endroit voisin que tu ne connais pas, Marie sent se dissoudre ses derniers doutes sur l'infinité du pardon qu'elle a obtenu. Ses pleurs se changent en sourire et ses ombres en lumière. C'est ton tourment qui l'a conduite là où se trouve la paix, là où les âmes se régénèrent auprès de la Génératrice immaculée, auprès de celle qui est tellement Vie qu'elle a obtenu de donner au monde le Christ qui est la Vie. Ta sœur est chez ma Mère. Ah ! elle n'est pas la première à rentrer sa voile dans ce port paisible après que le doux rayon de la vivante Étoile Marie l'a appelée sur ce sein d'amour, par l'amour muet et actif de son Fils ! Ta sœur est à Nazareth.

-Mais comment s'y est-elle rendue, ne connaissant ni ta Mère, ni ta maison ?... Toute seule... De nuit... Comme cela... Sans moyens... Avec ce vêtement... Un si long chemin... Comment ?

-Comment ? Comme l'hirondelle fatiguée revient au nid de sa naissance en traversant mers et montagnes, en triomphant des tempêtes, des nuages et des vents contraires. Comme vont les hirondelles aux lieux de leur hivernage, par un instinct qui les guide, par une tiédeur qui les y invite, par le soleil qui les appelle. Elle aussi est accourue vers le rayon qui l'appelle... vers la Mère universelle. Et nous la verrons revenir à l'aurore, heureuse... sortie pour toujours des ténèbres, avec une Mère à son côté, la mienne, et pour n'être jamais plus orpheline. Peux-tu croire cela ?

-Oui, mon Seigneur.

Marthe est comme fascinée. En effet Jésus a vraiment été un dominateur. Grand, debout, et pourtant légèrement incliné au-dessus de Marthe agenouillée, il a parlé lentement d'un ton pénétrant, comme pour se transmettre lui-même à la disciple bouleversée. Peu de fois je l'ai vu avec cette puissance pour persuader par sa parole quelqu'un qui l'écoute. Mais à la fin, quelle lumière, quel sourire sur son visage !

Marthe le reflète par un sourire et une lumière plus apaisée sur son propre visage.

-Et maintenant va te reposer, en paix.

Marthe lui baise les mains et descend rassérénée...

MARIE A PRIS MARIE-MAGDELEINE PAR LA MAIN POUR LA CONDUIRE À JÉSUS

-Il y aura peut-être de la tempête aujourd'hui, Maître. Tu vois ces bandes couleur de plomb qui arrivent de derrière l'Hermon ? Et tu vois comme le lac se ride ? Tu sens le souffle de la tramontane qui alterne avec les chaudes bouffées de sirocco. Des tourbillons sont des signes évidents de tempête.

-Dans combien de temps, Simon ?

-Avant la fin de l'heure de prime⁴². Regarde comme les pêcheurs se hâtent de revenir. Ils sentent le lac qui menace. Sous peu lui aussi aura la couleur du plomb, puis de la poix et puis deviendra une furie.

42 Prime : Première heure de la journée soit 6h00 du matin.

[...] -Simon, viens avec moi. Appelle le serviteur de Marthe et appelle Jacques, mon frère. Prends une grosse toile, grosse et large. Deux femmes sont sur la route et il faut aller à leur rencontre. Pierre le regarde, curieux, mais obéit sans perdre de temps.

Et, sur la route, alors qu'en courant ils traversent le pays en allant vers le sud, Simon demande :

-Mais de qui s'agit-il ?

-De ma Mère et de Marie de Magdala.

-Ta Mère et Marie de Magdala?!!! Ensemble?!!!

Puis il se remet à courir parce que Jésus ne s'arrête pas et que ne s'arrêtent pas, Jacques et le serviteur. Mais il dit de nouveau :

-Ta Mère et Marie de Magdala ! Ensemble ! Depuis quand ?

-Depuis qu'elle n'est plus que Marie de Jésus. Dépêche-toi, Simon. Voilà les premières gouttes...

Et Pierre essaie d'aller aussi vite que ses compagnons plus grands et plus rapides que lui. La poussière s'élève maintenant en nuage de la route brûlée, poussée par un vent qui prend de la force d'un instant à l'autre, un vent qui brise le lac et le soulève en formant des crêtes qui commencent à se briser avec fracas sur le rivage. Quand il est possible de voir le lac, on le voit devenir un gigantesque chaudron où l'eau bout furieusement. Des vagues d'un mètre au moins le parcourent dans tous les sens, se heurtent, s'élèvent en se confondant, se séparent en courant dans des directions opposées à la recherche d'une autre vague pour s'y heurter. C'est tout un duel d'écumes, de crêtes, de bosses pansues, de bruits éclatants, de mugissements, de gifles qui atteignent les maisons les plus proches de la rive. Quand les maisons cachent la vue, le lac fait sentir sa présence par un fracas plus fort que le sifflement du vent qui plie les arbres en leur arrachant les feuilles et en faisant tomber les fruits, plus fort même que le grondement des coups de tonnerre qui se prolongent, menaçants, précédés d'éclairs de plus en plus fréquents et puissants.

-Ces femmes doivent avoir bien peur ! dit Pierre à bout de souffle.

-Pas ma Mère. Quant à l'autre, je ne sais pas. Mais si nous ne faisons pas vite, elles vont être sûrement trempées.

Ils ont dépassé Capharnaüm de quelques centaines de mètres quand, dans des nuages de poussière, au milieu du premier grondement d'une averse qui se précipite en oblique avec violence, en rayant l'air obscurci, en devenant tout de suite une cascade qui se pulvérise, qui aveugle, qui coupe la respiration, ils voient alors deux femmes courir à la recherche d'un abri sous un arbre touffu.

-Les voilà ! Courons !

Mais bien que son amour pour Marie lui donne des ailes, Pierre avec ses jambes courtes qui n'ont rien de celles d'un coureur, arrive quand Jésus et Jacques ont déjà recueilli les femmes sous un lourd morceau de voile.

-On ne peut pas rester ici. On risque d'être foudroyés et d'ici peu, la route sera un torrent. Maître, allons au moins jusqu'à la première maison, dit Pierre tout essoufflé.

Ils marchent, avec les femmes au milieu, en tenant la toile étendue sur leur tête et leur dos. Le premier mot que Jésus dit à Marie-Magdeleine, qui porte encore le vêtement du soir du banquet dans la maison de Simon, mais avec, sur les épaules, un manteau de Marie Très Sainte, c'est pour dire :

-Tu as peur, Marie ?

Elle, qui est toujours restée la tête inclinée sous le voile de sa chevelure qui en courant s'est défaite, rougit, baisse encore davantage la tête et murmure :

-Non, Seigneur.

La Madone a aussi perdu ses épingles et, avec les tresses qui lui retombent sur les épaules ressemble à une fillette. Mais elle sourit à son Fils qui est à côté d'elle et lui parle par ce sourire.

-Tu es trempée, Marie, dit Jacques, fils d'Alphée, en touchant le voile et le manteau de la Vierge.

-Cela ne fait rien, et maintenant nous sommes à l'abri. N'est-ce pas, Marie ? Il nous a aussi sauvées de la pluie, dit doucement Marie à Marie-Magdeleine dont elle sent le douloureux embarras. Celle-ci, de la tête, fait signe que oui.

-Ta sœur sera contente de te revoir. Elle est à Capharnaüm. Elle te cherchait » dit Jésus. Marie lève un moment la tête et fixe de ses yeux splendides le visage de Jésus qui lui parle avec le même naturel qu'aux autres disciples. Mais elle ne dit rien. Elle est brisée par trop d'émotions. Jésus ajoute :

-Je suis content de l'avoir retenue. Je vous laisserai partir après vous avoir bénies

Sa parole se perd dans le claquement d'un coup de foudre proche. Marie-Magdeleine a un geste de frayeur. Elle porte les mains à son visage et se courbe en éclatant en sanglots.

-N'aie pas peur ! dit Pierre pour la rassurer.

-Le coup est passé, et avec Jésus, il n'y a rien à craindre.

Jacques aussi, qui est à côté de Marie-Magdeleine, lui dit :

-Ne pleure pas. Les maisons sont toutes proches.

-Je ne pleure pas de peur... Je pleure parce qu'il m'a dit qu'il me bénira... moi... moi... et elle ne peut rien ajouter.

La Vierge intervient pour la calmer en disant :

-Toi, Marie, tu as déjà franchi ton orage. N'y pense plus. Maintenant, tout est sérénité et paix. N'est-ce pas, mon Fils ?

-Oui, Mère, c'est tout à fait vrai. Sous peu le soleil va revenir, et tout sera plus beau, plus pur, plus frais qu'hier. Ce sera la même chose pour toi, Marie.

La Mère reprend, en serrant la main de Marie-Magdeleine :

-Je dirai à Marthe ce que tu as dit. Je suis contente de pouvoir la voir tout de suite et de lui dire combien sa Marie est pleine de bonne volonté.

Pierre, qui patauge dans la boue et supporte le déluge avec patience, quitte l'abri pour aller vers une maison demander un refuge.

-Non, Simon. Nous préférons tous revenir dans notre maison, n'est-ce pas ? dit Jésus. Tous approuvent et Pierre revient sous la toile.

Capharnaüm est un désert. Y règnent en maîtres le vent, la pluie, le tonnerre, les éclairs, et maintenant la grêle qui résonne et rebondit sur les terrasses et les façades. Le lac est effrayant tant il en impose. Les maisons voisines sont giflées par les vagues car la petite plage n'existe plus. Les barques, tirées à l'abri près des maisons, semblent naufragées tant elles sont remplies d'eau que chaque vague va rejoindre en faisant déborder celle qui y est déjà.

Ils entrent en courant dans le jardin, devenu un énorme marécage où flottent des débris sur l'eau agitée, et de là dans la cuisine où tout le monde est rassemblé. Marthe pousse un cri aigu quand elle voit sa sœur que Marie tient par la main. Elle se jette à son cou sans remarquer comme elle se mouille en le faisant, elle l'embrasse, l'appelle :

-Miri, Miri, ma joie ! Peut-être était-ce le diminutif qui leur servait quand Marie-Magdeleine était toute petite.

Marie pleure, penchée, la tête sur l'épaule de sa sœur, couvrant le vêtement sombre de Marthe d'un lourd voile d'or, unique chose qui brille dans la cuisine obscure

où brûle seulement un feu de brindilles pour dissiper les ténèbres que n'arrive pas à vaincre une petite lampe allumée.

Les apôtres sont stupéfaits et aussi le maître de maison et sa femme qui se sont montrés, au cri de Marthe, mais qui après un moment de curiosité compréhensible se retirent discrètement.

Quand la fureur des embrassements s'est un peu calmée, Marthe pense de nouveau à Jésus, à Marie, à l'étrangeté de leur arrivée tous ensemble et elle demande à sa sœur, à la Vierge, à Jésus, et je ne saurais dire à qui avec plus d'insistance :

-Mais comment ? Comment se fait-il que nous soyons tous réunis ?

-L'orage, Marthe, approchait. Je suis allé avec Simon, Jacques et ton serviteur à la rencontre des deux voyageuses.

Marthe est tellement étonnée qu'elle ne réfléchit pas au fait que Jésus allait ainsi avec assurance à leur rencontre et elle ne demande pas : « Mais tu savais » ? C'est Thomas qui le demande à Jésus, mais il n'obtient pas de réponse, car Marthe dit à sa sœur : -Mais, comment se fait-il que tu sois avec Marie ?

Marie-Magdeleine baisse la tête. La Vierge vient à son secours en la prenant par la main et en disant :

-Elle est venue chez moi comme une voyageuse qui s'en va où on peut lui enseigner le chemin pour arriver à son but. Elle m'a dit : "Apprends-moi comment faire pour appartenir à Jésus". Comme elle a une volonté réelle et complète, elle a tout de suite compris et appris cette sagesse ! Et moi, je l'ai trouvée tout de suite prête pour la prendre par la main, comme je le fais, afin de la conduire à toi, mon Fils, à toi, ma bonne Marthe, à vous, mes frères disciples, et pour vous dire : "Voici la disciple et la sœur qui ne donnera que des joies surnaturelles à son Seigneur et à ses frères". Veuillez me croire et l'aimer tous, comme Jésus et moi nous l'aimons.

Alors les apôtres s'approchent pour saluer la nouvelle sœur. Il n'est pas exclu qu'il y ait de la curiosité... mais comment faire ?! Oui, ce sont encore des hommes...

C'est avec son bon sens que Pierre dit :

-Tout va bien. Vous les assurez de votre aide et de votre amitié sainte. Mais il faudrait penser que la Mère et notre sœur sont trempées... Nous le sommes nous aussi, à vrai dire... Mais pour elles, c'est pire. Leurs cheveux dégouttent comme les saules après l'ouragan, les vêtements sont salis par la boue et trempés. Faisons du feu, demandons des vêtements, préparons de la nourriture chaude...

Tout le monde se met au travail et Marthe conduit dans la chambre les deux voyageuses trempées, pendant qu'on active le feu et qu'on étend devant la flamme les manteaux, les voiles, les vêtements absolument trempés. Je ne sais pas comment ils y arrivent... Je sais que Marthe, qui a retrouvé son allant d'excellente maîtresse de maison, va et vient, pleine d'empressement avec des chaudrons d'eau chaude, des tasses de lait fumant, des vêtements prêtés par la maîtresse de maison pour venir au secours des deux Marie [...]

Dans la pièce se trouvent, assises près de la fenêtre qui ouvre sur les collines, Marie avec Marthe et Marie-Magdeleine et deux autres femmes dont je ne sais pas exactement qui elles sont. Mais j'ai l'impression qu'elles sont déjà connues de Jésus et de Marie et des apôtres, car elles sont à l'aise. Certainement plus que Marie-Magdeleine qui reste immobile, la tête baissée, entre la Vierge et Marthe... La Vierge a remis son vêtement de laine bleu foncé, mais Marie-Magdeleine a un vêtement d'emprunt, court et étroit pour elle qui est grande et bien formée, et elle cherche à parer aux défauts du vêtement en restant enveloppée dans le manteau de sa sœur. Elle a rassemblé ses cheveux en deux grosses tresses qu'elle noue sur la nuque n'importe comment

parce que pour soutenir leur poids il faudrait bien plus que quelques épingles rassemblées par-ci par-là [...]

De l'autre côté de la pièce, assis sur des tabourets ou sur les rebords des fenêtres, il y a Jésus avec les apôtres et le propriétaire de la maison. Il manque le serviteur de Marthe. Pierre et les autres pêcheurs étudient le temps en faisant des pronostics pour le lendemain. Jésus écoute ou répond à ceci et à cela.

-Si j'avais su, j'aurais dit à ma mère de venir. Il serait bon que cette femme s'habitue à ses compagnes » dit Jacques, fils de Zébédée en regardant du côté des femmes.

-Hé! si on avait su !... Mais pourquoi maman n'est-elle pas venue avec Marie ? demande Jude à son frère Jacques.

-Je ne sais pas. Je me le demande moi aussi.

-N'est-elle pas malade ?

- Marie l'aurait dit.

-Je vais le lui demander et Jude va trouver les femmes.

On entend la voix limpide de Marie répondre :

-Elle va bien. C'est moi qui lui ai épargné une grande fatigue par cette chaleur. Nous nous sommes échappées comme deux fillettes, n'est-ce pas, Marie ? Marie est arrivée le soir, à la nuit, et nous sommes parties à l'aube. J'ai seulement dit à Alphée : "Voici la clef. Je reviendrai bientôt. Dis-le à Marie (mère de Jude)". Et je suis venue.

-Nous reviendrons ensemble, Mère. Dès que le temps sera beau et que Marie aura un vêtement, nous traverserons tous ensemble la Galilée en accompagnant les sœurs jusqu'au chemin le plus sûr. Ainsi elles seront connues aussi de Porphyrée, de Suzanne, de vos femmes et vos filles, Philippe et Barthélémy.

Elle est pleine de tact cette parole : « elles seront connues », pour ne pas dire :

« Marie sera connue » ! Elle est forte aussi et elle abat toutes les préventions et restrictions mentales des apôtres envers celle qui a été rachetée. Il *l'impose*, en vainquant leurs oppositions, la gêne qu'elle éprouve, tout. Marthe est rayonnante, Marie-Magdeleine rougit et elle a un regard suppliant, reconnaissant, troublé, que sais-je ?...

Marie Très Sainte a son doux sourire.

-Où irons-nous pour commencer, Maître ?

-À Bethsaïda, puis à Nazareth en passant par Magdala, Tibériade et Cana. De là par Jafia et Sémeron, nous irons à Bethléem de Galilée et puis à Sicaminon et à Césarée...

Jésus est interrompu par un sanglot de Marie-Magdeleine. Il lève la tête, la regarde, et puis reprend comme si de rien n'était :

-À Césarée vous trouverez votre char. *J'ai donné cet ordre* au serviteur et vous irez à Béthanie. Nous nous reverrons ensuite à la fête des Tentes. Marie-Magdeleine se reprend vite et ne répond pas aux questions de sa sœur, mais elle sort de la pièce et se retire, à la cuisine peut-être, pendant un moment.

-Marie souffre, Jésus, en entendant dire qu'elle doit aller dans certaines villes. Il faut la comprendre... Je le dis davantage pour les disciples que pour toi, Maître, dit Marthe, humble et angoissée.

-C'est vrai, Marthe. *Mais il faut qu'il en soit ainsi*. Si elle n'affronte pas tout de suite le monde, et ne brise pas cet horrible tyran qu'est le respect humain, son héroïque conversion restera paralysée. Tout de suite et avec nous.

ARRIVÉE À BETHSAÏDE. MARIE FAIT CONNAISSANCE DE PORPHYRÉE ET RETROUVE MARGZIAM QUI ENSEIGNE MARIE-MAGDELEINE

4-86
T4-88

Le beau temps est revenu sur la mer de Galilée. Et même tout est plus beau qu'avant la tempête car tout a été débarrassé de la poussière. L'atmosphère est d'une transparence totale et l'œil, en regardant le firmament, a l'impression qu'il s'est relevé et est devenu plus léger... C'est un voile presque transparent qui s'étend entre la terre et les splendeurs du Paradis. Le lac reflète cet azur parfait et rit tranquille avec ses eaux d'une couleur bleue turquoise.

L'aurore pointe. Jésus avec Marie, Marthe et Marie-Magdeleine, monte dans la barque de Pierre. En plus de Pierre et André, il y a aussi avec lui : Simon le Zélote, Philippe et Barthélémy. En revanche, Mathieu, Thomas, les cousins de Jésus et Judas sont dans la barque de Jacques et Jean. Ils mettent le cap sur Bethsaïde. C'est un bref trajet que le vent favorise. Le parcours ne prend que quelques minutes.

Quand ils sont sur le point d'arriver, Jésus dit à Barthélémy et à son inséparable compagnon Philippe : -Vous irez prévenir vos femmes. Aujourd'hui, Je viendrai chez vous. Et Il regarde les deux d'une manière expressive.

-Ce sera fait, Maître. Tu ne m'accordes pas à moi ni à Philippe de te garder avec nous ?

-Nous ne restons ici que jusqu'au coucher du soleil et je ne veux pas priver Simon-Pierre de la joie d'être avec Margziam.

La barque parvient au rivage et s'arrête. On débarque et Philippe et Barthélémy se séparent de leurs compagnons pour aller au village.

-Où vont ces deux-là ? demande Pierre au Maître qui est descendu le premier et se trouve à ses côtés. -Ils vont prévenir leurs femmes.

-Alors je vais, moi aussi, prévenir Porphyrée ?

-Inutile. Porphyrée est si bonne qu'il n'est pas nécessaire de la préparer. Son cœur ne sait donner que de la douceur.

Le visage de Simon-Pierre s'illumine quand il entend louer son épouse, et il n'ajoute rien. Entre-temps, les femmes sont descendues de la barque à l'aide d'une table qui a servi de débarcadère et elles se dirigent vers la maison de Simon.

Le premier qui les voit, c'est Margziam qui est en train de sortir avec ses brebis pour les mener brouter l'herbe fraîche sur les premières pentes de Bethsaïde. Avec un cri de joie, il en donne la nouvelle en courant se réfugier sur la poitrine de Jésus qui s'est incliné pour l'embrasser. Puis il va vers Pierre. Porphyrée accourt, les mains enfarinées, et s'incline pour saluer.

-Paix à toi, Porphyrée. Tu ne nous attendais pas si tôt, n'est-ce pas ? Mais j'ai voulu t'amener ma Mère et deux disciples, en plus de ma bénédiction. Ma Mère désirait revoir l'enfant... Le voici dans ses bras. Et les Femmes Disciples désiraient te connaître... Voici l'épouse de Simon. Une disciple bonne et silencieuse, active dans son obéissance plus que beaucoup d'autres. Elles, ce sont Marthe et Marie de Béthanie. Deux sœurs. Aimez-vous bien.

-Ceux que tu m'amènes me sont plus chers que mon sang, Maître. Viens. La maison se fait plus belle chaque fois que tu y mets les pieds.

Marie s'approche, souriante, et embrasse Porphyrée en lui disant :

-Je vois qu'en toi la mère est vraiment vivante. L'enfant a déjà une meilleure mine et il est heureux. Merci. -Oh ! Femme, plus que toute autre bénie ! Je sais que c'est grâce à toi que j'ai eu la joie de m'entendre appeler : maman. Et sache que je ne te

donnerai pas la peine de ne pas l'être avec tout ce qu'il y a de meilleur en moi. Entre, entre avec les sœurs...

Margziam regarde Marie-Magdeleine avec curiosité. Il se fait dans sa tête tout un travail de réflexion. À la fin, il dit : -Pourtant... à Béthanie tu n'y étais pas...

-Je n'y étais pas, mais maintenant j'y serai toujours, dit Marie-Magdeleine en rougissant et en ébauchant un sourire. Et elle caresse l'enfant, en lui disant : -Tu m'aimes-tu bien, même si nous ne nous faisons connaissance que maintenant ?

-Oui, parce que tu es bonne. Tu as pleuré, n'est-ce pas ? Et c'est pour cela que tu es bonne. Et tu t'appelles Marie, n'est-ce pas ? Ma mère aussi s'appelait ainsi et elle était bonne. Toutes les femmes qui s'appellent Marie sont bonnes. Cependant, finit-il, pour ne pas blesser Porphyrée et Marthe, cependant il y en a de bonnes parmi celles qui portent un autre nom. Comment s'appelait-elle ta mère ?

-Euchérie... et elle était si bonne, et deux grosses larmes tombent des yeux de Marie de Magdala.

-Tu pleures, parce qu'elle est morte ? demande l'enfant et il caresse ses très belles mains jointes sur son vêtement foncé, sûrement un de ceux de Marthe mis à ses mesures, car on voit que l'ourlet a été descendu. Et il ajoute : mais tu ne dois pas pleurer. Nous ne sommes pas seuls, sais-tu ? Nos mères sont toujours près de nous. C'est Jésus qui le dit. Et elles sont comme des anges gardiens. Cela aussi, Jésus le dit. Et si on est bon, elles viennent à notre rencontre quand on meurt et on monte vers Dieu dans les bras de la mère. Mais c'est vrai, tu sais ? C'est lui qui l'a dit !

Marie de Magdala embrasse bien fort le petit consolateur et le baise en disant :

-Prie alors pour que je devienne bonne comme ça.

- Mais, ne l'es-tu pas ? Avec Jésus ne vont que ceux qui sont bons... Et, si on ne l'est pas tout à fait, on le devient pour pouvoir être les disciples de Jésus, car on ne peut enseigner si l'on ne sait pas. On ne peut pas dire : "Pardonne" si d'abord nous ne pardonnons pas, nous. On ne peut pas dire : "Tu dois aimer ton prochain" si d'abord nous ne l'aimons pas, nous. La sais-tu, la prière de Jésus ? -Non.

-Ah ! c'est vrai ! Tu es depuis peu avec lui. Elle est si belle, tu sais ? Elle dit toutes ces choses. Écoute comme elle est belle.

Et Margziam dit lentement le « Pater Noster » avec sentiment et foi.

-Comme tu la sais bien ! dit Marie de Magdala saisie d'admiration.

-C'est ma mère qui me l'a enseignée la nuit, et la Mère de Jésus le jour. Mais, si tu veux, je vais te l'apprendre. Veux-tu venir avec moi ? Les brebis bêlent, elles ont faim. Je vais les emmener au pâturage. Viens avec moi. Je t'apprendrai à prier et tu deviendras tout à fait bonne et il lui prend la main. -Mais je ne sais pas si le Maître le veut...

-Va, va, Marie. Tu as un innocent pour ami, et des agneaux... Vas-y. En toute sérénité...

Marie de Magdala sort avec l'enfant et on la voit qui s'éloigne, précédée des trois brebis. Jésus regarde... les autres regardent aussi. -Ma pauvre sœur ! dit Marthe.

-Ne la plains pas. C'est une fleur qui redresse sa tige après l'ouragan. Tu entends ?... Elle rit... L'innocence reconforte toujours.

"À TOUS JE DONNE UNE ÂME UNIQUE ET NOUVELLE"

La barque louvoie le long de la côte de Capharnaüm à Magdala.

Marie de Magdala se trouve pour la première fois dans sa pose habituelle de convertie : assise sur le fond de la barque aux pieds de Jésus qui, de son côté, est assis austère sur une des banquettes de la barque. Le visage de Marie-Magdeleine est

très différent de celui d'hier. Ce n'est pas encore le visage radieux de Marie-Magdeleine qui court à la rencontre de Jésus chaque fois qu'il va à Béthanie, mais c'est déjà un visage débarrassé des craintes et des tourments, et son regard, d'abord aussi humble qu'il avait été effronté, est maintenant est serein et assuré ; dans ce sérieux plein de dignité, brille de temps à autre une étincelle de joie quand elle entend Jésus qui parle avec les apôtres ou avec sa Mère et Marthe.

Ils parlent de la bonté de Porphyrée si simple et si aimante, ils parlent de l'accueil affectueux de Salomé et des femmes de la famille de Barthélémy et de Philippe ; ce dernier dit :

-S'il n'y avait pas cette raison qu'elles sont encore bien jeunes et que la mère ne veut pas les savoir sur les routes, elles aussi te suivraient, Maître.

-Leur âme me suit, et c'est également un saint amour. Philippe, écoute-moi. Ta fille aînée est sur le point d'être fiancée, n'est-ce pas ?

-Oui, Maître, c'est un digne fiancé et ce sera un bon époux. N'est-ce pas, Barthélémy ?

-C'est vrai. J'en suis garant car je connais la famille. Je n'ai pas pu accepter d'être celui qui propose l'affaire mais, si je n'avais pas été retenu auprès du Maître, je l'aurais fait avec l'assurance paisible de créer une famille sainte.

-Mais la jeune fille m'a prié de te dire de n'en rien faire.

-Le fiancé ne lui plaît pas ? Elle est dans l'erreur, mais la jeunesse est folle. J'espère qu'elle se laissera convaincre. Il n'y a pas de raison de repousser un excellent époux. À moins que... Non, ce n'est pas possible ! dit Philippe.

-À moins que ? Achève, Philippe, dit Jésus pour l'encourager.

-À moins qu'elle en aime un autre. Mais ce n'est pas possible ! Elle ne sort jamais de la maison, et à la maison elle a une vie très retirée. C'est impossible !

-Philippe, il y a des amants qui pénètrent même dans les maisons les plus fermées ; qui savent parler, malgré toutes les barrières et toutes les surveillances, à celles qu'ils aiment ; qui abattent tous les obstacles de veuvage, ou de jeunesse bien gardée, ou... d'autre sorte encore, et qui prennent celles qu'ils veulent. Et il y a aussi des amants qu'on ne peut refuser parce qu'ils sont irrésistibles dans leur volonté, parce qu'ils sont assez séduisants pour vaincre toute résistance, fut-ce celle du démon. C'est l'un d'eux qu'aime ta fille, et c'est le plus puissant.

-Mais qui ? Quelqu'un de la cour d'Hérode ?

-Ce n'est pas une puissance !

-Quelqu'un... quelqu'un de la maison du Proconsul, un patricien romain ? Je ne le permettrai à aucun prix. Le sang pur d'Israël n'aura pas de contact avec un sang impur. Je tuerais plutôt ma fille. Ne souris pas, Maître ! Je souffre !

-Parce que tu es comme un cheval ombrageux. Tu vois des ombres où il n'y a que de la lumière. Mais sois tranquille. Le Proconsul n'est qu'un serviteur,. De même que ses amis patriciens, et César lui-même ?

-Mais tu plaisantes, Maître ! Tu as voulu me faire peur. Il n'y a personne de plus grand que César et de plus grand maître que lui.

-Il y a moi, Philippe.

-Toi ? Tu veux épouser ma fille ?

-Non, son âme. Je suis l'amant qui pénètre dans les maisons les mieux fermées et dans les cœurs les mieux verrouillés par sept et sept clefs. Je suis celui qui sait parler malgré toutes les barrières et les surveillances. Je suis celui qui abat tous les obstacles et prend ce qu'il veut prendre : les purs et les pécheurs, les vierges et les veuves, ceux que le vice n'enchaîne pas et ceux qui en sont esclaves. Et à tous, je leur donne une

âme unique et nouvelle, régénérée, béatifiée, éternellement jeune. Ce sont mes fiançailles. Et personne ne peut refuser de me donner mes douces proies, ni le père, ni la mère, ni les enfants, et pas même Satan ? Que je parle à l'âme d'une fillette comme ta fille, ou à celle d'un pécheur plongé dans le péché et tenu par Satan avec sept chaînes, l'âme vient à moi. Et rien ni personne ne me l'arrache plus. Et aucune richesse, puissance, joie du monde, ne communique la joie parfaite qui est celle de ceux qui s'unissent à ma pauvreté, à ma mortification. Dépouvus de tout pauvre bien, revêtus de tous les biens célestes, ils sont joyeux de la paix d'appartenir à Dieu, et à Dieu seul... Ce sont eux les maîtres de la terre et du Ciel : de la première parce qu'ils la dominent, du second parce qu'ils le conquièrent.

-Mais, cela n'a jamais existé dans notre Loi ! s'exclame Barthélémy.

-Dépouille-toi du vieil homme, Nathanaël. Quand Je t'ai vu pour la première fois, je t'ai salué en t'appelant parfait israélite, sans fraude. Mais maintenant, tu appartiens au Christ, et pas à Israël. Sois au Christ sans fraude ni réticence. Revêts-toi de cette nouvelle mentalité, autrement tu ne pourras jamais comprendre toutes ces beautés de la Rédemption que je suis venu apporter à l'humanité toute entière.

Philippe intervient :

-Tu dis que ma fille a été appelée par toi ? Et que fera-t-elle maintenant ? Moi, je n'y fais pas obstacle, loin de là, mais je voudrais savoir, ne serait-ce que pour l'aider, en quoi consiste son appel...

-À apporter les lys consacrés par un amour virginal dans le jardin du Christ. Il y en aura tellement au cours des siècles !... Parterres parfumés par l'encens pour contrebalancer les sentines des vices. Âmes de prière pour contrebalancer les blasphémateurs et les athées. Aide à toutes les malheurs humains, et joie de Dieu.

Marie de Magdala ouvre les lèvres pour poser une question et elle le fait en rougissant encore, mais avec plus d'aisance que les autres jours :

-Et nous, les ruines que tu relèves, que devenons-nous ?

-Ce que sont vos sœurs vierges...

-Oh ! Ce n'est pas possible ! Nous avons foulé trop de boue et... et... et ce n'est pas possible.

-Marie, Marie ! Jésus ne pardonne jamais à moitié. Je t'ai dit que je t'ai pardonnée. Et il en est ainsi. Toi, et tous ceux qui péchèrent comme toi et que mon amour pardonne et épouse, vous parfumerez, vous prierez, vous aimerez, vous reconforterez. Rendues conscientes du mal et capables de le soigner où il est, âmes qui, aux yeux de Dieu, sont des martyres. Elles lui sont donc aussi chères que les vierges.

-Martyres ? En quoi, Maître ?

-Contre vous-mêmes, les souvenirs du passé et par soif d'amour et d'expiation.

-Dois-je le croire ?... Marie-Magdeleine regarde tous ceux qui sont dans la barque, cherchant une confirmation pour l'espérance qui s'allume en elle.

-Demande-le à Simon. Je parlais de toi, et de vous autres pécheurs en général, un soir éclairé par les étoiles, dans ton jardin. Et tous tes frères peuvent te dire si ma parole n'a pas chanté pour tous les rachetés, les prodiges de la miséricorde et de la conversion.

-L'enfant m'en a parlé aussi, de sa voix angélique. Je suis revenue, l'âme rafraîchie de sa leçon. Il m'a permis de te connaître mieux encore que ma sœur, si bien qu'aujourd'hui je me sens plus courageuse pour affronter Magdala. Maintenant que tu m'as dit cela, je sens grandir ma force. J'ai scandalisé le monde mais, je te le jure, mon Seigneur, désormais le monde, en me regardant, arrivera à comprendre ce qu'est ton pouvoir.

Jésus lui met un instant la main sur la tête, alors que la Vierge Marie lui sourit comme elle sait le faire : un sourire de paradis...

“SI SA MÈRE NE LE RÉCONFORTE PAS...”

Quand la barque s'arrête dans le petit port de Tibériade [...]

Jésus se dirige vers la ville précisément là où la foule la plus élégante se rassemble en plus grand nombre. La foule élégante, c'est-à-dire romaine et grecque en majorité, avec une poignée de courtisans d'Hérode et d'autres individus que je crois être de riches marchands de la côte phénicienne, vers Sidon et Tyr, car ils parlent de ces villes, de magasins et bateaux..

Naturellement le passage du groupe provoque une curiosité intense et qui devient tout à fait extraordinaire quand quelqu'un reconnaît Jésus pour l'avoir vu à Césarée ou quand on reconnaît Marie-Magdeleine. Pourtant elle marche toute enveloppée dans son manteau et avec un voile blanc qui lui tombe très bas sur le front et sur les joues, de sorte qu'ainsi voilée et de plus la tête baissée, on voit bien peu son visage [...] Les romains et les grecs se rassemblent du côté du groupe apostolique qui traverse de biais la place remplie de portiques et de fontaines. Même des femmes se joignent aux curieux et c'est justement une femme qui va presque sous le voile de Marie pour mieux la voir et qui reste stupéfaite en voyant que c'est bien elle. Elle demande :

-Que fais-tu ainsi mise ? et elle rit avec mépris.

Marie s'arrête, se redresse, lève la main et découvre son visage en rejetant son voile en arrière. C'est Marie de Magdala, dame souveraine sur tout ce qui est méprisable et maîtresse, déjà maîtresse de ses impressions, qui apparaît.

-C'est moi, oui, dit-elle de sa splendide voix et avec des éclairs dans ses yeux très beaux. -C'est moi, et j'enlève mon voile pour que vous ne pensiez pas que j'ai honte d'être avec ces saints. -Oh ! Oh ! Marie avec des saints ! Mais laisse-les ! Ne t'humilie pas toi-même ! dit la femme.

- Humiliée, je l'ai été jusqu'à présent. Maintenant, je ne le suis plus.

- Mais tu es folle ? Ou c'est un caprice ? dit-elle.

Un romain lui fait un clin d'œil et dit pour plaisanter :

-Viens avec moi. Je suis plus beau et plus gai que cette pleureuse moustachue qui rend la vie mortelle et en fait un enterrement.

-La vie est belle ! Un triomphe ! Une orgie de joie ! Viens. Je saurai les surpasser tous pour te rendre heureuse, dit un jeune homme un peu brun, au visage pointu et pourtant agréable, et il fait mine de la toucher.

-Arrière ! Ne me touche pas. Tu as raison : la vie que vous menez est une orgie et des plus honteuses. Elle me donne la nausée.

-Oh ! Oh ! Il y a peu de temps, c'était pourtant ta vie, répond le grec.

-Maintenant elle fait la vierge, raille un hérédien.

-Tu détruis les saints ! Ton Nazaréen perdra son auréole avec toi. Viens avec nous, insiste un romain.

-Vous, venez avec moi à sa suite. Cessez d'être des animaux et devenez au moins des hommes. Un chœur d'éclats de rire et de railleries lui répond.

Seul, un vieux romain dit : -Respectez une femme. Elle est libre de faire ce qu'elle veut. Moi, je la défends.

[...] Mais l'homme appelé Crispus ne se soucie guère des railleries et se met à marcher derrière Marie-Magdeleine qui rejoint le Maître.

Jésus est déjà aux prises avec un scribe qui lui reproche d'être à Tibériade et en cette compagnie.

-Et toi, pourquoi y es-tu ? Pourquoi me reproches-tu d'être à Tibériade. Je t'affirme même qu'à Tibériade aussi et même ici plus qu'ailleurs, il y a des âmes à sauver, lui répond Jésus.

-Elles ne peuvent être sauvées : ce sont des gentils, des païens, des pécheurs.

-C'est pour les pécheurs que je suis venu. Pour faire connaître à *tous*, le vrai Dieu. Pour toi aussi, je suis venu.

-Je n'ai besoin ni de maître, ni de rédempteur. Je suis pur et instruit.

-Si au moins tu l'étais assez pour connaître ton état !

-Et toi, pour savoir combien t'est préjudiciable la compagnie d'une prostituée.

-Je te pardonne aussi en son nom. Elle, par son humilité, efface son péché. Toi, par ton orgueil, tu redoubles tes fautes. -Je n'ai pas de fautes...

-Tu as la plus grande. Tu es sans amour.

Le scribe dit : -Raca et lui tourne le dos.

-C'est ma faute, Maître ! dit Marie-Magdeleine et, voyant la pâleur de la Vierge Marie, elle gémit : -Pardonne-moi. Je fais insulter ton Fils. Je vais me retirer...

-*Non, Toi, reste où tu es. Je le veux, Moi* » dit Jésus d'une voix dominatrice et avec un tel éclair dans les yeux, et une maîtrise dans toute sa personne qui empêche presque de le regarder. Et puis, plus doucement : -Toi, reste où tu es. Et si quelqu'un ne supporte pas ton voisinage, c'est à lui seul de partir.

Et Jésus se remet en route en se dirigeant vers la partie occidentale de la ville.

-Maître ! crie le romain corpulent et âgé qui a défendu Marie-Magdeleine.

Jésus se retourne.

-Ils t'appellent Maître, et moi aussi je te donne ce nom. Je désirais t'entendre parler. Je suis à moitié philosophe, à moitié jouisseur, mais tu pourrais, toi, peut-être faire de moi un homme honnête.

Jésus le regarde fixement et dit : -Je quitte la ville où règne la bassesse de l'animalité humaine et où le mépris est souverain. Et il se remet en route (...)

Marie-Magdeleine pleure silencieusement sous son voile.

-Ne pleure pas, Marie, lui dit la Vierge pour la reconforter en lui prenant la main. Après, le monde te respectera, ce sont les premiers jours qui sont les plus pénibles.

-Oh ! ce n'est pas pour moi ! Mais pour lui. Si je devais lui faire du mal, je ne me le pardonnerais pas. Tu as entendu le scribe, ce qu'il a dit ? Moi, je le compromets.

-Ma pauvre fille ! Mais ne sais-tu pas que ces paroles sifflent comme autant de serpents autour de lui, avant même que tu n'aies pensé à venir vers lui ? Simon m'a dit qu'ils l'accusaient de cela dès l'an dernier parce qu'il avait guéri une lépreuse (la Belle de Corozain), autrefois pécheresse, qu'il avait vue au moment du miracle et puis plus jamais par la suite, une femme plus âgée que moi, qui suis sa mère. Mais, ne sais-tu pas qu'il a dû s'enfuir de "La Belle Eau" parce qu'une de tes sœurs (Aglaé), malheureuse, y était allée pour se racheter ? Comment veux-tu qu'ils l'accusent si lui est sans péché ? Par des mensonges. Et en quoi les trouver ? Dans sa mission parmi les hommes. Un acte bon, on le présente comme preuve d'une faute. Et quoi que fasse mon Fils, ce sera toujours une faute pour eux. S'il se renfermait dans un ermitage, il serait coupable de négliger le peuple de Dieu. Il descend dans le peuple de Dieu et il est coupable de le faire. Pour eux, il est toujours coupable.

-Ils sont odieusement méchants, alors !

-Non, ils sont obstinément fermés à la lumière. Lui, mon Jésus, est l'éternel Incompris et il le sera toujours et toujours plus.

-Et tu n'en souffres pas ? Tu me parais tellement sereine.

-Tais-toi. C'est comme si mon cœur était enveloppé d'épines piquantes. À chaque respiration, elles me blessent, surtout qu'il ne le sache pas ! Je me montre ainsi pour qu'il puisse trouver quelque réconfort, ? Sur quel sein pourra-t-il pencher sa tête sans se trouver blessé ou calomnié parce qu'il le fait ? Il est donc bien juste que moi, sans égard pour les épines qui déjà me déchirent le cœur, et pour les larmes que je bois aux heures de solitude, je mette un délicat manteau d'amour, que je donne un sourire, à n'importe quel prix pour le laisser plus tranquille, plus tranquille... jusqu'au moment où le flot de la haine sera tel que rien ne servira plus, pas même l'amour de la Mère... Deux larmes sillonnent le visage pâle de Marie.

Les deux sœurs la regardent, vivement émues.

-Mais il nous a, nous qui l'aimons. Et les apôtres aussi... dit Marthe pour la consoler. -Il vous a, oui. Il a les apôtres... encore bien inférieurs à leur tâche... Et ma douleur est plus forte, parce que je sais qu'il n'ignore rien...

-Alors, Il doit savoir aussi que je veux lui obéir jusqu'à l'immolation, s'il le faut, demande Marie-Magdeleine. -Il le sait. Tu es une grande joie sur son dur chemin.

-Oh ! Mère ! et Marie-Magdeleine prend la main de Marie et la baise avec effusion.

Tibériade finit dans les jardins du faubourg. Au-delà, il y a la route poussiéreuse qui mène à Cana, bornée d'un côté par des vergers, de l'autre par une suite de prés et de champs brûlés par le soleil de l'été.

Jésus pénètre dans un verger et s'arrête à l'ombre des arbres touffus [...]

-Pour trouver la vérité dit Jésus, il faut unir l'intelligence et l'amour, et regarder les choses non seulement avec des yeux sages, mais avec des yeux bons, car la bonté a plus de valeur que la sagesse. Celui qui aime arrive toujours à trouver un chemin vers la vérité...

Pour moi, comme je ne repousse pas ceux qui se repentent parmi les enfants d'Israël, ainsi je ne repousse pas non plus ces idolâtres qui croient à ce qu'on leur a donné à croire et qui au-dedans, dans leur intérieur, disent en gémissant : "Donnez-nous la vérité !". J'ai parlé. Maintenant, reposons-nous dans cette verdure si cet homme le permet. Ce soir, nous irons à Cana .

-Seigneur, je te quitte. Mais comme je ne veux pas profaner la parole que tu m'as donnée, je partirai ce soir de Tibériade. Je quitte cette terre. Je vais me retirer avec mon serviteur sur les côtes de la Lucania. J'ai là-bas une maison. Tu m'as beaucoup donné. Je comprends que tu ne puisses donner davantage au vieil épicurien. Mais avec ce que tu m'as donné, j'ai déjà de quoi reconstruire ma pensée. Et... prie ton Dieu pour le vieux Crispus, ton unique auditeur de Tibériade. Prie pour qu'avant l'étreinte de Libitine (la mort), je puisse t'entendre de nouveau et, avec les ressources que je crois pouvoir créer en moi grâce à tes paroles, te comprendre mieux et comprendre mieux la vérité. Salut, Maître.

Et il salue à la romaine. Mais ensuite, en passant près des femmes assises un peu à part, il s'incline devant Marie de Magdala et lui dit : -Merci, Marie, il a été bon que je te connaisse. À ton vieux compagnon de festins, tu as donné le trésor qu'il cherchait. Si j'arrive là où tu es déjà, c'est à toi que je le devrai. Adieu. Et il s'en va.

Marie-Magdeleine serre ses mains sur son cœur, avec un visage étonné et radieux. Puis, à genoux, elle se traîne devant Jésus :

-Oh ! Seigneur ! Seigneur ! C'est donc vrai que je puisse amener au bien ? Oh ! mon Seigneur ! C'est trop de bonté » ! Et se baissant, le visage dans l'herbe, elle baise les pieds de Jésus, les lavant de nouveau des pleurs, maintenant reconnaissants, de la grande amante de Magdala.

À CANA, JÉSUS REMERCIE SUZANNE

4-106
T4-112

Maintenant, à Cana, Jésus remercie Suzanne de l'hospitalité qu'elle a donnée à Aglaé. Ils sont à part, sous une tonnelle touffue chargée de grappes qui commencent à mûrir, alors que tous les autres se restaurent dans la vaste cuisine.

-Cette femme était très bonne, Maître. Elle n'était vraiment pas une charge. Elle voulait m'aider dans toutes les lessives, dans le nettoyage de la maison pour la Pâque comme une servante et elle a travaillé, je te l'assure, comme une esclave pour m'aider à terminer les vêtements de la Pâque. Prudente, elle se retirait dès qu'il arrivait quelqu'un, et elle cherchait à ne pas rester même avec mon mari. Elle parlait peu en présence de la famille, elle mangeait peu. Elle se levait avant le jour pour faire sa toilette avant que les hommes ne soient éveillés, et je trouvais toujours le feu allumé et la maison balayée. Mais quand nous étions seules, elle m'interrogeait sur toi et me demandait de lui apprendre les psaumes de notre religion. Elle disait : "Pour savoir prier comme prie le Maître". Et maintenant, a-t-elle fini de souffrir ? Car pour souffrir, elle souffrait beaucoup. Elle avait peur de tout et elle soupirait et pleurait beaucoup. Est-elle heureuse maintenant ?

-Oui, surnaturellement heureuse. Délivrée de ses peurs. En paix. Je te remercie encore du bien que tu lui as fait.

-Oh ! mon Seigneur ! Quel bien ? Je ne lui ai donné qu de l'amour en ton Nom, car je ne sais pas faire autre chose. C'était une pauvre sœur. Je le comprenais. Et moi, par reconnaissance pour le Très-Haut qui m'a gardée dans sa grâce, je l'ai aimée.

-Et tu as fait davantage que si tu avais prêché au Bel Nidrasc (Beth Midrash). Maintenant, tu en as ici une autre. L'as-tu reconnue ?

-Et qui ne la connaît pas, dans ces régions ?

-Personne, c'est vrai. Mais vous ignorez encore, vous et le pays, la seconde Marie, celle qui sera toujours fidèle à sa vocation. *Toujours*. Je te prie de le croire.

-Tu le dis. Toi, tu sais et moi, je crois.

-Dis aussi "J'aime". Je sais qu'il est plus difficile de compatir et de pardonner à quelqu'un quand il est des nôtres qu'à quelqu'un qui a l'excuse d'être païen. Mais si la douleur de voir des apostasies dans la famille fut forte, que plus forte soit la compassion et aussi le pardon. *Moi, j'ai pardonné pour tout Israël* » termine Jésus, en détaillant les mots.

-Et moi, je pardonnerai, de mon côté, car je pense qu'un disciple doit faire ce que fait son Maître.

-Tu es dans la vérité, et Dieu s'en réjouit. Allons trouver les autres. La nuit tombe. Le repos sera doux dans le silence du soir.

-Tu ne nous diras rien, Maître ? -Je ne sais pas encore.

Ils entrent dans la cuisine où sont préparés les plats et les boissons pour le souper tout proche.

Suzanne s'avance et dit, avec son visage juvénile qui rougit légèrement :

« Mes sœurs veulent-elles venir avec moi dans la chambre du haut ? Nous devons préparer rapidement les tables pour le repas, car ensuite nous devons étendre les couches pour les hommes. Je pourrais y arriver seule, mais cela demanderait plus de temps.

-Je viens, moi aussi, Suzanne, dit la Vierge.

-Non. Nous y suffirons et cela servira à faire connaissance, car le travail unit comme des frères.

Elles sortent ensemble, pendant que Jésus, après avoir bu de l'eau mélangée à je ne sais quel sirop, va s'asseoir au frais sous la tonnelle, avec sa Mère, les apôtres et les hommes de la maison pour laisser libres les servantes et la maîtresse de maison âgée qui terminent les préparatifs du repas.

On entend venir de la chambre du haut les voix des trois Femmes Disciples qui préparent les tables. Suzanne raconte le miracle survenu à ses noces et Marie de Magdala répond : -Changer l'eau en vin, c'est fort. Mais changer une pécheresse en disciple, c'est encore plus fort. Dieu veuille que je fasse comme ce vin, que je devienne meilleure [...] »

“JEAN, TU AS FAIT UN GRAND CADEAU À LA MÈRE”

Ils sont tous en train de grimper par le frais raccourci qui mène à Nazareth [...]

Quand on atteint le sommet d'une colline, c'est un enchantement : la vue d'un coin du lac suprêmement beau sous cette lumière matinale. Tout le monde admire, comme le fait Jésus. Mais Marie de Magdala détourne bien vite son regard de ce spectacle, elle cherche quelque chose dans une autre direction. Ses yeux s'arrêtent sur les crêtes montagneuses qui sont au nord-ouest de l'endroit où elle se trouve et elle semble ne pas trouver. Suzanne, qui est là aussi, lui demande : - Que cherches-tu ?

-Je voudrais reconnaître la montagne où j'ai rencontré le Maître.

-Demande-le-lui.

-Oh ! Cela ne vaut pas la peine de le déranger. Il parle avec Judas.

-Quel drôle d'homme, ce Judas ! murmure Suzanne.

-Ce mont n'est sûrement pas sur notre route. Mais un jour, je t'y conduirai, Marthe. Il y avait une aurore comme celle-ci et tant de fleurs... Et tant de monde... Ah ! Marthe ! Et moi, j'ai osé me montrer à tous, avec cette tenue coupable et avec ces amis... Non, je ne puis être offensée par les paroles de Judas. Je les ai bien méritées. J'ai tout mérité. Et cette souffrance que j'éprouve c'est mon expiation. Tous se souviennent, tous ont le droit de me dire la vérité. Et moi, je dois me taire. Ah ! si on réfléchissait avant de pécher ! Celui qui m'offense maintenant est mon plus grand ami, parce qu'il m'aide à expier.

-Mais cela n'empêche pas qu'il a mal agi. Mère, est-ce que ton Fils est vraiment content de cet homme-là ?

-Il faut beaucoup prier pour lui. C'est ce que dit Jésus.

Jean laisse les apôtres pour venir aider les femmes dans un passage difficile sur lequel les sandales glissent, d'autant plus que le sentier est couvert de pierres lisses qui ressemblent à des ardoises rougeâtres... Simon le Zélote l'imita et, en s'appuyant sur eux, les femmes franchissent le passage dangereux.

-Ce chemin est un peu fatigant. Mais il n'y a pas de poussière, ni de foule et il est plus court, constate Simon le Zélote.

-Je le connais, Simon. Je suis venue dans ce petit pays à mi-coteau, avec mes neveux quand Jésus fut chassé de Nazareth, soupire Marie

-Cependant d'ici le monde est beau. Voici le Thabor et l'Hermon, et au nord les monts d'Arbela et là-bas, au fond, le Grand Hermon. Dommage qu'on ne voie pas la mer comme on la voit du Thabor, dit Jean.

-Tu y es allé ? -Oui, avec le Maître.

-Jean, avec son amour pour l'infini, nous a obtenu une grande joie, car Jésus, là-haut, parla de Dieu dans un ravissement que nous n'avions jamais constaté. Et puis, après avoir déjà tant reçu, nous avons obtenu une grande conversion. Tu le connaît-

tras, toi aussi, Marie, et ton esprit deviendra plus fort encore qu'il ne l'est. Nous avons trouvé un homme endurci dans la haine, abruti par les remords, et Jésus en a fait quelqu'un qui, je n'hésite pas à le dire, sera un grand disciple. Comme toi, Marie. Crois en effet que c'est bien vrai ce que je te dis, que nous, pécheurs, nous sommes plus malléables pour le Bien quand il nous saisit, parce que nous ressentons le besoin d'être pardonnés, par nous-mêmes aussi, poursuit Simon.

-C'est vrai. Mais tu es bien bon de dire : "nous, pécheurs". Tu as été un malheureux, pas un pécheur.

-Nous le sommes tous, les uns plus, les autres moins, et celui qui croit l'être moins, est plus enclin à le devenir, s'il ne l'est pas déjà. Nous le sommes tous, mais les plus grands pécheurs, quand ils se convertissent, savent être les plus absolus dans le Bien, comme ils l'ont été dans le mal. -Ton réconfort me soulage. Toi, tu as toujours été un père pour les enfants de Théophile.

-Et, comme un père, je me réjouis de vous voir tous les trois amis de Jésus.

-Où donc l'avez-vous trouvé ce disciple grand pécheur?

-À Endor, Marie. Simon veut donner à mon désir de voir la mer, le mérite de plusieurs belles et bonnes choses. Mais si Jean l'ancien est venu à Jésus, ce n'est pas grâce à Jean le sot. C'est grâce à Judas, dit en souriant le fils de Zébédée.

-Il l'a converti ? demande Marthe sceptique.

-Non, mais il a voulu aller à Endor et...

-Oui, dit Simon. -Pour voir l'ancre de la magicienne... Judas est un homme très étrange.. Il faut le prendre comme il est... Oui...Jean d'Endor nous a conduits à la caverne et puis, il est resté avec nous. Mais, mon enfant c'est toujours à toi qu'en revient le mérite. En effet, sans ton désir de l'infini, nous n'aurions pas pris cette route, et Judas n'aurait pas désiré aller faire cette étrange recherche.

-J'aimerais savoir ce qu'a dit Jésus sur le Thabor... comme j'aimerais reconnaître le mont où je l'ai vu, -souponne Marie- Magdeleine.

-Le mont est celui sur lequel paraît s'allumer maintenant un soleil à cause d'une mare qui sert aux troupeaux et qui recueille des eaux de source. Nous étions plus haut, là où la cime paraît fourchue comme une large fourche à deux dents qui voudrait embrocher les nuages et les diriger ailleurs. Quant au discours de Jésus, je crois que Jean peut te le répéter.

-Oh ! Simon ! Est-il possible qu'un jeune garçon redise les paroles de Dieu ?

-Un garçon, non. Toi, oui. Essaie, pour faire plaisir aux sœurs et à moi qui t'aime bien. Tout rouge, Jean entreprend de répéter le discours de Jésus [...]

-Trois choses plus particulièrement, nous parlent de Dieu dans la création qui témoigne toute entière de lui : la lumière, le firmament, la mer : la lumière que seul un Dieu pouvait créer ; l'ordre astral et météorologique reflet de l'Ordre divin ; la mer, cette puissance à qui Dieu seul, après l'avoir créée, pouvait fixer des limites bien définies, et lui donner le mouvement et la clameur sans que pour autant, comme élément agité de désordre, elle nuise à la terre qui la porte sur sa surface.

Pénétrez le mystère de la lumière qui jamais ne s'épuise. Levez votre regard vers le firmament où rient étoiles et planètes. Baissez les yeux vers la mer. Voyez-la pour ce qu'elle est, non pas une séparation, mais un pont entre les peuples qui sont sur d'autres rives, invisibles, ignorées encore, mais il faut croire qu'elles existent car c'est la raison d'être de la mer. Dieu ne fait rien d'inutile. Par conséquent il n'aurait pas créé cette étendue infinie si elle n'avait pas eu pour limites, là-bas, au-delà de l'horizon qui nous empêche de voir d'autres terres peuplées par d'autres hommes, tous issus d'un Dieu unique et amenés là, par la volonté de Dieu, grâce aux tempêtes et aux courants,

pour peupler continents et régions. Et cette mer porte dans ses flots, dans la rumeur de ses vagues et de ses marées, des appels lointains. La mer relie, elle ne sépare pas.

Cette douce anxiété qui affecte Jean vient de l'appel de frères lointains. Plus l'esprit domine la chair, et plus il est capable d'entendre la voix des âmes qui sont unies, même s'ils sont séparés, comme les branches issues d'une unique racine sont unies, même si elles ne se voient pas à cause d'un obstacle qui s'interpose entre elles.

Regardez la mer avec des yeux de lumière. Vous y verrez des terres et des mers, éparses sur ses plages, à ses limites, et à l'intérieur des terres et encore des terres ; de toutes provient un même cri : 'Venez ! Apportez-nous la Lumière que vous possédez. Apportez-nous la Vie qui vous est donnée. Dites à notre cœur le mot que nous ignorons, mais que nous savons être le fondement de l'univers : l' amour.

Apprenez-nous à lire le mot que nous voyons tracé sur les pages infinies du firmament et de la mer : Dieu. Éclairez-nous, parce que nous pressentons qu'il existe une lumière plus vraie encore que celle qui fait rougir les cieux et étinceler la mer comme autant de bijoux. Transmettez à nos ténèbres la lumière que Dieu vous a donnée après l'avoir engendrée par son amour. Car si c'est à vous qu'il l'a donné, c'est pour tous, comme il l'a octroyée aux astres afin qu'ils la transmettent à la terre. Vous êtes les astres, nous la poussière. Mais formez-nous de la même manière que le Créateur a créé la terre à partir de la poussière pour que l'homme la peuple, en l'adorant maintenant et toujours jusqu'à ce que vienne l'heure où il n'y aura plus de terre mais où viendra le Royaume. Ce sera le Royaume de la lumière, de l'amour, de la paix, comme le Dieu vivant vous a dit qu'il sera, car nous aussi nous sommes enfants de ce Dieu et nous demandons à connaître notre Père.

Sachez partir sur les routes de l'infini, sans crainte et sans mépris, à la rencontre de ceux qui appellent et qui pleurent, vers ceux qui vous feront souffrir parce qu'ils pressentent Dieu, mais ne savent pas l'adorer ; ils vous donneront néanmoins de la gloire, parce que vous serez d'autant plus grands que, possédant l'amour vous saurez en donner, et apporter la vérité aux peuples qui attendent.

Voilà ce que Jésus a dit, mais bien mieux que moi. C'est du moins sa pensée.

-Jean, tu as exactement répété les mots du Maître. Tu as seulement laissé de côté ce qu'il t'a dit de ta capacité à comprendre Dieu grâce à la générosité dont tu fais preuve en te donnant toi-même. Tu es bon, Jean, le meilleur d'entre nous ! Nous avons fait route sans nous en apercevoir. Voici là-bas, Nazareth sur ses collines. Le Maître nous regarde en souriant. Rejoignons-le vite pour entrer en groupe dans la ville.

-Je te remercie, Jean, dit la Vierge. Tu as fait un grand cadeau à la Mère.

-Moi aussi. À la pauvre Marie aussi, tu as ouvert des horizons infinis...

-De quoi parliez-vous ainsi ? demande Jésus à ceux qui viennent d'arriver.

-Jean nous a répété ton discours du Thabor. Parfaitement. Et nous en sommes bien contents !

-Je suis heureux que ma Mère l'ait entendu elle aussi, car elle porte un nom auquel la mer n'est pas étrangère et elle a une charité aussi vaste que la mer.

-Mon Fils, tu la possèdes en tant qu' homme, et ce n'est encore rien au regard de l'infinie charité du Verbe divin. Mon doux Jésus !

-Maman, viens, à côté de moi, comme lorsque nous revenions de Cana ou de Jérusalem quand j'étais petit et que tu me tenais par la main. Ils se regardent avec amour.

À NAZARETH : "LAISSONS LES FEMMES DISCIPLES EN PAIX"

4-120
T4-127

Le premier arrêt que Jésus fait à Nazareth, c'est à la maison d'Alphée.

Il est sur le point d'entrer dans le jardin, quand il rencontre Marie d'Alphée qui sort avec deux amphores de cuivre pour aller à la fontaine.

-La paix soit avec toi, Marie ! dit Jésus et il embrasse sa parente qui, expansive comme toujours, l'embrasse avec un cri de joie.

-Ce sera sûrement un jour de paix et de joie, mon Jésus, puisque tu es venu ! Oh ! Mes fils bien-aimés ! Quelle joie de vous voir, pour votre maman ! et elle embrasse affectueusement ses deux fils qui étaient immédiatement derrière Jésus.

-Vous restez avec moi, aujourd'hui, n'est-ce pas ? J'ai justement allumé le four pour le pain. J'allais chercher l'eau pour ne plus avoir à arrêter la cuisson.

-Maman, c'est nous qui y allons» disent les fils en s'emparant des cruches.

-Comme ils sont bons ! N'est-ce pas, Jésus » ? -Tellement, confirme Jésus.

-Mais avec toi aussi, n'est-ce pas ? Car s'ils devaient t'aimer moins qu'ils ne m'aiment, ils me seraient moins chers.

-Ne crains pas, Marie. Ils ne sont que joie pour moi.

-Es-tu seul ? Marie est partie à l'improviste... Je serais venue, moi aussi. Elle était avec une femme... disciple, elle aussi ? -Oui, la sœur de Marthe.

-Ah ! Que Dieu en soit béni ! J'ai tant prié pour cela ! Où est-elle ?

-La voilà qui arrive avec ma Mère, Marthe et Suzanne.

En effet les femmes sont au détour du chemin, suivies par les apôtres. Marie d'Alphée court à leur rencontre et s'écrie : -Comme je suis heureuse de t'avoir pour sœur ! Je devrais te dire "ma fille" car tu es jeune et moi vieille. Mais je t'appelle du nom qui m'est si cher depuis que je le donne à ma Marie. Ma chérie ! Viens. Tu dois être fatiguée... Mais sûrement heureuse aussi, et elle embrasse Marie-Magdeleine, en la tenant ensuite par la main comme pour lui faire sentir encore mieux qu'elle l'aime.

La fraîche beauté de Marie-Magdeleine semble encore plus éclatante près de la figure fanée de la bonne Marie, femme d'Alphée.

-Aujourd'hui, tous chez moi. Je ne vous laisse pas partir, et, avec un soupir de l'âme qui sort involontairement, s'échappe l'aveu :

-Je suis toujours tellement seule ! Quand ma belle-sœur n'est pas là, je passe des jours bien tristes et solitaires. -Tes fils sont absents ? demande Marthe.

Marie d'Alphée rougit et soupire : Par l'âme, oui, encore. Être disciple unit et sépare... Mais comme toi, Marie, tu es venue, eux aussi viendront, et elle essuie une larme. Elle regarde Jésus qui l'observe avec pitié et s'efforce de sourire pour lui demander : -Ce sont des choses qui demandent du temps, n'est-ce pas ?

-Oui, Marie, mais tu les verras.

-J'espérais... Après que Simon... Mais ensuite, il a appris d'autres... choses et il est revenu à ses hésitations. Aime-le quand même, Jésus !

-Peux-tu en douter ?

Marie, tout en parlant, prépare des rafraîchissements pour les voyageurs, sourde aux paroles de toutes les personnes qui déclarent n'avoir besoin de rien.

- Laissons les femmes disciples en paix, dit Jésus qui ajoute :

-Et allons par le pays.

-Tu t'en vas ? Peut-être mes autres fils viendront-ils ?
-Je reste toute la journée demain. Nous serons donc ensemble. Maintenant je vais trouver des amis. La paix à vous, femmes. Mère, adieu.

MARIE INSTRUIT MARIE DE MAGDALA

« Où ferons-nous étape, mon Seigneur ? demande Jacques de Zébédée alors qu'ils cheminent à travers une gorge entre deux collines entièrement cultivées et vertes de la base au sommet.

- À Bethléem de Galilée. Mais pendant les heures les plus chaudes, nous nous arrêtons sur la montagne qui surplombe Mérala. Ainsi ton frère sera heureux une deuxième fois en voyant la mer. Jésus sourit et ajoute : -Nous, les hommes, nous aurions pu faire plus de chemin mais nous avons à notre suite les Femmes Disciples qui ne se plaignent jamais mais que nous ne devons pas fatiguer à l'excès [...]

Les heures passent dans l'ombre bruissante du bois bien aéré. Certains dorment, d'autres parlent à mi-voix, d'autres regardent. Jean s'éloigne de ses compagnons en montant le plus haut possible pour mieux voir. Jésus s'isole dans un endroit couvert pour prier et méditer. Les femmes, à leur tour, se sont retirées derrière le rideau ondulant d'un chèvrefeuille tout en fleurs. Là, elles se sont rafraîchies à une source minuscule qui, réduite à un filet d'eau, forme dans la terre une flaque qui n'arrive pas à se changer en ruisseau. Puis les plus âgées se sont endormies, fatiguées, alors que la Vierge Marie avec Marthe et Suzanne parlent de leurs maisons lointaines. Marie ajoute qu'elle voudrait bien avoir ce beau buisson fleuri pour orner sa petite grotte.

Marie-Magdeleine, qui avait dénoué ses cheveux, ne pouvant en supporter le poids, les rassemble de nouveau et dit : -Je vais vers Jean, maintenant qu'il est avec Simon, pour regarder avec eux la mer. -J'y vais moi aussi, répond la Vierge.

Marthe et Suzanne restent auprès de leurs compagnes endormies.

Pour rejoindre les deux apôtres, elles doivent passer près du buisson où Jésus s'est isolé pour prier.

-Mon Fils trouve son repos dans la prière, dit doucement Marie.

Marie-Magdeleine lui répond : -Je crois qu'il lui est indispensable aussi de s'isoler pour garder sa merveilleuse maîtrise que le monde met à dure épreuve. Tu sais, Mère ? J'ai fait ce que tu m'as dit. Toutes les nuits, je m'isole plus ou moins longtemps pour rétablir en moi-même le calme que troublent beaucoup de choses. Je me sens beaucoup plus forte après.

-Plus forte maintenant, plus tard tu te sentiras heureuse. Crois-le aussi, Marie : dans la joie comme dans la douleur, dans la paix comme dans la lutte, notre esprit a besoin de se plonger tout entier dans l'océan de la méditation pour reconstruire ce qu'abattent le monde et les vicissitudes de la vie et pour créer de nouvelles forces pour s'élever toujours davantage. En Israël, nous usons et abusons de la prière vocale. Je ne veux pas prétendre qu'elle est inutile et mal vue de Dieu. Mais j'affirme pourtant que l'élévation mentale vers Dieu est beaucoup plus utile à l'âme. Par la méditation, nous arrivons à prier réellement, c'est à dire à aimer, en contemplant la divine Perfection et notre misère, ou celle de tant de pauvres âmes, non pas pour les critiquer mais pour les plaindre et les comprendre, et pour remercier le Seigneur qui nous a soutenues pour nous empêcher de pécher, ou nous a pardonné pour ne pas nous laisser par terre. Car pour que l'oraison soit réellement parfaite, elle doit être amour. Autrement c'est une agitation des lèvres d'où l'âme est absente.

-Mais, est-il permis de parler à Dieu quand on a les lèvres souillées par tant de paroles profanes ? Moi, pendant les heures de recueillement que je passe comme tu me l'as enseigné, toi, mon très doux apôtre, je fais violence à mon cœur qui voudrait dire à Dieu : "Je t'aime"... -Non ! Pourquoi ?

-Parce qu'il me semble que je ferais une offrande sacrilège en offrant mon cœur...

-Ne fais pas cela, ma fille, ne le fais pas. Ton cœur, avant tout, est consacré à nouveau par le pardon du Fils, et le Père ne voit que ce pardon. Mais, même si Jésus ne t'avait pas encore pardonné, et si toi, dans une solitude ignorée, qui peut être aussi bien matérielle que morale, tu criais vers Dieu : "Je t'aime, Père, pardonne mes misères parce qu'elles me déplaisent à cause de la douleur qu'elles te donnent", crois bien, ô Marie, que le Dieu Père t'absoudrait de lui-même et que ton cri d'amour lui serait cher. Abandonne-toi, abandonne-toi à l'amour. Ne lui fais pas violence. Laisse-le même devenir violent comme un incendie. L'incendie consume tout ce qui est matériel mais ne détruit pas une molécule d'air, car l'air est incorporel. Au contraire il le purifie des minuscules déchets que les vents y apportent et le rend plus léger. Il en est ainsi de l'amour pour l'âme. Il consumera plus rapidement la matière de l'homme, si Dieu le permet, mais il ne détruit pas l'âme. Au contraire il en augmente la vitalité et la rend pur et agile pour monter vers Dieu. Vois-tu Jean là-bas ? C'est vraiment un jeune garçon. Pourtant c'est un aigle. Il est le plus fort de tous les apôtres, car il a compris le secret de la force, de la formation spirituelle : la méditation d'amour.

-Mais lui est pur. Moi... Lui c'est un jeune garçon. Moi...

-Regarde alors Simon le Zélote. Ce n'est pas un adolescent. Il a vécu, il a lutté, il a haï. Il le reconnaît sincèrement. Mais il a appris à méditer. Et lui aussi, crois-moi, est bien haut. Tu vois ? Ils se cherchent tous les deux, parce qu'ils se ressemblent. Ils ont atteint le même âge parfait de l'âme et par le même moyen : l'oraison mentale. C'est par elle que le jeune garçon est devenu viril en âme et c'est par elle que celui qui était déjà vieux et fatigué est revenu à une forte virilité. Et tu en connais un autre qui, sans être apôtre, sera et même *est déjà* très avancé à cause de sa tendance naturelle à la méditation qui, depuis qu'il est l'ami de Jésus, est devenue en lui une nécessité spirituelle : ton frère.

-Mon Lazare ?... Oh ! Mère ! Dis-le-moi, toi qui sais tant de choses parce que Dieu te les montre, comment me traitera Lazare à la première rencontre ? Avant, il se taisait, méprisant, mais il le faisait parce que moi, je ne supportais pas les observations. J'ai été très cruelle avec mon frère et ma sœur... Maintenant je le comprends. Maintenant qu'il sait qu'il peut parler, que me dira-t-il ? Je crains un franc reproche de sa part. Ah ! il me rappellera certainement toutes les peines dont j'ai été la cause. Je voudrais voler vers Lazare, mais j'en ai peur. Auparavant j'y allais, mais les souvenirs de maman qui était morte, ses larmes présentes encore sur les objets dont elle se servait, les larmes répandues pour moi, par ma faute, rien ne m'émouvait. Mon cœur était cynique, effronté, fermé à toute voix qui n'était pas celle du "mal". Mais maintenant je n'ai plus la force mauvaise du mal et je tremble... Que me fera Lazare ?

-Il t'ouvrira les bras et t'appellera "ma sœur bien-aimée" plus avec son cœur qu'avec ses lèvres. Il est si bien formé en Dieu qu'il ne peut user que de cette manière. Ne crains pas. Il ne te dira pas un mot du passé. Lui, c'est comme si je le voyais, il est là-bas à Béthanie et les jours d'attente sont pour lui bien longs. Il t'attend pour te serrer sur son cœur, pour contenter son amour fraternel. Tu n'as qu'à l'aimer comme il t'aime, lui, pour savourer la douceur d'être nés d'un même sein.

-Je l'aimerais même s'il m'adressait des reproches. Je les mérite.

-Mais lui t'aimera seulement, sans plus.

Elles ont rejoint Jean et Simon qui parlent de leurs futurs voyages et qui se lèvent, respectueux, quand arrive la Mère du Seigneur.

-Nous venons nous aussi pour louer le Seigneur pour les belles œuvres de sa création. -Mère, as-tu jamais vu la mer ?

--Oui, je l'ai vue. Et alors elle était moins agitée, dans sa tempête, que mon cœur, et moins salée que mes larmes pendant que je fuyais le long de la côte de Gaza vers la Mer Rouge, avec mon bébé dans les bras et la peur d'Hérode qui me poursuivait. Et je l'ai vue au retour. Mais alors c'était le printemps sur la terre et dans mon cœur. Le printemps du retour dans la patrie. Et Jésus battait de ses petites mains, heureux de voir des choses nouvelles... Joseph et moi, nous étions heureux, bien que la bonté du Seigneur nous eût rendus moins dur l'exil à Matarea, de mille manières.

“SEULE LA MÈRE DU SAUVEUR POUVAIT AVOIR CE SOURIRE ET CE VISAGE”

C'est le soir quand ils arrivent à Bethléem de Galilée [...]

-Judas va avec Simon chercher un logement pour nous et les femmes. L'auberge est au centre du pays et nous vous rejoindrons là.

Alors que Judas et le Zélote obéissent, Jésus se tourne vers sa Mère et dit :

-Cette fois ce ne sera pas comme à l'autre Bethléem⁴³. Tu trouveras où te reposer, ma Mère. Il n'y a pas beaucoup de voyageurs en cette saison et il n'y a pas d'édit.

-À cette saison, il serait même agréable de dormir dans les prés ou au milieu de ces bergers, parmi les agneaux, et Marie sourit à son Fils et sourit à des pasteurs curieux qui la regardent fixement. Elle sourit de telle manière que l'un d'eux donne un coup de coude à un autre et lui dit tout bas :

-Ce ne peut être qu'elle, et il s'avance, sûr de lui, en disant :

-Je te salue, Marie, pleine de grâce. Le Seigneur est-il avec toi ?

Marie répond par un sourire encore plus doux : -Voilà le Seigneur, et elle montre Jésus qui s'est retourné pour parler avec ses cousins, en les chargeant de donner des oboles aux pauvres qui s'approchent avec des demandes plaintives. Marie touche légèrement son Fils en lui disant :

-Mon Fils, ces jeunes bergers te cherchent et ils m'ont reconnue, je ne sais comment...

-Sûrement qu'Isaac est passé par ici en y laissant le parfum de la révélation. Mon garçon, viens ici.

Le pasteur, un brunet d'environ douze-quatorze ans, robuste malgré sa maigreur, aux yeux noirs très vifs et dont les cheveux retombent en une tignasse d'ébène, enveloppé dans sa peau de brebis s'approche de Jésus, avec un sourire de bonheur, comme fasciné.

-La paix à toi, mon enfant, comment as-tu reconnu Marie ?

- Parce que seule la Mère du Sauveur pouvait avoir ce sourire et ce visage. On m'a dit : “Un visage d'ange, des yeux comme des étoiles et un sourire qui est plus doux que le baiser d'une mère, doux comme son nom Marie, saint au point de pouvoir se pencher sur le Dieu nouveau-né”. J'ai vu cela en elle et je l'ai saluée parce que je te cherchais. Nous te cherchions, Seigneur, et... je n'osais pas te saluer toi, en premier.

-Qui t'a parlé de nous ?

-Isaac de l'autre Bethléem. Il nous a promis de nous conduire à toi à l'automne

-Isaac est venu ici ?

43 Cf. Fascicule 2

-Il est encore dans ces parages, avec beaucoup de disciples. Mais c'est lui qui nous a parlé, à nous les bergers. Et nous avons cru à sa parole. Seigneur, permets-nous aussi de t'adorer comme nos compagnons de la nuit bienheureuse, et, tout en s'agenouillant dans la poussière du chemin, il lance un cri aux autres bergers qui ont arrêté le troupeau aux portes de la cité, là où Jésus aussi s'était arrêté pour attendre les femmes et entrer avec elles dans le village.

Le pastoureau crie : -Père, frères et amis, nous avons trouvé le Seigneur. Venez et adorons. Les bergers viennent se grouper avec leur troupeau auprès de Jésus et le prient de ne pas aller ailleurs, mais d'accepter leur pauvre maison, qui n'est pas élognée, pour y habiter avec ses amis.

-Il y a un grand bercaïl, expliquent-ils, puisque Dieu nous protège, et il y a des pièces et des portiques pleins de foin odorant. Les pièces seront pour la Mère et ses sœurs, puisque ce sont des femmes, mais il y en a une aussi pour toi. Les autres peuvent dormir avec nous sur le foin, sous les portiques.

-Moi aussi, je resterai avec vous et ce sera pour moi un plus doux repos que si je dormais dans l'appartement d'un roi. Mais allons d'abord prévenir Judas et Simon.

-J'y vais, moi, Maître, dit Pierre et il s'en va avec Jacques, fils de Zébédée.

Ils s'arrêtent sur le bord de la route, en attendant le retour des quatre apôtres.

Les bergers regardent Jésus comme si c'était déjà Dieu dans sa gloire. Et les plus jeunes sont réellement bienheureux. Ils semblent vouloir imprimer dans leur esprit tous les détails sur Jésus et sur Marie qui s'est penchée pour caresser des agneaux, venus frotter leurs museaux contre ses genoux en bêlant.

-Il y en avait un, dans la maison d'Élisabeth ma parente, qui léchait mes tresses toutes les fois qu'il me voyait. Je l'appelais : ami, car il était vraiment pour moi un ami comme un enfant et, dès qu'il le pouvait, il courait vers moi. Celui-ci me le rappelle tout à fait, avec ses yeux de deux couleurs. Ne le tuez pas ! L'autre aussi, on le laissa vivre à cause de son amour pour moi.

-C'est une agnelle, Femme, et nous voulions la vendre parce qu'elle a des yeux de deux couleurs et je crois que d'un œil elle y voit peu. Mais nous la garderons si tu veux - Oh ! Oui ! Je voudrais bien que jamais on ne tue d'agneau... Ils sont tellement innocents et leur voix est une voix d'enfant qui appelle sa mère. Il me semble qu'on tue un enfant en tuant l'un de ceux-ci.

-Mais alors, Femme, il n'y aurait plus de place pour nous sur la terre si tous les agneaux restaient en vie, dit le berger le plus âgé.

-Je le sais. Mais je pense à leur douleur et à celle des brebis, leurs mères. Elles pleurent tant quand on leur enlève leurs petits. Elles ressemblent vraiment à des mères, comme nous. Et moi, je ne peux voir souffrir personne, et j'éprouve un déchirement pour une mère ainsi déchirée. C'est une douleur différente de toute autre, car, sous le choc de la mort d'un enfant, ce sont non seulement notre cœur et notre cerveau qui se déchirent, mais jusqu'à nos entrailles. Nous, les mères, restons unies à notre enfant, toujours. Et c'est nous déchirer complètement que de nous l'enlever.

Marie ne sourit plus, mais une larme brille dans son œil bleu et elle regarde Jésus qui l'écoute et la regarde et elle lui met une main sur le bras, comme si elle craignait qu'on fût sur le point de l'arracher à son côté.

Sur la route poussiéreuse arrive un petit groupe de gens armés : six hommes accompagnés de gens qui poussent des cris. Les bergers regardent et parlent entre eux à voix basse. Puis, ils regardent Marie et Jésus. Le plus âgé parle :

-Heureusement que tu n'entres pas à Bethléem ce soir. -Pourquoi ?

-Parce que ces gens, qui viennent de passer et qui entrent dans la cité, y vont pour arracher un fils à une mère.

-Oh ! mais pourquoi ? -Pour le tuer. -Oh ! Non ! Qu'a-t-il fait ?

Jésus aussi le demande et les apôtres s'approchent pour écouter.

-On a trouvé le riche Joël tué sur le chemin de la montagne,. Il revenait de Sicamion avec beaucoup d'argent. Mais ce n'étaient pas des voleurs car l'argent était encore sur le mort. Le serviteur qui l'accompagnait a dit que son maître lui avait dit de courir en avant pour prévenir de son retour, et sur la route, se dirigeant vers le lieu où fut commis l'homicide, il vit seul le jeune homme que l'on va tuer. Deux hommes du pays, ensuite, jurent qu'ils l'ont vu attaquer Joël. Maintenant les parents du mort exigent la mort du jeune homme. Et s'il est homicide... -Tu ne le crois pas ?

-Cela ne me paraît pas possible. Le jeune est un peu plus âgé qu'un adolescent. Il est bon. Il vit toujours avec sa mère dont il est le fils unique, et elle est veuve, une sainte veuve. Il ne manque pas de ressources, il ne pense pas aux femmes. Il n'est pas querelleur, il n'est pas fou. Pourquoi alors a-t-il tué ?

-Mais il a peut-être des ennemis ?

-Qui ? Joël qui est mort ou Abel l'accusé ? -L'accusé.

-Ah ! Je ne saurais... Mais... Je ne saurais. -Sois franc, homme.

-Mais on doit avoir le courage de parler pour sauver un innocent.

-Si je parle, que j'aie raison ou tort, je devrai m'enfuir d'ici parce que Aser et Jacob sont puissants. -Parle sans crainte. Tu ne seras pas contraint de fuir.

-Seigneur, la mère d'Abel est belle, jeune et sage. Aser n'est pas sage, ni Jacob. Au premier, la veuve plaît, et au second... Le pays sait que le second est un coucou dans le ménage de Joël. Je pense que...

-J'ai compris. Allons, amis. Vous, les femmes, restez donc avec les bergers. Je reviendrai bientôt. -Non, Fils. Je viens avec toi.

Jésus s'en va rapidement vers le centre de la cité. Les bergers restent indécis, mais ensuite ils laissent le troupeau aux plus jeunes qui restent avec toutes les femmes, sauf la Mère et Marie, femme d'Alphée qui suivent Jésus et se hâtent de rejoindre le groupe apostolique. À la troisième rue qui coupe la voie principale de Bethléem, ils rencontrent Judas, Simon, Pierre et Jacques qui arrivent en gesticulant et en criant. -Quelle affaire, Maître ! Quelle affaire ! et quelle peine ! dit Pierre bouleversé.

-Un fils enlevé de force à sa mère pour qu'on le tue. Elle le défend comme une hyène. Mais c'est une femme contre des gens armés, ajoute Simon le Zélote.

-Elle saigne déjà de partout, dit Judas.

-Ils ont défoncé sa porte car elle s'était barricadée dans sa maison, termine Jacques, fils de Zébédée. -Je vais la trouver.

-Oh ! oui ! Toi seul peux la consoler.

... Jésus se hâte en arrivant sur une place minuscule, où le tumulte est à son comble. La femme dispute encore son fils aux gardes. Elle s'accroche d'une main qui est devenue une griffe de fer, aux débris de la porte abattue et de l'autre reste attachée à la ceinture de son fils. Si quelqu'un cherche à l'en séparer elle le mord férocement, insensible aux coups qu'elle reçoit et à la souffrance des cheveux qu'on lui tire d'une manière si féroce en amenant sa tête en arrière. Et, quand elle ne mord pas, elle crie :

-Lâchez-le, assassins ! Il est innocent ! La nuit du meurtre de Joël il était au lit près de moi ! Assassins ! Assassins ! Calomniateurs ! Immondes ! Parjures !

Le jeune garçon, saisi aux épaules par ceux qui veulent l'enlever, traîné par les bras, se retourne, le visage bouleversé et crie :

-Maman ! Maman, pourquoi dois-je mourir si je n'ai rien fait ?

C'est un bel adolescent, grand et élancé, aux yeux noirs et doux, aux cheveux noirs foncés, légèrement frisés. Son vêtement déchiré laisse voir son corps souple et jeune presque comme celui d'un enfant.

Jésus, aidé par ceux qui l'accompagnent, fend la foule compacte et se fraie un chemin jusqu'au groupe pitoyable juste au moment où la femme, à bout de forces, a été arrachée à la porte et traînée comme un sac lié au corps de son fils sur les pierres du chemin. Mais cela dure quelques mètres seulement. Un coup plus violent arrache la main de la mère à la ceinture et la femme tombe en avant, en frappant durement son visage contre le sol et en saignant encore davantage. Mais tout de suite elle se redresse sur les genoux en tendant les bras pendant que le fils, qu'on emporte rapidement autant que le permet la foule qui s'écarte difficilement, libère son bras gauche et l'agite en se tordant en arrière et en criant :

-Maman ! Adieu Rappelle-toi, toi au moins, que je suis innocent !

La femme le regarde avec des yeux de folle et puis tombe à terre, évanouie.

Jésus se présente devant le groupe des gardes :

-Arrêtez-vous un moment. Je vous l'ordonne ! et son visage ne souffre pas de réplique. - Qui es-tu ? demande, agressif, un citoyen du groupe.

-Nous ne te connaissons pas. Écarte-toi et laisse-nous aller pour qu'il soit tué avant que la nuit arrive.

-Je suis un Rabbi. Le plus grand. Au nom de Jéhovah, arrêtez-vous ou Dieu vous foudroiera.

À ce moment, il semble qu'il va les foudroyer. -Qui est témoin contre celui-ci ?

-Moi, lui et lui, répond celui qui a parlé le premier.

-Votre témoignage n'est pas valable parce qu'il n'est pas vrai.

- Et pourquoi peux-tu le dire ? Nous sommes prêts à le jurer.

-Votre serment est un péché. -Nous, pécher ? Nous ?

-Vous. De même que vous couvez la luxure, que vous nourrissez la haine, que vous êtes avides des richesses, que vous êtes homicides, vous êtes également parjures. Vous vous êtes vendus à l'impureté. Vous êtes capables d'accomplir n'importe quelle infamie.

-Fais attention à tes paroles. Je suis Aser... -Et moi, je suis Jésus.

-Tu n'es pas d'ici. Tu n'es pas prêtre, ni juge. Tu n'es rien. Tu es l'étranger.

-Oui, je suis l'Étranger car la terre n'est pas mon Royaume. Mais je suis Juge et Prêtre. Non seulement de cette petite portion d'Israël, mais de tout Israël et du monde entier.

-Allons, allons ! Nous n'avons affaire avec un fou, dit l'autre témoin et il pousse Jésus pour l'écartier.

-Tu ne feras pas un pas de plus, tonne Jésus en le regardant d'un regard de miracle qui subjugue et paralyse, comme il rend la vie et la joie quand il le veut.

--Tu ne fais pas un pas de plus. Tu ne crois pas ce que je dis ? Eh bien ! Alors, regarde. Ici, et il n'y a pas la poussière du Temple, ni son eau (Nb 5, 17), et il n'y a pas de paroles écrites avec de l'encre pour rendre très amère l'eau qui est le jugement pour la jalousie et l'adultère (Nb 5, 23). Mais ici, il y a moi. *Et c'est moi qui rends le jugement.*» La voix de Jésus est une sonnerie de trompette tant elle est pénétrante. Les gens se bousculent pour voir. Seules la Vierge Marie et Marie d'Alphée sont restées pour secourir la mère évanouie.

-Et voici comment je juge. Donnez-moi une pincée de la poussière de la route et une goutte d'eau dans un vase. Et pendant qu'on me les donne, vous les accusateurs,

et toi l'accusé, répondez-moi. Es-tu innocent, mon enfant ? Dis-le avec sincérité à celui qui est pour toi le Sauveur. -Je le suis, Seigneur.

-Aser, peux-tu jurer n'avoir dit que la vérité ?

-Je le jure. Je n'aurais pas de raison de mentir. Je le jure par l'autel. Que descende du ciel une flamme qui me brûle si je ne dis pas la vérité.

-Jacob, peux-tu jurer que tu es sincère dans l'accusation et sans un motif secret qui te pousse à mentir ?

-Je le jure par Yahvé. Seul l'amour pour mon ami assassiné me pousse à parler. Je n'ai rien de personnel contre ce jeune homme.

-Et toi, serviteur, peux-tu jurer d'avoir dit la vérité ?

-Je le jure mille fois, s'il le faut ! Mon maître ! Mon pauvre maître ! et il pleure en cachant sa tête avec son manteau.

-C'est bien. Voici l'eau et voici la poussière. Et voici la parole :

"Toi, Père Saint et Dieu Très-Haut, accomplis par mon intermédiaire le jugement de vérité pour que vie et honneur soient rendus à l'innocent et à sa mère désolée, et un juste châtiment à qui n'est pas innocent. Mais, pour la grâce que j'ai à tes yeux, ni flamme ni mort, mais qu'une longue expiation arrive à ceux qui ont commis le péché".

Il dit ces paroles en tenant les mains étendues sur le vase comme fait le prêtre pendant la messe, à l'offertoire. Puis il plonge sa main droite dans le vase et de sa main mouillée il asperge les quatre qui sont soumis au jugement et leur fait boire une gorgée de cette eau, d'abord au jeune homme, puis aux trois autres.

Ensuite Il croise les bras sur sa poitrine et les regarde. La foule aussi regarde et après un moment pousse un cri et se jette le visage contre terre. Alors les quatre qui étaient alignés se regardent entre eux, et crient à leur tour. Le premier, le jeune homme, crie de stupeur, les autres d'horreur, car ils voient leurs visages couverts d'une lèpre subite, alors que le jeune homme en est indemne.

Le serviteur se jette aux pieds de Jésus qui s'écarte comme tout le monde, y compris les soldats, et Il s'écarte en prenant par la main le jeune Abel pour qu'il ne se contamine pas près des trois lépreux. Et le serviteur crie : -Non ! Non ! Pardon ! Pas lépreux ! Ce sont eux qui m'ont payé pour retarder le maître jusqu'au soir. Ils m'ont fait exprès déférer la mule. Ils m'ont dit de mentir et de prétendre que j'étais venu avant. Au contraire, j'étais avec eux pour le tuer et je dis aussi pourquoi ils l'ont fait. Parce que Joël s'était aperçu que Jacob aimait sa jeune femme et parce qu' Aser voulait la mère d'Abel et qu'elle le repoussait. Ils se sont mis d'accord pour se débarrasser en même temps de Joël et d'Abel et jouir des femmes. J'ai parlé. Enlève-moi la lèpre, enlève-la-moi ! Abel, tu es bon, prie pour moi !

-Toi, va auprès de ta mère. Qu'en sortant de son évanouissement, elle voie ton visage et revienne à une vie tranquille. Et vous... À vous je devrais dire : "Qu'il vous soit fait ce que vous avez fait". Et ce serait humaine justice (Lv 24,17). Mais je vous livre à une expiation surhumaine. La lèpre, dont vous êtes horrifiés, vous préserve d'être saisis et tués comme vous le méritez. Peuple de Bethléem, écartez-vous, ouvrez-vous comme les eaux de la mer pour les laisser aller à leur longue galère. Galère terrible ! Plus atroce qu'une mort immédiate. Et c'est une pitié de Dieu pour leur donner possibilité de se repentir, s'ils le veulent. Allez !

La foule se colle aux murs pour laisser libre le milieu du chemin.

Les trois, recouverts de la lèpre comme s'ils étaient malades depuis des années, s'en vont, l'un derrière l'autre, vers la montagne. Dans le silence du crépuscule qui descend et qui a fait taire toutes les voix d'oiseaux et de quadrupèdes, on n'entend que leurs pleurs.

-Purifiez le chemin avec quantité d'eau après y avoir allumé le feu. Quant à vous, soldats, allez rapporter que justice est faite et faite selon la plus parfaite loi mosaïque.

Jésus se dispose à aller où sa Mère et Marie, sa tante, continuent de secourir la femme qui revient lentement à elle, pendant que son fils caresse ses mains glacées et les baise. Mais les gens de Bethléem, avec un respect mêlé de crainte, le prient :

-Parle-nous, Seigneur. Tu es réellement puissant. Tu es certainement celui dont a parlé l'homme qui en passant par ici, a annoncé le Messie.

-Je parlerai à la nuit, près du bercail des bergers. Pour l'instant, Je vais aider la mère à se rétablir.

Et il va trouver la femme qui est assise sur les genoux de Marie femme d'Alphée. Elle se remet de plus en plus en regardant le visage affectueux de Marie qui lui sourit. Elle ne se rend pas bien compte jusqu'au moment où elle dirige son regard sur la chevelure noire de son fils qui est penché sur ses mains tremblantes, et elle demande

-Je suis morte, moi aussi ? Ce sont les limbes ?

-Non, femme, c'est la terre et celui-ci est ton fils, sauvé de la mort. Et celui-là, c'est Jésus, mon Fils, le Sauveur.

La femme a un premier mouvement bien humain. Elle rassemble ses forces et s'avance pour prendre la tête inclinée de son enfant. Elle le voit sain et sauf, l'embrasse avec frénésie, pleurant, riant, retrouvant tous les noms qu'elle lui donnait quand il était petit pour lui dire sa joie.

-Oui, maman, oui. Mais maintenant, regarde, non pas moi, mais lui. Lui qui m'a sauvé. Bénis le Seigneur.

La femme, encore trop faible pour se lever ou pour se mettre à genoux, tend ses mains qui tremblent et saignent encore. Elle prend la main de Jésus en la couvrant de baisers et de larmes. Jésus lui met sa main gauche sur la tête, en lui disant :

-Sois heureuse, en paix et sois toujours bonne. Et toi aussi, Abel.

-Non, mon Seigneur. Ma vie et celle de mon fils sont à toi parce que tu les as sauvées. Permits-lui d'aller avec les disciples, comme déjà il le désirait depuis qu'ils sont venus ici. Je te le donne avec tant de joie et je te prie de permettre que moi je le suive pour le servir et servir les serviteurs de Dieu.

-Et ta maison ?

-Oh ! Seigneur ! Est-ce que quelqu'un qui renaît à la vie peut avoir les sentiments qu'il avait avant de mourir ? Par Toi, Mirta est sortie de la mort et de l'enfer. Dans ce pays, je pourrais arriver à haïr ceux qui m'ont torturée dans mon enfant. Et tu prêches l'amour, je le sais. Permits donc à la pauvre Mirta d'aimer le Seul qui mérite l'amour, sa mission, ses serviteurs. Maintenant, je suis encore épuisée et ne pourrais te suivre. Mais, dès que je le pourrai, permets-le-moi, Seigneur. Je serai à ta suite et près de mon Abel.

«Tu suivras ton fils, et moi avec lui. Sois heureuse. Sois en paix, maintenant. Avec ma paix. Adieu ».

SUR LA ROUTE DE SICAMINON

[...] « Ton discours d'hier soir m'a beaucoup plu, dit Simon le Zélote.

-Pas à moi. Il était très sévère pour beaucoup de gens en Israël, dit Judas.

-Es-tu de ceux-là ? -Non, Maître.

-Mais alors, pourquoi te fâches-tu? -Mais parce que cela peut te nuire.

-Devrais-je alors, pour éviter ces ennuis, pactiser avec les pécheurs et être leur complice ? -Je ne dis pas cela. Tu ne pourrais pas le faire. Mais te taire, ne pas dresser les grands contre toi...

-Se taire, c'est être d'accord. Moi, je ne suis pas d'accord avec les fautes, ni des petits ni des grands. -Mais tu vois ce qui est arrivé au Baptiste ?

-Sa gloire. -Sa gloire ? Il me semble que c'est sa ruine.

-Persécution et mort par fidélité à notre devoir sont gloire à l'homme. Le martyr est toujours glorieux.

-Mais la mort l'empêche d'être maître et donne de la douleur aux disciples et à ceux de sa famille. Lui échappe à toute peine, mais il laisse aux autres des peines bien plus grandes. Le Baptiste n'a pas de parents, c'est vrai. Mais il a toujours des devoirs envers ses disciples.

-Même s'il avait encore des parents, ce serait la même chose. La vocation est plus grande que le sang. -Et le quatrième commandement ?

-Il vient après ceux qui concernent Dieu.

-Une mère, Tu l'as vu hier comme elle souffre à cause de son fils...

-Mère ! Viens ici, dit Jésus.

Marie accourt près de Jésus et demande : -Que veux-tu, mon Fils ?

-Mère, Judas de Kériot plaide ta cause parce qu'il t'aime et qu'il m'aime.

-Ma cause ? En quoi ?

-Il veut me décider à une plus grande prudence, pour que je ne sois pas frappé comme notre parent, le Baptiste. Il me dit qu'il faut avoir pitié des mères, en se ménageant pour elles, car ainsi le veut le quatrième commandement. Toi, qu'en dis-tu ? Je te donne la parole, Mère, pour que tu instruises avec douceur notre Judas.

-Moi, je dis que je n'aimerais plus mon Fils en tant que Dieu, que j'en arriverais à me demander si je ne m'étais pas toujours trompée, de m'être toujours méprise sur sa nature si je le voyais transiger avec sa perfection, en abaissant sa pensée à des considérations humaines, en perdant de vue les considérations surnaturelles : à savoir racheter, chercher à racheter les hommes par amour pour eux et pour la gloire de Dieu, quitte à se créer des peines et des rancœurs. Je l'aimerais encore comme un fils dévoyé par une force malfaisante, par pitié, parce que c'est mon fils, parce que serait un malheureux, mais plus avec cette plénitude d'amour dont je l'aime maintenant que je le vois fidèle au Seigneur. -Fidèle à lui-même, tu veux dire.

-Au Seigneur. Maintenant Il est le Messie du Seigneur et il doit être fidèle au Seigneur, comme tout autre et même plus que tout autre, parce qu'il a une mission plus grande qu'il n'y en a jamais eue, comme il n'y en a pas et comme il n'y en aura pas d'autre sur la terre, et il reçoit certainement de Dieu une aide en rapport avec une si grande mission. -Mais s'il lui arrivait du mal, ne pleurerais-tu pas ?

-Toutes les larmes de mes yeux. Mais je pleurerais des larmes et du sang si je le voyais infidèle à Dieu.

-Cela diminuera beaucoup les fautes de ceux qui le persécuteront. -Pourquoi ?

-Parce que Lui, autant que toi, vous les justifiez en quelque sorte.

-Ne le pense pas. Ce seront toujours les mêmes fautes aux yeux de Dieu, que nous jugions que cela est inévitable ou que nous jugions que nul homme en d'Israël ne devrait être coupable à l'égard du Messie.

-Nul homme en Israël ? Et si c'était un gentil ce ne serait pas la même chose ?

-Non, pour les païens, ce ne serait qu'une faute à l'égard de l'un de leurs semblables. Israël sait qui est Jésus. -Une grande partie d'Israël ne le sait pas.

-Ne veut pas le savoir. Ils sont consciemment incrédules et nient l'espérance. Piétiner les trois vertus principales n'est pas une petite faute, Judas. C'est grave, spirituellement plus grave qu'un acte matériel contre mon Fils.

Judas, à court d'arguments, se baisse pour lacer une sandale, et reste en arrière...

“ALLONS À LA RENCONTRE DE JÉSUS, VENEZ”

4-173
T4-185

Les habitants de Sicaminon, attirés par la curiosité ont, pendant toute la journée, assiégé l'endroit où se trouvent les disciples qui attendent le retour du Maître. Mais les Femmes Disciples, en attendant n'ont pas perdu leur temps, elles ont lavé les vêtements couverts de poussière et imprégnés de sueur, et sur la petite plage il y a une joyeuse exposition de vêtements qui sèchent au vent et au soleil. Maintenant que le soir va descendre et qu'avec le soir va se faire sentir l'humidité saline, elles se hâtent de ramasser les vêtements encore un peu humides, de les battre et de les tirer en tous sens avant de les plier, pour qu'ils se présentent bien rangés à leurs propriétaires respectifs.

-Apportons tout de suite ses habits à Marie, dit Marie, femme d'Alphée avant d'ajouter : cela a été pour elle un gros sacrifice, hier et aujourd'hui dans cette cabane sans air !...

Je comprends ainsi que l'absence de Jésus a duré plus d'une journée et que pendant ce temps, Marie de Magdala, qui ne possède qu'un seul vêtement, a dû rester cachée jusqu'à ce que son vêtement d'emprunt soit sec. Suzanne répond :

-Heureusement elle ne se plaint jamais ! Je ne pensais pas qu'elle fût aussi bonne.

-Et aussi humble, dois-tu dire et réservée. Pauvre fille ! C'était vraiment le diable qui la tourmentait ! Délivrée par mon Jésus elle est redevenue elle-même, telle qu'elle était sûrement toute petite fille.

Et parlant entre elles deux, elles reviennent à la maison apporter les vêtements lavés. Dans la cuisine, pendant ce temps, Marthe est occupée à préparer la nourriture pendant que la Vierge lave les légumes dans une bassine de cuivre et les met ensuite à cuire pour le souper.

-Voilà. Tout est sec, tout est propre et plié. Il y en avait besoin. Va trouver Marie et donne-lui ses vêtements, dit Suzanne, en donnant les vêtements à Marthe. Les sœurs reviennent ensemble peu après.

-Merci à toutes les deux. Le sacrifice du vêtement que je n'avais pas changé depuis des jours m'était le plus pénible, dit Marie de Magdala en souriant.

-Maintenant j'ai l'impression d' être toute fraîche .

-Va t'asseoir dehors. Il y a un bonne brise. Tu dois en avoir besoin après avoir été si longtemps renfermée, observe Marthe qui, étant moins grande et moins forte que sa sœur, a pu mettre un vêtement de Suzanne ou de Marie femme d'Alphée pendant que les siens étaient à la lessive.

-Pour cette fois on s'est débrouillé ainsi. Mais à l'avenir, nous ferons notre petit sac comme les autres et nous n'aurons pas cet ennui , dit Marie-Magdeleine.

-Comment ? Tu as l'intention de le suivre comme nous ?

-Certainement. À moins qu'il ne me commande le contraire. Je vais maintenant sur la rive voir s'ils reviennent. Reviendront-ils ce soir ?

-Je l'espère, répond la Vierge Marie . -Je suis inquiète parce qu'il est allé en Phénicie. Mais je pense qu'il est avec les apôtres, et je suppose que les Phéniciens sont meilleurs que beaucoup d'autres. Mais je voudrais qu'il revienne à cause des gens qui l'attendent. Quand je suis allée à la fontaine, une mère m'a arrêtée en me disant : “Tu

es avec le Maître galiléen, celui qu'on appelle Messie ? Viens alors et regarde mon enfant. Voilà un an que la fièvre le tourmente". Je suis entrée dans une petite maison. Pauvre enfant ! On dirait une fleurette en train de mourir ! Je le dirai à Jésus

Marthe dit : Il y en a d'autres qui demandent la guérison. Plus la guérison que l'enseignement.

-Il est difficile à l'homme d'être seulement spirituel. Il entend mieux les appels de la chair et ses besoins, répond la Vierge.

-Cependant, beaucoup naissent à la vie l'esprit après un miracle.

-Oui, Marthe. Et c'est pour cela que mon Fils opère tant de miracles : par bonté envers l'homme, mais aussi pour l'attirer, par ce moyen, à son chemin, un trop grand nombre ne suivraient pas.

Jean d'Endor qui n'était pas parti avec Jésus, rentre à la maison et avec lui un grand nombre de disciples qui étaient allés dans les maisonnettes qu'ils habitent. Presque en même temps Marie-Magdeleine revient en disant : -Ils arrivent. Ce sont les cinq barques parties à l'aube hier. Je les ai très bien reconnues.

-Ils seront fatigués et assoiffés. Je vais prendre encore de l'eau. La fontaine est très fraîche, dit Marie femme d'Alphée et elle sort avec les brocs.

-Allons à la rencontre de Jésus. Venez, dit la Vierge. Et elle sort avec Marie-Magdeleine et Jean d'Endor parce que Marthe et Suzanne restent aux fourneaux, toutes rouges et fort occupées à finir la préparation du repas. En côtoyant la rive, elles arrivent à un petit môle où d'autres barques de pêche sont rentrées et sont au repos. De l'extrémité on découvre bien tout le golfe et la ville qui lui donne son nom, et on voit aussi les cinq barques qui filent rapidement un peu penchées dans leur course. Leurs voiles sont bien gonflées par un vent du nord qui leur est favorable et soulage les hommes accablés par la chaleur.

-Regarde comme Simon et les autres se débrouillent bien. Ils suivent à merveille la barque du pilote. Voilà qu'ils ont dépassé le brisant ; maintenant ils prennent le large pour contourner le courant qui est fort à cet endroit. Voilà... maintenant tout va bien. Bientôt ils seront ici, dit Jean d'Endor. En effet les barques s'approchent de plus en plus et l'on distingue ceux qui s'y trouvent.

Jésus est dans la première, avec Isaac. Il s'est levé et sa grande taille apparaît dans toute sa majesté jusqu'à ce que les voiles qu'on amène, le cachent pour quelques minutes. En effet la barque vire et se retourne pour se mettre à l'abri du petit môle en passant devant les femmes qui sont juste en haut du môle. Jésus sourit pour les saluer alors qu'elles se mettent à marcher rapidement pour arriver en même temps que la barque au point de débarquement.

-Dieu te bénisse, mon Fils ! dit Marie en saluant Jésus qui descend sur le quai.

-Dieu te bénisse, Maman. Tu as été inquiète ? À Sidon, il n'y avait pas celui que nous cherchions. Nous sommes allés jusqu'à Tyr, et là nous avons trouvé. Viens, Hermastée⁴⁴... Voilà, Jean. Ce jeune homme veut qu'on l'instruise, je te le confie.

-Je ne te décevrai pas en l'instruisant sur ta parole. Merci, Maître ! Il y en a beaucoup qui t'attendent, dit Jean d'Endor.

-Il y a aussi un pauvre petit malade, mon Fils, et sa mère te désire.

-J'y vais tout de suite.

-Je sais qui c'est, Maître. Je t'y accompagne. Viens, toi aussi, Hermastée. Commence à connaître la bonté infinie de notre Seigneur dit l'homme d'Endor.

44 Hermastée est un jeune pêcheur philistin d'Ascalon qui se convertit en entendant l'apôtre Jean prêcher dans sa ville. Voir Annexe 2 : les soixante-douze Disciples.

Pierre descend de la deuxième barque, Jacques de la troisième, André de la quatrième, Jean de la cinquième, les quatre pilotes suivis des autres apôtres ou disciples qui étaient avec eux et qui se groupent autour de Jésus et de Marie.

-Allez à la maison. J'arrive tout de suite moi aussi. Préparez pendant ce temps ce qu'il faut pour le repas et dites à ceux qui attendent que je parlerai vers la fin de la soirée. -Et s'il y a des malades ? -Je commencerai par les guérir, même avant le repas pour qu'ils puissent rentrer chez eux heureux.

Ils se séparent. Jésus se dirige vers la ville avec l'homme d'Endor et Hermastée. Les autres refont le chemin sur la plage caillouteuse, racontant tout ce qu'ils ont vu et entendu, contents comme des enfants qui reviennent chez la mère. Judas lui-aussi est content. Il montre toutes les oboles que les pêcheurs de pourpre ont voulu lui donner et surtout un beau paquet de la précieuse matière.

-Ceci est pour le Maître. Si ce n'est pas lui qui la porte pas, qui peut la porter ? Ils m'ont appelé à part en disant : "Nous avons des coraux précieux dans la barque, et nous avons même une perle. Pense donc ! Un trésor. Je ne sais pas comment nous est arrivée pareille fortune, mais nous te les donnons volontiers pour le Maître. Viens les voir". J'y suis allé pour leur faire plaisir pendant que le Maître s'était retiré dans une grotte pour prier. Il y avait de très beaux coraux et une perle, pas grosse, mais belle. Je leur ai dit : "Ne vous privez pas de ces choses. Le Maître ne porte pas de bijoux. Donnez-moi plutôt un peu de cette pourpre, on en fera un ornement pour son vêtement. Ils n'avaient que ce paquet. À tout prix ils ont voulu me le donner tout entier. Tiens, Mère, fais-en un beau travail, comme tu sais le faire, pour notre Seigneur. Mais fais-le, hein ? S'il s'en aperçoit, il voudra qu'on le vende pour les pauvres. Et à nous, il nous plaît de le voir vêtu comme il le mérite, n'est-ce pas ?

-Ah ! oui, c'est bien vrai ! Moi je souffre quand je le vois si simple au milieu des autres, lui qui est Roi, eux, pires que des esclaves et tout enrubannés et brillants. Et ils le regardent comme un pauvre indigne d'eux ! dit Pierre.

-Tu as vu les rires des seigneurs de Tyr, pendant que nous prenions congé des pêcheurs ? lui répond son frère.

Jacques déclare : -Je leur ai dit : "Soyez honteux, chiens que vous êtes ! Un fil de son vêtement blanc a plus de prix que toutes vos fanfreluches.

-Puisque Judas a pu avoir cette pourpre, je voudrais que tu la prépares pour la fête des Tentes dit Jude.

-Je n'ai jamais filé avec de la pourpre, mais j'essaierai... dit la Vierge Marie en touchant le soyeux étain, léger, moelleux, d'une couleur magnifique.

-Ma nourrice connaît bien cela, dit Marie-Magdeleine experte en fait de beauté.

-Nous la trouverons à Césarée. Elle te montrera. Tu apprendras vite, car tu sais tout bien faire. Moi, je mettrai un galon au cou, aux manches et au bas du vêtement : de la pourpre sur du lin très blanc ou de la laine très blanche, avec des palmes et des rosaces comme il y en a sur les marbres du Saint, et avec le nœud de David au milieu. Cela irait très bien. Marthe dit : -Notre mère fit ce dessin, à cause de sa beauté, sur le vêtement que Lazare mit pour son voyage dans les terres de Syrie quand il en prit possession. Je l'ai conservé parce que c'était le dernier travail de notre mère. Je te l'enverrai.

-Je le ferai en priant pour votre mère.

"QUE SOIT FAITE TA VOLONTÉ, PÈRE,
AU CIEL SUR LA TERRE ET DANS LE CŒUR DES MÈRES"

4-182
T4-195

Il fait encore nuit... lors que silencieusement Jésus, avec les apôtres, les femmes, ainsi que Jean d'Endor et Hermastée, font leurs adieux à Isaac, le seul qui soit réveillé. Ils commencent à marcher le long de la rive [...]

Cette fois les femmes marchent devant avec Jean, Simon, Jude et Jacques fils d'Alphée, qui aident les femmes à franchir les petits écueils parsemés ça et là, humides de sel et glissants. Simon marche avec Marie-Magdeleine, Jean avec Marthe, alors que Jacques s'occupe de sa mère et de Suzanne, et que Jude ne cède à personne l'honneur de prendre dans sa robuste et longue main_ ce qui est une autre ressemblance avec Jésus_la petite main de Marie pour l'aider dans les passages difficiles. Chacun parle à voix basse avec celle qu'il accompagne. Tous veulent, semble-t-il, respecter le sommeil de la Terre. Simon parle sans interruption avec Marie de Magdala et je le vois plusieurs fois ouvrir les bras en un geste qui signifie « C'est ainsi, et il n'y a rien d'autre à faire » mais je n'entends pas ce qu'ils disent.

Jean parle seulement de temps en temps avec Marthe qu'il accompagne, en lui montrant la mer et le Carmel dont la pente tournée vers le couchant reçoit encore la lumière blanche de la lune... Jacques aussi, qui est entre Marie et Suzanne, parle du Carmel. Il dit à sa mère : -Jésus m'a promis de monter là-haut seul avec moi, et de me dire quelque chose, à moi seulement.

-Que voudra-t-il te dire, mon fils ? Tu me le répéteras après ?

-Maman, si c'est un secret, je ne puis te le dire, répond Jacques en souriant de son sourire si affectueux.Par ses traits et encore davantage par sa paisible douceur il ressemble fortement à Joseph,l' époux de la Vierge Marie.

-Il n'y a pas de secret pour sa mère.

-Je n'en ai pas, en effet. Mais si Jésus veut m'emmener là-haut pour me parler seul à seul, c'est signe qu'il veut que personne ne sache ce qu'il a à me dire. Et toi, maman, tu es ma chère maman que j'aime tant, mais Jésus est au-dessus de toi et aussi sa volonté. Mais je lui demanderai, quand ce sera le moment, si je peux te dire ses paroles. Es-tu contente ?

-Tu oublieras de le lui demander...

-Non maman. Je ne t'oublie jamais, même si tu es loin de moi. Quand j'entends ou que je vois quelque chose de beau, je pense toujours "Si maman était là !"

-Mon chéri ! Donne-moi un baiser, mon fils. Marie est émue mais l'émotion ne tue pas la curiosité. Elle revient à l'assaut, quelques instants de silence :

-Tu as dit : sa volonté. Alors tu as compris qu'il veut t'exprimer une de ses volontés. Allons, cela tu peux le dire. Cela, il te l'a dit en présence des autres.

-À vrai dire, j'étais devant avec lui seulement, dit Jacques en souriant.

-Mais les autres pouvaient entendre.

-Il ne m'a pas beaucoup parlé, maman. Il m'a rappelé les paroles et la prière d'Élie sur le Carmel : "Des prophètes du Seigneur, je suis le seul qui soit resté". "Exauce-moi, afin que le peuple reconnaisse que tu es le Seigneur Dieu" (1R 18, 22 et 23).

-Et que voulait-il dire ?

-Que de choses, maman, tu veux savoir ! Va trouver Jésus, alors, et il te le le dira, dit Jacques en éludant la question.

-Il aura voulu dire que, puisque le Baptiste est pris, lui seul reste prophète en Israël et que Dieu doit le conserver longtemps pour que le peuple soit instruit, dit Suzanne.

-Hum ! J'ai du mal à croire que Jésus demande de rester longtemps. Pour lui, Il ne demande rien... Allons, mon Jacques, dis-le à ta mère !

-La curiosité est un défaut, maman. C'est une chose inutile, dangereuse, parfois douloureuse. Fais un bel acte de mortification...

-Hélas ! N'aura-t-il pas voulu dire que ton frère sera emprisonné, tué peut-être ? demande Marie femme d'Alphée toute bouleversée.

-Jude n'est pas "tous les prophètes", maman, même si, pour ton amour, chacun de tes fils est le monde entier...

-Je pense aussi aux autres parce que... parce que vous faites certainement partie des prophètes de l'avenir. Alors... alors, si tu restes seul... Si toi tu restes seul, c'est signe que les autres, que mon Jude... Oh !...

Marie, femme d'Alphée plante là Jacques et Suzanne et vive, comme une jeune fille, elle revient en arrière sans se soucier de la question que lui pose le Jude. Elle arrive, comme si elle était poursuivie, dans le groupe de Jésus.

-Mon Jésus... je parlais avec mon fils... de ce que tu lui as dit.. Du Carmel... d'Élie... des prophètes... Tu as dit... que Jacques restera seul... Et de Jude, qu'advient-il ? C'est mon fils, tu le sais ? dit-elle toute essoufflée par l'angoisse et par la course qu'elle a faite.

-Je le sais, Marie. Et je sais aussi que tu es heureuse qu'il soit *mon* apôtre. Tu vois que tu as tous les droits comme mère et moi, je les ai comme Maître et Seigneur.

-C'est vrai... c'est vrai... mais Jude est mon enfant !...» et Marie entrevoyant l'avenir, pleure abondamment.

-Oh ! que de larmes versées inutilement ! Mais on pardonne tout à un cœur de mère. Viens ici, Marie. Ne pleure pas. Je t'ai déjà réconfortée une autre fois. À l'époque aussi, je t'ai promis que ta souffrance allait te valoir de grandes grâces de la part de Dieu, pour toi, pour ton Alphée, pour tes enfants... Jésus a passé son bras sur l'épaule de sa tante l'attirant tout près de lui...

Il ordonne à ceux qui étaient avec lui :

-Vous, allez de l'avant...

Puis, seul avec Marie, il reprend :

-Et je n'ai pas menti. Alphée est mort en m'appelant. Pour ce motif, toutes ses dettes envers Dieu ont été annulées. Cette conversion au parent incompris, au Messie qu'il n'avait pas voulu reconnaître auparavant, c'est ta douleur qui l'a obtenue, Marie. Maintenant cette douleur que tu éprouves obtiendra que l'indécis Simon et l'entêté Joseph imitent ton Alphée.

-Oui, mais... Que lui feras-tu à Jude, à mon Jude ?

-Je l'aimerai encore plus que je ne l'aime maintenant.

-Non, non. Il y a une menace dans ces paroles. Ah ! Jésus ! Ah ! Jésus !...

La Vierge Marie revient en arrière elle aussi, pour consoler sa belle-sœur de la douleur dont elle ne connaît pas encore la nature et, quand elle l'apprend, car sa belle-sœur la voyant à son côté, pleure encore plus fort en lui en faisant part, alors elle devient plus pâle que la lune elle-même. Marie, femme d'Alphée gémit :

-Dis-le-lui, toi. Non, non, pas la mort pour mon Jude...

La Vierge Marie, encore plus exsangue lui dit :

-Comment puis-je demander cela pour toi si je ne peux même pas demander pour mon Fils qu'Il soit sauvé de la mort ? Marie, dis avec moi : "Que soit faite ta volonté, Père, au Ciel, sur la Terre et dans le cœur des mères".

Faire la volonté de Dieu, à travers le sort des enfants, c'est notre martyr rédempteur à nous, les mères... Et, d'autre part... Il n'est pas dit que Jude doive être tué, ou

tué avant que tu ne meures. Ta prière de maintenant pour qu'il arrive jusqu'à un âge très avancé, comme elle te pèserait alors, quand, dans le Royaume de la vérité et de l'amour, tu verras toutes choses à travers les lumières de Dieu et à travers ta maternité spiritualisée.

Alors, j'en suis certaine, et comme bienheureuse et comme mère, tu voudras que Jude soit semblable à mon Jésus, dans son sort de rédempteur, et tu brûleras, de l'avoir près de toi, de nouveau, pour toujours. Car le tourment des mères, c'est d'être séparées de leurs enfants. C'est un si grand tourment qu'il subsistera, je crois, comme une angoisse d'amour même dans le Ciel qui nous accueillera .

Les pleurs de Marie, si forts dans le silence de l'aube naissante, ont fait revenir tout le monde en arrière pour savoir ce qui est arrivé. Ils entendent ainsi les paroles de la Vierge Marie et l'émotion gagne tout le monde [...]

-Nous arriverons à Dora avant que le soleil ne soit brûlant et nous repartirons au crépuscule. Demain, à Césarée, ce sera la fin de votre fatigue, mes sœurs. Et nous aussi nous nous reposerons... dit Jésus.

“JE SUIS POUR TOI UNE MÈRE, JE LE SERAI TOUJOURS”

[...] Le char des sœurs de Lazare est arrêté près d'un pont, sur un torrent à sec. Les deux chevaux paissent l'herbe drue des rives du torrent... Le serviteur de Marthe et un autre, peut-être le conducteur, sont sur la grève alors que les femmes sont enfermées dans le char couvert d'une lourde capote faite de peaux tannées qui descendent comme d'épais rideaux jusqu'au plancher du char. Les Femmes Disciples se hâtent vers lui et le serviteur qui les voit le premier avertit la nourrice, pendant que l'autre se hâte d'atteler les chevaux.

Entre temps, le serviteur court vers ses maîtresses en s'inclinant jusqu'à terre. La nourrice âgée, Noémie⁴⁵, une belle femme au teint olivâtre mais agréable, descend lestement et va vers ses maîtresses. Mais Marie de Magdala lui dit quelque chose et elle se dirige tout de suite vers la Vierge en disant :

-Pardonne-moi... Mais la joie de la voir est si grande que je ne vois qu'elle. Viens, bénie, le soleil est brûlant, dans le char il y a de l'ombre.

Et elles montent toutes en attendant les hommes restés très en arrière. Pendant qu'elles attendent et pendant que Sintica⁴⁶, revêtue de l'habit que Marie-Magdeleine avait la veille, baise les pieds de ses maîtresses — comme elle s'obstine à les appeler, bien que pour elles, disent-elles, elle n'est ni servante ni esclave mais seulement une invitée reçue au nom de Jésus — la Vierge montre le précieux paquet de pourpre, demandant comment on peut filer cette courte filasse qui refuse l'humidité et le tordage.

-Ce n'est pas ainsi qu'on l'emploie, Femme. Il faut la réduire en poudre, et on l'emploie comme n'importe quelle autre teinture. C'est la bave d'un coquillage, ce n'est pas un cheveu ni un poil. Vois-tu comme elle est friable maintenant qu'elle est sèche ? Tu la réduis en fine poudre, tu la tamises pour qu'il ne reste pas de longs filaments qui tacheraient le fil ou l'étoffe. Le fil se teint mieux en écheveau. Quand tu es sûre que tout est réduit en poudre, on s'en sert comme on fait avec la cochenille, le safran, la poudre d'indigo ou d'autres écorces, racines ou fruits. On fixe la teinte avec du vinaigre fort au dernier rinçage.

45 Noémie de Béthanie a été la nourrice de Lazare et de Marie de Magdala.

46 Sintica est une esclave grecque. Elle fuit son maître romain Valérien et est recueillie près de Césarée Maritime par Jésus. Son nom est mentionné (Synthykhé ou Syntiché) dans la lettre de Saint Paul aux Philippiens (4, 2). Elle joua un rôle prépondérant dans la fondation de l'Église d'Antioche.

-Merci, Noémie. Je ferai comme tu me l'indiques. J'ai brodé avec des fils couleur de pourpre, mais on me les avait donnés déjà prêts à l'usage...

Voici Jésus qui arrive. C'est le moment de nous saluer mes filles. Je vous bénis toutes au nom du Seigneur. Allez en paix, en apportant la paix et la joie à Lazare. Adieu, Marie. Souviens-toi que c'est sur ma poitrine que tu as versé tes premières larmes de bonheur. Je suis ainsi pour toi une mère, parce qu'un enfant verse ses premières larmes sur la poitrine de sa maman. Je suis pour toi une mère, et je le serai toujours. Ce qu'il peut te coûter de dire à la plus douce des sœurs, à la plus aimante des nourrices, viens me le dire, à moi. Je te comprendrai toujours. Ce que tu n'oserais dire à mon Jésus, parce que trop pétri d'une humanité qu'il ne veut pas en toi, viens me le dire, à moi. Je serai toujours indulgente pour toi. Et si, ensuite, tu veux aussi me dire tes triomphes — mais ceux-ci, je préfère que tu les lui présente comme des fleurs parfumées, parce que c'est lui, ton Sauveur, et pas moi — je me réjouirai avec toi.

Adieu, Marthe. Désormais tu t'en vas heureuse et tu resteras dans ce bonheur sur-naturel. Tu n'as donc besoin que de progresser dans la justice au milieu de la paix que rien ne trouble plus en toi. Fais-le pour l'amour de Jésus qui t'a aimée au point d'aimer celle que tu aimes complètement.

Adieu, Noémie. Va avec ton trésor retrouvé. Comme tu la nourrissais de ton lait, nourris-toi maintenant des paroles qu'elle et Marthe te diront, et arrive à voir en mon Fils beaucoup plus que l'exorciste qui délivre les cœurs du Mal.

Adieu, Sintica, fleur de la Grèce, qui as su voir par toi seule qu'il y a quelque chose de plus que la chair. Maintenant fleuris en Dieu et sois la première des fleurs nouvelles de la Grèce du Christ.

Je suis très contente de vous laisser ainsi unies. Je vous bénis avec amour ».

Le bruit des pas est désormais tout proche. Elles lèvent la capote et voient que Jésus est à deux mètres du char. Elles descendent sous le soleil brûlant qui envahit la route.

Marie de Magdala s'agenouille aux pieds de Jésus en disant

-Je te remercie, de tout. Et aussi beaucoup de m'avoir fait faire ce voyage. Toi seulement as la sagesse. Maintenant je pars dépouillée des restes de la Marie d'autrefois. Bénis-moi, Seigneur, pour me fortifier toujours plus.

-Oui, Je te bénis. Profite de la présence des frères, et avec les frères forme-toi toujours plus en moi. Adieu, Marie. Adieu, Marthe. Tu diras à Lazare que je le bénis. Je vous confie cette femme. Je ne vous la donne pas. C'est ma disciple, mais je veux que vous lui donniez un minimum de possibilités pour comprendre ma doctrine. Puis je viendrai. Noémie, Je te bénis et aussi vous deux. Marthe et Marie ont les larmes aux yeux. Simon le Zélote les salue en particulier, en leur donnant un écrit pour son serviteur. Les autres les saluent ensemble. Puis le char se met en mouvement.

-Et maintenant allons chercher de l'ombre. Que Dieu les accompagne... Tu regrettes tant, Marie, qu'elles s'en soient allées ? demande-t-il à Marie d'Alphée qui pleure silencieusement. -Oui. Elles étaient très bonnes...

-Nous les retrouverons bientôt, et plus nombreuses. Tu auras beaucoup de sœurs... ou de filles, si tu préfères. C'est tout de l'amour, tant le maternel que le fraternel » lui dit Jésus pour la réconforter.

“ÉVANGÉLISEZ, VOUS AVEZ MA MÈRE AVEC VOUS”

« Évangélisez dans la plaine d'Esdreton jusqu'à ce que je revienne parmi vous, commande Jésus aux apôtres, au cours d'une sereine matinée pendant qu'aux abords de Kison, ils consomment un peu de nourriture : du pain et des fruits.

4-209
T4-226

Les apôtres ne semblent pas très enthousiastes, mais Jésus les reconforte en leur donnant une ligne à suivre dans leur manière de se comporter, et il termine :

-Du reste vous avez ma Mère avec vous. Elle vous sera d'un bon conseil. Allez chez les paysans de Giocana et cherchez, pendant le sabbat, à parler avec ceux de Doras. Procurez-leur des secours et reconfortez le grand-père de Margziam en lui donnant des nouvelles de l'enfant et en lui disant que nous le lui amènerons pour les Tabernacles. Donnez beaucoup à ces malheureux, tout ce que vous avez, tout ce que vous savez, toute l'affection dont vous êtes capables, tout l'argent que nous avons. N'ayez pas peur. Il rentre comme il sort. Nous ne mourrons jamais de faim, même si nous ne vivons que de pain et de fruits. Et si vous en voyez qui sont nus, donnez les vêtements, même les miens, d'ailleurs les miens en premier. Nous ne resterons jamais nus. Et surtout, si vous trouvez des misères qui me cherchent, ne les dédaignez pas. Vous n'en avez pas le droit. Adieu, Mère. Que Dieu vous bénisse tous par ma bouche. Allez en toute sécurité. Viens, Jacques.

-Tu ne prends même pas ton sac ? demande Thomas en voyant que le Seigneur se met en route sans le prendre. « Pas besoin. Je serai plus libre pour marcher ».

Jacques aussi laisse le sien, bien que sa mère se fût hâtée de le remplir de pain, de fromages et de fruits.

Ils s'en vont, en suivant pendant quelque temps la levée de terre du Kison, puis, attaquant les premières pentes qui mènent au Carmel, disparaissent à la vue de ceux qui sont restés.

-Mère, nous sommes entre tes mains. Guide-nous parce que... nous ne sommes capables de rien, reconnaît humblement Pierre. Marie a un sourire rassurant :

-C'est très simple. Vous n'avez qu'à obéir à ses ordres et tout ira bien. Allons.

“QUE VEUX-TU DE MOI, JUDAS” ?

Jésus se dirige vers Nazareth ; arrivé à un carrefour où on croise la route pour Ptolémaïs, il s'arrête et dit : -Reposons-nous près de cette maison où je me suis arrêté d'autres fois, prenons notre repas et, pendant que le soleil poursuit sa course, restons unis avant de nous séparer de nouveau : nous, pour aller vers Tibériade, ma Mère et Marie à Nazareth, et Jean avec Hermastée à Sicaminon. Ils se dirigent à travers une oliveraie vers une maison de paysans... -La paix soit avec vous. Me revoilà.

4-243
T4-262

-Viens, Maître, ta présence est toujours bienvenue. Que Dieu te rende la paix, à toi et aux tiens » répond un homme âgé qui traversait la cour avec une brassée de branches. Et puis il appelle

-Sara ! Sara ! C'est le Maître avec ses disciples. Ajoute de la farine à ton pain !

Il sort d'une pièce une femme toute blanche de farine qu'elle tamisait car elle a encore à la main le tamis avec les recoupes à l'intérieur, et elle s'agenouille en souriant devant Jésus.

-Paix à toi, femme. Je t'ai amené ma Mère comme promis. La voici. Et elle, c'est sa belle-sœur, mère de Jacques et de Jude. Où sont Dina et Philippe ?

Après avoir salué les deux Marie, la femme répond : -Dina a eu hier sa troisième petite fille. Nous sommes un peu tristes car il ne nous a pas été donné d'avoir un petit-fils, mais contents tout de même, n'est-ce pas Mathatias ?

-Oui, parce que c'est une belle petite fille et c'est toujours notre sang. Nous allons te la montrer. Philippe est allé chercher Anna et Noémi chez ses parents, mais il sera bientôt de retour...

La maîtresse de maison revient, après avoir fini de faire son pain, et demande aux hôtes s'ils veulent voir la nouvelle-née. -Certainement, je vais la bénir, dit Jésus.

Marie, de son côté, se lève et dit : -Je vais saluer la mère.

Toutes les femmes sortent...

Un léger bruit de pas qu'accompagne un gémissement incertain d'un nouveau-né, résonne au-dessus de sa tête. Jésus lève son visage en souriant à sa Mère qui descend, portant dans ses bras un petit paquet tout blanc d'où émergent trois petites choses rouges : une petite tête et deux petits poings qui s'agitent.

-Regarde, Jésus, quelle belle enfant ! Elle te ressemble un peu quand tu avais un jour. Tu étais aussi blond qu'elle, au point de paraître sans cheveux s'ils ne s'étaient dès ce moment, soulevés en légères boucles, comme un flocon de nuage, et tu avais le même teint, couleur de rose. Et regarde, regarde, maintenant qu'elle ouvre ses petits yeux dans cette ombre et qu'elle cherche le sein, elle a tes yeux bleu foncé... Oh ! ma chérie ! Mais moi, je n'ai pas le lait, ma petite, ma petite rose, ma petite tourterelle ! La Vierge berce la petite qui apaise son vagissement en un vrai gargouillis de petite tourterelle et s'endort.

-Maman, c'est ainsi que tu faisais avec moi? demande Jésus qui regarde sa Mère bercer la petite, en appuyant sa joue sur la petite tête blonde.

-Oui, mon Fils. Mais toi, je t'appelais : "Mon petit agneau". Elle est belle, n'est-ce pas ?

-Elle est belle et robuste. La mère peut en être heureuse, approuve Jésus, penché lui aussi pour regarder le sommeil de l'innocente.

-Mais, elle ne l'est pas... Le mari est fâché parce que tous ses enfants sont des filles. C'est vrai qu'avec les champs que nous avons, il vaut mieux des garçons, mais ce n'est pas la faute de notre fille... dit en soupirant la maîtresse de maison, qui vient d'arriver. -Ils sont jeunes. Qu'ils s'aiment et ils auront aussi des garçons, dit avec assurance le Seigneur.

-Voici Philippe... maintenant il va faire sombre... dit la femme, troublée. Et elle dit plus fort : -Philippe, il y a le Rabbi de Nazareth.

-Très heureux de le voir. Paix à toi, Maître.

-Et à toi, Philippe. J'ai vu ta belle petite. Je suis même encore en train de la regarder car elle mérite des compliments. Dieu te bénit te donnant de beaux enfants, sains et bons. Tu dois lui en être reconnaissant... Tu ne réponds pas ? Tu sembles fâché...

-J'espérais avoir un garçon, moi !

-Tu ne voudrais pourtant pas me dire que tu es injuste en accusant l'innocente d'être une fille, et encore moins en te montrant dur envers ton épouse ? demande Jésus avec sévérité. -Moi, je voulais un garçon ! Pour le Seigneur et pour moi ! s'écrie Philippe, fâché. -Et c'est par l'injustice et la révolte que tu crois l'obtenir ? Tu as lu peut-être la pensée de Dieu ? Es-tu plus que lui pour lui dire : "Fais ainsi, car c'est juste" ? Cette femme qui est ma disciple n'a pas d'enfants et elle est arrivée à me dire : "Je bénis ma stérilité qui me donne des ailes pour te suivre". Et elle, mère de quatre garçons, aspire au moment où tous les quatre ne lui appartiendront plus. Est-ce vrai, Suzanne et Marie ? Tu les entends ? Et toi, marié depuis peu d'années à une femme féconde, béni par trois boutons de rose qui demandent ton amour, tu es fâché ? Avec qui ? Pourquoi ? Tu ne veux pas le dire ? Moi, Je te le dis : parce que tu es un égoïste. Quitte tout de suite ta rancœur, ouvre les bras à cette enfant qui est née de toi et aime-

la. Allons ! Prends-la ! et Jésus prend le paquet de lin et le met dans les bras du jeune père. Jésus reprend : -Va auprès de ta femme qui pleure, et dis-lui que tu l'aimes. Ou bien Dieu vraiment ne te donnera jamais à l'avenir de garçon. Je te le dis. Va !...

L'homme monte dans la chambre où se trouve son épouse.

-Merci, Maître ! dit tout bas la belle-mère. -Lui, depuis hier, était très cruel...

L'homme redescend après quelques minutes et dit : -Je l'ai fait Seigneur. La femme te remercie et elle dit de te demander le nom de la petite car... car je lui avais destiné un nom trop déplaisant dans ma haine injuste...

-Appelle-la Marie. Elle a bu des larmes amères avec la première goutte de lait, amères aussi à cause de ta dureté. Elle peut s'appeler Marie, et Marie l'aimera. N'est-ce pas, Mère ?

-Oui, pauvre petite. Elle est si gracieuse et sûrement elle sera bonne en devenant une petite étoile du Ciel.

Ils reviennent dans la pièce où les apôtres fatigués dorment d'un lourd sommeil, sauf Judas qui semble sur les épines...

Jésus sort...

Marie s'assied, les mains sur les genoux. Peut-être, prie-t-elle, elle aussi [...]

Judas appelle à voix basse : -Marie !

-Que veux-tu de moi, Judas ? demande doucement Marie et elle le regarde de son œil très doux. -Je voudrais te parler... -Parle. Je t'écoute.

-Pas ici... Je ne voudrais pas qu'on m'entende... Pourrais-tu sortir un peu, là dehors ? Là aussi il y a de l'ombre...

-Allons-y donc. Mais, tu vois... Tout le monde dort. Tu pouvais parler aussi ici, dit la Vierge. Pourtant elle se lève et sort la première en s'appuyant à la haute haie fleurie.

-Que veux-tu de moi, Judas ? demande-t-elle de nouveau en fixant d'un regard pénétrant l'apôtre qui se trouble un peu et semble avoir du mal à trouver les mots.

-Tu te sens mal ? Ou bien tu as fait du mal et tu ne sais comment le dire ? Ou encore tu te sens sur le point de mal agir et il t'est pénible d'avouer que tu es tenté ? Parle, fils. Comme j'ai soigné ta chair, je soignerai ton âme. Dis-moi ce qui te trouble, et si je peux, je te rendrai la sérénité. Si je ne peux pas toute seule, je le dirai à Jésus. Même si tu avais beaucoup péché, lui te pardonnera si je lui demande pardon pour toi. Vraiment Jésus aussi te pardonnerait tout de suite... Mais peut-être as-tu honte de t'adresser à lui, le Maître. Je suis une mère... Tu n'as pas honte de t'adresser à moi...

-Oui. Je n'éprouve pas de honte parce que tu es mère et tellement bonne. Tu es vraiment la paix parmi nous. Moi... moi, je me sens très troublé. J'ai un très mauvais caractère, Marie. Je ne sais ce que j'ai dans le sang et dans le cœur... De temps en temps je ne sais plus leur commander... et alors je ferais les choses les plus étranges... et les plus mauvaises.

-Même avec Jésus tout près, tu ne réussis plus à résister à celui qui te tente ?

-Même alors. Et j'en souffre... -Cela ne suffit pas.

-Je ferai prier sans dire pour qui est la prière que je demande aux justes.

-Ce n'est pas suffisant.

-Je ferai prier les enfants. Il y en a tant qui viennent chez moi dans mon jardin, comme des oiseaux qui cherchent du grain. Et le grain, ce sont les caresses et les paroles que je leur donne. Je parle de Dieu... Et eux, innocents, préfèrent cela aux jeux et aux histoires. La prière des enfants est agréable au Seigneur.

-Jamais autant que la tienne, mais cela ne suffit pas encore.

-Je dirai à Jésus de prier le Père pour toi. -Cela ne suffit pas encore.

-Mais il n'y a rien de plus que cela ! La prière de Jésus triomphe même des démons...

-Oui, mais Jésus ne priera pas toujours et j'en reviendrai à être moi... Jésus ne cesse de le dire, il s'en ira un jour. Je dois penser au moment où je serai sans lui. Jésus, maintenant, veut nous envoyer évangéliser. J'ai peur de m'en aller avec cet ennemi qui est le mien, que je suis moi-même, pour répandre la parole de Dieu. Je voudrais être formé pour cette heure.

-Mais, mon fils, si Jésus lui-même n'y réussit pas, qui veux-tu qui le puisse ?

-Toi, Mère ! Permits-moi de rester un peu de temps avec toi. Les païens et les courtisanes y sont restés. Je peux y rester moi aussi. Si tu ne veux pas que je reste pendant la nuit là où tu vis, j'irai dormir chez Alphée et chez Marie de Cléophas, mais la journée, je la passerai avec toi, avec les enfants. Les autres fois j'ai essayé d'agir par moi-même et cela a été pire. Si je vais à Jérusalem, j'ai trop d'amis mauvais, et dans les conditions où je me trouve, quand cela me prend, je deviens leur jouet... Si je vais dans une autre ville, c'est la même chose. La tentation de la route m'enflamme en même temps que celle que j'ai déjà. Si je vais à Kériot, près de ma mère, l'orgueil me rend esclave. Si je vais dans la solitude, le silence me déchire par les voix de Satan. Mais, chez toi... chez toi, je sens que ce sera différent !... Permits-moi de venir ! Dis à Jésus qu'il me l'accorde ! Veux-tu que je me perde ? As-tu peur de moi ? Tu me regardes avec le regard d'une gazelle blessée qui n'a plus la force de fuir devant ceux qui l'assaillent. Mais je ne t'offenserai pas. J'ai une mère, moi aussi... et je t'aime plus que ma mère. Aie pitié d'un pécheur, Marie ! Regarde : je pleure à tes pieds... Si tu me repousses, ce peut être ma mort spirituelle... et Judas pleure réellement aux pieds de Marie qui le regarde d'un regard de pitié et d'angoisse mêlées de peur.

Elle est très pâle. Mais pourtant elle fait un pas en avant car elle s'était presque enfoncée dans la haie pour fuir Judas qui s'approchait trop, et elle met la main sur les cheveux bruns de Judas.

-Tais-toi ! Qu'on ne t'entende pas. Je parlerai à Jésus et si lui le veut... tu viendras dans ma maison. Je ne me soucie pas du jugement du monde. Il ne blesse pas mon âme et ce serait seulement d'être coupable, *moi*, envers Dieu qui me ferait horreur. La calomnie me laisse indifférente. Mais je ne serai pas calomniée parce que Nazareth sait que sa fille n'est pas un scandale pour sa ville. Et puis, advienne que pourra, je tiens à ce que tu te sauves en ton esprit. Je vais trouver Jésus. Reste en paix. Marie s'enveloppe dans son voile, blanc comme son vêtement, et s'en va rapidement par le sentier qui mène à un petit coteau couvert d'oliviers.

Elle cherche son Jésus et le trouve absorbé dans une méditation profonde.

-Mon Fils, c'est moi... Écoute-moi !

-Oh ! Maman ! Tu viens prier avec Moi ? Quelle joie, quel soulagement tu me donnes !

-Quoi, mon Fils ? Tu es fatigué spirituellement ? Triste ? Dis-le à ta Mère !

-Fatigué, tu l'as dit, et affligé. Non pas tant par la fatigue et les misères que je vois dans les cœurs, que de voir que mes amis ne changent pas. Mais je ne veux pas être injuste envers eux. Un seul m'afflige et c'est Judas...

-Fils, je venais t'en parler... -Il a fait du mal ? Il t'a fait souffrir ?

-Non. Mais il m'a fait la peine que j'aurais en voyant quelqu'un de très infecté... Pauvre enfant ! Comme son âme est malade !

-Et tu en as pitié ? Tu n'en as plus peur ? Autrefois tu en avais peur...

- Mon Fils, ma pitié est encore plus grande que ma peur. Et je voudrais t'aider, toi et lui, à sauver son âme. Tu peux tout, et tu n'as pas besoin de moi. Mais tu dis que

tous doivent coopérer au rachat avec le Christ... et ce fils a tellement besoin de rédemption !
-Que dois-je faire de plus pour lui ?

-Tu ne peux pas faire plus, mais tu pourrais me laisser faire. Il m'a prié de lui permettre de rester dans notre maison, car il lui semble que là, il pourra se délivrer de son monstre... Tu secoues la tête ? Tu ne veux pas ? Je le lui dirai...

-Non, Maman. Ce n'est pas que je ne veuille pas. Je secoue la tête parce que je sais que c'est inutile. Judas est comme quelqu'un qui se noie et qui, bien qu'il sente qu'il se noie, repousse par orgueil la corde qu'on lui envoie pour le ramener à la rive. Parfois, pris par la terreur de se noyer, il cherche et appelle à l'aide, il s'y cramponne... et puis, repris par l'orgueil, il lâche la corde, la repousse, veut se tirer d'affaire tout seul... et il s'enfonce toujours plus dans l'eau fangeuse qui l'engloutit. Mais pour qu'on ne dise pas que j'ai laissé un remède sans l'essayer, qu'on fasse encore cet essai, pauvre Maman... Oui, pauvre Maman qui te soumet, pour l'amour d'une âme, à la souffrance d'avoir tout près... quelqu'un qui te fait peur.

-Non, Jésus. Ne dis pas cela. Je suis une pauvre femme car je suis encore sujette aux antipathies. Reproche-le-moi. Je le mérite. Je ne devrais avoir de répulsion pour personne, par amour pour toi. Mais je ne suis pas pauvre pour autre chose. Ah ! si je pouvais te rendre Judas spirituellement guéri ! Te donner une âme, c'est te donner un trésor, et qui donne des trésors n'est pas pauvre. Mon Fils ! Je vais dire à Judas que oui, tu le permets ? Tu l'as dit : "Il viendra un temps où tu diras : 'Comme il est difficile d'être la Mère du Rédempteur' ". Je l'ai déjà dit une fois... pour Aglaé... Mais qu'est-ce donc qu'une seule fois ? L'humanité est si nombreuse ! Et tu es le Rédempteur de tous. Mon Fils !... Mon Fils .. Comme j'ai tenu dans mes bras le bébé pour que tu lui donnes ta bénédiction, laisse-moi prendre Judas dans mes bras pour l'amener à ta bénédiction... -Maman... Maman... il ne te mérite pas...

-Mon Jésus, quand tu hésitais à donner Margziam à Pierre, je t'ai dit que cela l'aurait épanoui. Tu ne peux pas dire que Pierre n'est pas devenu un autre homme, depuis ce moment... Laisse-moi faire avec Judas.

-Qu'il en soit comme tu veux ! Et que tu sois bénie pour ton intention d'amour envers moi et envers Judas ! Maintenant prions ensemble, Maman. C'est si doux de prier avec toi !...

...Le crépuscule est à peine commencé quand je vois le départ de la maison qui les a reçus. Jean d'Endor et Hermastée font leurs adieux à Jésus tout de suite après avoir rejoint la route. Marie, de son côté avec les femmes, poursuit sa route avec son Fils à travers les oliviers des collines. Ils parlent naturellement des événements du jour. Pierre dit : -Un beau fou, ce Philippe ! Il allait presque renier sa femme et sa fille si tu ne lui avais pas fait entendre raison. -Espérons toutefois qu'il garde son actuel repentir et qu'il ne soit pas repris tout de suite par la manie de déprécier les femmes. Au fond, c'est grâce aux femmes que le monde progresse, dit Thomas et plusieurs rient de la sortie. -Bien sûr, c'est vrai. Mais elles sont plus impures que nous et... répond Barthélémy « Allons ! Pour ce qui est de l'impureté !... Nous aussi nous ne sommes pas des anges. Voilà, je voudrais savoir si, après la Rédemption, ce sera toujours la même chose pour la femme. Nous apprenons à honorer la mère, à avoir le plus grand respect pour les sœurs, les filles, les tantes, les belles-filles, les belles-sœurs, et puis... Anathème par ci, anathème par là ! Au Temple, pas question. Les fréquenter souvent, non... C'est Ève qui a péché ? D'accord. Mais Adam aussi. Dieu a donné à Ève sa punition et elle est bien sévère. N'est-ce pas assez ?

-Mais, Thomas ! Même Moïse considère la femme comme impure.

-Or, sans les femmes, il serait mort noyé... Mais, écoute Barthélémy, je te rappelle, bien que je ne sois pas un sage comme toi, mais seulement un orfèvre, que Moïse parle des impuretés corporelles de la femme, pour qu'on la respecte, pas pour jeter sur elle l'anathème. La discussion s'anime. Jésus, qui était à l'avant avec les femmes justement, et aussi Jean et Judas, s'arrête, se retourne et intervient : -Dieu avait devant lui un peuple moralement et spirituellement informé, contaminé par les contacts avec les idolâtres. Il voulait en faire un peuple fort, physiquement et spirituellement. Il donna comme préceptes des normes salutaires à la robustesse physique, salutaires aussi à l'honnêteté des mœurs. Il ne pouvait faire autrement pour freiner les passions masculines, afin que les péchés, pour lesquels la terre fut submergée et Sodome et Gomorrhe brûlées, ne se répètent pas. Mais, dans l'avenir, la femme rachetée ne sera pas aussi opprimée qu'elle l'est maintenant. Il restera les interdictions concernant la prudence physique, mais les obstacles qui l'empêchent de venir au Seigneur seront supprimés. Moi, je les enlève déjà pour préparer les premières prêtresses de l'avenir. -Oh ! Il y aura des prêtresses ? demande Philippe stupéfait

-Ne vous méprenez pas. Elles n'auront pas le sacerdoce des hommes, elles ne consacreront pas et n'administreront pas les dons de Dieu, ces dons que vous ne pouvez pas connaître maintenant. Mais elles appartiendront quand même à la classe sacerdotale en coopérant avec le prêtre au bien des âmes, de multiples façons ».

-Prêcheront-elles ? demande Barthélémy incrédule.

-Comme ma Mère le fait déjà.

-Feront-elles des pèlerinages apostoliques ? demande Mathieu

-Oui, en portant au loin la foi et, je dois le dire, avec encore plus d'héroïsme que les hommes. -Feront-elles des miracles ? demande Judas en riant.

-Quelques-unes feront aussi des miracles. Mais ne vous basez pas sur le miracle comme sur la chose essentielle. Ces femmes saintes, accompliront aussi beaucoup de miracles de conversions par la prière.

-Hum ! Les femmes, prier au point de faire des miracles ! marmonne Nathanaël.

-Ne sois pas borné comme un scribe, Barthélémy. Selon toi qu'est-ce que c'est que la prière ? -S'adresser à Dieu avec les formules que nous connaissons.

-Davantage encore. La prière, c'est la conversation du cœur avec Dieu et elle devrait être l'état habituel de l'homme. La femme, de par sa vie plus retirée que la nôtre et par ses facultés affectives plus fortes que les nôtres, est portée plus que nous à cette conversation avec Dieu. Elle y trouve le réconfort pour ses peines, un soulagement pour ses fatigues, qui ne sont pas seulement celles du ménage et des enfantements, mais aussi celles de nous supporter, nous les hommes ; elle y trouve ce qui sèche les larmes et ramène un sourire au cœur. Car elle *sait* parler avec Dieu, et le saura plus encore à l'avenir. Les hommes seront les géants de l'enseignement, les femmes seront toujours celles qui, par leurs prières, soutiennent les géants et même le monde, car beaucoup de malheurs seront évités grâce à leurs prières et beaucoup de châtements évités. Elle accompliront donc des miracles, invisibles la plupart du temps et connus de Dieu seul, mais tout aussi réels .

-Toi aussi, aujourd'hui, tu as fait un miracle invisible et pourtant réel, n'est-ce pas, Maître ? demande Jude. -Oui, mon frère.

-Il aurait été préférable qu'il soit visible, remarque Philippe.

-Voulaistu que je change la petite fille en garçon ? Le miracle, en réalité, est une altération des choses qui sont fixées, un désordre bénéfique par conséquent, que Dieu accorde pour consentir à la prière de l'homme, pour lui montrer qu'il l'aime ou le per-

suader qu'il est Celui qui EST. Mais étant donné que Dieu est ordre, il ne viole pas l'ordre exagérément. La fillette est née femme et elle reste femme.

-J'étais tellement affligée ce matin ! soupire la Vierge.

-Pourquoi ? La fillette mal aimée n'était pas la tienne, dit Suzanne avant d'ajouter : Moi, quand je vois quelque malheur chez un enfant, je dis :

"Heureusement pour moi que je n'en ai pas !"

-Ne le dis pas, Suzanne ! Ce n'est pas de la charité. Moi aussi, je pourrais le dire car mon unique Maternité dépassait les lois naturelles. Mais je ne le dis pas, car je pense toujours : "Si Dieu ne n'avais pas voulue vierge, peut-être cette semence serait tombée en moi, et je serais la mère de ce malheureux" et ainsi j'ai pitié de tous. Car je dis : "Il aurait pu être mon fils" et, comme mère, je les voudrais tous bons, sains, aimés et aimables, car c'est le désir des mères pour leurs enfants, répond doucement Marie.

Et Jésus paraît la revêtir de lumière, tant il est radieux quand il la regarde.

-C'est pour cela que tu as pitié de moi... dit Judas à voix basse.

-De tous. Même s'il s'agissait de l'assassin de mon Fils, car je pense qu'il aurait le plus besoin de pardon... et d'amour. Car tout le monde le haïrait certainement.

-Femme, tu devrais te donner beaucoup de mal à le défendre pour lui donner le temps de se convertir... Moi, je commencerais par m'en débarrasser tout de suite... dit Pierre.

-Nous voici au lieu où nous nous séparons, Mère. Dieu soit avec toi. Et avec toi, Marie. Et aussi avec toi, Judas. Ils s'embrassent et Jésus ajoute encore :

-Souviens-toi que je t'ai accordé une grande faveur, Judas. Fais-en un bien, pas un mal. Adieu. Et Jésus se dirige rapidement vers l'orient avec les onze disciples restants et Suzanne, tandis que Marie, sa belle-sœur et Judas continuent tout droit.

"IL TE VAUDRAIT MIEUX ÊTRE UNE ÂME JUSTE QU' UN APÔTRE INJUSTE"

La maison de Nazareth serait la plus indiquée pour élever l'esprit. Là, c'est la paix, le silence, l'ordre. La sainteté semble se dégager de ses pierres, s'exhaler des plantes du jardin, pleuvoir du ciel serein qui la couvre comme une coupole céleste. En réalité, elle émane de Celle qui l'habite et s'y déplace, agile et silencieuse avec des gestes juvéniles, intacts, avec le pas léger qu'elle avait quand elle y entra comme épouse et le même doux sourire apaisant et caressant [...]

Légère, Marie va des nids des colombes à la maigre source qui coule près de la petite grotte, puis de celle-ci à la maison pour ses occupations, et pourtant dans son travail elle trouve le moyen d'admirer les fleurs ou les colombes qui sautillent dans les sentiers ou décrivent un cercle au-dessus de la maison et du jardin.

Judas rentre chargé de plantes et de boutures.

-Je te salue, Mère. Ils m'ont donné ce que je voulais. J'ai fait vite pour qu'elles ne souffrent pas, mais j'espère qu'elles s'enracineront comme le chèvrefeuille. L'an prochain, tu auras un jardin qui ressemblera à une corbeille de fleurs et ainsi, tu te souviendras du pauvre Judas et de son séjour ici, dit-il en sortant avec précaution d'un sac des plantes avec leurs racines entourées de terre et de feuilles humides, et d'un autre sac, des boutures.

-Je te remercie vraiment, Judas. Tu ne peux savoir comme je suis heureuse d'avoir ce chèvrefeuille près de la petite grotte. Quand j'étais toute petite, là-bas, au bout de ces champs qui étaient alors à nous, il y avait une grotte encore plus belle. Des lierres et des chèvrefeuilles la couvraient de branches et de fleurs, faisant un rideau et un abri

pour les lys minuscules qui poussaient jusqu'à l'intérieur. La grotte était toute verte sous la fine broderie des capillaires. Car là il y avait justement une source... Au Temple, je pensais toujours à cette grotte et, je te le dis, quand je priais devant le Voile du Saint, moi, qui étais vierge du Temple, je ne sentais pas davantage la présence de Dieu. Bien plus, je dois dire que les doux entretiens de mon âme avec le Seigneur me revenaient là-bas comme un songe... Mon Joseph m'a fait trouver celle-ci, avec un filet d'eau pour mon utilité, mais davantage pour me donner la joie d'une petite grotte qui était la copie de l'autre... Il était bon, Joseph, jusque dans les plus petites choses... Et il y avait planté un chèvrefeuille ainsi que le lierre qui vit encore, alors que le premier est mort pendant les années d'exil... Puis il en avait planté un autre, mais il est mort il y a trois ans. Maintenant, tu l'as remplacé. Il a pris, tu vois ? Tu es un excellent jardinier ».

« Oui, quand j'étais enfant, j'aimais énormément les plantes et maman m'apprenait à en prendre soin... Maintenant je redeviens enfant à tes côtés, Mère, et je retrouve mes talents d'autrefois. Pour te faire plaisir. Tu es si bonne avec moi !...» répond Judas en travaillant d'une main experte à placer ses plantes aux endroits les plus favorables. Et il va mettre, près de la haie des fleurs de nuit, des mottes de racines dont je ne sais si ce sont des muguets ou d'autres fleurs. -Ici, elles seront bien, dit-il en rabattant avec une binette, une légère couche de terre sur les racines enterrées. -Il ne leur faut pas beaucoup de soleil. Le serviteur d'Éléazar ne voulait pas me les donner, mais j'ai tant insisté qu'il me les a cédées. Ces jasmins d'Inde aussi, ils ne voulaient pas les donner à Joseph. Mais ce dernier leur a fait des travaux gratuits pour me les procurer. Ils n'ont pas cessé de prospérer. Voilà qui est fait, Mère. Je les arrose et tout ira bien-. Il arrose puis se lave les mains à la fontaine.

Marie l'observe ; il est si différent de son Fils et aussi tellement différent du Judas à certaines heures de bourrasque. Elle le scrute, réfléchit, s'en approche, et lui pose la main sur le bras et lui demande doucement :

-Tu vas mieux, Judas ? Je parle de ton âme.

-Oh ! Mère ! Tellement mieux ! Je suis en paix et tu le vois. Je trouve plaisir et salut dans les choses humbles et dans mon séjour près de toi. Je ne devrais jamais sortir de cette paix, de ce recueillement.. Ici... comme le monde est loin de cette maison !...

Judas regarde le jardin, les arbres, la petite maison... Il achève :

-Mais si je restais ici, je ne serais jamais un apôtre. Et moi, je veux en être un...

-Pourtant, crois-le, il te vaudrait mieux être une âme juste qu'un apôtre injuste. Si tu comprends que le contact avec le monde te trouble, si tu comprends que les louanges et les honneurs que reçoit l'apôtre te font du mal, renonce, Judas. Il vaut mieux pour toi, être un fidèle saint auprès de mon Jésus qu'un apôtre pécheur.

Judas baisse la tête, pensif. Marie le laisse à ses réflexions et rentre à la maison pour ses occupations.

Judas reste immobile pendant un moment, puis se promène de long en large sous la tonnelle. Il a les bras croisés, la tête basse. Il réfléchit et se met à monologuer et à faire des gestes, tout seul... Un monologue incompréhensible. Mais les gestes sont ceux d'un homme dont les idées se heurtent violemment. Il semble supplier et repousser, ou bien il se plaint, ou il maudit quelque chose, passant de l'expression de quelqu'un qui s'interroge à celle d'un homme apeuré, angoissé, jusqu'à prendre le visage de ses pires moments avec lequel il s'arrête brusquement au milieu du sentier en restant ainsi pendant un moment, avec un visage de véritable démon... Et puis, il porte les mains à son visage et s'enfuit sur le talus des oliviers, hors de la vue de Marie. Il pleure, le visage caché dans ses mains, jusqu'à ce qu'il se calme et reste assis, le dos appuyé à un olivier, comme abasourdi...

... Et ce n'est plus le matin, mais la fin d'un crépuscule puissant. Nazareth ouvre les portes de ses maisons fermées pendant tout le jour à la féroce chaleur estivale. Femmes, hommes, enfants sortent dans les jardins ou dans les rues encore chaudes, mais désormais sans soleil, à la recherche d'un peu d'air, ou à la fontaine pour jouer, pour discuter... en attendant le dîner. On assiste à de grandes salutations, bavardages, éclats de rire et cris, respectivement entre hommes, femmes et enfants.

Judas sort aussi et se dirige vers la fontaine avec les brocs de cuivre. Les Nazaréens le voient et le désignent par son surnom "le disciple du Temple", ce qui résonne comme une musique en arrivant aux oreilles de Judas. Il passe en saluant aimablement, mais avec une réserve qui, si elle n'est pas encore de l'orgueil hautain, en est très voisin.

-Tu es très bon avec Marie, Judas, lui dit un Nazaréen barbu.

-Elle mérite cela et davantage encore. C'est vraiment une grande femme d'Israël. Heureux êtes-vous de l'avoir comme concitoyenne.

L'éloge de la femme de Nazareth plaît beaucoup aux Nazaréens qui se répètent l'un à l'autre les paroles de Judas.

Lui, pendant ce temps, arrivé à la fontaine, attend son tour et pousse la courtoisie jusqu'à porter les brocs d'une petite vieille qui n'en finit plus de le bénir, et jusqu'à prendre de l'eau pour deux femmes qui sont gênées par un bébé qu'elles tiennent dans leurs bras. En relevant un peu leurs voiles, elles murmurent :

-Dieu t'en récompense .

-L'amour du prochain est le premier devoir d'un ami de Jésus, dit en s'inclinant Judas et il remplit ses brocs pour revenir ensuite à la maison.

Il est arrêté, pendant qu'il y revient, par le chef de la synagogue de Nazareth et d'autres qui l'invitent à parler le sabbat suivant.

-Voilà deux semaines que tu es avec nous et tu n'as pas fait d'autre instruction que celle d'une grande courtoisie pour nous tous, dit, en se lamentant, le chef de la synagogue qui est avec d'autres anciens du pays.

-Mais s'il ne vous plaît pas d'entendre la parole de votre fils le plus grand, est-ce que celle de son disciple peut jamais vous être agréable, de plus je suis un Judéen ? répond Judas.

-Ton soupçon est injuste et nous attriste. Notre invitation est franche. Tu es disciple et judéen, c'est vrai. Mais tu es du Temple. Tu peux donc parler, car au Temple il y a la doctrine. Le fils de Joseph, lui, n'est qu'un menuisier... -Mais, c'est le Messie !

-C'est ce qu'il dit, lui... Mais est-ce que c'est vrai ? Ou bien ne délire-t-il pas ?

-Mais sa sainteté, Nazaréens ! Sa sainteté !

Judas est scandalisé de l'incrédulité des Nazaréens.

-Elle est grande, c'est vrai. Mais de là à être le Messie !... Et puis... Pourquoi son langage est-il si dur ?

-Dur ? Non ! À moi il ne semble pas dur. Mais plutôt, voilà, cela oui, il est trop sincère et trop intransigeant. Il ne laisse pas une faute cachée. Il n'hésite pas à dénoncer un abus... et cela déplaît. Il met le doigt juste sur la plaie et cela fait mal. Mais c'est par sainteté. Ah ! bien sûr ! Ce n'est que pour cela qu'il agit ainsi. Je le lui ai dit plusieurs fois : "Jésus, tu te fais du tort à toi-même". Mais il ne veut pas en convenir !...

-Tu l'aimes beaucoup et, instruit comme tu l'es, tu pourrais le guider.

-Oh ! Instruit, non... Mais j'ai du sens pratique, cela oui. Du Temple vous savez, je connais les usages. J'ai des amis. Le fils d'Anna est pour moi comme un frère. Et même, si vous voulez quelque chose du Sanhédrin, dites-le, dites-le... Mais maintenant, laissez-moi porter l'eau à Marie qui m'attend pour le dîner.

-Reviens après. Sur ma terrasse, il fait frais. Nous serons entre amis et nous parlerons... -Oui. Adieu.

Judas rentre à la maison où il s'excuse auprès de Marie d'avoir tardé parce qu'il a été retenu par le chef de la synagogue et des anciens du pays. Et il dit en terminant :

-Ils voudraient que je parle au prochain sabbat... Le Maître ne me l'a pas commandé. Mais toi, qu'en dis-tu, Mère ? Guide-moi.

-Parler au chef de la synagogue... ou parler dans la synagogue ?

-L'un et l'autre. Moi, je ne voudrais parler avec personne ni à personne parce que je sais qu'ils sont opposés à Jésus, et aussi parce que parler là où lui seul a le droit d'être le Maître me paraît un sacrilège. Mais ils ont tant insisté ! Ils veulent me voir après le souper... J'ai presque promis. Et si tu crois que je puisse, par ma parole, leur enlever cet esprit de résistance au Maître, qui est si pénible, moi, bien que la chose me pèse, j'irai et je parlerai. Comme je sais le faire, simplement, cherchant à être très patient devant leur entêtement. Car j'ai bien compris que cela ne vaut rien d'être dur. Ah ! Je ne tomberai plus dans l'erreur que j'ai faite à Esdreon ! Le Maître en a été chagriné ! Il ne m'a rien dit, mais j'ai compris. Je ne le ferai plus. Mais je voudrais quitter Nazareth après l'avoir persuadée que le Maître est le Messie et qu'il faut le croire et l'aimer.

Judas parle, pendant qu'assis à la table, à la place de Jésus, il mange ce que Marie a préparé. Et cela me fait mal de voir Judas assis à cette place, en face de Marie qui l'écoute et le sert comme, une mère.

Marie répond : -Ce serait bien, en effet, que les Nazaréens comprennent la vérité et l'acceptent. Je ne te retiens pas. Vas-y donc. Personne plus que toi ne peut dire si Jésus mérite l'amour. Pense comme il t'aime et il le montre en t'excusant toujours et en te contentant dès qu'il le peut... Que cette pensée te donne des paroles et une conduite saintes.

Le souper est vite fini. Judas va arroser les fleurs du jardin avant que la lumière ne baisse trop, et puis il sort, laissant Marie sur la terrasse, occupée à replier le linge qu'elle avait mis à sécher.

Et Judas, après avoir salué Alphée, fils de Sara et Marie, femme de Cléophas qui parlent ensemble à la porte de la maison d'Alphée, va directement à la maison du chef de la synagogue. Il y trouve aussi, outre six autres anciens, les deux cousins du Seigneur. Après des salutations cérémonieuses, tous s'assoient gravement sur des sièges garnis de coussins et ils se rafraîchissent en buvant des boissons à l'anis ou à la menthe. Elles doivent être bien fraîches, car le broc de métal sue par la différence de température entre le liquide gelé et l'air encore chaud, malgré la brise qui agite le sommet des arbres en venant des collines au nord de Nazareth.

-Je suis heureux que tu aies accepté de venir. Tu es jeune. Un peu de distraction fait du bien, dit le chef de la synagogue qui est plein d'égards pour Judas.

-Je craignais d'être importun en venant avant. Je vous sais dédaigneux à l'égard de Jésus et de ceux qui le suivent...

- Dédaigneux ? Non. Incrédules... et blessés par ses... admettons-le, par ses vérités trop crues. Nous croyions que tu nous dédaignais et nous ne t'invitions pas pour ce motif.

-Vous dédaigner, moi ? Mais, au contraire ! Je vous comprends très bien... Eh oui ! Mais je crois que la paix finira par se faire entre vous et lui. À lui cela convient toujours et de même à vous. À lui parce qu'il a besoin de tout le monde, et à vous parce qu'il ne vous convient pas de prendre le nom d'ennemis du Messie.

-Et tu crois réellement qu'il l'est ? demande Joseph d'Alphée.

-Il n'y a rien en lui, de la figure royale prophétisée. C'est peut-être parce que nous nous souvenons qu'il était menuisier... Mais... Où est en lui le roi libérateur?

-David aussi ne semblait être qu'un pastoureau (1S 16, 11). Mais vous voyez qu'il n'y a pas eu de roi plus grand que David. Salomon lui-même, dans sa gloire, ne l'a pas égalé. Car, enfin, Salomon n'a fait que continuer David, et il n'a jamais été inspiré comme lui. Alors que, David ! Mais considérez la figure de David ! Elle est gigantesque, une royauté qui déjà effleure le Ciel. Ne vous basez donc pas sur les origines du Christ pour douter de sa royauté. David fut roi et berger, ou plutôt berger puis roi. Jésus est roi et menuisier ou plutôt menuisier puis roi.

-Tu parles comme un rabbi. On sent en toi quelqu'un qui a reçu l'éducation du Temple, dit le chef de la synagogue, et tu pourrais faire savoir au Sanhédrin que moi, le chef de la synagogue, j'ai besoin de l'aide du Temple pour une cause particulière.

-Mais oui ! Bien sûr ! Avec Éléazar ! Imagine ! Et puis Joseph l'Ancien, tu sais ? Le riche d'Arimathie. Et puis le scribe Sadoc et puis... Ah ! tu n'as qu'à parler !

-Alors, demain, sois mon hôte. Nous parlerons.

-Ton hôte. Non. Je n'abandonne pas cette femme sainte et affligée qu'est Marie. Je suis venu exprès pour lui tenir compagnie...

-Qu'a donc notre parente ? Nous savons qu'elle est en bonne santé et heureuse malgré sa pauvreté...dit Simon, fils d'Alphée.

-Oui, et nous ne l'abandonnons pas, dit en soupirant Joseph, fils d'Alphée.

-Ma mère est toujours auprès d'elle, et moi aussi de même que ma femme. Bien que... bien que je ne puisse lui pardonner sa faiblesse envers son Fils et aussi la douleur de mon père qui, à cause de Jésus, est mort avec seulement deux de ses fils près de son lit. Et puis !... Mais les ennuis de famille ne se crient pas sur les toits !

-Tu as raison, reprend Judas. On en parle à voix basse et en secret, en les épanchant sur un cœur ami. Mais, il en est ainsi de beaucoup de douleurs ! Moi aussi, j'ai les miennes, comme disciple... Mais n'en parlons pas » ! « Parlons-en, au contraire ! Qu'y a-t-il ? Des ennuis pour Jésus ? Nous n'approuvons pas sa conduite. Mais nous sommes quant même parents. Et disposés à faire cause commune avec lui, contre ses ennemis. Parle ! dit encore Joseph.

-Des ennuis ? Non ! C'est une manière de dire... Et puis les souffrances d'un disciple sont si nombreuses ! Ce n'est pas seulement la douleur de voir la façon dont le Maître agit avec ses amis et ses ennemis, en se faisant tort à lui-même, mais aussi de voir qu'il n'est pas aimé. Je voudrais que vous l'aimiez tous... -Mais comment faire ? Tu le dis, toi-même ! Il a une façon d'agir... Il n'était pas ainsi avant de quitter sa Mère, dit en s'excusant le chef de la synagogue. -N'est-ce pas, vous tous ?

Tous approuvent gravement en disant beaucoup de bien du Jésus silencieux, doux, réservé d'autrefois. -Qui aurait pu penser qu'il aurait pu jaillir de lui un homme tel qu'il est maintenant ? La maison et les parents, c'était tout pour lui. Et maintenant ? dit un Nazaréen très âgé. Judas soupire : -Pauvre femme ! -Mais, enfin, que sais-tu ? Parle, crie Joseph. -Mais rien que tu ne saches. Crois-tu qu'il soit doux pour elle, d'être abandonnée.. -Si Joseph avait vécu longtemps comme votre père, cela ne serait pas arrivé, dit sentencieusement un autre Nazaréen très âgé lui aussi.

-Ne le pense pas, homme. Il en aurait été de même. Quand on est pris par certaines... idées ! dit Judas.

Un serviteur apporte des lampes et les met sur la table, car c'est une nuit sans lune, malgré tout un scintillement d'étoiles. Et, avec la lumière, on apporte d'autres boissons que le chef de la synagogue veut offrir tout de suite à Judas.

-Merci. Je ne reste pas plus longtemps. J'ai des devoirs à l'égard de Marie, dit Judas en se levant. Les deux fils d'Alphée se lèvent aussi en disant : -Nous venons avec toi, c'est le même chemin... et après de grandes salutations, l'assemblée se sépare, le chef de la synagogue restant avec les six anciens...

Les deux fils d'Alphée et Judas marchent pendant quelques mètres en silence, puis Joseph s'arrête et prend Judas par le bras pour lui dire : -Écoute. J'ai vu que tu sais quelque chose mais que tu n'as pas voulu parler en présence d'étrangers. Mais maintenant, avec moi, tu dois parler. Je suis l'aîné de la maison et j'ai le droit et le devoir de tout savoir.

-Et moi, je suis venu ici dans l'intention de vous le dire et de protéger le Maître, Marie, vos frères et votre réputation. C'est quelque chose de pénible à dire et à entendre, de très pénible à faire car cela paraît de l'espionnage. Mais je vous prie de me comprendre. Il n'en est pas ainsi. Ce n'est qu'amour et sagesse. Je sais beaucoup de choses que vous aussi n'ignorez pas, du reste. Je les tiens de mes amis du Temple. Et je sais qu'elles sont dangereuses pour Jésus et aussi pour le bon renom de la famille. J'ai essayé de le faire comprendre au Maître, mais je n'ai pas réussi. Au contraire ! Plus je le conseille et pire est sa conduite, s'attirant toujours plus les critiques et la haine. Cela parce qu'il est tellement saint qu'il ne peut comprendre ce qu'est le monde. Mais, enfin, c'est bien triste de voir périr une chose sainte par l'imprudance de son fondateur. -Mais, enfin, qu'y a-t-il ? Dis tout. Et nous pourrions. N'est-ce pas, Simon dit Joseph, fils d'Alphée? -Certainement. Mais il me paraît impossible que Jésus fasse des choses imprudentes et contre sa mission...

-Mais si ce brave jeune homme, qui pourtant aime Jésus, le dit ! Tu vois comme tu es ? Tu es toujours comme ça : incertain, hésitant. Tu me laisses toujours seul au bon moment : moi, contre toute la parenté. Tu n'as même pas pitié de notre renom et de notre pauvre frère qui se ruine » « Non, pas se ruiner ! Mais il se cause du tort, voilà.

-Parle, parle ! insiste Joseph alors que Simon, perplexe, garde le silence.

-Je vous parlerais... mais je voudrais être sûr que vous ne prononcerez pas mon nom devant Jésus... Jurez-le, reprend Judas. -Sur le saint Voile, nous le jurons. Parle.

-Et ce que je vais vous dire, ne le dites pas même à votre mère et encore moins à vos frères. -Tu peux être sûr de notre silence.

-Et vous tairez-vous avec Marie ? Pour ne pas lui faire de peine. Comme moi je le fais, en silence, c'est un devoir de veiller aussi à la paix de cette pauvre Mère...

-Nous nous taisons avec tout le monde. Nous te le jurons.

-Alors, écoutez... Jésus ne se limite plus à fréquenter les païens, les publicains et les courtisanes, à offenser les pharisiens et les autres grands. Mais il fait maintenant des choses vraiment absurdes. Imaginez-vous qu'il est allé au pays des philistins et qu'il nous y a fait voyager en amenant avec nous un bouc tout noir. Et maintenant il a mis un Philistin parmi les disciples. Et auparavant cet enfant qu'il a recueilli ? Vous ne savez pas quels commentaires il y a eu ? Et il y a quelques jours, justement, une Grecque, une esclave échappée à son maître romain. Et puis des discours qui heurtent la sagesse. En somme, il semble fou et il se fait du tort. Au pays des Philistins, il s'est même fourvoyé dans une cérémonie de sorciers, entrant directement en compétition avec eux. Il en a triomphé mais... Déjà les scribes et les pharisiens le haïssent. Mais si ces choses viennent à leurs oreilles, que va-t-il arriver ? Vous avez le devoir d'intervenir, d'empêcher...

-Ceci est grave, très grave. Mais comment pouvons-nous le savoir ? Nous sommes ici... et même maintenant, comment pourrions-nous savoir ?

-Et pourtant il vous appartient d'intervenir et d'empêcher. La Mère est mère et elle est trop bonne. Vous ne devez pas l'abandonner ainsi. Ni pour lui, ni pour le monde. Et puis cet entêtement à chasser les démons... Il circule une rumeur qu'il est aidé par Bel-zébuth. Rendez-vous compte si cela peut lui être utile. Et puis ! Mais quel roi pourra-t-il jamais devenir si les foules, dès maintenant, se rient de lui ou sont scandalisées ?

-Mais... Il fait réellement tout cela? demande Simon incrédule.

-Demandez-le-lui... Il vous dira que oui, car il va jusqu' à s'en vanter.

-Tu devrais nous avertir...

-Bien entendu, je le ferai ! Quand j'aurai vu quelque chose de nouveau, je vous en aviserai. Mais je vous en prie ! Silence, maintenant et toujours avec tout le monde !

-Nous l'avons juré. Quand pars-tu? -Après le sabbat. Désormais je n'ai plus de raisons de rester ici. J'ai fait mon devoir.

-Et nous t'en remercions. Ah ! je le disais qu'il avait changé ! Toi, mon frère, tu ne voulais pas me croire... Tu vois que j'ai raison » ? dit Joseph.

-Moi... moi, j'hésite encore à le croire. Enfin, Jude et Jacques ne sont pas des imbéciles. Pourquoi ne nous ont-ils rien dit ? Pourquoi ne sont-ils pas vigilants si ces choses arrivent réellement » ? dit Simon.

-Homme, tu ne me feras pas l'affront de ne pas croire à mes paroles ? réplique Judas vexé.

-Non ! Mais.. cela suffit. Pardonne-moi si je te dis : je croirai quand je verrai.

-C'est bien. Tu verras bientôt et tu devras me dire : "Tu avais raison. Eh bien ! Nous voici chez vous. Je vous quitte. Dieu soit avec vous.

-Dieu soit avec toi, Judas. Et... écoute. Toi aussi, n'en parle pas à d'autres. Il y va de notre honneur... -Je ne le dirai pas même à l'air. Adieu.

Et marchant rapidement, il rentre à la maison et monte sur la terrasse où Marie, les mains sur les genoux, contemple le ciel qui fourmille d'étoiles et, à la lueur de la petite lampe que Judas a allumée pour monter l'escalier, on voit des larmes qui brillent sur les joues de Marie. -Pourquoi pleures-tu, Mère ? demande Judas avec une attention anxieuse. -Parce qu'il me semble que le monde fourmille de pièges plus que le ciel d'étoiles. Des pièges pour mon Jésus... Judas la fixe, attentif et troublé. Mais elle ajoute doucement : -Mais je suis réconfortée par l'amour des disciples... Aimez-le bien fort, mon Jésus... aimez-le... Tu veux rester, Judas ? Moi, je descends dans ma chambre. Déjà Marie, femme de Cléophas s'est couchée après avoir préparé le levain pour demain. -Oui, je reste. On est bien ici.

-La paix soit avec toi, Judas.

-La paix soit avec toi, Marie.

*« L'heure est venue pour vous d'évangéliser.
Je suis à peu près au milieu de ma vie publique...
Allez vers les brebis perdues d'Israël...
Donner à manger aux affamés,
Donner à boire à ceux qui ont soif...
Ayez le Ciel dans votre cœur et votre cœur au Ciel... » dit Jésus.*

“OH ! MON FILS ! JE SAIS...”⁴⁷

Un murmure qui ne vient ni d'une approbation ni d'une protestation court à travers la foule qui se presse maintenant ; elle est si nombreuse que, au-delà du jardin et de la terrasse, la rue en est pleine...

Pierre, Jean, Simon et les fils d'Alphée saisissent cette rumeur et disent à Jésus :

-Maître, ta Mère et tes frères sont là. Ils sont là, dehors, sur la route, et ils te cherchent car ils veulent te parler. Ordonne à la foule de s'écarter pour qu'ils puissent venir jusqu'à toi : il y a sûrement une raison importante qui les a amenés à venir te chercher jusqu'ici.

Jésus lève la tête et voit, derrière les gens, le visage angoissé de sa Mère qui lutte pour ne pas pleurer pendant que Joseph, fils d'Alphée lui parle tout excité, et il voit les signes de dénégation de sa Mère, répétés, énergiques, malgré l'insistance de Joseph. Il voit aussi le visage embarrassé de Simon, fils d'Alphée qui est visiblement affligé, dégoûté... Mais Jésus ne sourit pas et ne donne pas d'ordre. Il laisse l'Affligée à sa douleur et ses cousins là où ils sont.

Il baisse les yeux sur la foule et en répondant aux apôtres qui sont près de lui, il répond aussi à ceux qui sont loin et qui essaient de faire valoir le sang plus que le devoir.

-Qui est ma Mère ? Qui sont mes frères ? Il détourne les yeux. Il a l'air sévère : son visage pâlit à cause de la violence qu'il doit se faire pour placer le devoir au-dessus de l'affection et du sang et pour désavouer le lien qui l'attache à sa Mère, pour servir le Père. Il désigne d'un large geste la foule qui se presse autour de lui, à la lumière rouge des torches et à celle argentée de la lune presque pleine et dit :

-Voici ma mère et voici mes frères. Ceux qui font la volonté de Dieu sont mes frères et mes sœurs, ils sont ma mère. Je n'en ai pas d'autres. Et les membres de ma famille le seront si, les premiers et avec une plus grande perfection que tous les autres, ils font la volonté de Dieu jusqu'au sacrifice total de toute autre volonté ou voix du sang et des affections (Mt 12, 46-50 ; Mc 03, 31-35 ; Lc 08, 19-21).

La foule fait entendre un murmure plus fort, comme celle d'une mer soudain soulevée par le vent. Les scribes se mettent à fuir en disant :

-C'est un possédé ! Il renie jusqu'à son sang ! Ses cousins avancent en disant : C'est un fou ! Il torture jusqu'à sa Mère ! Les apôtres disent :

-En vérité cette parole est tout héroïsme. La foule dit : -Comme il nous aime !

À grand-peine, Marie avec Joseph et Simon fendent la foule. Marie n'est que douceur, Joseph absolument furieux, Simon désarçonné. Ils arrivent près de Jésus. Et Joseph l'attaque tout de suite : -Tu es fou ! Tu offenses tout le monde. Tu ne respectes pas même ta Mère. Mais, maintenant, je suis ici, moi, et je t'en empêcherai. Est-il vrai que tu vas faire office d'ouvrier çà et là ? Si c'est vrai, pourquoi ne travailles-tu pas dans ton atelier pour nourrir ta Mère ? Pourquoi mens-tu en disant que ton travail c'est la prédication, paresseux et ingrat que tu es, si ensuite tu vas travailler pour de l'argent dans une maison étrangère⁴⁸ ? Vraiment, tu me sembles possédé par un démon qui te fait divaguer. Réponds !

Jésus se retourne et prend par la main le petit Joseph, l'approche près de lui et le lève en le prenant par dessous les bras et dit : -Mon travail a été de donner à manger à cet innocent et à ses parents et de les persuader que Dieu est bon. Il a été de prêcher

47 Voir Annexe 5 : Carte 7 de Carlos Martinez : 2ème Année de la Vie Publique. 3ème période de 4 mois. Éd. 2012

48 Jésus a travaillé pour une femme de Corozain qui vient de perdre son mari menuisier, pour nourrir la famille.

à Corozain l'humilité et la charité. Et pas seulement à Corozain, mais aussi à toi, Joseph, mon frère injuste. Mais moi, je te pardonne parce que je sais que tu as été mordu par des dents de serpent. Et je te pardonne aussi à toi, Simon inconstant. Je n'ai rien à pardonner à ma Mère ni à me faire pardonner par elle parce qu'elle juge avec justice. Que le monde fasse ce qu'il veut. Moi, je fais ce que Dieu veut et, avec la bénédiction du Père et de ma Mère, je suis plus heureux plus que si le monde entier m'acclamait roi selon le monde. Viens, Mère, ne pleure pas. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Pardonne-leur.

-Oh ! mon Fils ! Je sais. Tu sais. Il n'y a rien d'autre à dire...

-Il n'y a rien d'autre à dire aux gens que ceci : "Allez en paix".

Jésus bénit la foule puis, tenant Marie de la main droite et de la gauche l'enfant, il se dirige vers l'escalier et le monte le premier.

"VOICI MA MÈRE ET MES FRÈRES"

Marie dit : "Un autre cadeau de Maman à l'occasion de ma Fête (8 Décembre).

Il y a deux autres phrases dans les évangiles qui se réfèrent à moi et que vous interprétez plus ou moins bien. Je te les explique.

Matthieu dit : 'Pendant que Jésus parlait, sa Mère et ses frères restaient dehors, essayant de lui parler. Quelqu'un dit : « Ta Mère et tes frères te cherchent ». Mais Il répondit : « Qui est ma Mère et qui sont mes frères ? Voici ma Mère et mes frères : qui-conque fait la volonté de mon Père. »

Répudiation de sa Mère ? Non. Louange à sa Mère qui fut parfaite dans l'accomplissement de la volonté du Père. Mon Jésus savait bien quelle volonté j'exécutais ! Une volonté que j'avais faite mienne et devant laquelle je ne reculais pas, même si chaque minute qui sonnait me répétait, comme un coup sur le clou qui s'enfonce dans le cœur : 'Cela se termine par le Calvaire'. Il savait bien que j'avais mérité d'être la Mère de Dieu pour avoir fait cette volonté et, si je ne l'avais pas faite, il ne m'aurait pas eue pour Mère. Par conséquent, parmi tous ceux qui l'écoutaient, rattachée à lui par un lien supérieur à celui du sang, un lien surnaturel, j'étais 'Sa Mère', première en date et en connaissance entre tous les disciples - car le Verbe de Dieu m'avait instruite dès le moment où je le portais dans mon sein - 'Sa Mère' dans le sens qu'il donnait à ses divines paroles ; et, avec la reconnaissance humaine de ceux qui écoutaient, il me signifiait sa reconnaissance en tant que Dieu *comme vraie Mère, car je donnais vie à la volonté de son Père et du mien.*

Luc raconte que, pendant que Jésus parlait, une femme dit : 'Bienheureux le sein qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées'. Ce à quoi mon Fils répondit :

'Bienheureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent'.

Être Mère de Jésus fut une grâce dont je n'avais pas le droit de me glorifier. Parmi les millions et millions d'âmes créées par le Père, par un insondable décret, il choisit la mienne pour qu'elle soit sans taches. L'Éternel ne veut pas que je m'humilie au Ciel, car il m'a faite Reine dans l'heureux instant où, ayant quitté la terre, j'ai été enveloppée de l'étreinte de mon Fils, ce dont j'avais la nostalgie aiguë au temps où j'étais séparée de lui et un désir qui me consumait comme une lampe qui brûle. Mais s'il le permettait, je resterais éternellement prostrée devant sa Splendeur pour humilier tout mon être devant lui, en souvenir de son décret de bienveillance qui m'a donné une âme baptisée avant toutes les âmes, non avec l'eau et le sel, mais avec le feu de son Amour.

Le fait que je l'avais allaité ne pouvait pas plus faire monter en moi des flambées d'orgueil. Il aurait bien pu venir sur terre et être Évangéliste et Rédempteur sans abaisser sa Divinité incarnée aux besoins naturels d'un nouveau-né. Tout comme il monta au Ciel après sa mission, il pouvait descendre du Ciel pour la commencer déjà doté d'un corps adulte et parfait, nécessaire à votre lourdeur d'êtres charnels. Mon Seigneur et Fils peut tout, et je n'ai été qu'un instrument pour vous rendre plus compréhensible et plus persuasive, la réelle Incarnation de Dieu, Esprit très pur, dans la forme de Jésus-Christ, fils de Marie de Nazareth.

Mais d'avoir observé la Parole de Dieu et affiné les sens de l'âme avec une totale pureté dès l'enfance, c'était ça la grandeur ; et d'avoir écouté la Parole qui était mon Fils pour en faire mon pain et me fondre toujours plus à mon Seigneur, c'était la béatitude. 'Oh ! Sainte Parole. Don fait aux bien-aimés de Dieu, robe de feu qui ceins de splendeurs, Vie qui deviens la Vie de ceux à qui tu te donnes, puisses-tu être aimée par eux de plus en plus, comme moi je t'aimai dans l'ardeur et l'humilité. Opère en mes enfants, ô Parole très sainte, puisque je les ai pris comme miens au pied de la Croix pour soulager mon tourment de Mère dont on a tué le Fils adoré, et conduis-les au Ciel par une voie de vérité resplendissante et d'œuvres ardentes. Conduis-les-moi sur le cœur où tu as dormi tout-petit et où je t'ai posé mort, là où il y a encore des gouttes de Ton Sang très saint et de mes pleurs, afin que le reste de leur humanité se dissipe à ce contact et qu'ils entrent avec toi, lumineux de ta Lumière, dans la Cité où tout est éternelle perfection et où tu règnes et régneras, mon Fils Saint !'."

“MAMAN BIEN-AIMÉE... BUVONS NOTRE CALICE DE BON CŒUR”

Jésus se dirige vers le Temple pour les Tabernacles. Il est précédé par les disciples en groupes et suivi par les Femmes Disciples : sa Mère, Marie, femme de Cléophas, Marie Salomé, Suzanne, Jeanne de Chouza, Élise de Béthsur, Annalia de Jérusalem, Marthe et Marcelle. Marie de Magdala n'est pas là. Autour de Jésus, les douze apôtres et Margziam... Jésus maintenant parle avec sa Mère, avec Margziam au milieu. Il lui demande : -M'as-tu entendu, Mère ? -Oui, mon Fils, et à la tristesse de Marie, femme de Cléophas s'est ajoutée la mienne. Elle a pleuré avant d'entrer au Temple...

-Je le sais Mère, et j'en connais le motif. Mais elle ne doit pas pleurer. Seulement prier. -Ah ! elle prie tant ! Ces soirs-ci, dans sa cabane, entre ses fils endormis, elle priait et pleurait. Je l'entendais pleurer à travers la mince paroi de feuillage voisine. De voir à quelques pas Joseph et Simon, tout près mais ainsi séparés !... Et elle n'est pas la seule à pleurer. Avec moi a pleuré Jeanne qui te paraît si sereine...

-Pourquoi, Mère? -Parce que Chouza... a une conduite... inexplicable. Il la seconde un peu en tout. Il la repousse un peu en tout. S'ils sont seuls et que personne ne les voit, c'est le mari exemplaire de toujours. Mais si avec lui il y a d'autres personnes_ de la Cour bien entendu_ le voilà qui devient autoritaire et méprisant envers sa douce épouse. Elle ne comprend pas pourquoi...

-Je vais te le dire. Chouza est serviteur d'Hérode. Comprends-moi, Mère : "serviteur". Je ne le dis pas à Jeanne pour ne pas lui faire de peine. Mais c'est ainsi. Quand il ne craint pas de blâme et de moquerie du souverain, c'est le bon Chouza. Quand il peut les craindre, il n'est plus le même.

-C'est parce qu'Hérode est très irrité à cause de Manaën⁴⁹ et...

49 Manaën est le fils de la nourrice d'Hérode Antipas. Avant de devenir le disciple de Jésus, il a été celui du Baptiste.

-Et parce qu'Hérode est devenu fou par le remords tardif d'avoir cédé à Hérodiade. Mais Jeanne a déjà tant de bien dans sa vie. Elle doit, sous le diadème, porter son cilice.

-Annalia aussi pleure... -Pourquoi ? - Parce que son fiancé se retourne contre toi. -Qu'elle ne pleure pas. Dis-le-lui. C'est une résolution. Une bonté de Dieu. Son sacrifice ramènera Samuel au bien. Pour le moment ce dernier la laissera libre de pressions pour le mariage. Je lui ai promis de la prendre avec moi. Elle me précédera dans la mort...

-Mon Fils !... Marie serre la main de Jésus. Son visage devient exsangue.

-Maman bien aimée ! C'est pour les hommes. Tu le sais. C'est pour l'amour des hommes. Buvons notre calice de bon cœur, n'est-ce pas ?

Marie avale ses larmes et répond : -Oui. Un "oui" tellement déchiré et déchirant.

Margziam lève le visage et dit à Jésus : -Pourquoi dis-tu ces choses si dures qui attristent ta Mère ? Moi, je ne te laisserai pas mourir. Comme j'ai défendu les agneaux, ainsi, je te défendrai.

Jésus le caresse et, pour remonter le moral des deux affligés, Il demande à l'enfant -Que vont faire maintenant tes brebis ? Tu ne les regrettes pas ? -Oh ! Je suis avec toi ! Cependant j'y pense toujours, et je me demande : "Est-ce que Porphyrée les aura amenées au pâturage" et aura-t-elle veillé à ce que Spuma n'aille pas dans le lac?" Elle est si vive, Spuma, sais-tu ? Sa mère l'appelle, l'appelle... Mais rien à faire ! Elle fait ce qu'elle veut. Et Neve, si gloutonne, qu'elle mange à s'en rendre malade ? Sais-tu, Maître ? Moi, je comprends ce que c'est que d'être prêtre en ton Nom. Je le comprends mieux que les autres,. Eux (et il montre de la main les apôtres qui viennent derrière) eux, ils disent plein de belles paroles, ils font plein de projets... pour plus tard. Moi, je dis : "Je ferai le berger pour les hommes comme pour les brebis. Et ça suffira". Notre Mère à tous les deux m'a dit hier un très beau passage des prophètes... et a ajouté : "C'est exactement ce qu'est notre Jésus". Et moi, dans mon cœur, j'ai dit : "Moi aussi, je serai tout à fait ainsi". Puis j'ai dit à notre Mère : "Pour le moment, je suis agneau, ensuite je serai berger. Au contraire, maintenant Jésus est Berger et puis Il est aussi Agneau. Mais toi, tu es toujours l'Agnelle, seulement notre Agnelle blanche, belle, aimée, aux paroles plus douces que le lait. C'est pour cela que Jésus est tellement Agneau : parce qu'il est né de toi, Agnelle du Seigneur". Jésus se penche vivement et l'embrasse. Puis il demande : -Tu veux donc vraiment être prêtre ?

-Certainement, mon Seigneur ! C'est pour cela que je m'efforce de devenir bon et de savoir beaucoup de choses. Je vais toujours près de Jean d'Endor. Il me traite toujours en homme et avec tant de bonté. Je veux être berger des brebis dévoyées et non dévoyées, et médecin-berger de celles qui sont blessées et malades, comme dit le Prophète. Oh ! que c'est beau ! et l'enfant saute en battant des mains.

-Qu'est-ce qu'il a, cette petite tête noire, à être si heureux ? demande Pierre en s'approchant. -Il voit sa route. Nettement, jusqu'à la fin... Et moi, je consacre la vision qu'il en a, avec mon "oui" ...

"MÈRE... DIS-MOI..."

L'absence des quatre apôtres et surtout de Judas rend plus intime et plus épanoui le groupe de ceux qui restent. C'est vraiment une famille, dont les chefs sont Jésus et Marie, qui tourne le dos à Béthanie, en une sereine matinée d'octobre, pour se diriger vers Jéricho et passer sur la rive opposée du Jourdain. Les femmes se regroupent autour de Marie et il ne manque qu'Annalia au groupe des Femmes Disciples, c'est-à-dire

des trois Marie, Jeanne, Suzanne, Élise, Marcelle, Sara et Sintica. Autour de Jésus sont groupés : Pierre, André, Jacques et Jude fils d'Alphée, Mathieu, Jean et Jacques fils de Zébédée, Simon le Zélote, Jean d'Endor, Hermastée et Timon, alors que Margziam, sautant comme un chevreau, fait la navette entre les deux groupes qui avancent à quelques mètres l'un de l'autre. Chargés de sacs pesants, ils vont joyeux sur la route doucement ensoleillée, dans le repos solennel de la campagne.

Jean d'Endor avance péniblement sous le poids qui charge ses épaules. Pierre s'en aperçoit et dit : -Donne-le donc, puisque tu as voulu reprendre ce fardeau. Tu en avais la nostalgie ? -C'est le Maître qui me l'a ordonné.

-Oui ? Ah ! par exemple ! Pourquoi donc ?

-Je ne sais pas. Hier soir il m'a dit : "Reprends tes livres et suis-moi avec eux".

-Ah ! très bien, très bien !... Si c'est lui qui l'a dit, c'est sûrement une bonne chose. Peut-être est-ce pour cette femme. Que de choses elle sait, hein ? Les sais-tu, toi aussi ? -À peu près autant qu'elle. Elle est très cultivée.

-Mais tu ne peux pas continuer à nous suivre avec ce fardeau, hein ?

-Oh ! je ne crois pas, mais je l'ignore. Mais je peux encore le porter...

-Non, mon ami. Je tiens à ce que tu ne sois pas malade. Tu es bien mal en point, tu sais. -Je le sais, je me sens mourir.

-Ne fais pas de blagues ! Laisse-nous au moins arriver à Capharnaüm. On est si bien, maintenant que nous sommes entre nous sans ce... Maudite langue ! J'ai encore manqué à la promesse faite au Maître !... Maître ! Maître !

-Que veux-tu, Simon ?

-J'ai dit du mal de Judas et je t'avais promis de ne plus le faire. Pardonne-moi.

-Oui, essaie de ne plus le faire.

-J 'ai encore 489 fois à avoir ton pardon...

-Mais que dis-tu, mon frère ? demande André étonné.

Et Pierre, avec un éclair de malice sur son bon visage, avec le cou de travers sous le poids du sac de Jean d'Endor : -Et tu ne te viens pas qu'il nous a dit de pardonner septante fois sept ? Par conséquent j'ai encore à recevoir 489 pardons. Je tiendrai soigneusement les comptes...

Tout le monde rit, Jésus même est obligé de sourire. Mais Il répond :

-Tu ferais mieux de tenir les comptes de toutes les fois où tu sais être bon, ô grand enfant que tu es.

Pierre va près de Lui et de son bras droit il entoure la taille de Jésus en disant :

-Mon Maître chéri ! Comme je suis heureux d'être avec toi sans... Allons ! Tu es content toi aussi... Et tu comprends ce que je veux dire. Nous sommes entre nous. Il y a ta Mère. Il y a l'enfant. On va vers Capharnaüm. La saison est belle... Cinq raisons d'être heureux. Oh ! C'est vraiment beau de venir avec toi ! Où nous arrêtons-nous ce soir ? -À Jéricho.

-L'an dernier nous y avons vu la femme voilée. Mais qui sait ce qu'elle est devenue... Je serais curieux de le savoir... Et nous avons trouvé celui des vignes...

L'éclat de rire de Pierre est contagieux tant il est bruyant. Tout le monde rit en pensant de nouveau à la scène de la rencontre avec Judas de Kériot.

-Mais tu es incorrigible, Simon ! lui reproche Jésus.

-Je n'ai rien dit, Maître. Mais je n'ai pu m'empêcher de rire en pensant à la tête qu'il a faite quand il nous a trouvés là... dans les vignes... Pierre rit de si bon cœur qu'il doit s'arrêter pendant que les autres continuent, riant malgré eux.

Pierre est rejoint par les femmes. Marie lui demande doucement :

-Qu'est-ce que tu as Simon ?

-Ah ! Je ne peux pas le dire car je manquerais une autre fois à la charité. Mais... voilà, Mère, dis-moi un peu toi qui es sage. Si je fais une insinuation ou, pis encore une calomnie, je pêche, naturellement. Mais si je ris d'une chose connue de tous, d'un fait que tous connaissent, d'un fait qui fait rire comme par exemple de rappeler la surprise d'un menteur, son embarras, ses excuses, et se remettre à rire comme alors nous avons ri, est-ce encore mal ?

-C'est une imperfection pour la charité. Ce n'est pas un péché comme la médisance et la calomnie et même comme l'insinuation, mais c'est toujours un manquement à la charité. C'est comme un fil enlevé dans un tissu. Ce n'est pas une vraie déchirure, ce n'est pas non plus une étoffe usée ; mais c'est toujours une chose qui atteint l'intégrité de l'étoffe et sa beauté, quelque chose qui prépare des déchirures et des trous. Ne crois-tu pas ?

Pierre se frotte le front et dit un peu mortifié :

-Oui. Je n'y avais jamais pensé.

-Penses-y maintenant et ne le fais plus. Il y a des éclats de rire qui blessent la charité plus que des gifles. Quelqu'un a-t-il péché ? L'avons-nous pris à mentir ou à commettre une autre faute ? Eh bien ? Pourquoi le rappeler ? Et y faire penser les autres ? Jetons un voile sur les fautes d'un frère, en pensant toujours : "Si j'étais le coupable, est-ce que j'aimerais qu'un autre rappelle cette faute ou y fasse penser ?" Il y a des choses qui font rougir intérieurement, Simon, qui font tant souffrir. Ne secoue pas la tête. Je sais ce que tu veux dire... Mais les coupables aussi en souffrent, crois-le. Pars, pars toujours de cette pensée : "Aimerais-je cela pour moi ?" Tu verras que tu ne pécheras jamais plus contre la charité et tu auras toujours une si grande paix en toi. Regarde là Margziam, avec quelle joie il saute et il chante. C'est parce que lui n'a aucune pensée dans le cœur. Lui n'a pas à penser à des itinéraires, à des dépenses, à des paroles à dire. Lui sait que d'autres pensent à tout cela pour lui. Toi aussi, agis de même. Abandonne tout à Dieu, même le jugement sur les personnes. Tant que tu peux être comme un enfant que le bon Dieu conduit, pourquoi vouloir te charger du poids de décider et de juger ? Le moment viendra où tu devras être juge et arbitre, et alors tu diras : "Ah ! comme c'était plus facile alors, moins dangereux !" et tu te traiteras de sot pour avoir voulu te charger avant le temps de tant de responsabilités. Juger ! Quelle chose difficile ! Tu as entendu ce qu'a dit Sintica, il y a quelques jours ? "Ce que l'on recherche par les sens, est toujours imparfait. Elle a très bien parlé. Bien des fois nous jugeons d'après les réactions de nos sens, avec une très grande imperfection, par conséquent. Ne juge pas..."

-Oui, Marie. À toi, je le promets vraiment...

"BIENHEUREUX LE SEIN QUI T'A PORTÉ"

-Habitants de Gerasa, construisez en vous et dans votre ville le Royaume de Dieu. La voix perçante d'une femme s'élève limpide comme un chant de louange au-dessus du bruit de la foule pleine d'admiration chantant la nouvelle béatitude, c'est-à-dire la gloire de Marie : -Heureuse la mère qui t'a portée dans ses entrailles et qui t'a nourri de son lait.

Jésus se tourne vers la femme qui exalte la Mère par admiration pour le Fils. Il sourit parce que cet éloge de sa Mère lui est doux. Mais il dit répond :

-Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique (Lc 11, 27-28). Fais cela, femme.

Sur ce Jésus bénit et se dirige vers la campagne, suivi des apôtres qui lui demandent : -Pourquoi as-tu dit cela ?

-Parce que, en vérité, je vous dis qu'au Ciel on ne mesure pas avec les mesures de la terre. Et ma Mère elle-même sera heureuse non pas tant pour son âme immaculée que pour avoir écouté la Parole de Dieu et l'avoir mise en pratique par l'obéissance. Le "que l'âme de Marie soit faite sans faute" c'est un prodige du Créateur. C'est à Lui donc qu'en va la louange. Mais le "qu'il soit fait de moi selon ta parole" c'est un prodige de ma Mère. C'est donc en cela que son mérite est grand. Si grand que c'est seulement en raison de cette capacité à écouter Dieu parlant par la bouche de Gabriel, et pour sa volonté de mettre en pratique la parole de Dieu sans rester à soupeser les difficultés et les douleurs immédiates et futures qui viendraient de son adhésion, qu'est venu le Sauveur du monde. Vous voyez donc qu'elle est ma bienheureuse Mère non seulement parce qu'elle m'a engendré et allaité, mais parce qu'elle a écouté la Parole de Dieu et l'a mise en pratique par l'obéissance. Mais maintenant rentrons à la maison. Ma Mère savait que j'étais dehors pour peu de temps et pourrait s'inquiéter en voyant que je tarde. Nous sommes dans un pays à demi païen. Mais, en vérité, il est meilleur que les autres. Aussi partons, et tournons par derrière les murs pour échapper à la foule qui me retiendrait encore. Allons vite par derrière ces bosquets touffus...

"MA MÈRE, L'ANGÉLIQUE MAÎTRESSE DE LA SCIENCE DE DIEU"

En quittant Gerasa...

-Maintenant que nous sommes seuls, Jean, écoute mon désir. Toi, pour beaucoup de raisons, tu as la largeur de jugement et de pensée qu'aucun autre ne possède parmi ceux qui me suivent. Et tu as une culture plus vaste que le commun des israélites. Aussi Je te prie de m'aider...

-Moi, t'aider ? En quoi ?

-Pour Sintica. Tu es un si bon pédagogue ! Margziam apprend vite et bien avec toi. Si bien que je compte vous laisser ensemble pour quelques mois, parce que je veux pour Margziam une connaissance plus vaste que celle du petit monde d'Israël. Pour toi c'est une joie de t'occuper de lui. Pour moi aussi c'est une joie de vous voir unis, toi pour l'instruire, lui pour apprendre ; toi pour rajeunir, lui pour mûrir en s'occupant. Mais tu devrais t'occuper aussi de Sintica. Comme une sœur égarée. Tu l'as dit : c'est un égarement... Aide-la à s'acclimater dans mon atmosphère. Me fais-tu cette faveur ?

-Mais c'est une grâce pour moi de le faire, mon Seigneur ! Je ne l'approchais pas parce que cela me paraissait superflu. Mais si tu le veux... Elle lit mes rouleaux ; il y en a de sacrés et d'autres qui sont uniquement pour la culture : de Rome et d'Athènes. Je vois qu'elle réfléchit et les compulse, mais je ne m'étais jamais entremis pour l'aider. Si tu le veux...

-Oui, je le veux, je veux vous voir amis. Elle aussi, comme Margziam et comme toi, vous resterez quelque temps à Nazareth. Ce sera beau. Ma Mère et toi, maîtres de deux âmes qui s'ouvrent à Dieu. Ma Mère : l'angélique Maîtresse de la science de Dieu et toi : le maître expert du savoir humain que pourtant maintenant tu peux expliquer avec des applications surnaturelles. Ce sera beau et bon.

-Oui, mon Seigneur béni ! Trop beau pour le pauvre Jean !... et l'homme sourit à la pensée de ces jours prochains de paix auprès de Marie, dans la maison de Jésus...

La route se déroule dans la tiédeur d'un soleil de plus en plus sensible, dans une campagne charmante désormais toute plane, une fois dépassées ces petites hauteurs qui s'élèvent peu après Gerasa...

Mais tous les autres sont fatigués, et c'est avec joie qu'ils apprennent la décision de passer la nuit à la « Fontaine des Chameliers »... Jésus parle avec les femmes et avec ses deux cousins. ... Marie, femme d'Alphée voit Margziam et dit :

-Cet enfant est fatigué. Viens, mon chéri, nous allons dormir nous. Viens, Élise. Viens, Salomé. Les vieillards et les enfants sont mieux au lit. Et vous feriez bien d'y aller tous. Vous êtes fatigués. Mais en dehors des femmes âgées, à l'exception de Marcelle et de Jeanne de Chouza, personne ne bouge.

Quand après avoir été bénies, elles s'en sont allées, Mathieu murmure :

-Qui aurait dit à ces femmes qu'il leur faudrait dormir sur la paille loin de leurs maisons, il y a seulement peu de temps !

-Je n'ai jamais aussi bien dormi, affirme avec décision Marie de Magdala ce que Marthe confirme. Cependant Pierre donne raison à son compagnon : -Mathieu a raison. Et je me demande, sans comprendre, pourquoi le Maître vous a amenées ici.

-Mais parce que nous sommes les Femmes Disciples !

-Alors s'il allait... où il y a des lions, vous y viendriez ?

-Mais bien sûr, Simon Pierre ! La belle affaire de faire quelques pas ! Et avec lui tout près ! -Voilà : cela fait vraiment beaucoup de pas, et pour des femmes qui n'y sont pas habituées... Mais les femmes protestent tant, que Pierre hausse les épaules et se tait. Jacques, fils d'Alphée, en levant la tête, voit un sourire si lumineux sur le visage de Jésus qu'il lui demande : -Veux-tu nous dire le vrai but de ce voyage, entre nous, avec les femmes et... avec si peu de fruit par rapport à la fatigue ?

-Pourrais-tu prétendre voir maintenant le fruit des semences ensevelies dans les champs que nous avons traversés ? -Moi, non. Je le verrai au printemps.

-Moi aussi. Je te le dis : "Tu le verras en son temps".

"MÈRE, JE TE CONFIE MES PERLES LES PLUS CHÈRES"

Jésus entre dans la pièce. Les femmes sont autour de Marie qui a le visage attristé et qui se lève tout de suite en allant vers son Fils. Elle ne parle pas, mais tout en elle est interrogation. Jésus lui sourit et lui répond en disant à tous :

-Rendez-vous libres pour la sixième heure. Ensuite je parlerai ici à la foule de Bozra. En attendant, allez, sauf Simon Pierre, Jean et Hermastée. Annoncez-moi et faites beaucoup d'aumônes. Les apôtres s'en vont.

Pierre s'approche lentement de Jésus qui est près des femmes et il demande:

-Pourquoi pas moi ?

-Quand on est trop impulsif, on reste à la maison. Simon, Simon ! Quand donc sauras-tu exercer la charité envers le prochain ? Pour le moment, c'est une flamme allumée mais uniquement pour moi, c'est une lame droite et raide, mais seulement pour moi. Sois doux, Simon. -Tu as raison, Seigneur. Ta Mère m'a déjà réprimandé comme elle sait le faire, sans blesser, mais son reproche m'a pénétré profondément. Cependant... fais-moi des reproches toi aussi, mais... ensuite ne me regarde plus avec cet air triste. -Sois bon. Sois bon... Sintica, Je voudrais te parler en particulier. Monte sur la terrasse. Viens toi aussi, ma Mère...-

Et sur la terrasse rustique qui couvre une aile du bâtiment, dans le tiède rayonnement du soleil, Jésus se promène lentement entre Marie et la grecque. Il dit :

-Demain, nous nous séparerons pour quelque temps. Près d'Arbela vous, les femmes, accompagnées par Jean d'Endor, vous prendrez la direction de la Mer de Galilée en continuant ensemble jusqu'à Nazareth. Mais pour ne pas vous envoyer seule avec un homme un peu maladif, je vous ferai accompagner par mes frères et par Si-

mon-Pierre. Je prévois qu'il y aura des répugnances pour cette séparation, mais l'obéissance est la vertu du juste. Comme vous passez par le territoire que Chouza est chargé de surveiller au nom d'Hérode, Jeanne pourra avoir une escorte pour le reste de la route. Vous renverrez alors les fils d'Alphée et Simon-Pierre. Mais voici pourquoi je t'ai demandé de monter ici : je veux t'annoncer, Sintica, que j'ai décidé que tu vas faire un séjour dans la maison de ma Mère. Elle le sait déjà. Avec toi, il y aura Jean d'Endor et Margziam. Restez-y de bon cœur, en vous formant toujours plus à la Sagesse. Je veux que tu prennes bien soin du pauvre Jean. Je ne le dis pas à ma Mère parce qu'elle n'a pas besoin de conseils. Tu peux comprendre et avoir pitié de Jean et lui peut te faire beaucoup de bien car c'est un maître avisé. Puis je viendrai, moi. Bientôt ! Et nous nous verrons souvent. J'espère te trouver toujours plus savante dans la vérité. Je te bénis, Sintica, en particulier. C'est mon adieu pour toi, cette fois. À Nazareth, tu trouveras l'amour et la haine comme partout. Mais dans ma maison, tu trouveras la paix. Toujours.

-Nazareth m'ignorera et moi, je l'ignorerai. Je vivrai en me nourrissant de la vérité, et le monde ne sera rien pour moi, Seigneur.

-C'est bien. Tu peux disposer, Sintica, et silence pour l'instant. Mère, tu es au courant... Je te confie mes perles les plus chères. Pendant que nous sommes en paix, entre nous, Maman, fais que ton Jésus se reconforte par tes caresses...

-Que de haine, mon Fils ! -Que d'amour !

-Que d'amertume, Jésus bien-aimé ! -Que de douceur !

-Que d'incompréhension, mon Fils ! -Que de compréhension, Maman !

-Mon Trésor, mon Fils chéri ! -Maman ! Joie de Dieu et la mienne ! Maman !

Ils s'embrassent, en restant ensuite, l'un à côté de l'autre, sur le banc de pierre qui longe le muret de la terrasse. Jésus tient sa mère embrassée, à la fois protecteur et affectueux. Elle a la tête sur l'épaule de son Fils, ses mains dans sa main : ils sont bienheureux... Le monde est si loin... enseveli par des flots d'amour et de fidélité...

Jésus dit : " Le second grand voyage apostolique est terminé.

Maintenant nous retournons dans les campagnes connues de Galilée."

Mais sur le chemin du retour, Jésus recueille deux petits orphelins qui mendient et qui sont rejetés. Il va les confier à Jeanne de Chouza.

Marie dit à Maria Valtorta :

« Maria, c'est la Mère qui parle. Mon Jésus t'a parlé de l'enfance de l'esprit, nécessairement requise pour conquérir le Royaume. Hier, il t'a montré une page de sa vie de Maître. Tu as vu des enfants, de pauvres enfants. N'y aurait-il rien d'autre à dire ? Si, et c'est moi qui le dis. À toi que je veux rendre toujours plus chère à Jésus. C'est une nuance dans le tableau qui a parlé à ton esprit pour l'esprit d'un grand nombre de gens. Mais ce sont les nuances qui font la beauté du tableau, ce sont elles qui révèlent les talents du peintre et la sagesse de l'observateur.

Je veux te faire remarquer l'humilité de mon Jésus ».

“IL N’EST PAS DE MISÈRE QUE JÉSUS NE PUISSE CHANGER EN RICHESSE”

4-504
T5-30

Cette pauvre fillette, dans la simplicité de son ignorance, ne traite pas autrement le pécheur au cœur de pierre, que mon Fils. Elle ne sait rien du Rabbi ni du Messie. Un peu moins qu’une petite sauvageonne, elle a vécu dans les champs, dans une maison où l’on méprisait le Maître, car le pharisien Ismaël méprisait mon Jésus, de sorte qu’elle n’a jamais entendu parler de lui et ne l’a jamais vu.

Son père et sa mère, brisés par un travail épuisant qu’exigeait le maître cruel, n’avaient pas le temps et la possibilité de lever la tête de la terre qu’ils défrichaient. Peut-être avaient-ils entendu une clameur d’hosannas, pendant qu’ils fauchaient les moissons, cueillaient des fruits et des grappes, ou écrasaient les olives à la dure meule, et peut-être avaient-ils levé un moment leur tête exténuée. Mais la peur et la fatigue avaient tout de suite rabaissé leur tête sous le joug. Et ils étaient morts, en pensant que le monde n’était que haine et souffrance, alors qu’au contraire le monde était amour et don, depuis le moment où mon Jésus le foulait sous ses pieds très saints. Esclaves d’un maître sans pitié, ils sont morts sans avoir rencontré une seule fois le regard et le sourire de mon Jésus, ni entendu sa parole qui donnait à l’esprit une richesse grâce à laquelle les indigents se sentaient riches, les affamés rassasiés, les malades en bonne santé, ceux qui souffraient consolés.

Eh bien ! Jésus ne dit pas : “Moi, qui suis le Seigneur, je te dis : fais cela”. Il garde son anonymat. Et la petite, ignorante au point de ne pas comprendre, même devant le miracle du pommier dépouillé de ses feuilles qui charge une de ses branches de fruits pour apaiser leur faim, continue de l’appeler : “Seigneur” comme elle appelait Ismaël son maître et le cruel Jacob. Elle se sent attirée vers le bon Seigneur parce que la bonté attire toujours. Mais rien de plus. Elle le suit avec confiance. Elle l’aime tout de suite, par instinct, pauvre petit être perdu dans le monde et dans l’ignorance voulue par le monde, “par le grand monde des puissants et des jouisseurs” qui veulent tenir dans l’ignorance les inférieurs pour pouvoir les torturer plus à leur aise et les exploiter plus odieusement. Elle saura ensuite qui était ce “Seigneur” qui, pauvre comme elle, sans maison ni nourriture, sans mère, parce qu’il avait tout quitté pour l’amour de l’homme, même pour ce petit bout d’homme qu’elle était, pauvre créature de fillette, ce Seigneur qui lui avait donné les fruits miraculeux en voulant enlever de ses lèvres et de son cœur l’amertume de la méchanceté humaine qui crée la haine des malheureux contre les puissants, avec un fruit du Père, pas avec un quignon de pain offert tardivement et qui pour elle aurait toujours eu le goût de la dureté et des pleurs.

Vraiment ces pommes rappelaient les fruits du Paradis terrestre. Fruits venus sur la branche pour le bien et pour le mal, il aurait marqué la rédemption de *toutes* les misères, d’abord celle de l’ignorance de Dieu, pour les deux orphelins, et aurait marqué le châtement pour celui qui, connaissant déjà la Parole, avait agi comme s’il ne la connaissait pas. Elle saura ensuite, par la femme de bien (Jeanne de Chouza) qui l’accueillit au nom de Jésus, qui était Jésus. Pour elle, il fut plusieurs fois Sauveur : de la faim, des intempéries, des périls du monde, de la faute originelle.

Mais elle a toujours vu Jésus dans la lumière de ce jour et il est toujours apparu comme le bon Seigneur, d’une bonté de conte de fée, le Seigneur qui donnait des caresses et des cadeaux, le Seigneur qui lui avait fait oublier qu’elle était sans père ni mère, sans toit et sans vêtements, parce qu’il avait été bon comme un père et doux

comme une mère et qu'il avait donné un nid à leur fatigue, une couverture à leur nudité avec sa poitrine et son manteau et celui des autres gens de bien qui étaient avec lui.

Une lumière paternelle et suave qui n'a pas péri sous le flot de ses larmes même lorsqu'elle a su qu'il était mort torturé sur une croix, pas davantage lorsque, petite fidèle de la première Église, elle a vu ce qu'était devenu le visage de son "Seigneur" sous les coups et les épines et après avoir réfléchi comment il est maintenant, au Ciel, à la droite du Père. Une lumière qui lui a souri à sa dernière heure sur la terre, l'amenant sans crainte vers son Sauveur, une lumière qui lui a souri encore, si ineffablement douce, dans la splendeur du Paradis. »

« Jésus te regarde aussi comme cela. Vois-le toujours comme ta lointaine homonyme et sois heureuse de l'amour qu'il a pour toi. Sois simple, humble et fidèle comme la pauvre petite Marie que tu as connue. Vois où elle est arrivée, bien que pauvre petite ignorante d'Israël : sur le Cœur de Dieu. L'Amour s'est révélé à elle comme à toi, et elle est devenue docte de la véritable Sagesse.

Aie foi, reste en paix. Il n'y a pas de misère que mon Fils ne puisse changer en richesse et il n'y a pas de solitude que lui ne puisse combler, comme il n'y a pas de manquement que lui ne puisse effacer. Le passé n'existe plus, lorsque l'amour l'annule. Même pas un passé redoutable. Veux-tu craindre, toi, alors que le larron Dismas n'a pas craint ? Aime, aime et n'aie peur de rien.

La Mère te quitte avec sa bénédiction ».

"BÉNIS-MOI FILS, JE SUIS TA DISCIPLE"

Par les rues de Nazareth, se dirige l'Agneau de Dieu, tout droit vers sa maison. Grande ombre obscure dans son vêtement sombre, Il semble se perdre dans les ténèbres de la nuit, sans étoiles. Son pas est à peine perceptible quand il le pose sur un amoncellement de feuilles sèches qui, après avoir tournoyé dans l'air, ont été déposées par le vent sur le sol, prêtes à repartir pour être transportées ailleurs.

Il arrive devant la maison de Marie, femme de Cléophas. Il reste un instant indécis... Mais il poursuit sa route sans s'arrêter. Le voilà maintenant dans la ruelle où se trouve sa maison. On voit déjà le balancement tourmenté des oliviers sur le talus auquel la maison s'adosse, on les voit se balancer noirs sur le ciel noir. Il hâte le pas, arrive à la porte, écoute attentivement. C'est tellement facile d'entendre ce qui se passe dans cette si petite maison ! Il suffit d'appuyer l'oreille sur l'huissierie pour n'avoir que quelques centimètres de bois de la porte entre celui qui écoute et celui qui parle... Et pourtant il n'entend aucune voix.

-Il est tard, soupire-t-il, j'attendrai l'aube pour frapper.

Mais au moment où il va s'éloigner, le bruit rythmique du métier à tisser le rejoint. Il sourit en disant :

-Elle est levée. Elle tisse. C'est sûrement elle... C'est bien la cadence de Maman.

Il frappe. Le bruit cesse un moment et puis voilà le bruit d'un siège que l'on pousse et puis la voix argentine qui demande : -Qui frappe ? -Moi, Maman !

-Mon Fils ! C'est un doux cri de joie... On entend le bruit du verrou et la porte s'ouvre, faisant apparaître une déchirure d'or sur le noir de la nuit. Marie tombe dans les bras de Jésus, là sur le seuil, comme s'ils ne pouvaient attendre une seconde, lui pour la recevoir, et elle pour se jeter sur son cœur.

-Fils ! Fils ! Mon Fils ! Les baisers et les douces paroles de « Maman et Fils »...

Ensuite ils entrent, et la porte se referme doucement

Marie explique tout bas : -Ils dorment tous. Moi, je veillais... Depuis le moment où Jacques et Jean sont revenus en disant que tu les suivais, je n'ai cessé de t'attendre jusqu'à une heure tardive. Tu as froid, Jésus ? Oui, tu es gelé. Viens. J'ai gardé le foyer allumé. J'y jeterai un fagot. Tu te réchaufferas.

Et elle le conduit par la main comme s'il était toujours le petit Jésus...

La flamme luit joyeusement et crépite dans le foyer ravivé. Marie regarde Jésus qui tend ses mains à la flamme pour les réchauffer. -Comme tu es amaigri ! Tu n'étais pas ainsi quand nous nous sommes quittés... Tu deviens de plus en plus maigre et exsangue, mon Fils. Autrefois tu étais couleur de lait et de rose... Qu'as-tu eu de nouveau, mon Fils ? Toujours les pharisiens ?

-Oui... et autre chose encore. Mais maintenant je suis heureux, ici avec toi, et je vais me refaire tout de suite. Cette année, les Encénies se font ici, Maman ! J'arrive à l'âge parfait, ici à tes côtés. Es-tu contente ?

-Oui. Mais l'âge parfait, pour toi, mon cœur, est encore loin... Tu es jeune et pour moi, tu es toujours mon petit. Voici, le lait est chaud. Veux-tu le boire ici où là-bas ?

-Là-bas, maman. J'ai chaud maintenant. Je vais le boire pendant que tu recouvres ton métier. Ils reviennent dans la petite pièce et Jésus s'assied sur le banc près de la table et il boit son lait. Marie le regarde et sourit. Elle sourit quand elle prend le sac de Jésus et le pose sur une console. Elle sourit tellement que Jésus demande :

-À quoi penses-tu ?

-Je pense que tu es arrivé juste pour l'anniversaire de notre départ pour Bethléem... Alors aussi, il y avait des sacs et des coffres ouverts et pleins de vêtements et spécialement de petits langes... pour un Tout-Petit qui pouvait naître, disais-je à Joseph ; qui *devait* naître, me disais-je à moi-même, à Bethléem de Juda... Je les avais cachés au fond, parce que Joseph avait peur de cela... Il ne savait pas encore que la naissance du Fils de Dieu n'aurait pas été sujette ni pour lui-même, ni pour sa Mère, aux misères habituelles de l'enfantement et de la naissance. Il l'ignorait... et il avait peur d'être loin de Nazareth avec moi, dans cet état. Moi, j'étais certaine que c'était là que je serais Mère... Tu exultais trop en moi par la joie d'être arrivé à ton jour natal, et au jour natal de la Rédemption, par conséquent, pour que je puisse me tromper. Les anges tourbillonnaient autour de la Femme qui te portait, toi mon Dieu... Ce n'était plus l'archange sublime, ni le très doux ange qui me garde, comme dans les mois précédents. Maintenant c'étaient des milliers de chœurs d'anges qui allaient du Ciel de Dieu à mon petit ciel : le sein où tu étais... Je les entendais chanter et échanger leurs paroles de lumière... des paroles impatientes de te voir, toi, le Dieu Incarné... Je les entendais pendant leurs fugues d'amour du Paradis, pour venir t'adorer toi, l'Amour du Père, caché dans mon sein. Et je cherchais à apprendre leurs paroles... leurs chants... leurs ardeurs... Mais une créature humaine ne peut dire et posséder des secrets du Ciel...

Jésus l'écoute, lui assis, elle debout près de la table, songeant comme il est bienheureux... une main abandonnée sur le bois sombre, l'autre qui s'appuie sur le cœur... Et Jésus couvre de sa main longue et brunie la petite main blanche et délicate de Marie, et Il serre dans la sienne cette main sainte... Et quand sa Mère se tait, comme si elle regrettait de n'avoir pu apprendre des anges leurs paroles, leurs chants et leurs ardeurs, Jésus dit : -Toutes les paroles des anges, tous leurs chants, toutes leurs ardeurs, ne m'auraient pas rendu heureux sur la terre, si Je n'avais pas eu les tiens, Maman ! Tu m'as dit et donné ce qu'eux n'ont pu me donner. Ce n'est pas toi qui

as appris d'eux, mais eux qui ont appris de toi... Viens ici, Maman, à côté de moi, et raconte encore... Non pas le passé... mais le présent. Que faisais-tu ?

-Je travaillais...

-Je le sais, mais qu'était-ce ? Je parie que tu te fatiguais pour moi. Fais voir...

Marie devient plus rouge que l'étoffe qui est sur le métier et que Jésus, qui s'est levé, regarde. -De la pourpre ? Qui te l'a donnée ?

-Judas. Il se l'est fait donner par des pêcheurs de Sidon, je crois. Il veut que je te fasse un vêtement de roi... Le vêtement, je te le fais, mais pour toi, il n'est pas besoin de pourpre pour être roi.

-Judas est têtu comme un âne... C'est le seul commentaire sur la pourpre qui a été donnée... Puis il se tourne vers sa Mère :

-Et on peut faire un vêtement avec ce qu'il t'a donné ?

-Oh ! Non, mon Fils ! Cela pourra servir pour les franges de la tunique et du manteau. guère plus.

-C'est bien. J'ai compris pourquoi tu les fais avec des bandes étroites. Alors... Maman : cette idée me plaît. Tu me mettras de côté ces bandes, et un jour je te dirais de t'en servir pour un beau vêtement⁵⁰. Mais maintenant, ce n'est pas le moment. Ne te fatigue pas.

-Je travaille quand je suis à Nazareth...

-C'est vrai... Et les autres, qu'ont-ils fait pendant ce temps ?

-Ils se sont instruits. -Ou plutôt : *Tu les as instruits*. Qu'en penses-tu ?

-Oh ! ce sont trois bons élèves. À part toi, je n'en ai jamais eu de plus dociles et plus attentifs. J'ai cherché aussi à fortifier un peu Jean. Il est bien malade. Il ne vivra pas longtemps...»

-Je le sais. Mais pour lui, c'est un bien. Du reste, lui-même le désire. Il a compris spontanément la valeur de la souffrance et de la mort. Et Sintica ?

-C'est dommage de l'éloigner. Elle vaut cent disciples pour la sainteté et son aptitude à comprendre le surnaturel

-Tu as raison, mais je dois le faire.

-Ce que tu fais est toujours bien fait, mon Fils.

-Et l'enfant ?

-Lui aussi apprend. Mais il est très triste ces jours-ci... Il se souvient du malheur d'il y a un an... Ah ! ce n'était pas très gai, ici !... Jean et Sintica soupirent en pensant à leur départ d'ici, l'enfant pleure en pensant à sa mère morte...

-Et toi ?

-Moi... Tu le sais, mon Fils. Il n'y a pas de soleil quand tu es loin de moi. Il n'y en aurait pas non plus si le monde t'aimait. Mais au moins il y aurait la tranquillité... Au contraire...

-Il y a des pleurs. Pauvre Maman !... On ne t'a pas posé de questions sur Jean et Sintica ?

-Et qui veux-tu donc qui en pose ? Marie, femme d'Alphée sait et se tait. Alphée fils de Sara a déjà vu Jean et il n'est pas curieux. Il l'appelle "le disciple".

-Et les autres ?

-À part Marie et Alphée, il ne vient personne chez moi. Quelque femme pour un travail ou un conseil. Mais les hommes de Nazareth ne franchissent plus mon seuil.

-Pas même Joseph et Simon ?

-..Non... Simon m'envoie de l'huile, de la farine, des olives, du bois, des œufs... comme pour se faire pardonner de ne pas te comprendre, comme pour parler par ses

50 Le vêtement que Jésus portera pour son entrée triomphale à Jérusalem, prélude de sa Passion.

cadeaux. Mais il les donne à Marie, sa mère et il ne vient pas ici. Du reste, si quelqu'un venait, il ne verrait que moi, car Sintica et Jean se retirent quand quelqu'un frappe...
-Une vie bien triste-. -Oui. Et l'enfant en souffre un peu, si bien que maintenant Marie l'emmène avec elle quand elle fait ses commissions. Mais maintenant nous ne serons plus tristes, mon Jésus, tu es ici !

-Je suis ici. Maintenant, allons dormir. Bénis-moi, Maman, comme lorsque j'étais petit.

-Bénis-moi, mon Fils, je suis ta disciple.

Ils s'embrassent... Allument une nouvelle lampe et sortent pour aller se reposer.

"TU SERAS LA MÈRE ET LA MAÎTRESSE DES CHRÉTIENS"

-Maître ! Maître ! Maître ! Les trois cris de Jean d'Endor qui sort de sa petite chambre pour aller se laver au bassin et se trouve en face de Jésus qui en vient, éveillent Margziam qui jaillit de la pièce de Marie avec sa seule tunique sans manches et courte, encore pieds nus, tous yeux et bouche pour voir et s'écrier :

« Jésus est là » ! et toutes jambes pour courir et grimper dans ses bras. Et ils éveillent aussi Sintica qui dort dans l'ancien atelier de Joseph et qui en sort après un moment, déjà habillée, mais avec ses tresses très noires encore à moitié défaites et qui retombent sur ses épaules.

Jésus, qui porte encore l'enfant dans les bras, salue Jean et Sintica et les exhorte à entrer dans la maison car la tramontane est très forte. Il y entre le premier, portant Margziam à moitié nu qui claque des dents malgré son enthousiasme, près du foyer déjà allumé où Marie se hâte de chauffer du lait et puis les habits de l'enfant pour qu'il n'attrape pas de mal.

Les deux autres ne parlent pas, mais semblent personnifier la joie extatique. Jésus est assis avec l'enfant sur ses genoux, alors que Marie s'empresse de lui passer les vêtements qu'elle a fait chauffer. Jésus relève son visage et leur sourit en disant :

-Je vous avais promis de venir. Et aujourd'hui ou demain arrive aussi Simon le Zéloté. Il est allé ailleurs pour une chose dont je l'ai chargé. Mais il ne va pas tarder et nous resterons plusieurs jours ensemble.

La toilette de Margziam est terminée et les couleurs reviennent sur ses petites joues rendues pâles par le froid. Jésus le fait descendre de ses genoux et se lève pour passer dans la petite pièce à côté, suivi de tout le monde. Marie arrive la dernière, tenant l'enfant par la main et doucement elle lui fait des reproches

-Qu'est-ce que je devrais te faire maintenant, moi ? Tu as désobéi. Je t'avais dit : "Reste au lit, jusqu'à ce que je revienne" et tu es venu avant...

-Les cris de Jean m'ont réveillé... dit Margziam pour s'excuser.

-C' est justement alors que tu devais savoir obéir. Rester au lit tant que l'on dort, ce n'est pas de l'obéissance et il n'y a aucun mérite à le faire. Tu devais savoir m'attendre quand il y avait un mérite à le faire, car cela exigeait de la volonté. Je t'aurais amené Jésus. Tu l'aurais eu tout entier pour toi et sans risquer de prendre du mal.

-Je ne savais pas qu'il faisait si froid.

- Mais je le savais moi. Je suis affligée de te voir désobéissant.

-Non, Maman. Cela me donne plus de peine de te voir comme ça... Si ce n'avait pas été pour Jésus, je ne me serais pas levé, même si tu m'avais oublié au lit sans manger, Maman belle, Maman !... Donne- moi un baiser, Maman chérie. Tu sais que je suis un pauvre enfant !...

Marie le prend dans ses bras et l'embrasse, arrêtant ainsi les larmes sur le petit visage et y ramenant le sourire avec la promesse :

-Je ne te désobéirai plus jamais, jamais, jamais !

Jésus pendant ce temps parle avec les deux disciples. Il s'informe de leurs progrès en sagesse et, comme ils disent que tout s'éclaire en eux avec la parole de Marie, il dit :

-Je le sais. La sagesse surnaturellement lumineuse de Dieu devient une lumière intelligible même pour ceux qui ont le cœur le plus dur, quand elle est dite par elle. Mais vous n'avez pas le cœur dur et, pour cette raison, vous bénéficiez complètement de son enseignement.

-Maintenant, tu es ici, mon Fils. La maîtresse redevient écolière.

-Oh ! non! Tu continues à être maîtresse. Je t'écouterai comme eux. Je suis seulement "le Fils" en ces jours. Rien de plus. Tu seras la Mère et la Maîtresse des chrétiens. Tu l'es dès maintenant : moi, ton premier-né et ton premier élève, ceux-ci et avec eux, Simon quand il viendra et les autres... Tu vois, Mère ? Le monde est ici. Le monde de demain dans le petit israélite pur qui ne s'apercevra même pas qu'il deviendra le "chrétien"; le monde, le vieux monde d'Israël dans Simon le Zélote ; l'humanité dans Jean, les païens dans Sintica. Et ils viennent tous à toi, sainte Mère nourricière qui donne le lait de la Sagesse et la Vie au monde et aux siècles. Combien de bouches ont désiré s'attacher à ton sein ! Et combien le feront dans l'avenir ! Les Patriarches et les Prophètes t'ont désiré parce que de ton sein fécond devait venir la Nourriture de l'homme. Et mes disciples te chercheront pour être pardonnés, instruits, défendus, aimés comme autant de Margziam. Et bienheureux ceux qui le feront ! Car il ne sera pas possible de persévérer dans le Christ si la grâce ne se fortifie par ton aide, Mère pleine de grâce.

Marie a l'air d'une rose dans son vêtement foncé tant son visage s'illumine à la louange de son Fils. Une rose splendide dans un vêtement bien humble de grosse laine marron foncé[...]

"TU VERRAS QUE LES FEMMES SONT MEILLEURES QUE VOUS"

Le métier à tisser est au repos, car Marie et Sintica cousent vivement les étoffes apportées par Simon le Zélote. Les morceaux des vêtements, déjà taillés, sont pliés en tas bien rangé sur la table, couleur par couleur, et de temps à autre, les femmes en prennent un morceau, en le faufilant ensuite sur la table, de sorte que les hommes sont repoussés, tout près, vers le coin où se trouve le métier au repos mais sans s'intéresser au travail des femmes. Il y a là aussi les deux apôtres, Jude et Jacques, fils d'Alphée, qui de leur côté regardent le travail féminin sans poser de questions mais avec curiosité.

Et les deux cousins parlent de leurs frères, en particulier de Simon qui les a accompagnés jusqu'à la porte et puis s'en est allé « parce qu'il a un enfant souffrant » dit Jacques pour apaiser la nouvelle et excuser son frère. Jude est plus sévère : « C'est justement pour cela qu'il aurait dû venir, mais il semble que lui aussi soit devenu hébété. Comme tous les nazaréens, d'ailleurs, si on met à part Alphée et les deux disciples⁵¹ _d'ailleurs qui sait où ils sont maintenant ? On comprend que Nazareth n'a rien d'autre de bon. La bonté, nos concitoyens l'ont crachée toute entière comme si elle avait une saveur désagréable... »

-Ne dis pas cela, prie Jésus. -N'empoisonne pas ton esprit... Ce n'est pas de leur faute... -De qui, alors ?

51 Les âniers : Ismaël et Aser.

-De tant de circonstances... Ne cherche pas. Mais Nazareth n'est pas toute entière ennemie. Les enfants... -Parce que ce sont des enfants.

-Les femmes...

-Parce que ce sont des femmes. Mais ce ne seront pas les enfants et les femmes qui affermiront ton Royaume.

-Pourquoi, Jude ? Tu es dans l'erreur. Les enfants d'aujourd'hui seront justement les disciples de demain, ceux qui propageront le Royaume sur toute la terre. Quant aux femmes... pourquoi ne peuvent-elles pas le faire ?

-Quoi que tu fasses, les femmes ne pourront être apôtres. Elles seront tout au plus des disciples, comme tu l'as dit, pour aider les autres disciples.

-Tu changeras d'avis sur tant de choses à l'avenir, mon frère. Mais moi, je n'essaie même pas de te faire changer d'avis. Je me heurterais à une mentalité qui te vient de siècles d'idées et de préjugés erronés sur la femme. Je te prie seulement d'observer, de remarque en toi, les différences que tu vois entre les Femmes Disciples et les disciples femmes et hommes, et de constater, impartialement, comment elles répondent à mon enseignement. Tu verras, à commencer par ta mère qui, si on veut, a été la première des femmes disciples dans l'ordre du temps et de l'héroïsme, et l'est toujours, en tenant tête courageusement à tout un village qui se moque d'elle parce qu'elle m'est fidèle, en résistant même aux voix de son sang qui ne lui épargne pas les reproches parce qu'elle m'est fidèle, tu verras que les femmes sont meilleures que vous.

-Je le reconnais, c'est vrai. Mais à Nazareth où sont les femmes disciples, ? Les filles d'Alphée, les mères d'Ismaël et d'Aser et leurs sœurs. Et c'est tout. C'est trop peu. Je voudrais ne plus venir à Nazareth pour ne pas voir tout cela.

-Ta pauvre mère ! Tu lui ferais beaucoup de peine» dit Marie en intervenant dans la conversation. -C'est vrai, dit Jacques. -Elle espère tant d'arriver à réconcilier nos frères avec Jésus et nous. Je crois qu'elle ne désire que cela.

JÉSUS GUÉRIT LE PETIT ALPHÉE DE SALOMÉ, ÉPOUSE DU COUSIN SIMON

Jésus, avec Simon le Zélote et Margziam, traverse Nazareth en se dirigeant vers la campagne qui s'étend vers Cana. Et Il traverse sa ville incrédule et hostile, en prenant justement les rues les plus centrales et en coupant de biais la place du marché, fréquentée à cette heure matinale. Plusieurs se retournent pour le regarder : quelques rares habitants le saluent, les femmes, surtout les plus âgées, lui sourient mais, à part quelque enfant, personne ne vient à lui. Un murmure le suit quand il est passé. Jésus voit certainement tout, mais ne le manifeste pas. Il parle avec Simon le Zélote ou avec l'enfant qui est entre les deux hommes, et il suit son chemin.

Les voici parvenus aux dernières maisons. Sur le seuil d'une porte se trouve une femme d'environ quarante ans. Elle paraît attendre quelqu'un. Quand elle voit Jésus, elle est sur le point d'avancer, puis elle s'arrête et baisse la tête en rougissant.

-C'est une parente, c'est l'épouse de Simon, fils d'Alphée, dit Jésus à l'apôtre.

La femme paraît sur les épines, en proie à des sentiments opposés. Elle change de couleur, lève les yeux et les abaisse. Tout son visage exprime un désir de parler...

-La paix à toi, Salomé, lui dit pour la saluer Jésus qui est à sa hauteur.

La femme le regarde comme étonnée par le ton affectueux de son parent, et elle répond, en rougissant encore davantage : -La paix à...

L'envie de pleurer l'empêche de finir la phrase. Elle couvre son visage en repliant son bras et elle pleure angoissée, contre l'huissierie de la porte de la maison.

-Pourquoi pleures-tu ainsi, Salomé ? Ne puis-je rien faire pour te consoler ? Viens ici, dans ce coin, et dis-moi ce que tu as... Il la prend par le coude et la conduit dans une petite ruelle entre sa maison et le jardin d'une autre maison. Simon avec Margziam, tout étonné, restent à l'entrée de la ruelle.

-Qu'est-ce que tu as, Salomé ? Tu sais que je t'aime bien, que je *vous ai toujours bien aimés*. Tous. *Et qu'il en est toujours ainsi*. Tu dois y croire et pour ce motif avoir confiance...» Les pleurs s'arrêtent comme pour écouter ces paroles et en comprendre le vrai sens, et puis reprennent plus forts, alternant avec des paroles décousues : « Toi oui... Nous... Pas moi, pourtant... Et pas même Simon... Mais lui est plus buté que moi... Moi, je lui disais... "Appelle Jésus"... Mais toute la ville est contre nous... contre toi... contre moi... contre mon enfant...» Le moment tragique est arrivé, les pleurs deviennent à leur tour tragiques. La femme se tord et gémit en se frappant le visage comme si la douleur la faisait délirer.

Jésus lui prend les mains en disant :

-Non pas ainsi. Je suis ici pour te consoler. Parle et moi, je ferai tout...

La femme le regarde en écarquillant les yeux d'étonnement et de douleur. Mais l'espoir lui donne la force de parler et elle dit posément : -Même si Simon est coupable, auras-tu pitié de moi ? Vraiment ?... Oh ! Jésus qui sauves tout le monde ! Mon petit ! Alphée, le dernier, il est malade... Il meurt !... Tu l'aimais, Alphée. tu lui découpais des jouets dans le bois... Tu le soulevais pour qu'il cueille le raisin et les figes de tes arbres... et avant de partir pour... pour aller dans le monde, tu lui enseignais déjà tant de bonnes choses... Maintenant, tu ne pourrais plus... Il est comme mort... Il ne mangera plus de raisin ni de figes. Il n'apprendra plus rien... et elle pleure à chaudes larmes. -Salomé, calme-toi. Dis-moi ce qu'il a.

-Son ventre est très malade. Il a crié, eu des spasmes, déliré pendant tant de jours. Maintenant il ne parle plus. C'est comme si on l'avait frappé à la tête. Il gémit, mais ne répond pas. Il ne sait même pas qu'il gémit. Il est livide. Déjà il se refroidit. Et il y a tant de jours que je supplie Simon d'aller te trouver. Mais... Ah ! je l'ai toujours aimé, mais à présent je le déteste car c'est un entêté qui pour une idée stupide, laisse mourir mon enfant. Mais lui mort, je partirai chez moi avec mes autres enfants. Il n'est pas capable d'être père quand il le faut. Et moi, je défends mes enfants. Je m'en vais. Oui. Que le monde dise ce qu'il veut. Je m'en vais.

-Ne parle pas ainsi. Renonce tout de suite à cette pensée de vengeance.

-De justice. Je me révolte, tu le vois ? Moi, je t'ai attendu parce que personne ne te disait : "Viens". C'est moi qui te le dis. Mais j'ai dû le faire comme si c'était une mauvaise action, et je ne puis Te dire : "Entre" car dans la maison, il y a les amis de Joseph et... -Ce n'est pas nécessaire. Me promets-tu de pardonner à Simon ? D'être toujours sa bonne épouse ? Si tu me le promets, je te dis : "Rentre chez toi et ton fils guéri te sourira". Peux-tu le croire ? -Moi, je crois en toi. Même contre tout le monde, je crois .

-Et comme tu as la foi, peux-tu avoir le pardon ?

-...Vas-tu vraiment me le guérir ?

-Non seulement cela. Je te promets que le doute de Simon à mon sujet cessera, et le petit Alphée, et avec lui tes autres enfants, et toi avec ton époux, leur père, vous reviendrez dans ma maison. Marie dit si souvent ton nom... -Oh ! Marie, Marie ! Alphée est né quand elle était là... Oui, Jésus, je pardonnerai. Je ne lui dirai rien... Non, plutôt je lui dirai : "Voici comment Jésus répond à ta manière d'agir : en te rendant un fils". Cela, je peux le dire !

-Tu peux le dire... Va, Salomé. Va ! Ne pleure plus. Adieu. La paix à toi, bonne Salomé. Va, Va ! Il la ramène à la porte, la regarde entrer, sourit en voyant que toute an-

xieuse elle court vers l'entrée sans même fermer la porte, et il s'approche lentement pour la fermer complètement. Il se tourne vers ses deux compagnons et il dit :

-Et maintenant allons où nous devons aller...

-Crois-tu que Simon se convertira ? demande Simon le Zélote.

-Ce n'est pas un infidèle. C'est seulement quelqu'un qui se laisse dominer par le plus fort . -Ah ! mais alors ! Plus fort que le miracle !

-Tu vois que tu te réponds par toi-même... Je suis content d'avoir sauvé l'enfant. Je l'ai vu quand il avait quelques heures et il m'a toujours bien aimé...

-Comme moi ? Et il deviendra disciple ? demande Margziam intéressé et qui a du mal à croire que quelqu'un puisse aimer Jésus comme il l'aime.

-Toi, tu m'aimes comme enfant et comme disciple. Alphée m'aimait seulement comme enfant. Plus tard, il m'aimera aussi comme disciple. Mais maintenant il est encore enfant. Il a huit ans environ. Tu le verras.

-Alors, comme enfant et disciple, il n'y a que moi ?

-Toi seul, pour l'instant. Tu es le chef des enfants disciples. Quand tu seras tout à fait homme, rappelle-toi que tu as su être un disciple qui n'est pas inférieur aux hommes, et par conséquent ouvre les bras à tous les enfants qui viendront à toi en Me cherchant et en disant : "Je veux être disciple du Christ". Le feras-tu ?

-Je le ferai, promet sérieusement Margziam...

La campagne découverte, toute ensoleillée, les entoure maintenant et ils s'éloignent dans le soleil...

"QU'AS-TU, PAUVRE SIMON ?"

... Margziam revient en vitesse : -Maître, là-bas, là où le sentier débouche sur la route, il y a ton cousin Simon, tout en sueur comme s'il avait beaucoup couru. Il m'a demandé : "Où est Jésus ?". J'ai répondu : -Ici, en arrière, avec Simon le Zélote". Il m'a dit : "Il passe par ici ?" "Certainement" ai-je répondu. "On passe par ici pour revenir à la maison, à moins de faire comme les oiseaux qui volent et vont de tous les côtés pour revenir à leurs nids. Tu veux le voir ?" lui ai-je demandé aussi. Ton frère est resté hésitant. Et pourtant, il le veut, j'en suis sûr.

-Maître, il a déjà vu sa femme... Voici ce que nous allons faire. Margziam et moi, nous te laissons seul. Nous passerons par derrière. De toutes façons... nous ne sommes pas pressés d'arriver... Et toi, tu suis le chemin direct.

-Oui. Merci, Simon. Adieu à tous les deux.

Ils se séparent et Jésus presse le pas vers la grand-route. Voilà Simon, adossé à un tronc d'arbre qui halète et essuie sa sueur. En voyant Jésus, il lève les bras... puis les laisse retomber, et baisse la tête humblement. Jésus le rejoint et lui met la main sur l'épaule : -Que veux-tu de moi, Simon ? Me faire plaisir en me disant une parole d'amour que j'attends depuis de nombreux jours ?

Simon baisse encore davantage la tête et garde le silence...

-Parle. Suis-je donc un étranger pour toi ? Non, en vérité tu es toujours mon bon frère Simon et moi, je suis pour toi le petit Jésus que tu portais péniblement dans tes bras mais avec tant d'amour quand nous sommes revenus à Nazareth. L'homme cache son visage avec ses mains et se laisse tomber à genoux en gémissant

-Oh ! mon Jésus ! C'est moi le coupable, mais je suis suffisamment puni...

-Allons, lève-toi ! Nous sommes parents. Allons ! Que veux-tu ?

-Mon enfant ! Il est... les pleurs l'étranglent. -Ton enfant ? Eh bien ?

-Il est vraiment mourant, et avec lui meurt l'amour de Salomé... et je reste avec deux remords : d'avoir perdu l'enfant et l'épouse à la fois... Cette nuit, j'ai cru qu'il était déjà mort, et elle me paraissait une hyène. Elle me criait au visage : "Assassin de ton fils !" J'ai prié que cela ne soit pas, en me jurant à moi-même de venir à toi si l'enfant revenait, même si on devait me chasser — je le mérite, du reste — pour te faire savoir que toi seul pouvais empêcher mon malheur. À l'aurore, l'enfant s'est amélioré... Je me suis enfui de ma maison pour aller à la tienne par derrière la ville, pour ne pas trouver d'obstacles... J'ai frappé. Ta Mère m'a ouvert, étonnée. Elle aurait pu me recevoir mal. Elle m'a seulement dit : "Qu'as-tu, mon pauvre Simon ?" Et elle m'a caressé comme si j'étais encore un enfant... Cela m'a fait beaucoup pleurer. Et l'orgueil, l'hésitation ont ainsi disparu. Ce n'est pas possible que ce que nous a dit Judas, ton apôtre, soit vrai. Cela, je ne l'ai pas dit à Marie, mais je me le dis à moi-même, en me battant la poitrine et en me traitant de tous les noms, depuis ce moment-là. J'ai demandé à Marie :

"Jésus est-il là ? C'est pour Alphée. Il va mourir..." Marie m'a dit : "Cours ! Il est vers Cana avec l'enfant et un apôtre. Sur la route de Cana. Mais fais vite. Il est sorti à l'aurore. Il va revenir. Je vais prier pour que tu le trouves". Pas un mot de reproche, pas un, pour moi qui en mérite tant » ! -Moi non plus, je ne te ferai pas de reproches. Mais je t'ouvre les bras pour... -Hélas! pour me dire qu'Alphée est mort !...

-Non. Pour te dire que je t'aime toujours. -Viens, alors! Vite ! Vite !...

-Non. Ce n'est pas nécessaire. -Tu ne viens pas ? Ah ! Tu ne pardones pas ? Ou bien Alphée est mort ? Mais même s'il l'est, Jésus, Jésus, Jésus, toi qui ressuscites les morts, rends-moi mon fils ! Oh ! Bon Jésus !... Oh ! Jésus saint !... Oh ! Jésus que j'ai abandonné !... Oh ! Jésus, Jésus, Jésus... Les pleurs de l'homme remplissent la route solitaire pendant que lui, de nouveau à genoux, chiffonne convulsivement le vêtement de Jésus ou lui baise les pieds, brisé par la douleur, le remords, l'amour paternel...

-Tu n'es pas passé chez toi avant de venir ici ?

-Non. J'ai couru comme un fou, jusqu'ici... Pourquoi ? Il y a un autre malheur ? Salomé est déjà en fuite ? Elle est devenue folle ? Elle semblait déjà l'être cette nuit...

-Salomé m'a parlé. Elle a pleuré. Elle a cru. Va chez toi, Simon.

Ton fils est guéri. -Toi !... Toi !... Tu as fait cela pour moi qui t'ai offensé en croyant à ce serpent ? Oh ! Seigneur ! Je n'en suis pas digne ! Pardon ! Pardon ! Pardon ! Dis-moi ce que tu veux que je fasse pour réparer, pour te dire que je t'aime, pour te persuader que je souffrais de garder les distances, pour te dire que depuis que tu es ici, même avant qu'Alphée soit si malade, moi, je désirais te parler !... Mais... Mais...

-Laisse tomber. Tout cela, c'est du passé. Moi, je ne m'en souviens plus. Fais de même et oublie aussi les paroles de Judas. C'est un enfant. De toi, je veux seulement ceci : que ni maintenant ni jamais tu ne répètes ces paroles à mes disciples, à mes apôtres et, moins encore qu'à tous, à ma Mère. Cela seulement. Maintenant, Simon, va chez toi. Va. Sois en paix... Ne tarde pas à profiter de la joie qui remplit ta maison. Va. Il l'embrasse et le pousse doucement vers Nazareth.

-Tu ne viens pas avec moi ?

-Je t'attends chez moi avec Salomé et Alphée. Va. Et souviens-toi que c'est à cause de ton épouse, qui a su croire seulement à la vérité, que tu as la joie actuelle. À cause d'elle. -Tu veux dire qu'à moi...»

-Non. Je veux dire que j'ai senti en toi le repentir. Et ton repentir est venu de son cri d'accusation... Vraiment Dieu crie par la bouche des bons et, par eux, il avertit et conseille !... Et j'ai vu la foi humble et forte de Salomé. Va, je te dis. Ne tarde pas davantage à lui dire "merci" ». Il le pousse presque rudement pour le persuader de partir. Et quand finalement Simon s'en va, il le bénit... et puis, il hoche la tête en un muet soli-

loque et des larmes coulent lentement sur son pâle visage... Un seul mot révèle là où se porte sa pensée : « Judas ! »... Il prend le même petit chemin pris par Simon le Zéloté, par derrière les limites de la ville, en direction de sa maison.

“NOUS, FEMMES, NOUS SOMMES AINSI AVEC NOS ENFANTS”

La matinée est avancée quand Pierre seul, et sans être attendu, arrive à la maison de Nazareth. Il est chargé comme un baudet de paniers et de sacs, mais il est si heureux qu'il ne sent pas le poids et la fatigue.

À Marie qui va lui ouvrir, il adresse un sourire bienheureux et un salut à la fois joyeux et respectueux. Puis il demande : -Où sont le Maître et Margziam ?

-Ils sont sur le talus, au-dessus de la grotte, mais du côté de la maison d'Alphée. Je crois que Margziam cueille les olives et Jésus médite certainement. Je vais les appeler. -Je m'en charge, moi-même. -Débarrasse-toi au moins de tous ces colis.

-Non, non. Ce sont des surprises pour l'enfant. J'aime le voir écarquiller les yeux et fouiller avec impatience... Ce sont les joies de mon pauvre enfant.

Il sort dans le jardin, va au-dessous du talus, se cache bien à l'intérieur de la grotte et il crie en changeant un peu sa voix : -Paix à toi, Maître et puis d'une voix naturelle : Margziam !... La petite voix de Margziam qui remplissait d'exclamations l'air tranquille, se tait... Une pause, puis la petite voix semblable à celle d'une fillette, demande :

-Maître, n'est-ce pas mon père qui m'a appelé ? Jésus était tellement plongé dans ses pensées qu'il n'a rien entendu et il le reconnaît, simplement.

Pierre appelle de nouveau : -Margziam ! puis il pousse un grand éclat de rire.

-Oh ! c'est bien lui ! Père ! Mon père ! Où es-tu » ?

Il se penche pour regarder dans le jardin, mais il ne voit rien... Jésus aussi s'avance et regarde... Il voit Marie qui sourit à la porte et Jean et Sintica qui l'imitent de la pièce au fond du jardin, près du four.

Mais Margziam se décide et se jette du haut du talus tout près de la grotte et Pierre le saisit rapidement avant qu'il ne touche le sol. Leur effusion est émouvante. Jésus, Marie et les deux qui sont au fond du jardin les observent en souriant, puis s'approchent du petit groupe affectueux. Pierre se libère comme il peut de l'étreinte de l'enfant pour s'incliner devant Jésus et le saluer de nouveau. Et Jésus l'embrasse, embrassant aussi l'enfant qui ne se détache pas de l'apôtre et qui demande :

-Et ma mère » ? Mais Pierre répond à Jésus qui lui demande : -Pourquoi es-tu venu si tôt ?

-Tu pensais que je pourrais rester si longtemps sans te voir ? Et puis... Eh ! c'était Porphyrée qui ne me laissait pas tranquille : “Va voir Margziam. Porte-lui ceci, porte-lui cela”. Elle semblait penser que Margziam était au milieu des voleurs ou dans un désert. Puis la nuit dernière, elle s'est levée exprès pour faire les fouaces et à peine furent-elles cuites qu'elle me fit partir...

-Oh ! les fouaces !...crie Margziam, mais ensuite il se tait.

-Oui. Elles sont là-dedans avec les figues séchées au four ainsi que les olives et les pommes rouges. Et puis elle t'a fait un pain à l'huile. Elle t'a aussi envoyé les petits fromages de tes brebis. Il y a également un vêtement qui ne prend pas l'eau. Et puis, et puis... je ne sais quoi d'autre. Comment ? Tu n'es plus pressé ? Tu pleures ? Ah ! Pourquoi ? -Parce que j'aurais préféré que tu me l'amènes elle, plutôt que toutes ces choses... Je l'aime bien, moi, tu sais ?

-Bonté divine ! Mais qui l'aurait pensé ?! Si elle entendait ça,, elle fondrait comme du beurre...

-Margziam a raison. Tu aurais pu venir avec elle. Sûrement elle désire le voir, depuis si longtemps. Nous femmes, nous sommes ainsi avec nos enfants... dit Marie.

-Bien... Mais elle le verra bientôt, n'est-ce pas Maître ?

-Oui, après les Encénies, quand nous partirons... Mais, même... Oui, quand tu reviendras après les Encénies, tu viendras avec elle. Elle sera avec lui quelques jours, et puis ils retourneront ensemble à Bethsaïda.

-Oh ! comme c'est beau ! Ici avec deux mères ! L'enfant est rasséréiné et heureux. Ils entrent tous dans la maison et Pierre se débarrasse de ses paquets.

-Voici : du poisson sec, du salé, du frais. Ce sera pratique pour ta Mère. Voilà ce fromage tendre qui te plaît tant, Maître. Et ici des œufs pour Jean. Espérons qu'ils ne sont pas cassés... Non, heureusement. Et puis du raisin. C'est Suzanne qui me l'a donné à Cana, où j'ai dormi. Et encore... Ah ! Cela aussi ! Regarde, Margziam comme il est blond. On dirait des cheveux de Marie... Et il ouvre un pot rempli de miel filant.

-Mais pourquoi tant de choses ? Tu t'es sacrifié, Simon, dit Marie devant les gros paquets et les petits, les vases et les pots qui couvrent la table.

-Sacrifié ? Non. J'ai beaucoup pêché et avec beaucoup de succès. Cela pour le poisson. Pour le reste, ce sont des produits de la maison. Cela ne coûte rien, et en revanche cela donne tant de joie de les apporter. Et puis... Ce sont les Encénies... C'est l'usage. Non ? Tu ne goûtes pas le miel ?

-Je ne peux pas, dit sérieusement Margziam.

-Pourquoi ? Tu ne vas pas bien ? -Non. Mais je ne peux le manger.

-Mais pourquoi ?

L'enfant devient rouge mais il ne répond pas. Il regarde Jésus et se tait. Jésus sourit et explique :

-Margziam a fait un vœu pour obtenir une grâce. Il ne peut prendre de miel pendant quatre semaines.

-Ah ! bien ! Tu le prendras après... Prends quand même le pot... Mais voyez ça ! Je ne le croyais pas si... si...

-Si généreux, Simon. Celui qui se met à la pénitence dès l'enfance trouvera facilement le chemin de la vertu pendant toute sa vie, dit Jésus pendant que l'enfant s'éloigne avec son petit pot dans les mains.

Pierre le regarde aller, plein d'admiration. Puis il demande :

-Simon le Zélote n'est pas ici ?

-Il est chez Marie d'Alphée. Mais il va bientôt venir. Ce soir vous dormirez ensemble. Viens ici, Simon-Pierre.

Ils sortent pendant que Marie et Sintica mettent en ordre la pièce encombrée par les paquets.

-Maître... je suis venu pour vous voir, toi et l'enfant. C'est vrai. Mais aussi parce que j'ai beaucoup réfléchi, ces jours-ci, surtout depuis la venue de ces trois empoisonneurs... auxquels j'ai dit plus de mensonges qu'il n'y a de poissons dans la mer. Maintenant ils sont en route pour Gethsémani, croyant y trouver Jean d'Endor, puis ils iront chez Lazare espérant y trouver Sintica et toi. Qu'ils y aillent donc !... Mais ensuite, ils reviendront et... Maître, ils veulent te causer des ennuis pour ces deux malheureux...

-J'ai déjà pourvu à tout, depuis des mois. Quand ils reviendront à la recherche de ces deux persécutés, ils ne les trouveront plus, en aucun lieu de la Palestine. Tu vois ces coffres ? C'est pour eux. Tu as vu tous ces vêtements pliés près du métier ? C'est pour eux. Tu es étonné ?

-Oui, Maître. Mais où les envoies-tu ? -À Antioche...

“MOI AUSSI, JE ME SUIS SÉPARÉE DE JÉSUS...”

4-566
T5-99

C'est une pluvieuse matinée d'hiver. Jésus est déjà levé et il est au travail dans son atelier. Il travaille à de petits objets. Mais dans un coin il y a un nouveau métier à tisser, nouveau, pas très grand mais bien tourné.

Marie entre avec une tasse fumante de lait.

-Bois, Jésus. Il y a si longtemps que tu es levé. Le temps est humide et froid...

-Oui. Mais, au moins, j'ai pu tout finir... Ces huit jours de fête avaient paralysé le travail... Jésus s'est assis sur l'établi de menuisier, un peu de biais, et il boit son lait pendant que Marie observe le métier et le caresse de la main.

-Tu le bénis, Maman ? demande Jésus en souriant.

-Non, je le caresse parce c'est toi qui l'as fait. La bénédiction, tu la lui as donnée en le faisant. Tu as eu une bonne idée. Il servira à Sintica. Elle est très adroite pour le tissage. Et il lui servira pour approcher des femmes et des jeunes filles. Qu'as-tu fait d'autre car je vois des copeaux d'olivier, me semble-t-il près du tour ?

-J'ai fait des choses utiles pour Jean. Tu vois ? Un étui pour les styles et une petite table pour écrire. Et puis ces pupitres pour y renfermer ses livres. Je n'aurais pas pu faire cela si Simon de Jonas n'avait pas pensé à un petit char. Mais maintenant, nous pourrons charger aussi ces objets... et eux sentiront que je les ai aimés aussi dans ces petites choses... -Tu souffres de les éloigner, n'est-ce pas ?

-Je souffre... Pour moi et pour eux. J'ai attendu jusqu'à présent pour leur parler... et c'est déjà beaucoup que Simon ne soit pas arrivé avec Porphyrée... C'est le moment de parler... Une souffrance qui m'est restée sur le cœur tous ces jours et qui a rendu tristes même les lumières des nombreuses lampes... Une souffrance que maintenant je dois donner aux autres... Ah ! Maman, j'aurais voulu être seul à en souffrir!...

-Mon bon Fils ! Marie lui caresse la main pour le consoler. Un silence, puis Jésus recommence à parler : -Jean est-il levé ?

-Oui. Je l'ai entendu tousser. Peut-être est-il à la cuisine pour boire du lait. Pauvre Jean !... Une larme coule sur les joues de Marie.

Jésus se lève : -J'y vais... Je dois aller le lui dire. Avec Sintica, ce sera plus facile... Mais pour lui... Maman, va trouver Margziam, et éveille-le, et priez pendant que je parle à cet homme... C'est comme si je devais fouiller dans ses entrailles. Je puis le tuer ou le paralyser dans sa vie spirituelle... Quelle peine, mon Père !... J'y vais... et il sort, réellement accablé. Il fait les quelques pas qui de l'atelier conduisent à la pièce de Jean, qui est la même où est mort Jonas, c'est-à-dire celle de Joseph. Il rencontre Sintica qui rentre avec un fagot qu'elle a pris dans le four et qui le salue, sans rien savoir. Il répond absorbé au salut de la grecque, et puis il reste immobile à regarder un parterre de lys qui entrouvrent à peine leurs boutons. Mais il n'est pas dit qu'il les voie... Puis il se décide. Il se retourne et frappe à la porte de Jean qui se présente et dont le visage s'éclaire tout entier en voyant que Jésus vient le trouver.

-Puis-je entrer un peu chez toi ? lui demande Jésus.

-Oh ! Maître ! Mais toujours ! J'étais en train d'écrire ce que tu disais hier soir sur la prudence et l'obéissance. D'ailleurs, il vaudrait mieux que tu le regardes, car il me semble n'avoir pas bien retenu ce que tu as dit sur la prudence.

Jésus est entré dans la petite pièce, déjà bien rangée, dans laquelle on a ajouté une petite table pour la commodité du vieux maître. Jésus se penche sur le parchemin et lit. -C'est parfait. Tu as bien retranscrit.

-Voilà, tu vois. Il me semblait m'être mal expliqué dans cette phrase. Tu dis toujours qu'il ne faut pas avoir de soucis pour le lendemain et pour son propre corps. Mainte-

nant dire que la prudence, même pour les choses qui se rapportent au lendemain, c'est une vertu, cela me paraissait une erreur qui venait de moi, naturellement.

-Non. Tu ne t'es pas trompé. C'est bien ce que j'ai dit. Différent est le souci exagéré et apeuré de l'égoïste et le soin prudent du juste. C'est un péché que l'avarice pour le lendemain dont peut-être nous ne jouirons jamais, mais ce n'est pas un péché que la parcimonie pour se garantir le pain, et le garantir pour ses parents, en période de disette. C'est un péché que le soin égoïste de son propre corps, en exigeant que ceux qui sont autour de nous s'en préoccupent, en s'épargnant tout travail et tout sacrifice de peur que la chair n'en souffre, mais ce n'est pas un péché de la préserver de maladies inutiles qu'on attrape par imprudence et qui sont une charge pour la famille et une perte de travail fructueux pour nous. Dieu a donné la vie. C'est un don qui vient de lui. Nous devons en user saintement sans imprudence comme sans égoïsme. Tu vois ? Parfois la prudence conseille des actions qui, pour des sots, peuvent paraître lâcheté ou inconstance, alors qu'elles ne sont que simple prudence, conséquences de faits nouveaux qui se sont présentés. Par exemple : si je t'envoyais maintenant justement au milieu de gens qui pourraient te nuire... les parents de ta femme par exemple, ou les gardiens des mines où tu as travaillé, ferai-je bien ou mal ?

-Moi... je ne voudrais pas te juger, mais je dirais qu'il serait mieux de m'envoyer ailleurs où il n'y a pas de danger que mon peu de vertu soit mis à trop dure épreuve.

-Voilà ! Tu jugerais avec sagesse et prudence. C'est pour cela que je ne t'enverrais jamais en Bithynie ou en Mysie⁵² où tu es déjà allé, pas non plus à Cintium bien que toi, spirituellement, aies désiré y retourner. Ton esprit pourrait s'y trouver accablé par de nombreuses duretés humaines et pourrait revenir en arrière. La prudence, donc, enseigne à ne pas t'envoyer là où tu serais inutile alors que je pourrais t'envoyer ailleurs avec profit pour moi et pour les âmes du prochain et la tienne. N'est-ce pas ?

Ignorant ce que le destin lui réserve, Jean ne saisit pas les allusions de Jésus à une possibilité de mission hors de Palestine. Jésus étudie son visage et le voit calme, bienheureux de l'écouter et de répondre : -Sûrement, Maître, je serais plus utile ailleurs. Moi-même quand, il y a quelques jours, j'ai dit : "Je voudrais aller parmi les gentils pour donner le bon exemple où j'ai donné le mauvais exemple" je me le suis reproché en disant : "Parmi les gentils, oui, parce que tu n'as pas les préventions des autres d'Israël. Mais à Cintium, non, ni non plus sur les monts désolés où tu as vécu comme un galérien et un loup, aux mines de plomb et aux carrières de marbres précieux. Tu n'y pourrais y aller même par soif de sacrifice absolu. Ton cœur serait bouleversé par des souvenirs cruels, et si tu venais à être reconnu, même s'ils ne se jetaient pas sur toi, ils diraient : "Tais-toi, assassin. Nous ne pouvons pas t'écouter" et il serait inutile alors d'y aller. Voilà ce que je me suis dit. Et c'est une pensée juste.

-Tu vois donc que tu possèdes aussi la prudence. Moi aussi, Je la possède. C'est pour cela que je t'ai épargné les fatigues de l'apostolat comme les autres l'exercent et que je t'ai amené ici dans le repos et la paix.

-Ah oui ! Quelle paix ! Si je vivais cent ans ici, elle serait toujours la même. C'est une paix surnaturelle. Et si je parlais, je l'emmènerais avec moi, même dans l'autre vie... Les souvenirs pourront encore me troubler le cœur, et les offenses me faire souffrir, car je suis homme. Mais je ne serais plus capable de haïr car, ici, la haine a été stérilisée pour toujours, jusque dans ses rejetons les plus lointains. Je n'ai même plus d'antipathie pour la femme, moi qui la regardais comme l'animal le plus immonde et le plus méprisable de la terre. Ta Mère est hors de cause. Elle, je l'ai vénérée dès que je l'ai vue, car je l'ai vue différente de toutes les femmes. Elle est le parfum de la femme,

52 Anatolie au Nord-Ouest de la Turquie actuelle.

mais de la femme sainte. Qui n'aime pas le parfum des fleurs les plus pures ? Mais les autres femmes aussi m'ont réconcilié avec la femme : les disciples bonnes, affectueuses, patientes sous leur fardeau de chagrin, comme Marie de Cléophas et Élise ; généreuses comme Marie de Magdala, si absolue dans son changement de vie ; suaves et pures comme Marthe et Jeanne ; ou encore dignes, intelligentes, toutes pensée et rectitude comme Sintica. Cette dernière, je te l'avoue, est celle que je préfère. Son affinité d'esprit me la rend chère, et son affinité de condition : elle esclave, moi galérien, me permettent d'avoir pour elle la confiance que la différence des autres m'interdit. Sintica est pour moi, un repos . Je ne saurais te dire avec précision ce quelle est pour moi et comment je la vois. Moi, qui suis vieux par rapport à elle, je la vois comme une fille, la fille sage et studieuse que j'avais désiré avoir... Je suis un malade qu'elle soigne avec beaucoup d'affection, je suis un homme triste et solitaire qui ai pleuré et regretté ma mère pendant toute ma vie, et cherché la femme-mère dans toutes les femmes sans la trouver. Or voilà que je trouve en elle la réalité de mon rêve. Je sens descendre la rosée d'une affection maternelle sur ma tête lasse et sur mon âme qui va à la rencontre de la mort,... Tu vois qu'en sentant en Sintica une âme de fille et de mère, je sens en elle la perfection de la femme et, grâce à elle, je pardonne tout le mal qui m'est venu de la femme. Si, par un hasard impossible, cette malheureuse qui fut ma femme, et que j'ai tuée, ressuscitait, je sens que je lui pardonnerais car maintenant j'ai compris l'âme féminine, facilement affectueuse, ardente quand elle se donne... que ce soit au mal ou au bien.

-Je suis très heureux que tu aies trouvé tout cela en Sintica. Elle sera pour toi une bonne compagne pour le reste de ta vie et vous ferez ensemble tant de bien. Aussi, je vous associerai...

Jésus scrute Jean de nouveau. Mais il n'y a aucun signe l'attention du disciple qui pourtant n'est pas superficiel, ait été éveillée . Quelle miséricorde divine lui voile jusqu'au moment décisif la sentence ? Je ne sais. Je sais que Jean sourit en disant :

-Nous chercherons à te servir avec le meilleur de nous-mêmes.

-Oui. Et je suis certain que vous le ferez sans discuter le travail et le lieu que je vous attribuerai, même si ce n'est pas celui que vous désirez...

Jean a un premier pressentiment de ce qui l'attend. Il change de visage et de couleur. Il devient sérieux et il pâlit. Son œil unique fixe maintenant, attentif et scrutateur, le visage de Jésus qui continue : -Te souviens-tu, Jean, qu'un jour pour calmer tes doutes sur le pardon de Dieu, je t'ai dit : "Pour te faire comprendre la Miséricorde, je t'emploierai à des œuvres spéciales de miséricorde et, pour toi, j'aurai les paraboles de la miséricorde" ?

-Oui. Et ce fut vrai. Tu m'as persuadé et m'as accordé justement de faire des œuvres de miséricorde et je dirais les plus délicates comme les aumônes, et l'instruction d'un enfant, d'un philistin et d'une grecque. Cela m'a montré que Dieu avait bien connu mon vrai repentir, et l'avait vu réel, pour me confier des âmes innocentes ou des âmes à convertir afin que je les forme à lui.

Jésus embrasse Jean et l'attire contre son côté dans l'attitude qu'il a habituellement avec l'autre Jean et, pâissant sous la peine qu'il doit donner, il dit : -Maintenant aussi Dieu te confie une tâche délicate et sainte. Une tâche de prédilection. Toi seul, qui es généreux, qui es sans étroitesse ni préventions, qui es sage, qui surtout t'es offert à tous les renoncements et à toutes les pénitences pour expier ce reste de purgation, cette dette que tu avais encore envers Dieu, toi seul peux le faire. Tout autre s'y refuserait, et aurait raison, parce qu'il manquerait de ce qui est requis et nécessaire. Aucun de mes apôtres ne possède ce que tu as, pour aller préparer les voies du Seigneur...

D'ailleurs, tu t'appelles Jean. Tu seras donc un précurseur de ma Doctrine... Tu prépareras les chemins pour ton Maître... Tu remplaceras même le Maître qui ne peut aller si loin... (Jean sursaute et cherche à se libérer du bras de Jésus pour le regarder en face, et il n'y réussit pas car l'étreinte de Jésus est douce mais autoritaire pendant que sa bouche donne le coup de grâce...) ...Ne peut aller aussi loin... jusqu'en Syrie... à Antioche...

-Seigneur ! crie Jean en se libérant violemment de l'embrassement de Jésus.

-Seigneur ! À Antioche ? Dis-moi que j'ai mal compris ! Dis-le-moi, par pitié !...

Il est debout... toute supplication dans son œil unique, dans son visage qui a pris la couleur de la cendre, dans ses lèvres qui tremblent, dans ses mains tremblantes tendues en avant, dans sa tête qui paraît s'incliner vers la terre comme s'il était accablé par la nouvelle. Mais Jésus ne peut dire : « Tu as mal compris ».

Il ouvre les bras, se levant à son tour pour accueillir sur son cœur le vieux pédagogue et il ouvre les bras pour confirmer : -À Antioche, oui. Dans la maison de Lazare, avec Sintica. Vous partirez demain ou après demain.

La désolation de Jean est vraiment déchirante. Il se dégage à moitié de l'embrassement et, contre le visage de Jésus, avec son visage mouillé de larmes qui coulent sur ses joues amaigries, il crie : -Ah ! Tu ne me veux plus avec toi !! En quoi t'ai-je déplu, mon Seigneur ? et puis il se dégage et tombe sur la table, secoué par des sanglots déchirants, torturants, entrecoupés de quintes de toux, sourd à toutes les caresses de Jésus, et murmurant : -Tu me chasses, tu me chasses, je ne te verrai jamais plus...

Jésus souffre visiblement et il prie... Puis il sort doucement et il voit sur le pas de la porte de la cuisine Marie avec Margziam, qui est effrayé par ces pleurs... En outre, il y a Sintica, surprise elle aussi. -Mère, viens ici un moment.

Marie vient tout de suite, très pâle. Ils entrent ensemble. Marie se penche sur l'homme qui pleure, comme si c'était un pauvre enfant, en disant :

-Allons ! Allons ! mon pauvre fils ! Pas comme ça ! Tu vas te faire du mal.

Jean lève son visage bouleversé et crie : -Il me renvoie !... Je vais mourir seul, au loin... Ah ! il pouvait bien attendre quelques mois et me laisser mourir ici. Pourquoi cette punition ? En quoi ai-je péché ? T'ai-je causé des ennuis ? Pourquoi m'avoir donné cette paix pour ensuite... pour ensuite... Il retombe sur la table, pleurant plus fort, haletant... Jésus pose sa main sur ses épaules maigres et qui tressautent en disant :

-Peux-tu donc croire que, si je l'avais pu, je ne t'aurais pas gardé ici ? Oh ! Jean Sur la route du Seigneur il y a de terribles nécessités ! Et le premier à en souffrir, c'est moi. Moi, qui porte ma douleur et celle de tout le monde. Regarde-moi, Jean. Regarde si mon visage est celui de quelqu'un qui te hait, qui est las de toi... Viens ici, dans mes bras, écoute comme mon cœur palpite de douleur. Écoute-moi, Jean, ne me comprends pas mal. C'est la dernière expiation que Dieu t'impose pour t'ouvrir les portes du Ciel. Écoute... Il le soulève et le tient dans ses bras.

-Écoute... Maman, sors un moment... Maintenant que nous sommes seuls, écoute. Tu sais qui je suis. Crois-tu fermement que je suis le Rédempteur ?

-Et comment ne le croirais-je pas ? C'est pour cela que je voulais rester avec toi, toujours, jusqu'à la mort... -Jusqu'à la mort... Ma mort sera horrible!...

-Je parle de la mienne, de la mienne !...

-La tienne sera tranquille, réconfortée par ma présence qui t'infusera la certitude de l'Amour de Dieu, et par l'amour de Sintica ; en outre tu auras la joie d'avoir préparé le triomphe de l'Évangile à Antioche. Mais la mienne ! Tu me verrais réduit à un amas de chair couverte de plaies, couverte de crachats, outragée, abandonnée à une foule fu-

rieuse, suspendue pour mourir à une croix comme celle d'un malfaiteur... Est-ce que toi, tu pourrais supporter cela ?

Jean, qui à chaque détail de ce que Jésus sera dans la Passion, a gémi :

-Non, non ! crie un « non » brutal et ajoute : -J'en reviendrais à haïr l'humanité... Mais moi, je serai mort, parce tu es jeune et... -Et je ne verrai plus qu'une Encénie.

Jean le fixe terrifié...

-Je te l'ai dit en secret pour t'expliquer que l'une des raisons pour lesquelles je t'envoie au loin est celle-là. Tu ne seras pas seul à avoir ce sort. Tous ceux dont je ne veux pas qu'ils soient troublés d'une manière supérieure à leurs forces, je les éloignerais auparavant. Et cela te paraît-il un manque d'amour ?...

-Non, mon Dieu martyr... Mais moi, pourtant, je dois te quitter... et mourir au loin.

-Au nom de la Vérité que je suis, je te promets que je serai penché sur l'oreiller de ton agonie.

-Et comment cela si je suis aussi loin, et si tu me dis que toi tu ne vas pas si loin ? Tu le dis pour me renvoyer moins triste...

-Jeanne, femme de Chouza, qui se mourait aux pieds du Liban, m'a vu : j'étais bien loin et elle ne me connaissait pas encore, et de là je l'ai ramenée à la pauvre vie de la terre. Crois, qu'au jour de ma mort, elle regrettera d'avoir vécu !... Mais pour toi, joie de mon cœur en cette seconde année du Maître, je ferai davantage : je viendrai te porter dans la paix, en te donnant la mission de dire à ceux qui attendent : "L'heure du Seigneur est arrivée. Comme maintenant arrive le printemps sur la terre, de même pour nous se lève le printemps du Paradis". Mais je ne viendrai pas seul alors... Je viendrai, tu me sentiras toujours... Moi, je le peux et je le ferai. Tu posséderas le Maître en toi, comme jamais tu ne m'as possédé. Car l'Amour peut se communiquer à celui qu'il aime et assez sensiblement pour toucher non seulement l'esprit, mais les sens eux-mêmes. Es-tu plus tranquille maintenant, Jean ?

-Oui, mon Seigneur. Mais quelle douleur ! -Tu ne te révoltes pas pourtant...

-Me révolter ? Jamais ! Je te perdrais tout à fait. Je dis "mon" Notre Père : Que soit faite ta volonté.

-Je savais que tu allais me comprendre... Il le baise sur ses joues sur lesquelles coulent des larmes continues bien qu'apaisées.

-Me laisses-tu saluer l'enfant ?... Cela est une autre douleur... Je l'aimais bien... les pleurs coulent plus fort...

-Oui. Je l'appelle tout de suite... Et j'appelle aussi Sintica. Elle aussi souffrira... Tu dois l'aider, toi, homme... -Oui, Seigneur.

Jésus sort pendant que Jean pleure et caresse les murs et les objets de la petite chambre hospitalière. Marie et Margziam entrent ensemble.

-Oh ! Mère ! Tu as entendu ? Tu le savais ?

-Je le savais et je m'en affligeais... Mais moi aussi je me suis séparée de Jésus... Et je suis la Mère...

-C'est vrai !... Margziam, viens ici. Tu sais que je pars et que nous ne nous reverrons plus ?... Il veut être courageux, mais il prend l'enfant dans ses bras, s'assied sur le bord du lit, et il pleure, il pleure sur la tête brune de Margziam qui est bien prêt de l'imiter. Jésus entre avec Sintica qui demande :- Pourquoi, Jean, tant de larmes ?

-Il nous renvoie, tu ne le sais pas ? Tu ne le sais pas encore ? Il nous envoie à Antioche !

-Eh bien ? N'a-t-il pas dit que là où deux sont réunis en son nom, il est au milieu d'eux ? Allons, Jean ! Toi, peut-être jusqu'à présent, tu as choisi ton sort toi-même et pour toi de subir une autre volonté, même venant de l'amour, cela t'effraie. Moi... J'ai

l'habitude de subir le sort que m'impose autrui. Et quel sort !... Aussi je me soumetts volontiers à ce nouveau destin. Et quoi ? Je ne me suis pas révoltée contre un esclavage despotique autrement que quand on a voulu l'exercer sur mon âme. Et je devrais maintenant me révolter contre ce doux esclavage d'amour qui ne blesse pas, mais élève notre âme et nous confère le titre et la réalité d'être ses serviteurs ? Tu as peur de demain, parce que tu souffres ? Moi, je travaillerai pour toi. Tu as peur de rester seul ? Mais moi, je ne te quitterai jamais. Sois-en certain. Je n'ai pas d'autre but dans ma vie que d'aimer Dieu et le prochain. Tu es le prochain que Dieu me confie. Pense si tu me seras cher !

-Vous n'aurez pas besoin de travailler pour vivre, car vous êtes dans la maison de Lazare. Mais je vous conseille de vous servir des méthodes d'enseignement pour approcher le peuple. Toi, comme maître, toi, femme, par tes travaux féminins. Cela servira à l'apostolat et à donner un but à vos journées.

-Ce sera fait, Seigneur, répond avec fermeté Sintica.

Jean est toujours avec l'enfant dans ses bras et il pleure doucement. Margziam le caresse... -Tu te souviendras de moi ?

-Toujours, Jean, et je prierai pour toi... Même... Attends un moment...- Il sort en courant. Sintica demande : -Comment irons-nous à Antioche ?

-Par la mer. Tu as peur ?

-Non, Seigneur. Tu nous envoies, du reste, et cela nous protégera.

-Vous irez avec les deux Simon, mes frères, les fils de Zébédée, André et Mathieu. D'ici jusqu'à Ptolémaïs sur un char où on mettra les coffres et un métier que j'ai fait pour toi, Sintica, et quelques objets utiles pour Jean...

-Moi, je m'étais imaginé quelque chose en voyant les coffres et les vêtements, et j'ai préparé mon âme au détachement. C'était trop beau de vivre ici !... un sanglot qu'elle retient, brise la voix de Sintica. Mais elle se reprend pour soutenir le courage de Jean. Elle demande d'une voix raffermie : -Quand partirons-nous ?

-Dès l'arrivée des apôtres, peut-être demain.

-Alors, si tu permets, je vais ranger les vêtements dans les coffres. Donne-moi tes livres, Jean. Je crois que Sintica désire être seule pour pleurer... Jean répond

-Prends-les... Cependant, donne-moi ce rouleau avec son ruban bleu.

Margziam rentre avec son vase de miel. -Tiens, Jean. Tu le mangeras à ma place... -Mais non, mon enfant ! Pourquoi ?

-Parce que Jésus a dit qu'une cuillerée de miel sacrifiée peut donner paix et espoir à un affligé. Tu es affligé, je te donne tout le miel, pour que tu sois tout consolé.

-Mais c'est trop de sacrifice, mon enfant.

-Oh, non ! Dans la prière de Jésus, on dit : "Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal". Ce vase était une tentation pour moi... et il pouvait être un mal, car il pouvait me faire rompre mon vœu. Ainsi, je ne le vois plus... et c'est plus facile... et je suis certain que Dieu t'aidera par ce nouveau sacrifice. Mais ne pleure plus. Ni toi ni Sintica... En effet la grecque pleure maintenant sans bruit, pendant qu'elle rassemble les livres de Jean. Et Margziam les caresse à tour de rôle, avec une grande envie de pleurer lui aussi. Mais Sintica sort, chargée de rouleaux et Marie la suit avec le vase de miel. Jean reste avec Jésus qui est assis à côté de lui et avec l'enfant dans les bras. Il est calme, mais accablé.

-Mets aussi ton dernier écrit dans le rouleau, conseille Jésus.

-Je pense que tu veux le donner à Margziam...

-Oui... j'en ai une copie pour moi... Voici, garçon, ce sont les paroles du Maître. Celles qui ont été dites quand tu n'étais pas là et d'autres aussi... Je voulais continuer

à les copier pour toi parce que tu as la vie devant toi... et qui sait combien tu évangéliseras... Mais je ne peux plus le faire... Maintenant c'est moi qui reste sans ses paroles... Il recommence à pleurer fortement. Margziam est doux et viril dans sa nouvelle attitude. Il s'attache au cou de Jean et dit :

-Maintenant c'est moi qui les écrirai pour toi et je te les enverrai... N'est-ce pas Maître ? C'est possible, n'est-ce pas ?

-Certainement, c'est possible. Et ce sera une grande charité de le faire.

-Je le ferai. Et quand je serai absent, je le ferai faire à Simon le Zélote. Il m'aime bien et t'aime bien, et il le fera pour être charitable envers nous. Ne pleure donc plus. Puis je viendrai te voir, moi... Tu n'iras certainement pas si loin...

-Oh ! Combien ! À des centaines de milles... Et bientôt, je mourrai.

L'enfant est déçu et découragé. Mais il se ressaisit avec la belle sérénité de l'enfant auquel tout semble facile. -Comme tu y vas, toi, je pourrai y aller avec mon père. Et puis... nous nous écrivons. Quand on lit les pages sacrées, c'est comme si on était avec Dieu, n'est-ce pas ? Donc, quand on lit une lettre, c'est comme si on était avec celui qu'on aime et qui nous l'a écrite. Allons, viens à côté, avec moi...

-Oui, allons-y, Jean. Sous peu vont arriver mes frères avec le Zélote. Je les ai fait appeler. -Ils le savent ?

-Pas encore. J'attends pour le dire que tous soient présents...

-C'est bien, Seigneur. Allons...

C'est un vieux bien courbé celui qui sort de la pièce de Joseph, un vieux qui semble saluer chaque plante, chaque arbre, et le bassin et la grotte, pendant qu'il se dirige vers l'atelier où Marie et Sintica rangent en silence les objets et les vêtements dans le fond des coffres...

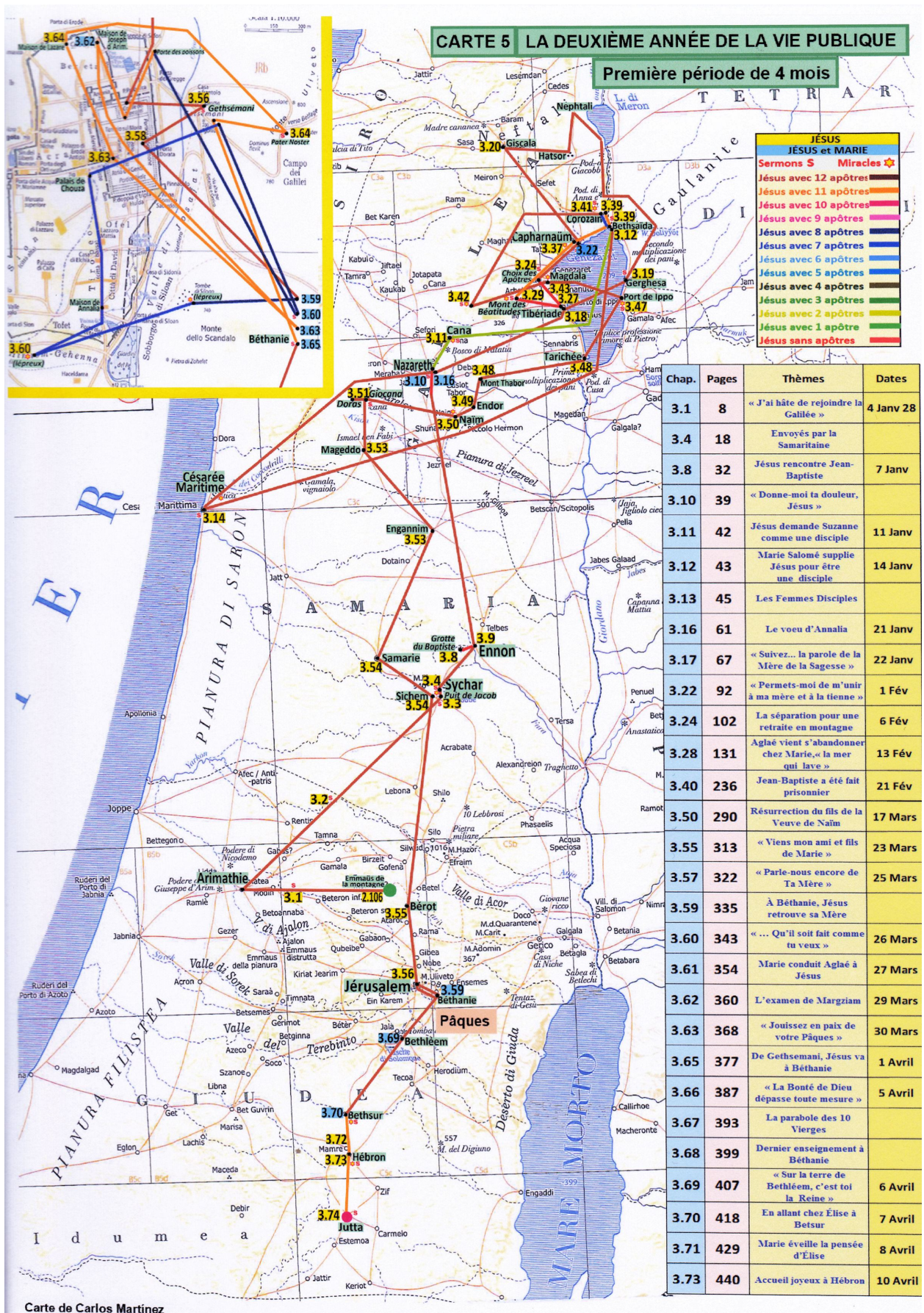
Et c'est ainsi, silencieux et éplorés, que les trouvent Simon, Jude et Jacques. Ils regardent... mais ne posent pas de questions (...)

Jésus dit : ... « Mais cet Évangile est pour les simples et les petits, pas pour les docteurs pour lesquels, en majorité, il est inacceptable et inutile...

Et avec cela se termine la seconde année de prédication et de la vie publique : l'année de la Miséricorde... Et je ne puis que répéter la plainte qui terminait la première année. Mais elle ne concerne pas mon porte-parole (Maria Valtorta) qui, contre les obstacles de tout genre, continue son travail : Vraiment ce ne seront pas les "grands" mais les "petits", ceux qui parcourront les chemins héroïques, en les aplanissant par leurs sacrifices, même pour ceux qui sont appesantis par trop de choses. Les "petits", c'est-à-dire les simples, les doux, ceux qui ont le cœur et l'intelligence purs. Les "petits". Et je vous le dis, ô petits... : "Venez à moi pour entendre encore et toujours le Verbe qui vous parle parce qu'il vous aime et qu'il vous parle pour vous bénir.

Ma paix soit avec vous" ».

ANNEXE 1 : Carte 5 : La 2ème Année de la Vie publique , 1ère période. Éd.2012



ANNEXE 2 : Les soixante-douze Disciples⁵³

Ils forment un groupe distinct de celui des apôtres. Il s'est progressivement constitué à partir des bergers de la Nativité, retrouvés trente ans après. Il n'est composé que d'hommes, les femmes disposant d'une organisation particulière : Cf Annexe 3 : Les Femmes Disciples.

Ce premier groupe grandit par agglomération constante des nouveaux disciples.

Mission et formation

Alors que les apôtres bénéficient d'une formation constante, les disciples se forment par l'exhortation mutuelle et, quand ils le peuvent, par l'écoute des enseignements publics de Jésus. Ils ne disposent d'aucun encadrement si ce n'est Isaac de Jutta et Joseph le Juste.

Le premier forme les nouveaux arrivants et les coordonne. Mais il ne les dirige pas : les disciples annoncent de façon autonome « le royaume de Dieu... là où Jésus devait aller », selon Luc 10, 1. Ils ne se retrouvent qu'en de grandes occasions, dont les fêtes juives.

Le second, Joseph le Juste, bénéficie d'une formation plus particulière de la part de Jésus. Son rôle est d'annoncer les fondamentaux de la doctrine de Jésus.

Selon Maria Valtorta, il y a donc trois catégories de disciples de Jésus : les apôtres, les «soixante-douze», les fidèles.

Composition.

Maria Valtorta identifie trente disciples formant le noyau initial. Du moins, selon nos travaux.

- Abel, dit Ananias. Il baptisa Paul à Damas. Il n'est pas envoyé en mission en raison de son jeune âge.
- Abel de Corozain. Le lépreux guéri de Marc 1, 40-45 et de Luc 5, 12-16.
- Agape. Le prophète cité dans les Actes des apôtres sous le nom d'Agabus.
- Aser, l'ânier de Nazareth.
- Benjamin, un des bergers de la Nativité. Joseph, son frère jumeau, a péri dans le massacre des innocents.
- Daniel, un des bergers de la Nativité.
- Élie, un des bergers de la Nativité. Sa femme et ses enfants ont été égorgés par les sicaires d'Hérode.
- Élie de Corozain. Jésus l'appelle en lui disant « laisse les morts enterrer les morts », selon Matthieu 8, 21-22.
- Étienne, le futur diacre martyr. C'est un disciple de Gamaliel. Il n'est pas envoyé en mission.
- Hermas. Compagnon d'Étienne.
- Hermas d'Emmaüs. Le frère aîné de Cléophas, le disciple d'Emmaüs.
- Hermastée, un Philistin. Il n'est pas envoyé en mission en raison de l'aversion que son origine suscite.
- Isaac, un berger du Grand Hermon (sud Liban).
- Isaac de Jutta. Un des bergers de la Nativité. Un des piliers du groupe des disciples.

53 Laurentin (René), Debroise (François-Michel) et Lavère (Jean-François).- Dictionnaire des Personnages de l'Évangile selon Maria Valtorta.- Ed. Salvator, 2012, Les Principaux Groupes de Personnages, p. 413.

- Ismaël, le deuxième ânier de Nazareth.
- Jean le prêtre. Lépreux guéri par Jésus. Son apostolat lui vaut de perdre sa charge au Temple.
- Jean le scribe de Capharnaüm. Il nourrit les foules après le sermon sur la montagne. Il n'est pas envoyé en mission.
- Jean d'Endor. Un galérien évadé. Il sera obligé de fuir à Antioche.
- Jean de Bethléem, un berger de la Nativité. Disciple du Baptiste, il reste auprès du prophète jusqu'à la fin.
- Jonas. Un disciple dont on ne sait rien.
- Joseph d'Emmaüs. Il a été accusé d'adultère.
- Joseph le juste. Son père a été tué dans le massacre d'Hérode. Il sera présenté au poste laissé vacant par Judas.
- Lévi, un berger de la Nativité.
- Matthias. Il change son nom de Tobie, pour celui de son père massacré avec les innocents. Matthias est disciple du Baptiste. C'est le futur apôtre désigné en remplacement de Judas.
- Philippe d'Arbela, un des futurs diacres (Ac 6, 5)
- Salomon, le passeur de Jéricho. Disciple du Baptiste lui aussi.
- Samuel de Corozain. Un estropié guéri par Jésus. C'est le compagnon inséparable d'Abel de Corozain.
- Siméon, berger de la Nativité. Il a réussi à être employé à Machéronte. Il est l'un des trois disciples à enterrer le corps du Baptiste.
- Simon, un autre disciple dont on ne sait rien.
- Timon, le chef de la synagogue de la Belle-Eau, un des futurs diacres.

Plus tard, ce groupe des disciples subit une défection massive après le discours de Jésus sur le Pain de Vie. La majorité d'entre eux cesse de le suivre selon Jean 6, 66.

Après cela, Jésus agglomère au groupe primitif trois nouveaux disciples dédiés à la prédication :

- Joseph le passeur de Tibériade.
- Jean d'Éphèse, le chef de synagogue. Peut-être ce « prêtre Jean » cité par Papias.
- Nicolaï d'Antioche, le futur diacre.

Sous la plume de Maria Valtorta l'appellation des « soixante-douze » est générique : elle désigne tous les disciples agglomérés au groupe initial jusqu'au Thabor où Jésus ressuscité, retrouvent les cinq cents fidèles dont parle saint Paul (1Co 15, 6). À cette occasion, les soixante-douze sont institués « prêtres » de l'Église avec les apôtres, qui en sont les pasteurs. Jésus rappelle à tous le sens des sept sacrements et la primauté de Pierre.

Il adjoint, pour cela, au groupe des soixante-douze :

- Bartimée, l'aveugle de Jéricho selon Matthieu 20, 29-34 et Marc 10, 46-52.
- Benjamin, un jeune berger samaritain d'Enon.
- Daniel de Bétéron, le parent d'un des adversaires acharnés de Jésus, Elchias.
- Daniel, le ressuscité de Naïm, connu sous le vocable de saint Materne.
- Élie, un essénien, le seul de ce mouvement.
- Elisée d'Engaddi, un lépreux guéri, fils du chef de la synagogue.
- Joachim de Bozra. Un notable à qui Jésus apparaît.
- Jonathas, berger de la Nativité. Il a été renvoyé de son service par Chouza.
- Joseph Barnabé, le futur compagnon de Paul selon Actes 4, 36.
- Judas l'Assidéen. Disciple tardif et futur martyr.

- Manaën, disciple du Baptiste, puis de Jésus.
- Marc d'Arbela, compagnon de Philippe le diacre, mais ce n'est pas Marc l'évangéliste.
- Margziam, dit Martial, le disciple prodige, fils adoptif de Simon-Pierre.
- Maximin, l'intendant de Béthanie.
- Philippe le synhédriste. Disciple tardif.
- Sidoine, l'aveugle-né de Jean 9, 1-34. Il est connu comme saint Restitut.
- Zacharie, le lévite, uni dans la mission de Joseph Barnabé.

Ce sont donc cinquante noms au total.

Il faut leur rajouter les notables qui, selon l'histoire, ont rejoint le corps des disciples-prêtres par la suite :

- Joseph d'Arimathie.
- Lazare.
- Nicodème

et d'autres probablement.

Recouplements historiques

Il existe plusieurs listes des soixante-douze disciples : Eusèbe de Césarée, Baronius, Calmet, Maistre, etc. Elles varient d'un auteur à l'autre et n'ont pas de liens entre elles, si ce n'est quelques noms. L'Évangile ne nomme aucun d'entre eux.

À l'instar de Maria Valtorta, ces listes font de l'appellation les « soixante-douze » une dénomination générique englobant ceux qui furent envoyés en mission selon Luc 10, 1 et ceux qui furent agglomérés après la grande défection du discours sur le Pain de Vie.

Eusèbe de Césarée (Histoire ecclésiastique) résume ainsi le problème: « Les noms des apôtres du Sauveur sont bien connus de tout le monde par les Évangiles. En revanche, la liste des soixante-dix disciples ne nous est transmise nulle part ».

Sur les cinquante cités par Maria Valtorta, dix-neuf d'entre eux sont confirmés par les sources historiques, soit près de quarante pour cent.

D'autres sont sans doute identifiables mais l'histoire les connaît sous un autre nom tels saint Restitut pour Sidoine ou saint Materne pour Daniel de Naïm. Il est donc nécessaire de poursuivre nos investigations.

ANNEXE 3 : Les Femmes Disciples⁵⁴

Selon Maria Valtorta, le groupe des femmes disciples, ou saintes femmes, est constitué par Jésus au début de la seconde année de Vie Publique. Pour Maria Valtorta, le modèle de ce groupe est la Vierge Marie.

Leur nombre comme leur fonction varient au long de la Vie Publique. On peut les classer en quatre catégories :

1. **Celles qui servent Jésus en Galilée selon Marc 15, 40**

Ce sont les mères, les sœurs et les épouses qui ne peuvent se déplacer pour diverses raisons mais pratiquent l'apostolat depuis leur foyer. Selon Maria Valtorta, ce sont :

- Les épouses des apôtres : Anne, femme de Philippe, Marie, femme de Nathanaël-Barthélemy et Porphyrée, épouse de Pierre. Elles ne suivent pas Jésus à Jérusalem pour sa Passion. Cette demande de Jésus devait leur éviter la violence des événements et la honte de leurs maris en fuite lors de l'arrestation de Jésus.

- Des disciples : Salomé, l'épouse de Simon, le cousin de Jésus, Anne de Méron, Sara d'Aféca.

Niké (Véronique) n'est pas Galiléenne, mais sert aussi Jésus depuis son domicile de Jéricho. Son geste de pitié sur le chemin de croix n'est pas dans l'Évangile, mais fortement ancré dans la tradition depuis.

2. **Celles qui suivent Jésus selon Matthieu 27, 55**

Au contraire des précédentes, elles quittent leur foyer lors de quelques voyages apostoliques. Outre la Vierge Marie, ce sont :

- Anastasica (Rose de Jéricho), répudiée par son mari.
- Élise de Béthsour, amie d'enfance et compagne de la Vierge Marie au Temple. Elle est présente au pied de la croix.
- Jeanne, femme de Chouza. Une princesse royale « guérie » par Jésus selon Luc 8, 2-3. Elle suit Jésus jusqu'à sa Passion.
- Marcelle, la servante de Marthe. Son tombeau se trouve à Saint-Maximin en France. Elle est présente aussi, comme Marthe, sur le chemin du calvaire.
- Marie de Cléophas, femme d'Alphée. C'est la tante de Jésus et la mère de deux apôtres. Elle accompagne la Vierge Marie au pied de la croix. Elle est présente au tombeau le matin de Pâque.
- Marie Salomé, mère de Jean et de Jacques de Zébédée, les apôtres. Elle est aussi présente au tombeau.
- Marie de Magdala, absolue dans son changement de vie. Jésus lui apparaît au Tombeau (J 20, 16).
- Marthe sa sœur, la maîtresse de maison par excellence. Selon la tradition, son tombeau est en Provence, à Tarascon, la ville qu'elle avait évangélisée.
- Myrta. Son fils Ananias accueille Paul, terrassé sur le chemin de Damas.
- Noémie de Pergé. Son fils, Jean d'Éphèse, est très probablement le prêtre Jean, évoqué dans la 2^e et 3^e lettre de Saint Jean.
- Noémie de Béthanie, la nourrice de Lazare et de Marie de Magdala.
- Sara de Béthanie. La tradition la compte parmi les Saintes-Maries de la mer, mais elle n'était pas Noire. Selon Maria Valtorta, elle fait partie des saintes femmes qui rencontrent Jésus sur le chemin du Calvaire selon Luc 23, 28.
- Sintica. Exilée à Antioche, elle devient le ferment de la communauté chrétienne de cette ville et une collaboratrice de Paul. Elle avait des dons exceptionnels.

54 René Laurentin et al., *op. cit.*, Les femmes disciples, p. 402 et ss.

- Suzanne, la jeune mariée de Cana. Son nom est cité en Luc 8, 3. Son tombeau est aussi à Saint-Maximin dans le Var.

3. **Les vierges consacrées**

Ces cinq jeunes filles ne suivent pas Jésus.

Elles sont dans leur famille où elles vivent leur consécration :

- Annalia, la première des vierges consacrées, meurt avant la Passion.
- Myriam, la fille ressuscitée de Jaïre.
- Les deux filles de l'apôtre Philippe, ce que confirme Polycarpe . Selon Maria Valtorta, l'une s'appelle Marianne.
- Sara de Jérusalem, la cousine d'Annalia.

4. **Les simples disciples**

Elles ne suivent pas Jésus mais le rencontrent à plusieurs occasions. C'est le cas des nobles romaines : certaines deviennent sympathisantes, d'autres affichent ouvertement leur foi comme Valeria. Avec Lidia et Plautina, elle est présente sur le chemin du calvaire, comme à la crucifixion. Claudia Procula, la femme de Ponce Pilate intervient en faveur de Jésus lors de son procès, selon Matthieu 27, 19.

D'autres disciples, enfin, se retirent dans la solitude pour y achever leur conversion radicale. C'est le choix d'Aglaé, une courtisane et de Fotinaï la samaritaine.

Sans compter les nombreuses femmes touchées par l'enseignement de Jésus.

Mission des femmes-disciples

Jésus leur attribue hospitalité envers les éprouvés et le courage pour soutenir les martyres qui s'annoncent. «Habituez-vous au détachement, à l'héroïsme, à l'apostolat de la charité fraternelle dès maintenant... » dit-il aux femmes disciples.

Il prédit leur dispersion « dans des circonstances diverses ». Les unes pour rejoindre leur patrie, c'est le cas de Sintica, d'autres pour un exil « en Ibérie (Espagne), ou en Pannonie (Hongrie, Serbie), ou en Gaule (France, Nord de l'Italie) ou en Illyrie (Croatie, Albanie) ».

Il leur rappelle que « La vraie Patrie, c'est le Ciel. Vous serez toujours dans le Royaume si vous restez toujours en Jésus, ou si vous venez en Jésus ».

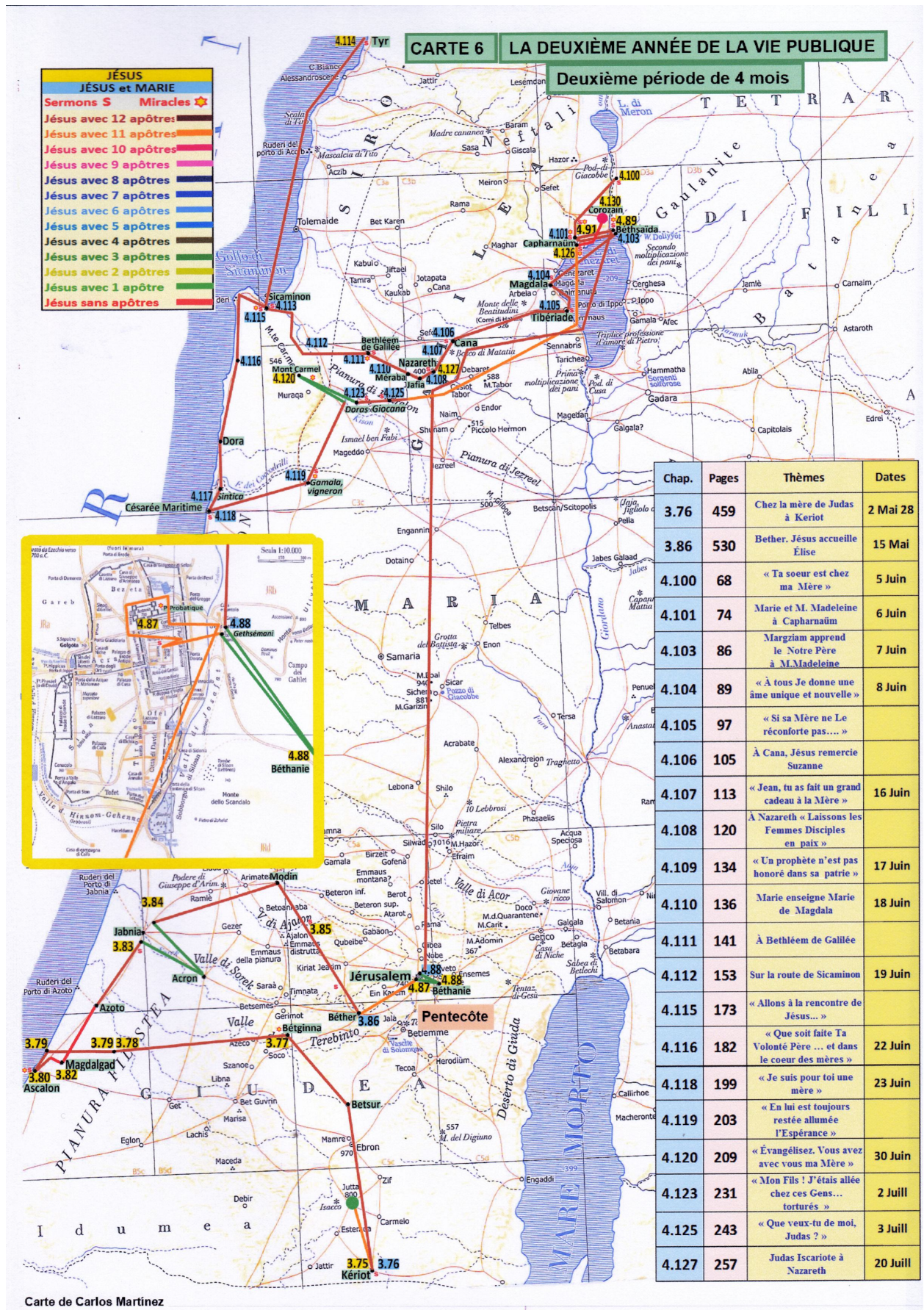
Enfin, il définit leur place dans l'Église : obéissance aux conseils et aux ordres des bergers. Aide dans leurs missions et soutien dans leurs fatigues. Ces conseils sont donnés aussi pour les temps futurs:

Recouvrements historiques

La plupart des femmes disciples sont connues de l'Histoire. Seules certaines d'entre elles sont nommées dans l'Évangile : Marie de Magdala, Jeanne de Chouza, Suzanne, Marie de Cléophas, (Marie) Salomé.

Cependant, les évangélistes évoquent un nombre plus important, tant des femmes qui suivaient Jésus que de celles qui sont présentes sur le calvaire.

ANNEXE 4 : Carte 6 : La 2ème Année de la Vie Publique, 2ème période. Éd.2012



ANNEXE 5 : Carte 7 : La 2ème Année de la Vie Publique, 3ème période. Éd.2012

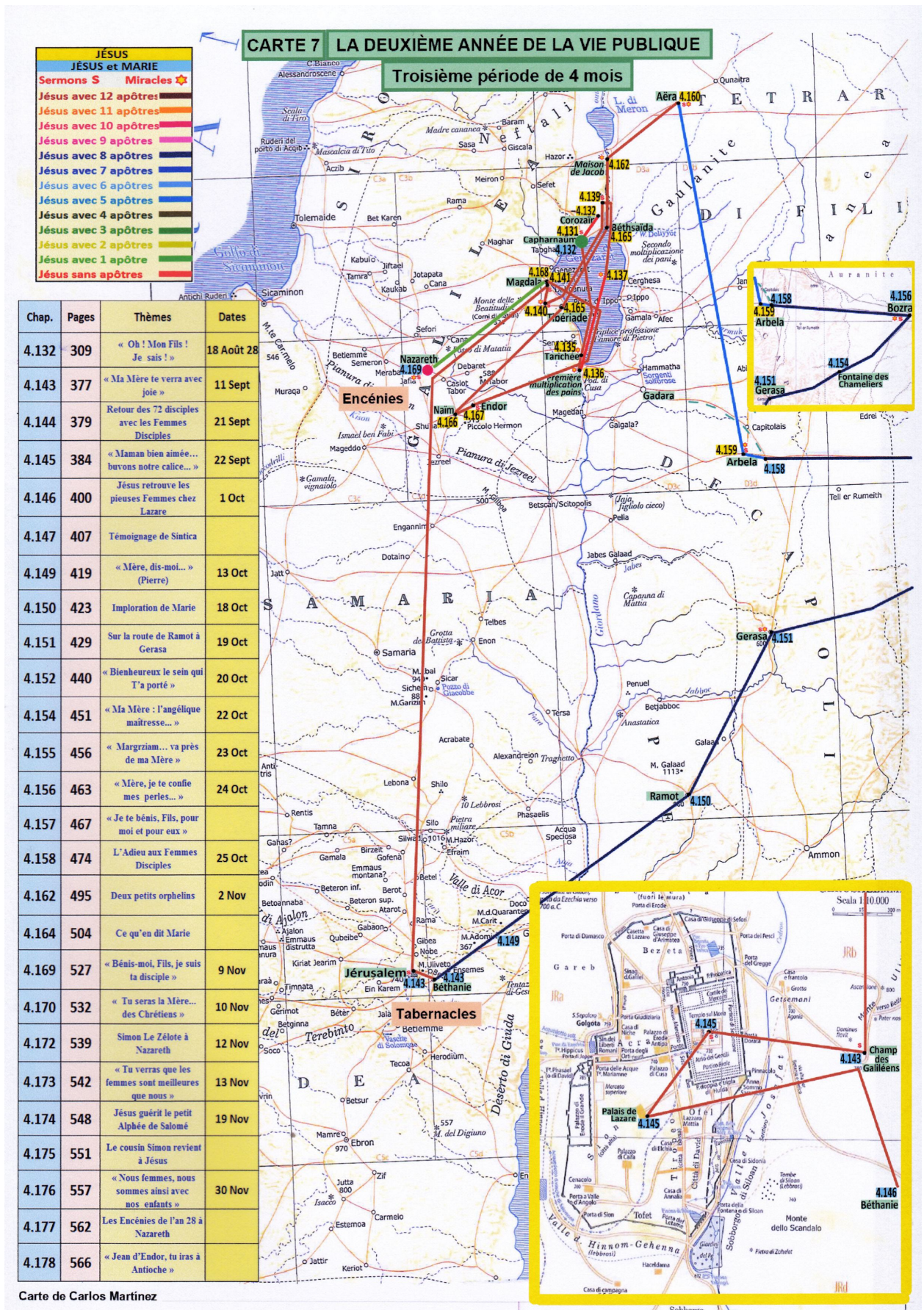


TABLE DES MATIÈRES

Icône de la couverture : Marie « Porte du cœur » écrite par l'auteur.....	1
EN ALLANT VERS ARIMATHIE.....	4
À SYCHAR "... DE MARIE DE LA RACE DE DAVID" (Jn 4, 39-43).....	4
JÉSUS REND VISITE À JEAN- BAPTISTE PRÈS D'ENNON.....	5
"FILS, JE VIENDRAI AVEC TOI".....	7
JÉSUS DEMANDE SUZANNE COMME DISCIPLE.....	8
JÉSUS ET SALOMÉ.....	9
LES FEMMES DISCIPLES.....	10
LE VŒU D'ANNALIA.....	11
ENSEIGNEMENTS POUR LES FEMMES DISCIPLES "Ô REINE DU GENRE HUMAIN... CONDUIS-NOUS À TON FILS...".....	14
"PERMETS-MOI DE M'UNIR À MA MÈRE ET À LA TIENNE".....	19
VERS LA RETRAITE SUR LA MONTAGNE, AVANT L'ÉLECTION DES DOUZE APÔTRES.....	19
AGLAÉ VIENT À NAZARETH S'ABANDONNER CHEZ MARIE "MARIE, C'EST LA MER QUI LAVE...".....	20
JEAN-BAPTISTE A ÉTÉ FAIT PRISONNIER (Mt 4, 12 et Mc 1, 14).....	26
LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM (Lc 7, 11-17).....	27
"VIENS MON AMI ET FILS DE MARIE".....	28
"PARLE-NOUS ENCORE DE TA MÈRE".....	29
À BÉTHANIE, JÉSUS RETROUVE SA MÈRE.....	32
LA PUISSANCE DE LA PAROLE DE MARIE.....	37
MARIE CONDUIT AGLAÉ À JÉSUS.....	41
"... JOUISSEZ EN PAIX DE VOTRE PÂQUE ".....	44
MARIE RÉINTRODUIT JUDAS.....	45
"SUR LA TERRE DE BETHLÉEM, C'EST TOI LA REINE".....	46
EN ALLANT CHEZ ÉLISE À BETSUR.....	53
MARIE ÉVEILLE LA PENSÉE D'ÉLISE.....	59
MARIE CHEZ LA MÈRE DE JUDAS À KERIOT.....	62
JÉSUS RETROUVE SA MÈRE ET ACCUEILLE ÉLISE CHEZ JEANNE.....	65
"TA SŒUR EST CHEZ MA MÈRE".....	66
MARIE A PRIS MARIE-MAGDELEINE PAR LA MAIN POUR LA CONDUIRE À JÉSUS.....	67
ARRIVÉE À BETHSAÏDE. MARIE FAIT CONNAISSANCE DE PORPHYRÉE ET RETROUVE MARGZIAM QUI ENSEIGNE MARIE-MAGDELEINE.....	72
"À TOUS JE DONNE UNE ÂME UNIQUE ET NOUVELLE".....	73
"SI SA MÈRE NE LE RÉCONFORTE PAS...".....	76
À CANA, JÉSUS REMERCIE SUZANNE.....	79
"JEAN, TU AS FAIT UN GRAND CADEAU À LA MÈRE".....	80
À NAZARETH : "LAISSONS LES FEMMES DISCIPLES EN PAIX".....	83
MARIE INSTRUIT MARIE DE MAGDALA.....	84

“SEULE LA MÈRE DU SAUVEUR POUVAIT AVOIR CE SOURIRE ET CE VISAGE”.....	86
SUR LA ROUTE DE SICAMINON.....	91
“ALLONS À LA RENCONTRE DE JÉSUS, VENEZ”.....	93
“QUE SOIT FAITE TA VOLONTÉ, PÈRE, AU CIEL SUR LA TERRE ET DANS LE CŒUR DES MÈRES”.....	96
“JE SUIS POUR TOI UNE MÈRE, JE LE SERAI TOUJOURS”.....	98
“ÉVANGÉLISEZ, VOUS AVEZ MA MÈRE AVEC VOUS”.....	100
“QUE VEUX-TU DE MOI, JUDAS” ?.....	100
“IL TE VAUDRAIT MIEUX ÊTRE UNE ÂME JUSTE QU’ UN APÔTRE INJUSTE”.....	106
“OH ! MON FILS ! JE SAIS...”.....	113
“VOICI MA MÈRE ET MES FRÈRES”.....	114
“MAMAN BIEN-AIMÉE... BUVONS NOTRE CALICE DE BON CŒUR”.....	115
“MÈRE... DIS-MOI...”.....	116
“BIENHEUREUX LE SEIN QUI T’A PORTÉ”.....	118
“MA MÈRE, L’ANGÉLIQUE MAÎTRESSE DE LA SCIENCE DE DIEU”.....	119
“MÈRE, JE TE CONFIE MES PERLES LES PLUS CHÈRES”.....	120
“IL N’EST PAS DE MISÈRE QUE JÉSUS NE PUISSE CHANGER EN RICHESSE”.....	122
“BÉNIS-MOI FILS, JE SUIS TA DISCIPLE”.....	123
“TU SERAS LA MÈRE ET LA MAÎTRESSE DES CHRÉTIENS”.....	126
“TU VERRAS QUE LES FEMMES SONT MEILLEURES QUE VOUS”.....	127
JÉSUS GUÉRIT LE PETIT ALPHÉE DE SALOMÉ, ÉPOUSE DU COUSIN SIMON.....	128
“QU’AS-TU, PAUVRE SIMON ?”.....	130
“NOUS, FEMMES, NOUS SOMMES AINSI AVEC NOS ENFANTS”.....	132
“MOI AUSSI, JE ME SUIS SÉPARÉE DE JÉSUS...”.....	134
ANNEXE 1 : Carte 5 : La 2ème Année de la Vie publique , 1ère période. Éd.2012.....	141
ANNEXE 2 : Les soixante-douze Disciples.....	142
ANNEXE 3 : Les Femmes Disciples.....	145
ANNEXE 4 : Carte 6 : La 2ème Année de la Vie Publique, 2ème période. Éd.2012.....	147
ANNEXE 5 : Carte 7 : La 2ème Année de la Vie Publique, 3ème période. Éd.2012.....	148